FILS ET SUCCESSEURS D'ATTILA

IV.

FIN DU SECOND EMPIRE HUNNIQUE.

FONDATION DES ÉTATS DE CROATIE, DE SERVIE ET DE BULGARIE.

I.

Après le féroce et grossier Phocas, devenu empereur par un assassinat (1), on voit apparaître sur le trône des Romains d'Orient la noble et mélancolique figure d'Héraclius. Il s'attache à ce nom je ne sais quoi de mystérieux et de fatal qui trouble l'historien dans ses jugemens, et le fait hésiter incertain entre l'admiration et la pitié. Héraclius destructeur de l'empire des Perses, Alexandre chrétien, libérateur des saintes reliques du Calvaire avant Godefroy de Bouillon, aurait été réputé grand entre les plus grands des césars; Héraclius aux prises avec le mahométisme naissant, emporté par lui comme par une tempête, perdant tout dans ce naufrage, sa gloire de chrétien et de Romain, la moitié de ses provinces, son génie et presque sa raison, peut être proclamé sans contredit le plus malheureux de tous. Cette seconde partie de sa vie n'offre plus à l'historien

(1) Voyez, sur l'avénement de Phocas et la fondation du second empire hunnique, la *Revue* du 15 novembre 1854; voyez aussi sur les *Fils et Successeurs d'Attila* les livraisons du 15 juillet et 1er novembre 1854.

qu'un douloureux spectacle, celui de l'héroïsme humain sous le poids de la fatalité, se débattant vainement contre des puissances qui ne semblent point de ce monde. La postérité, oublieuse d'une gloire effacée, ne connut plus d'Héraclius que les revers, et l'homme que ses contemporains crurent un instant ne pouvoir comparer qu'à Dieu, le vengeur de Crassus et de Valérien, mieux encore le vengeur de Jésus-Christ, tombé du haut de tant de renommée au rang des empereurs néfastes, alla servir de pendant à l'imbécile Honorius dans l'histoire des démembremens de l'empire romain.

Je ne le suivrai point au début de ses aventures, quand, délégué par l'armée d'Afrique pour tuer le tyran Phocas, il faisait voile de Carthage à Constantinople, avec une petite flotte, sous les images de la vierge Marie, pieusement clouées au haut de ses mâts. Les peuples qui le voyaient passer le saluaient du rivage comme un sauveur, les prêtres accouraient le bénir, et l'évêque de Cyzique vint le couronner sur son navire d'un diadème emprunté aux autels de la mère de Dieu. C'était comme une conspiration publique où tout le monde était dans le secret, excepté la victime qu'on allait immoler avec la solennité d'un sacrifice. Sa terrible mission accomplie, Héraclius se trouva empereur, mais empereur sans argent, sans armée et presque sans empire. Phocas avait épuisé le trésor public en folles ou honteuses prodigalités; l'armée, corrompue, avilie, sans discipline ni orgueil militaire, se dissolvait dans la licence des camps, tandis que l'Asie-Mineure et la Syrie, occupées chaque printemps par les généraux de Khosroës II, ressemblaient moins à des provinces romaines qu'à des satrapies persanes. Les villes fermées du littoral, faciles à défendre par mer, obéissaient seules en réalité à l'empereur de Byzance; encore étaient-elles perpétuellement assiégées, et Constantinople eut l'humiliation d'avoir en face de ses murs Chalcédoine bloquée et presque prise. On eût dit qu'une providence vengeresse s'était appesantie sur ces belles légions de Mésie que Maurice avait formées, et qui trempèrent leurs mains dans son sang : lorsque Héraclius voulut les voir, il n'en restait plus que deux soldats.

Ce n'était pas tout : comme si la guerre étrangère n'eût pas suffi pour ruiner l'empire, Phocas avait encore déchaîné sur lui le fléau des guerres civiles. Ce soldat grossier ressentait parfois des remords, et le sang qu'il versait le jour venait l'effrayer dans les insomnies de la nuit : il éprouvait alors des accès d'une dévotion grossière comme sa nature. Dans un de ces courts momens de repentir, il eut l'idée de faire baptiser tous les Juifs en expiation de ses crimes. Les Juifs, on le sait, nombreux dans toute l'Asie romaine, occupaient de vastes quartiers au sein des cités commerçantes, et peuplaient seuls des contrées entières sur le continent et quelques îles sur la Mer-Égée.

Phocas les convoqua tous à Jérusalem pour l'accomplissement de son dessein secret, et à mesure qu'ils arrivaient, des soldats, préfet en tête, les conduisaient à l'évêque, qui les baptisait. Ils eussent plutôt noyé les néophytes dans la piscine que de les laisser partir sans baptême. Ces apôtres d'une nouvelle espèce parcoururent ainsi, pour le salut de l'âme de Phocas, tous les lieux de l'Égypte et de la Syrie habités par des Juifs, pourchassant et ressaisissant l'un après l'autre ceux qui leur avaient d'abord échappé. L'Asie romaine fut en combustion : les Juifs, répondant à la violence par des trahisons, s'entendirent pour surprendre la ville de Tyr pendant la fête de Pâques et y égorger les chrétiens; le complot découvert fit tomber sur eux de dures représailles qui n'amenèrent que de nouveaux complots. Ils s'adressèrent à Khosroës, lui promettant de livrer à ses troupes toutes les villes romaines de la Palestine, s'il voulait les assister et les venger. Ainsi guerre étrangère, guerre civile et religieuse, trahisons, violences, Héraclius avait tout à conjurer au début de son règne.

Il essaya de le faire, et tout lui manqua à la fois. La guerre lui réussit mal avec des soldats indisciplinés et lâches; quand il parla de paix, Khosroës, avant toute négociation, lui proposa de renier Jésus-Christ pour adorer son dieu Soleil. Ses efforts pour apaiser les Juifs par des traitemens meilleurs et des promesses tournèrent contre lui : les Juifs n'en devinrent que plus insolens et plus hardis dans leurs menées, pensant qu'il avait peur. Le mauvais succès de toutes ces tentatives porta le découragement dans le cœur des Romains; les provinces asiatiques cessèrent de résister à une destinée qui semblait irrévocable, tandis que les provinces européennes, que rien de pareil ne menaçait, détournaient les yeux et s'endormaient dans un égoïsme cruel. L'empire romain glissait avec rapidité vers sa ruine, lorsqu'une secousse heureuse l'arrêta sur la pente et lui rendit l'énergie qu'il ne possédait plus : ce fut la religion qui opéra ce miracle.

L'année 615 avait été marquée par les Perses et les Juifs pour être la dernière des chrétiens sur toute la surface de la Palestine. En effet, vers la fin du mois de mai, une armée formidable, que commandait Roumisan, surnommé Schaharbarz, c'est-à-dire *le sanglier royal*, général habile, mais cruel, et l'allié du roi Khosroës, vint fondre sur la Galilée et parcourut les deux rives du Jourdain, depuis sa source jusqu'à son embouchure, en n'y laissant que des ruines. Une nombreuse population chrétienne se pressait dans ces lieux sanctifiés par la prédication de l'Évangile. Le Sanglier royal la traita comme les généraux de Salmanazar et de Nabuchodonosor traitaient jadis le peuple d'Israël. Après le sac et l'incendie des maisons, les habitans, enchaînés les uns aux autres, étaient traînés en esclavage pour aller coloniser sous le fouet des Perses les marécages de l'Eu-

phrate ou du Tigre. Des marchands juifs, munis de bourses pleines d'or, marchaient en troupe derrière l'armée, rachetant le plus qu'ils pouvaient de captifs chrétiens, non pour les sauver, mais pour les égorger eux-mêmes, et leur préférence s'adressait aux personnages d'importance, aux magistrats des villes, à des femmes belles et riches, à des religieuses, à des prêtres. L'argent qu'ils payaient aux soldats persans pour avoir des chrétiens à mutiler provenait de cotisations pour lesquelles tous les Juifs s'étaient imposés en proportion de leur fortune, dans l'intention de cette œuvre abominable qu'ils croyaient méritoire devant Dieu. L'histoire affirme qu'il périt ainsi quatre-vingt-dix mille chrétiens sous le couteau de ces fanatiques. Non moins féroces que les Juifs, les mages de l'armée de Schaharbarz leur prêtaient la main et poussaient à l'extermination de ceux qu'ils appelaient dans leurs blasphèmes *les adorateurs du bois*. Si grandes que fussent pour les chrétiens ces tribulations, Dieu leur en réservait de plus amères : Jérusalem prise, le saint sépulcre brûlé, les églises livrées au pillage et aux profanations, les reliques de la passion dispersées. Schaharbarz força l'église de la Résurrection, bâtie par l'empereur Constantin sur le Calvaire, où l'on conservait, comme le plus précieux de tous les trésors, la croix qui avait servi au supplice du Christ. La vraie croix, suivant la description que nous en donnent les historiens, était renfermée dans un étui d'argent ciselé, garni d'une serrure dont le patriarche de Jérusalem avait seul la clé, et qui, pour surcroît de précaution, était scellé de son sceau épiscopal. Soit réserve respectueuse vis-à-vis de son maître, à qui il voulait envoyer *le bois* que les Perses supposaient être l'objet du culte des chrétiens, soit plutôt sentiment de frayeur involontaire, Schaharbarz s'abstint de toucher à la croix; il ne brisa point les sceaux, il ne demanda pas même la clé, qui resta en la possession de l'évêque. La sainte croix, portée à Khosroës en l'état où on l'avait prise, fut déposée d'abord en Arménie, dans un château voisin de Gandzac, la ville actuelle de Tauris, château ruiné aujourd'hui, mais que la tradition montrait encore debout pendant le moyen âge. Lorsque Gandzac se trouva menacé par les armes d'Héraclius, comme nous le dirons plus tard, la croix, transportée de place en place suivant le caprice de Khosroës, fut enfin reléguée au fond de la Perse. Deux autres reliques de la passion, l'éponge où le Christ avait bu le fiel et le vinaigre, et la lance qui lui avait ouvert le flanc, étaient tombées dans les mains d'un officier perse, qui consentit à les vendre, mais au poids de l'or. Un chrétien les racheta. Transportées à Constantinople, elles y furent exposées pendant quatre jours à la pieuse curiosité des fidèles, et pendant ces quatre jours, le lieu où on les avait placées ne désemplit pas : chacun voulait contempler ces in-

strumens vénérables du salut du monde, les toucher avec respect et les baigner de ses larmes.

L'émotion fut générale et le deuil profond, non-seulement dans l'empire, mais encore dans tout le monde chrétien. La chrétienté ne pouvait-elle pas demander compte aux Romains de la profanation des saints lieux dont ils avaient la garde et de la perte de la croix qu'ils n'avaient pas su protéger? Ce malheur, le plus poignant qui pût atteindre des âmes chrétiennes, n'était-il pas un châtiment d'en haut attiré par leur lâcheté? Les Romains s'avouèrent tout cela et commencèrent à rougir d'eux-mêmes. Profitant de ce réveil de son peuple, troublé d'ailleurs jusque dans sa conscience, Héraclius jura qu'il irait chercher la sainte croix en Perse, confondre dans une même vengeance les injures de l'empire romain et celles du Christ, ou mourir sous les murs de Ctésiphon avec tout ce qui conservait encore un cœur chrétien et romain. Un tel dessein, qu'on eût taxé de folie quelques semaines auparavant, parut, dans les circonstances présentes, simple et naturel : on y applaudit, et l'on voulut s'y associer. Les vides de l'armée se comblèrent rapidement par des enrôlemens spontanés, ceux du fisc impérial par les trésors des églises, que le clergé s'empressa d'offrir. Les évêques apportaient l'argenterie de leur métropole et vendaient même leurs meubles précieux pour en verser le produit dans les caisses de l'état, et quand ils tardèrent trop, l'empereur put mettre la main sur leurs biens sans exciter ni étonnement ni murmure. Ces ressources permirent de réorganiser l'armée et d'équiper une flotte. Des prédications répandues en tous lieux entretenaient la ferveur dans le peuple; les églises et les monastères, ouverts jour et nuit comme dans les temps de grandes calamités, retentissaient incessamment du chant des litanies et des psaumes. Malheur à qui se serait avisé de combattre l'entraînement public, auquel cédaient les plus hauts personnages, les magistrats, le sénat lui-même! Il eût payé cher son scepticisme et ses moqueries. Un homme d'un rang élevé, jaloux d'Héraclius, ayant qualifié outrageusement l'idée de l'empereur et l'empereur lui-même, fut dégradé par le sénat, et le châtiment eût été plus loin sans l'intervention du prince. On se contenta de faire tonsurer le critique malencontreux, puis on l'envoya au fond d'un cloître méditer sur le danger des oppositions impopulaires, et devenir meilleur chrétien, s'il pouvait.

Tels étaient les symptômes d'une résurrection morale du monde romain; toutefois, avant de se jeter dans une entreprise si lointaine, si longue, et qui présentait tant d'imprévu, il fallait pourvoir à la sûreté de Constantinople et au maintien de la paix dans les provinces européennes. On savait bien que dès qu'une attaque directe s'effectuerait sur la Perse, on verrait l'Asie-Mineure et la Syrie évacuées

aussitôt par les armées de Khosroës, qui courraient à la défense de leur propre territoire, et qu'ainsi l'orient de l'empire se trouverait dégagé; mais qu'adviendrait-il des provinces d'Europe? C'est ce qui occupa mûrement l'empereur et son conseil. En jetant les yeux du côté de l'Italie, Héraclius se rassurait : les exarques de Ravenne entretenaient depuis longtemps déjà des rapports presque amicaux avec les rois lombards; ils pouvaient les maintenir encore aux mêmes conditions, c'est-à-dire à prix d'or. Il ne fallait rien changer à cette situation pour l'instant. Quant aux Franks qui avoisinaient l'empire romain du côté de la Bavière, leur roi Chlothaire II, qui venait de réunir dans sa main toutes les portions de cette vaste monarchie, n'était rien moins qu'hostile à Héraclius, et les évêques, si puissans à sa cour, favoriseraient sans doute de tout leur pouvoir une expédition qui avait pour but de recouvrer la croix de Jésus-Christ. Voilà ce que pouvaient se dire avec raison l'empereur et son conseil; mais quand leurs regards se portaient du côté du Danube sur ces Avars dont la cupidité, la turbulence et la mauvaise foi étaient proverbiales, leur sécurité diminuait. Rien, il est vrai, n'annonçait un mouvement prochain ni dans les plaines pontiques, ni dans les steppes de l'Asie occidentale, et la trêve qui existait entre les Avars et l'empire romain durait déjà depuis quatorze ans; pourtant on n'osait compter sur une paix sincère, tant le souvenir de Baïan était présent à tous les esprits. Le caractère du kha-kan nouveau n'était guère fait non plus pour inspirer confiance. Afin d'observer les choses de plus près et d'amener ce kha-kan, s'il était possible, à des engagemens solides et durables, Héraclius envoya en Hunnie deux personnages de haut rang chargés de négocier avec lui un traité d'alliance sur de nouvelles bases : c'étaient deux hommes qui passaient pour clairvoyans et expérimentés, le patrice Athanase, honoré souvent de ces sortes de missions, et Cosmas, questeur du palais impérial. Avant de les suivre dans leur ambassade, je ferai une halte de quelques momens, et je reprendrai le fil de l'histoire des Avars où je l'ai quittée, c'est-à-dire à l'année 602, époque de la mort du kha-kan Baïan et de l'empereur Maurice.

On se rappelle l'état de détresse auquel le second empire hunnique était réduit au moment de cette double mort : Baïan vaincu cinq fois au-delà du Danube, ses quatre fils tués, et la Theiss franchie par les armées romaines. Une ou deux campagnes pareilles à celle-là auraient suffi pour expulser les Avars d'Europe ou du moins pour les cantonner dans quelque coin où il ne leur eût plus été permis de remuer : le meurtre de l'empereur Maurice les sauva. Parmi les accusations que les séditieux, et le centenier Phocas à leur tête, débitaient aux légions de Mésie pour les exciter contre ce prince et les entraîner

à la rébellion, avaient figuré au premier rang les dangers, les fatigues, les privations de toute espèce qui accompagnaient les guerres faites au nord du Danube, et qu'on transformait en crimes contre les soldats. Quand la révolte eut réussi et que son chef eut revêtu la pourpre impériale, Phocas césar ne voulut point démentir Phocas centenier. Il retira les troupes de la Dacie pour les rendre à leurs cantonnemens de Mésie et de Thrace, et offrit la paix aux Avars. La pension énorme dont Baïan jouissait autrefois, et que Maurice lui avait retirée à cause de ses méfaits, fut promise au nouveau kha-kan, avec une augmentation notable. Les Avars, qui se croyaient perdus, s'empressèrent d'accepter une pareille paix, qui leur permettait de réparer leurs désastres et ne leur enlevait que la faculté de nuire, dont ils étaient incapables d'user. Ils se relevèrent donc de leur ruine, mais lentement; il fallut qu'une nouvelle génération fût arrivée à l'âge d'homme pour qu'ils osassent se risquer encore contre les Romains, tant la blessure qu'ils avaient reçue était profonde! Évitant donc toute collision avec l'empire, du moins toute collision grave, ils prirent pour but de leurs courses les pays qui les avoisinaient au nord et à l'ouest. Leurs anciens amis les Lombards poursuivaient alors assez péniblement la conquête de la Haute-Italie, et eurent besoin de leur secours : ce fut un débouché ouvert à leur activité turbulente. Le kha-kan leur envoya à plusieurs reprises des auxiliaires de race hunnique ou slave. Ainsi l'on voit figurer en 609 dans l'armée du roi lombard Aghilulf dix mille Slovènes tributaires des Avars, qui prirent part au siége de Crémone et se signalèrent par leur férocité lors du sac de cette ville tant de fois désolée.

En 610, la scène change : ce n'est plus pour assister les Lombards que le kha-kan des Avars descend en Italie, mais pour les surprendre et les piller. A la tête d'une armée formidable, il se jette sur le Frioul, qui faisait partie du royaume lombard sous des ducs héréditaires de la famille d'Alboïn. L'irruption avait été si vive, que le duc régnant, nommé Ghisulf, se trouva hors d'état d'y résister; les troupes qu'il avait rassemblées à la hâte furent battues; lui-même fut tué, et ses capitaines coururent se renfermer dans les châteaux voisins avec les soldats qui survivaient. L'ancienne ville romaine de Forum-Julii, forte d'assiette et ceinte de bonnes murailles, était la citadelle du duché en même temps que sa métropole : la veuve et les enfans de Ghisulf s'y réfugièrent ainsi que les plus qualifiés des seigneurs lombards et la meilleure partie des troupes. Cette veuve de Ghisulf, nommée Romhilde, était une femme d'un caractère viril et résolu, mais impudique et livrée à des passions sans frein. Il lui restait de son mari huit enfans, savoir quatre filles et quatre fils, dont le plus jeune était encore en bas âge, tandis que l'aîné entrait

dans la puberté. Sa double qualité de veuve et de mère de ducs lui donnant part au gouvernement des affaires suivant la coutume germanique, Romhilde s'occupait avec sollicitude de tout ce qui regardait la défense de la place, dont les Avars n'avaient pas tardé à faire le siége. Leurs attaques furent d'abord sans aucun succès, grâce à la bonne contenance des Lombards : repoussés dans leurs escalades, déjoués dans leurs surprises et peu faits pour les travaux patiens qu'exigent les siéges, ils se découragèrent, et songeaient déjà à partir quand une aventure romanesque les retint. Un matin que le kha-kan, voulant examiner par lui-même l'état des murs, en faisait le tour avec une escorte de cavaliers, Romhilde, embusquée sur le rempart, l'aperçut et le suivit longtemps des yeux. Il paraît que le successeur de Baïan était jeune et beau et que sa tournure martiale se dessinait bien sous le costume éclatant de sa nation, car Romhilde fut séduite. Tant qu'il fut là, son regard ne put le quitter, et quand il eut disparu, elle le voyait encore; enfin il laissa dans l'âme de la Germaine un désir indomptable qu'elle résolut de satisfaire à tout prix. Dès le lendemain, elle lui faisait offrir par un message de lui livrer Forum-Julii, s'il s'engageait à la prendre pour femme. Aux yeux d'un kha-kan des Avars, l'engagement n'avait rien de bien grave, et celui-ci n'était pas homme à refuser une ville pour si peu. Il fit donc bon accueil au messager, s'entretint avec lui des moyens d'exécution, et après quelques allées et venues le marché fut conclu. Une porte laissée ouverte pendant la nuit par les soins de Romhilde donna passage aux assiégeans, qui se précipitèrent dans les rues le fer et la flamme à la main. La veuve de Ghisulf était là ivre d'amour; elle aborde le kha-kan, l'entraîne avec elle dans son palais, et l'incendie qui dévorait déjà la ville fut le flambeau de leur hyménée. La nuit finie, le kha-kan, qui put se croire loyalement dégagé de sa parole, puisqu'il avait mis Romhilde au nombre de ses femmes, la chassa de son lit, et après l'avoir jetée en pâture à la lubricité de douze de ses gardes, il la relégua dans les derniers rangs de ses esclaves.

La ville fut pillée de fond en comble, et quand il n'y resta plus rien à emporter, le kha-kan fit ranger le butin dans ses chariots et partit pour regagner la Pannonie, satisfait du fruit de sa campagne. Outre un butin immense, il emmenait avec lui tous les habitans qui n'avaient pas été tués, des hommes, des femmes, des enfans en nombre considérable, à qui il avait promis de bonnes terres au-delà des Alpes, sur les bords de la Drave et du Danube, mais qu'au fond du cœur il destinait à figurer dans les marchés à esclaves de la Mésie et de la Thrace. Chemin faisant, il s'aperçut que cette multitude confuse embarrassait sa marche, qu'elle n'était pas même sans danger, vu le grand nombre d'hommes valides qui s'y trouvaient, et il

fit halte à quelque distance de Forum-Julii, dans un lieu appelé *Champ-Sacré,* pour réunir en conseil les chefs de l'armée et délibérer avec eux sur le parti à prendre à l'égard des captifs. Le conseil, à l'unanimité, décida qu'il fallait sans plus de retard se défaire des hommes et partager les femmes et les enfans par lots entre les soldats. Pendant cette délibération, dont les malheureux captifs ne devinaient que trop bien l'issue, les fils de Ghisulf, qui jouissaient d'un peu plus de liberté que les autres à cause de leur jeunesse, échappant à l'œil de leurs gardiens, s'approchèrent de quelques chevaux qui paissaient sur la lisière du camp, à l'aventure et sans maître. Enfourcher chacun une monture et s'éloigner à toute vitesse n'était qu'un jeu pour les trois aînés, déjà grands et cavaliers experts, mais le plus jeune, appelé Grimoald, n'était encore capable ni de monter seul à cheval, ni de s'y tenir solidement. C'était pour ses frères une inquiétude poignante, la seule qui les troublât dans leur projet de fuite; désespérant même de pouvoir emmener cet enfant avec eux, ils résolurent de le tuer, afin de le soustraire du moins à l'humiliation de la servitude. Déjà l'un d'eux, mettant sa lance en arrêt, se préparait à le percer, quand Grimoald lui dit en sanglotant: « Ne me tue pas, frère! mais aide-moi à me placer sur ce cheval, et je m'y tiendrai bien. » Ému de compassion, le fils de Ghisulf souleva son frère dans ses bras, le plaça à cru sur la monture, et, après lui avoir donné quelques conseils, il s'élança lui-même sur la sienne et partit au grand galop. Malheureusement ils avaient été vus, et un gros de cavaliers ennemis se mit à leur poursuite sans perdre un moment. Les trois aînés, inébranlables sur leurs bêtes et profitant de l'avance qu'ils avaient, gagnèrent les bois voisins, où ils disparurent à tous les regards; mais Grimoald fut atteint par celui des Avars qui chevauchait en tête de la troupe.

Le pauvre enfant, au dire des historiens, était gracieux et beau; sa chevelure, d'un blond pâle, tombait en boucles épaisses sur ses épaules, et son œil bleu était plein de flammes. Le barbare en eut pitié; baissant sa lance déjà dressée pour le frapper, il résolut d'en faire plutôt son esclave. S'approchant donc de l'enfant avec douceur, il lui prit la bride des mains et retourna sur ses pas, ramenant en laisse derrière lui le captif et le cheval, et tout fier de sa conquête, car il avait pour lot le fils d'un prince. Grimoald suivait, honteux et pensif, jetant des regards à la dérobée vers les bois où ses frères avaient fui. « Il était petit, nous dit le vieil auteur, Lombard de naissance, où nous avons puisé notre récit; mais dans ce petit corps s'agitait une grande âme. » Tout en cheminant, il tira du fourreau avec précaution la courte épée qui pendait à son côté suivant l'usage des enfans germains de noble origine, et la levant à deux mains, il

l'abattit de toute sa force sur le crâne de l'Avar qui n'avait point de casque. Quoique parti d'un faible bras, le coup fut assez rude pour que le barbare en restât étourdi : il lâcha les rênes du cheval et alla lui-même rouler par terre. Grimoald alors, ressaisissant le frein de sa monture, fit volte-face, prit le galop, et, se cramponnant comme il put, parvint à rejoindre ses frères. Les cavaliers avars, déjà rentrés dans leur camp, ne songèrent pas même à le poursuivre. Cette aventure hâta probablement le massacre des prisonniers, car on put craindre que, les enfans de Ghisulf donnant l'éveil aux Lombards, il n'en résultât quelque attaque de vive force ou quelque embuscade dans la montagne : tous les hommes furent passés par les armes. En si bon train d'exécutions, le kha-kan ne voulut point quitter le Champ-Sacré sans avoir accompli un grand acte de justice barbare. Il fit dresser au milieu de la plaine un pieu aiguisé par le bout, puis il ordonna qu'on lui amenât Rombilde : « Misérable femme, lui dit-il, voilà ton mari; c'est le seul dont tu sois digne ! » Quatre vigoureux soldats la saisissent à ces mots, la placent sur le pal malgré ses pleurs, et l'armée avare décampe, la laissant se débattre dans les convulsions de l'agonie.

De pareilles prouesses ne donnaient, il faut l'avouer, une idée bien rassurante ni de la bonne foi des Avars ni du caractère particulier de leur kha-kan, et pouvaient justifier les appréhensions d'Héraclius. Toutefois l'ambassade romaine reçut en Hunnie un accueil si empressé, les protestations d'amitié du kha-kan furent si vives, et son air de franchise si parfait, que le patrice Athanase et son compagnon sentirent leurs soupçons se dissiper. Le kha-kan se plaignait amicalement qu'on eût pu le mal juger, lui qui ne respectait rien tant au monde que l'empereur Héraclius, et n'avait pas d'autre ambition que d'être un serviteur fidèle des Romains. « Il voulait, disait-il, aller discuter en personne avec leur prince les bases de l'alliance nouvelle dont on lui parlait, et que pour son compte il désirait rendre éternelle. » Cette proposition remplit de joie les ambassadeurs, et sur leur rapport à la cour de Constantinople, on s'occupa de fixer un lieu convenable pour les conférences; le kha-kan poussa les bons procédés jusqu'à proposer lui-même Héraclée, qui, n'étant qu'à quatre lieues de la longue muraille et à dix-sept de Constantinople, n'exigerait pas de l'empereur un grand déplacement. L'attention du barbare à venir ainsi au-devant de tous les vœux des Romains parut d'un excellent augure, et on s'habitua à considérer l'alliance, une alliance ferme et durable, comme déjà conclue. Aussi l'empereur s'ingénia-t-il à recevoir dignement son hôte et à faire du temps des négociations un temps de plaisirs; il ordonna en conséquence la préparation de courses de chars et de jeux scéniques extraordinaires qui

seraient célébrés dans Héraclée. Lui-même, voulant rendre au kha-kan tous les honneurs dus à un roi ami, alla attendre à Sélymbrie, quelques milles en-deçà de la longue muraille, la nouvelle de son approche, pour se porter à sa rencontre entre cette ville et Héraclée. Peu de soldats l'accompagnaient dans ce voyage, qui promettait d'être tout pacifique; mais le cortége abondait en hauts personnages et fonctionnaires de tous grades vêtus de leur costume officiel. A la queue marchaient des voitures pleines de riches présens destinés aux chefs avars, puis l'attirail complet d'un théâtre, ainsi que les chars, les chevaux, les cochers de l'hippodrome, qui voyageaient parmi les bagages sous la protection de l'escorte. Pendant trois jours que l'empereur demeura à Sélymbrie, les routes furent incessamment couvertes de curieux accourus de tous côtés, mais surtout de Constantinople, pour assister aux réjouissances. « C'était, nous dit un vieux récit, une foule innombrable, compacte, mélangée de toute sorte de gens : le clerc y coudoyait le laïque, l'ouvrier le magistrat, et le campagnard y cheminait à côté du citadin. » Il n'y eut pas jusqu'aux factions du cirque qui ne tinssent à honneur de venir représenter devant les hôtes sauvages d'Héraclée leur rivalité turbulente comme le couronnement obligé de tout divertissement romain.

Le kha-kan s'était mis en marche de son côté non avec des histrions et des cochers du cirque, mais avec de braves soldats, l'élite de son armée, car il méditait la trahison la plus noire dont on eût jamais entendu parler dans les annales des nations; il n'avait même proposé la ville d'Héraclée que pour la commodité de son projet. Déjà, depuis qu'il était question de la conférence, il avait fait filer sur le territoire romain, en petits détachemens et par des routes différentes, une troupe beaucoup plus nombreuse que celle qu'il emmenait à sa suite, lui recommandant de traverser de préférence les cantons déserts ou peu fréquentés, et de se rallier dans la chaîne de collines boisées qui couvrait la longue muraille à l'occident, et se prolongeait entre Héraclée et Sélymbrie. Malheureusement les cantons déserts n'étaient pas rares dans la Haute-Mésie et la Thrace, si cruellement dévastées par la guerre; on pouvait parcourir de grandes étendues de pays presque sans être aperçu, et d'ailleurs dans la circonstance présente, quand les populations romaines encombraient les chemins pour arriver à Héraclée, des détachemens d'Avars marchant dans la même direction ne pouvaient exciter ni étonnement ni alarme. Ces troupes, qui servaient d'avant-garde au kha-kan, avaient pour mission d'occuper la longue muraille dès que l'empereur l'aurait dépassée, et de lui couper la retraite sur Constantinople, tandis que l'escorte du kha-kan l'attaquerait de front, le ferait prisonnier et s'emparerait de ses bagages. Une fois l'empereur enlevé et le dé-

sarroi jeté parmi les Romains, les deux fractions de la petite armée avare devaient se réunir au long mur et pousser sur Constantinople, dont elles comptaient avoir bon marché au milieu de la consternation qu'y causerait la mort ou la captivité d'Héraclius. « C'était là un coup infaillible, dit un contemporain, si le ciel lui-même ne se fût chargé de le déjouer. »

Le kha-kan avait ainsi tendu ses rets, lorsque Héraclius, sur la nouvelle de son approche, quitta Sélymbrie, passa la longue muraille et s'avança à sa rencontre. Il marchait sans défiance, monté sur un cheval de parade, avec la couronne impériale au front et le manteau de pourpre sur les épaules, quand des paysans, à qui les mouvemens des Avars du côté du long mur n'avaient point échappé, se firent jour à travers son entourage de gardes et de fonctionnaires, et, lui racontant ce qu'ils avaient vu, l'avertirent de se mettre sur ses gardes. Il était temps, car déjà la troupe du kha-kan paraissait à l'horizon dans une attitude qui n'était rien moins que pacifique. Sauter de cheval aussitôt, jeter bas le manteau qui l'eût fait reconnaître, ôter de sa tête la couronne, qu'il passa à son bras gauche, et s'enfuir à toute vitesse sur la monture et sous la casaque d'un paysan, ce fut une affaire aisée pour un homme habitué comme Héraclius à la prompte décision et à l'action rapide du soldat. Tandis qu'il s'éloignait à bride abattue, la troupe du kha-kan arrivait de même, et il put entendre les premiers cris de son escorte, sur laquelle les Barbares fondaient à grands coups de lances. Ce fut bientôt du côté des Romains un sauve-qui-peut général. L'empereur, qui avait de l'avance, parvint à gagner la longue muraille, qu'il franchit sans beaucoup de peine à la faveur de son déguisement et par des sentiers qu'il connaissait; mais ses bagages furent pillés, l'attirail scénique enlevé, les fonctionnaires dépouillés et mis aux fers. Le kha-kan demandait instamment qu'on lui amenât l'empereur : on ne put lui livrer que le manteau de pourpre ramassé à terre et tout souillé de boue; il vit alors que son coup était manqué. Une chance lui restait, celle d'arriver assez promptement à Constantinople pour en trouver l'entrée sans défense, et quoique l'évasion de l'empereur lui laissât bien des doutes à ce sujet, il commanda à ses cavaliers, qui pillaient, de se rallier et de le suivre vers le grand rempart, où ils devaient rejoindre leurs compagnons. Cet événement se passa le samedi 16 juillet de l'année 616.

Le lendemain dimanche, au point du jour, le kha-kan arriva sinon tout à fait seul, du moins peu accompagné, une grande partie de ses gens, entraînés par l'ardeur du pillage ou attardés sur la route, manquant au rendez-vous. Malgré ce contre-temps, il se montra confiant et gai. « Sitôt que je paraîtrai, disait-il, Constantinople sera

à moi. » Il déclara pourtant qu'il ne partirait point de sa personne sans avoir rallié les traînards. Au fond, il ne se souciait point de franchir la longue muraille et de figurer dans une expédition de plus en plus incertaine à mesure que le temps s'écoulait. En restant en-deçà, il se réservait le droit de désavouer ses soldats, de transformer au besoin son infâme guet-apens en un acte d'indiscipline qu'il n'avait pu maîtriser, et d'invoquer son abstention comme une preuve d'innocence. Ces ruses grossières étaient dans le caractère du kha-kan. Vers la cinquième heure du jour, qui répondrait chez nous à dix heures du matin, il donna le signal du départ en agitant le fouet qu'il tenait à la main, et la légère cavalerie avare s'élança à toute bride sur la route de Constantinople : au coucher du soleil, elle atteignait le bourg de Mélanthiade, distant de quatre lieues de la ville. Elle y fit halte, tandis que ses éclaireurs allèrent rôder dans la campagne et observer l'état des lieux. Ayant poussé jusqu'à Constantinople, ils la trouvèrent sur ses gardes, les portes fermées, les créneaux garnis de soldats, en un mot dans l'attitude d'une place décidée à se bien défendre. Les Avars reconnurent là l'ouvrage d'Héraclius, qui en effet était rentré assez à temps pour garantir sa capitale d'un coup de main. Ils ne se hasardèrent point à l'attaquer, mais, tournant à gauche l'enceinte murée et le golfe de Céras, ils se jetèrent sur les riches faubourgs de Sykes, de Blakhernes et de Promotus qui flanquaient la grande cité au nord, et les traitèrent sans miséricorde. La chapelle des saints Côme et Damien, dans le faubourg de Blakhernes, fut réduite en cendres, et dans celui de Promotus la basilique de l'Archange eut sa sainte table brisée et ses ciboires enlevés. Quelques sorties firent cesser ces ravages, puis les pillards reprirent le chemin de la Thrace, non sans piller encore, tuer, brûler sur leur passage, et traîner avec eux les habitans captifs. Le kha-kan les ayant rejoints au-delà du long mur, ils regagnèrent ensemble les bords de la Save.

Cet acte de brigand, si odieusement prémédité, eût exigé le plus rude et le plus prompt châtiment; mais ce châtiment, c'était la guerre, la guerre en Europe, c'est-à-dire l'abandon du grand projet qui passionnait l'empereur et l'empire. Le sentiment chrétien frémissait au fond des âmes à une pareille pensée. Les excuses du kha-kan et ses protestations d'innocence vinrent fort à propos tirer les Romains d'embarras. Son absence, calculée avec tant d'astuce, lui servit de justification; il n'épargna pas à ses soldats les reproches d'indiscipline et de cupidité, offrit de restituer le butin et les prisonniers, et accumula serment sur serment pour rendre le ciel garant de sa bonne foi. Que faire, si l'on ne voulait pas la guerre? Agréer des excuses auxquelles on ne demandait pas mieux que de croire, se

montrer convaincu de l'innocence du kha-kan, et reprendre les négociations interrompues. C'est ce qu'on fit en effet par l'intermédiaire du patrice Athanase et du questeur impérial Cosmas, rendus moins confians par l'expérience. Au reste, le traité d'alliance fut aisé à conclure, tant le kha-kan se montra doux et facile sur les conditions; il semblait n'avoir plus qu'un désir, celui d'effacer de la mémoire des Romains l'impression laissée par les derniers événemens. La paix fut donc jurée de part et d'autre. L'esprit des Romains se rassérénant peu à peu, on reprit les armemens de la guerre d'Asie, avec moins de précipitation toutefois; puis, quand toute crainte à l'égard du kha-kan se fut à peu près dissipée, on fixa aux fêtes de Pâques de l'année 622 le départ de l'expédition.

On touchait donc au moment tant désiré : l'empereur s'y prépara, comme on se prépare à un acte solennel de religion, par la retraite, la prière et le jeûne. Il alla passer l'hiver de 621 à 622 hors de la ville, dans une solitude toute monacale, ne s'occupant que d'affaires, de pratiques dévotes et des derniers soins à donner à sa famille, qu'il aimait tendrement. Là, quand il réfléchissait, dans la méditation et le silence, aux chances de cette grande aventure où il jetait sa vie et la fortune du monde romain, et que la prescience de Dieu pouvait seule calculer, des doutes venaient parfois l'assaillir; mais il les repoussait comme des tentations du démon. Parfois aussi les critiques du dehors, les moqueries des esprits sceptiques, arrivant jusqu'à lui, passaient sur son âme comme un fer chaud; il se réfugiait alors à l'église, et, prosterné au pied de l'autel le front dans la poussière, il récitait avec larmes ces paroles du psalmiste : « Ne nous livre pas, ô mon Dieu, en risée à nos ennemis, et que l'infidèle n'insulte pas ton héritage! » Il régla tout ce qui concernait le gouvernement de l'état pendant son absence; son fils aîné, Héraclius-Constantin, fut établi régent sous la tutelle d'un conseil formé des hommes les plus éminens de Constantinople, et dont les principaux étaient le patrice Bonus, grand-maître des milices, et le patriarche Sergius, connus tous deux pour leur énergie et leur prudence. Avant de partir, il n'oublia point le kha-kan des Avars. Essayant d'élever ce barbare aux sentimens d'honneur dont lui-même était plein, il lui adressa une lettre touchante par laquelle il lui recommandait le jeune Héraclius-Constantin, le priant de se considérer comme le tuteur de ce cher fils, de le conseiller, de l'aider, de le protéger au besoin. « Les services que recevraient de lui à cette occasion la famille impériale et l'empire ne resteraient point sans récompense, » lui disait-il. Héraclius s'engageait à lui payer, lors de son retour, deux cent mille pièces d'or, et il appuya cet engagement par l'envoi d'otages choisis dans sa famille et dans celle du patrice Bonus. L'armée et la flotte

étant prêtes, l'embarquement fut arrêté pour le 4 avril. Après avoir communié en grande pompe à l'église de Sainte-Sophie, l'empereur se rendit au port directement, tenant avec respect dans ses bras une image de Jésus-Christ que l'on croyait avoir été apportée du ciel par les anges, et qui, disait-on, reproduisait les traits véritables du Dieu fait homme; cette image miraculeuse (1) devait être le labarum de la guerre sainte. Lorsque Héraclius, franchissant le pont mobile jeté sur la rive, toucha du pied le navire qui allait l'emporter, une immense acclamation, sortie de la foule qui couvrait les quais, les rues et le toit des maisons, fit trembler la ville et le port; puis la flotte, au lieu de cingler, comme beaucoup s'y attendaient, par la Propontide vers les côtes de la Cilicie, entra à pleines voiles dans la Mer-Noire, se dirigeant vers les embouchures du Phase.

II.

J'ai montré dans Héraclius le moine; il me reste à montrer le héros : non que je veuille entrer dans les détails de cette expédition de Perse, qui dura sept ans et qui ne se lie à l'histoire des Avars qu'à partir de la quatrième année, mais parce que Héraclius, bien qu'entrevu de profil dans le cadre de ces récits, y apparaîtra, si je ne me trompe, avec une incomparable grandeur. Son plan de campagne, que révéla la direction donnée à la flotte, avait été tenu secret jusqu'alors. Il consistait à prendre la Perse à revers par le Caucase et la Mer-Caspienne, tandis que les armées de Khosroës s'échelonnaient entre la Mer-Égée et l'Euphrate, dans la prévision d'un débarquement sur la côte de Cilicie ou de Syrie. La présence des légions romaines dans les contrées du Caucase devait entraîner à leur suite les tribus demi-barbares de ces montagnes, Lasges, Abasges, Ibères, Albaniens, et décider l'Arménie, incertaine entre l'empire romain et la Perse. Héraclius voulait plus encore : il entrevoyait la possibilité de faire appel aux peuples nomades de la Mer-Caspienne et du Volga,

(1) On montrait pendant le moyen âge, soit en Grèce, soit en Italie, plusieurs de ces portraits de Jésus-Christ que l'on prétendait n'avoir point été faits de main d'homme. C'était, croyait-on, la représentation réelle et directe du Sauveur qui s'était imprimée d'elle-même sur une étoffe ou sur un panneau de bois sans le secours du pinceau, ni des couleurs, ni d'un artiste même céleste. Les poètes théologiens de Byzance avaient trouvé la théorie de cette étrange peinture : « De même que le Verbe fait chair est devenu homme en dehors des conditions des naissances humaines et par son énergie propre, ainsi, disaient-ils, son image s'est reflétée sur un objet matériel avec sa forme et sa couleur par une puissance particulière, étrangère aux conditions mécaniques des arts. » Cette explication, que nous lisons dans George Pésidès, contemporain d'Héraclius et le chantre de sa gloire, parut alors si convaincante, que les historiens, même les plus graves, se sont empressés de la reproduire.

toujours disposés à piller, ennemis naturels de la Perse, dont ils étaient les proches voisins. C'était assurément le plus hardi projet qu'eût imaginé aucun des généraux de Rome et de Byzance pendant leurs guerres de sept cents ans contre le grand-roi, et nul d'entre eux peut-être n'aurait possédé au même degré que celui-ci les conditions nécessaires du succès, savoir : la foi en son œuvre, l'esprit de ressource et d'aventure, et le parti désespéré de mourir ou de vaincre. Les premiers mois qui suivirent le débarquement de l'armée romaine en Colchide furent employés utilement à l'acclimater, à l'exercer, à lui donner l'unité qui lui manquait, à lui inspirer enfin l'esprit d'exaltation religieuse où son chef puisait confiance en lui-même et autorité sur les autres. L'enrôlement des tribus du Caucase, opéré pendant ce temps-là, vint doubler la force numérique des légions. Aux approches de l'hiver, Héraclius entra dans l'Arménie, qui se déclara tout entière pour lui : sûr alors de sa retraite, il descendit dans l'Atropatène (l'Aderbaïdjan des modernes), dont les habitans, pris au dépourvu, n'essayèrent pas même de résister. On les voyait, disent les historiens, déserter leurs maisons et s'enfuir dans leurs rochers comme des troupeaux de chèvres sauvages. Khosroës, surpris lui-même, répondit à sa manière aux succès de son ennemi, en faisant assommer des ambassadeurs romains qu'il tenait en prison depuis six ans. Une pareille indignité mit l'armée romaine hors d'elle-même, et l'Atropatène fut traitée comme une terre vouée à la destruction. Cette province, patrie de Zoroastre et berceau du culte institué par ce premier des mages, en était toujours le siége le plus vénéré : c'est là que s'élevaient les *pyrées* les plus magnifiques et les plus nombreux, là que le culte du feu se célébrait avec le plus de pompe et de dévotion. Héraclius ruina les temples, chassa ou massacra les prêtres, et supprima partout le feu perpétuel : le dieu fut éteint dans le sang de ses adorateurs. Ainsi les profanations de Jérusalem furent vengées; mais la croix n'était plus ni là, ni en Arménie, les Perses, à l'approche des Romains, l'ayant enlevée pour la mettre en sûreté dans les parties centrales de leur empire.

Khosroës enfin accourut défendre le sanctuaire de sa religion, et l'année 623 se passa en combats, toujours gagnés par les Romains : trois armées perses furent défaites, et Khosroës deux fois vaincu prit la fuite. Des froids excessifs, qui faillirent les emporter, forcèrent les Romains à évacuer cette année l'Aderbaïdjan pour aller hiverner sous le climat plus doux de l'Albanie; mais en 624 la guerre recommença, et se continua en 625 dans les hautes chaînes du Caucase et du Taurus. La manœuvre hardie d'Héraclius avait eu pour effet de dégager les provinces romaines d'Asie en attirant les armées persanes après lui : elles arrivaient toutes successivement, et cherchaient

à l'enfermer dans les défilés des montagnes où la lutte s'était transportée; mais Héraclius déjouait toutes les combinaisons de leurs généraux : il les devançait dans les passages, les coupait par des marches rapides, les battait l'un après l'autre. On croyait le traquer dans le Taurus, il parcourait déjà les plaines du Tigre, et quand on le cherchait de ce côté, il surprenait et mettait en cendres les villes de l'Atropatène ou de l'Assyrie. Son armée, infatigable comme lui, ne laissait pas échapper un signe de mécontentement : presque gelée dans les neiges du Caucase, elle faillit mourir de soif dans les déserts de sable qui entourent l'Euphrate. La vie d'Héraclius, pendant ces rudes campagnes, n'était pas seulement celle d'un général, mais d'un soldat toujours occupé ou à frapper le premier coup dans la bataille, ou à soutenir l'assaut d'une masse d'ennemis acharnés sur sa personne. Il livra nombre de combats singuliers, força tout seul le passage d'un pont à travers les cavaliers qui le gardaient, fut blessé bien des fois et eut plusieurs chevaux tués sous lui. On le reconnaissait dans la mêlée à ses bottines de pourpre, devenues pour l'ennemi un objet d'effroi : « Vois là-bas ton empereur, disait Schaharbarz à un transfuge romain; c'est devant lui que nous fuyons! » Les alliés de l'empereur ne lui donnaient guère moins d'embarras que ses ennemis : c'étaient toujours de la part des tribus du Caucase, que lassait une guerre fatigante et sans profit, des murmures qu'il fallait apaiser, ou des menaces d'abandon qu'il fallait prévenir. Un jour enfin vingt mille de ces amis incertains voulurent partir à la veille d'une bataille. Héraclius les congédia en présence des légions romaines sous les armes, sans que son visage en fût altéré : « Frères, dit-il à ses soldats, car c'est ainsi qu'il les appelait dans ses harangues, Dieu réserve le triomphe pour nous seuls. »

Cependant le kha-kan des Avars, attentif aux péripéties de la guerre de Perse, tramait sur les bords du Danube de nouvelles perfidies; il n'avait pas tardé à se mettre d'intelligence avec Khosroës par l'intermédiaire du *Sanglier royal*. Les propositions de Khosroës furent celles-ci : le roi de Perse offrait au kha-kan le pillage de Constantinople, s'il voulait assiéger cette ville de concert avec lui; une forte division de l'armée persane, conduite par Schaharbarz, se rendrait alors sur le Bosphore, près de Chalcédoine, et comme les Perses manquaient de vaisseaux, les Avars amèneraient avec eux la flottille de barques qu'ils entretenaient sur le Danube, au moyen de quoi les troupes combinées pourraient, soit attaquer Constantinople par terre et par mer, soit opérer leur jonction sur la côte d'Europe. Quand on fut d'accord sur les principales conditions, on fixa le rendez-vous sur l'une et l'autre rive du détroit au mois de juin de l'année 626. Du reste ces négociations

furent entourées d'un grand mystère, le kha-kan ne voulant pas démasquer ses plans avant d'être prêt à agir, et les préparatifs nécessaires pour une telle entreprise exigeant de très-longs délais; mais, quelque profond que fût le mystère, le gouvernement de Constantinople conçut des soupçons, et députa au kha-kan le patrice Athanase pour le raffermir dans l'alliance romaine, soit par le sentiment de la foi jurée, soit par la crainte de l'avenir. Athanase n'eut pas occasion de déployer son éloquence, car à peine eut-il touché le sol de la Hunnie, qu'il fut pris, placé sous bonne garde, et sevré de toute communication avec le territoire romain. C'était de la part du kha-kan une réponse assez claire pour que le conseil de régence pourvût en toute hâte à la sûreté de la ville et informât Héraclius de ce qui se passait. Les relations de la métropole avec l'empereur étaient régulièrement établies au moyen de la flotte qui stationnait dans un des ports de la Mer-Noire, à Héraclée, Sinope ou Trébizonde, suivant la position de l'armée et les nécessités de la campagne. Probablement Héraclius, de son côté, avait eu vent des intelligences qui se pratiquaient entre les Avars et les Perses; en tout cas, les dispositions stratégiques adoptées par ces derniers au commencement de l'année 626 lui disaient assez clairement qu'un grand coup était machiné contre son empire, et principalement contre sa capitale.

L'armée romaine, victorieuse en toute rencontre, se trouvait alors campée dans les plaines de l'Euphrate, en face des troupes persanes, réunies et bien plus considérables en nombre. Comme si Khosroës eût renoncé à combattre, il divisa ses forces en trois corps, dont le premier, sous le commandement de Schaharbarz, se dirigea vers l'Asie-Mineure, les deux autres restant en observation dans la Mésopotamie. De ces derniers, l'un devait manœuvrer sur les flancs de l'armée romaine pour l'inquiéter et la retenir, tandis que l'autre, s'échelonnant à l'intérieur, couvrirait les abords de Ctésiphon. Le corps chargé de la garde de l'intérieur se composait de l'élite des troupes persanes, des *bataillons d'or*, comme on les appelait parce que la pointe de leurs lances était dorée. Héraclius d'un coup d'œil saisit l'intention de ces mesures, et avec sa hardiesse accoutumée il leur en opposa d'autres pour les déjouer. Divisant aussi sa petite armée en trois corps, il laissa le plus nombreux sur l'Euphrate, dans une position fortifiée, et sous le commandement de son frère Théodore, dont il connaissait l'énergie. Il envoya le second par l'Arménie gagner la côte du Pont-Euxin, où la flotte devait le transporter à Constantinople, et partit avec le troisième pour les contrées du Caucase, où l'appelaient un nouvel intérêt, de nouvelles aventures à courir. Il avait appris en effet qu'une

horde de Khazars avait fait irruption par les portes caspiennes dans l'Aderbaïdjan, qu'elle pillait, et l'idée lui était venue de l'enrôler sous son drapeau pour opérer, de concert avec elle, une diversion terrible contre la capitale de la Perse. Le projet fut exécuté aussitôt que conçu, et il accourait avec quelques légions, sur le passage de cette horde, lui porter des paroles d'amitié et offrir des présens à son chef.

Ces Khazars n'étaient autres que les Khatzires ou Acatzires du ve siècle, qui appartenaient alors à la ligue des Huns blancs. Attila les avait soumis par la force des armes, et leur avait imposé pour roi son fils Ellak; après sa mort, Denghizikh les avait comptés parmi ses sujets. Les désordres de tout genre, invasions, guerres, déplacemens de peuples, qui signalèrent parmi les nomades de l'Asie occidentale la fin du ve siècle et la première moitié du vi^e, rendirent la liberté aux Acatzires, mais pour les jeter dans une longue suite de péripéties, et on les vit à cette époque, ballottés de steppe en steppe, errer des Palus-Méotides au Volga et d'une rive à l'autre de la Mer-Caspienne. Tombés enfin sous une de ces dominations turkes qui se rapprochaient de plus en plus de l'Europe, ils acceptèrent sa suprématie sans perdre leur individualité comme nation. L'étoile des Huns était alors à son déclin, l'étoile des Turks à son lever, et suivant l'usage constant des nomades, qui ne recherchent et ne prisent que la force, les Acatzires répudièrent leur nom de Huns pour prendre celui de Turks et adopter avec ses coutumes et ses lois l'orgueil de la race qui les dominait. Cette transformation sembla leur donner une nouvelle vie. Les Turks-Khazars rentrèrent en maîtres dans le pays d'où les Huns-Acatzires avaient été chassés. Placés là dans le voisinage de la Perse, qui n'était séparée d'eux que par le détroit de Derbend, ils y faisaient souvent des incursions, et profitaient en ce moment de l'absence des armées persanes pour venir ramasser dans l'Atropatène le butin qui avait pu échapper aux Romains. Tel était le nouvel allié qu'Héraclius se flattait d'acquérir.

Il arriva avec sa petite armée juste à l'instant où les Khazars, chargés de dépouilles, sortaient de l'Atropatène pour regagner leur pays. La rencontre eut lieu sous les murs de Tiflis, à la vue de la garnison perse renfermée dans la ville. Du plus loin que le chef des Khazars aperçut l'empereur romain, qui s'avançait couronne en tête, il sauta de cheval et se prosterna le front contre terre. La horde suivit son exemple, et on remarqua que les officiers et autres personnages importans grimpèrent sur les rochers et les tertres pour y faire leurs génuflexions. Héraclius, accourant vers celui qui paraissait le chef principal (c'était le second magistrat de toute la nation, et il se

nommait Zihébil), le releva, l'embrassa, et lui posa sa couronne sur la tête en l'appelant son fils; Zihébil, en signe de dévouement respectueux, le baisa au cou. L'entrevue fut suivie d'un festin après lequel Héraclius abandonna aux officiers khazars, à titre de cadeau, toute l'argenterie servie sur la table. Zihébil reçut en outre de riches habits de soie brochés d'or et des pendans d'oreilles du plus grand prix. La parole d'Héraclius, lorsque quelque grande pensée l'animait, était vive, pénétrante, et ceux qui l'entendaient avaient peine à lui résister : c'est ce qu'avaient éprouvé plus d'une fois les Romains, et ce qu'éprouvèrent à leur tour les sauvages enfans des steppes. Que leur dit-il? Se plut-il à leur peindre le spectacle magnifique de la civilisation opposé aux misères de la vie nomade? Leur montra-t-il les biens qui rejailliraient sur eux d'une association avec cet empire où l'équité des lois, l'ordre constant, le commerce, les arts, rendaient l'existence de tous assurée et heureuse? Fit-il apparaître dans un horizon lointain, comme le but vers lequel marchaient tous les peuples, grands ou petits, civilisés ou barbares, sédentaires ou nomades, la croix de Jésus-Christ, ce gage de rédemption qu'il allait reconquérir au fond de la Perse, avec une poignée d'hommes, sans hésitation et sans peur? On ne sait; mais l'histoire nous raconte que les Barbares restèrent ébahis et muets sous le charme de ses discours. Dans un transport d'enthousiasme, Zihébil, se levant, prit par la main son fils, dont un léger duvet couvrait à peine le visage, et supplia Héraclius de le garder près de lui, afin que cet enfant devînt un homme en l'écoutant. Au milieu de ces confidences d'une amitié nouvelle, Héraclius fit voir au barbare un portrait de sa fille Eudocie, que le peintre avait représentée dans toute la fraîcheur de sa jeunesse et de sa beauté, sous le splendide costume des augustes. Le barbare, à cette vue, ne put retenir un cri d'admiration, et ses yeux ne quittaient plus l'image. « Eh bien! dit l'empereur, ce modèle de beauté est à toi si tu m'aides dans mon entreprise, et si ton peuple fait alliance avec le mien; je te promets ma fille pour épouse. » Les aventures romanesques ont été de tout temps du goût des Orientaux, et la conférence ne s'acheva pas que Zihébil ne fût éperdûment amoureux de la princesse. Le marché fut donc conclu, et Zihébil s'éloigna, laissant quarante mille guerriers sous les drapeaux d'Héraclius. Avec ce renfort, la guerre recommença plus ardente que jamais dans le nord de la Perse. Quant à Eudocie, devenue l'appoint d'un traité, elle quitta Constantinople pour aller trouver sous les tentes de feutre du désert le fiancé que son père lui avait donné; mais elle apprit en route que Zihébil, heureusement ou malheureusement pour elle (qui saurait le dire?), venait de mourir de mort violente chez les siens. Retour-

nant donc sur ses pas, elle alla reprendre sa place à côté de sa mère dans le palais des césars de Byzance.

Tandis que ces choses se passaient aux extrémités de la Perse, Schaharbarz était arrivé sur la rive orientale du Bosphore, et avait dressé son camp à Chrysopolis, aujourd'hui Scutari, tandis que l'armée avare opérait sa marche sur Constantinople. Le 29 juin, l'avant-garde du kha-kan parut au pied de la longue muraille, où elle se reposa un jour; bientôt après, elle était à Mélanthiade, sans avoir rencontré d'ennemis. Elle s'y arrêta pour attendre le corps principal de l'armée ou de nouveaux ordres de son chef. Le gros de l'armée avare s'avançait péniblement à travers les boues de la Mésie, embarrassé comme il l'était de bagages, de chariots, surtout de cette multitude de canots creusés d'un seul tronc d'arbre, de *monoxyles,* comme disaient les Grecs, que les Avars convoyaient avec eux sur des chars ou des traîneaux pour servir de flotte à leurs alliés. Ces embarras forcèrent le kha-kan à faire dans Andrinople une halte prolongée; mais il voulut mettre du moins le temps à profit. Faisant amener en sa présence le patrice Athanase, que l'on conduisait à sa suite comme un prisonnier, il lui ordonna de partir sur-le-champ pour Constantinople : « Va trouver tes compatriotes, lui dit-il, et sache d'eux ce qu'il leur plaît de m'offrir pour que je n'aille pas plus loin. » Athanase partit. Introduit bientôt dans le sénat, il y rendait compte de sa mission, lorsqu'un tumulte auquel il ne s'attendait pas lui permit à peine d'achever. On l'interpellait, on lui reprochait de s'être chargé d'un message outrageant pour la majesté romaine; on allait presque jusqu'à l'accuser de trahison ou tout au moins de lâcheté : Athanase écoutait dans une profonde stupéfaction, ne sachant que répondre à des reproches qu'il ne comprenait pas. Enfin tout s'expliqua : la longue absence du patrice avait causé tout le malentendu. Lorsqu'il avait quitté Constantinople aux premières menaces de guerre, Constantinople était presque sans moyens de défense, et Athanase ne le savait que trop; mais depuis lors, et sans qu'il le sût, les choses avaient changé de face. Non-seulement les garnisons des villes voisines avaient été concentrées dans la métropole, mais le corps d'armée envoyé par Héraclius était arrivé sans encombre, et de plus les bourgeois, rivalisant d'ardeur avec les soldats, avaient tous pris les armes; en un mot, Constantinople, bien réparée, bien approvisionnée, bien gardée, pouvait attendre désormais ses deux ennemis avec confiance. Voilà ce qu'ignorait Athanase, retenu par le kha-kan dans la plus étroite captivité, et de son côté le gouvernement de Byzance avait oublié que son ambassadeur devait n'en rien savoir. Après avoir reçu ces explications, et pour réparer sa faute involontaire, le patrice

déclara qu'il était prêt à reporter au kha-kan, dût-il la payer de sa tête, une réponse aussi fière qu'on la voudrait; mais, comme il était homme consciencieux jusqu'aux scrupules les plus excessifs, il désira observer par lui-même ces moyens de défense sur lesquels on se fondait pour braver la guerre, et dont il devait en outre attester au kha-kan la réalité. Bonus le fit assister à une revue de la garnison, où il put compter douze mille cavaliers, sans parler de l'infanterie, vraisemblablement plus nombreuse. Ainsi rassuré, le patrice retourna près du kha-kan, auquel il rapporta la réponse des magistrats, à savoir : que les Romains lui conseillaient en amis de ne s'approcher ni des murs ni du territoire de Constantinople. Ces paroles jetèrent le barbare dans un violent transport de colère; il chassa l'ambassadeur de sa présence avec un geste ignominieux : « Va-t-en donc, lui dit-il, va périr avec eux, et répète-leur bien ceci : Il faut qu'ils me livrent tout ce qu'ils possèdent; autrement je raserai leur ville, et j'emmènerai ses habitans en esclavage jusqu'au dernier. »

L'avant-garde avare, pendant ces pourparlers, se tenait dans son camp de Mélanthiade, n'osant faire aucun mouvement; une faute des assiégés l'enhardit. Quelques cavaliers de la garnison, qui manquait de fourrage pour ses chevaux, sortirent accompagnés de valets armés de faux pour aller couper du foin dans la campagne. Aperçus par les Avars, ils furent chargés aussitôt, tués ou mis en fuite, et les Barbares profitèrent de ce petit avantage pour lever leur camp de Mélanthiade, tourner à droite Constantinople et le golfe de Céras, et pénétrer par le faubourg de Sykes jusqu'à la rive du Bosphore. La nuit venue, ils y allumèrent des feux auxquels d'autres feux répondirent de l'autre côté du détroit (c'était le signal de reconnaissance convenu entre les Avars et les Perses); puis les chefs des deux troupes communiquèrent au moyen de quelques barques enlevées sur la rive. Schaharbarz fit connaître qu'il était prêt à traverser le Bosphore dès que la flottille avare serait arrivée, et insista d'ailleurs pour que l'on commençât le siége au plus tôt; mais le kha-kan n'arriva devant Constantinople que le 27 juillet, tant sa marche avait été lente. Il employa ce jour et le lendemain, soit à faire reposer ses troupes, soit à mettre à terre et à dresser son matériel de guerre, qui se composait de machines de toute sorte, soit à prendre des mesures pour déposer sa flotte en lieu sûr.

Le 31, à la pointe du jour, il développa ses lignes, qui se trouvèrent embrasser toute l'étendue de la ville d'une mer à l'autre, c'est-à-dire de la Propontide au golfe de Céras. Vue du haut des remparts, cette armée parut innombrable. « Il n'y avait pas, dit un poète grec témoin oculaire, il n'y avait pas là une guerre simple, mais multiple, — une seule nation, mais un assemblage de nations, différentes

de nom, de domicile, de race et de langage. Le Slave s'y trouvait à côté du Hun, le Scythe à côté du Bulgare, et le Mède lui-même y devenait le compagnon du Scythe. Sur la rive d'Europe, c'était Scylla frémissante; sur la rive d'Asie, c'était Charybde, ses aboiemens et ses fureurs. » Les Avars formaient le centre sous le commandement immédiat du kha-kan, et l'attaque principale leur était confiée. Dans leurs rangs figurait une division de serfs gépides qu'ils avaient enrôlée malgré leur répugnance à mêler ce peuple dans leurs affaires; mais ils avaient épuisé, pour la circonstance, leurs dernières ressources en hommes. Les Slaves, rangés à l'aile gauche, se déployaient sur deux lignes, dont la première était sans armes défensives et presque nue, et dont la seconde portait des cuirasses. Le matériel de siége comprenait des machines de toute sorte, soit de protection, soit d'attaque, et douze grosses tours, qui, lorsqu'on les eut montées, se trouvèrent égaler presque en hauteur les remparts de la ville. Elles étaient recouvertes de cuirs qui les mettaient à l'abri du feu, et la plupart des machines étaient ainsi garanties par des peaux. Le kha-kan avait espéré pouvoir débarquer sa flotte de canots dans le golfe même; mais, à l'aspect des galères romaines à deux et trois rangs de rames qui garnissaient le port, il renonça à son dessein, et les fit déposer à l'embouchure du Barbyssus, petite rivière qui se jette à l'extrémité du golfe, sur un fond de vase et sur des atterrissemens dont le peu de profondeur ne permettait pas aux grands navires d'approcher.

Bâtie sur sept collines comme la ville de Romulus et d'Auguste, mais baignée par trois mers qui ne lui laissent point regretter le Tibre, la cité de Constantin présentait alors, comme elle fait encore aujourd'hui, l'aspect d'un triangle isocèle dont la base pose sur le golfe de Céras, et dont le château des Sept-Tours marque le sommet. Le côté oriental longeait les sinuosités de la Propontide, tandis que le côté occidental, tourné vers la terre ferme, en était isolé par une double ligne de fossés et de murailles. Un mur crénelé, flanqué de tours, garnissait également le côté oriental et la base, auxquels la mer servait de fossé. A chacun des angles de l'est et du nord s'élevait une citadelle formidable correspondant au château des Sept-Tours. Le repli étroit et profond de la mer qu'on appelait, à cause de sa configuration, le golfe de Céras, c'est-à-dire *de la Corne*, formait le principal port de la ville. A son extrémité, où se perd la petite rivière du Barbyssus, s'étendaient sur l'une et l'autre rive les quartiers de Blakhernes et de l'Hebdome, alors extérieurs à la ville, et le faubourg de Sykes ou *des Figuiers;* c'était le séjour privilégié des riches patriciens, et la campagne de ce côté était couverte de villas élégantes, d'églises et de palais; on y trouvait aussi le cirque et le

forum ou champ destiné aux revues militaires. Outre le grand port, situé, comme je l'ai dit, sur le golfe, deux petits hâvres, creusés de main d'homme et aujourd'hui ensablés, étaient renfermés dans l'enceinte murée de la ville, du côté de la Propontide : le port de Théodose et celui de Julien, que surmontaient les palais de ces deux empereurs. Les césars byzantins avaient alors leur demeure à la pointe orientale, sur une colline d'où l'œil embrassait au loin le golfe, la Propontide et le détroit. La partie de l'enceinte attenante au continent était percée de sept portes dont la cinquième, fameuse dans l'histoire byzantine, s'appelait *la Porte dorée* à cause des statues, des bas-reliefs, des ornemens de bronze et d'or qui la décoraient à profusion. C'était par la Porte dorée que passaient les triomphateurs pour se rendre en grande pompe à Sainte-Sophie; c'était à elle aussi que s'adressaient les premières attaques des Barbares venant de la Thrace, et parce que là aboutissait la principale route du nord, et parce que ce quartier était le plus opulent de la banlieue.

Les habitans de Constantinople ne se montrèrent effrayés ni « de la vipère avare, ni de la sauterelle slave, » comme disaient les beaux esprits du temps pour caractériser le Hun hideux, plein de ruse et de venin, et ces troupeaux d'Antes, de Slovènes, de Vendes, au poil blond, au corps long et fluet, nus ou presque nus, qui venaient s'abattre sur la campagne comme une nuée de sauterelles. Le gouvernement, le peuple, la garnison, ne se reposaient pas seulement sur leur propre énergie; ils avaient foi dans la protection céleste, dont ils avaient aux mains un gage qui leur semblait assuré : ce n'était pas moins que la robe de la sainte Vierge, tombée (sans qu'on explique comment) en la possession d'une ville dont la sainte Vierge était patronne. Le patriarche la fit promener processionnellement avec d'autres reliques sur le rempart au chant des litanies et des psaumes. La robe de la *Toute-Sainte*, comme disaient les Grecs par une expression touchante, fut pour les assiégés de Constantinople, en 626, ce qu'était pour les soldats franks la chape de saint Martin, et en ce moment même pour ceux d'Héraclius l'image miraculeuse du Christ. En voyant flotter sur sa tête, au milieu des batailles, le tissu sanctifié qui avait touché les membres de la mère de Dieu, qui donc ne se serait cru invincible? Qui eût pu douter que la Vierge ne protégeât avec amour la capitale d'un empire dont l'armée et le chef s'exposaient à la mort pour reconquérir la croix de son fils, perdue aux mains des infidèles?

Commencée dès le 31 juillet, l'attaque régulière continua sans interruption pendant cinq jours. Le kha-kan avait amené avec lui une si grande quantité de béliers, de tortues, de machines de trait,

que son front s'en trouvait garni, et ses douze tours à roues, quand elles furent dressées en face du rempart, présentaient un aspect vraiment effrayant. Les Slaves, qui avaient été les constructeurs de cette artillerie de siége imitée des machines romaines, en étaient aussi les servans; c'étaient eux en outre qui avaient fabriqué la flotte, qui l'avaient transportée, qui la gardaient dans les eaux du Barbyssus et qui étaient destinés à la manœuvrer. Le Slave, opprimé et encore résigné à la servitude, avait mis à la merci de ses maîtres asiatiques son corps et son intelligence, qui commençait à s'ouvrir. Tandis que le bélier battait la muraille en brèche, les Huns, armés de leurs grands arcs, faisaient par-dessus pleuvoir incessamment une grêle de traits qui balayait parfois le rempart; mais les vides se comblaient aussitôt. Les assiégés de leur côté troublaient ces travaux par des sorties continuelles qui culbutaient les travailleurs et détruisaient leurs engins. Un matelot imagina contre les énormes tours des Barbares une machine défensive bien simple, mais d'un effet assuré. C'était un mât monté sur un plancher mobile qui suivait les tours ennemies dans leurs mouvemens en face du rempart. Sitôt qu'une d'elles s'arrêtait à proximité, le mât s'inclinait et faisait descendre, au moyen de poulies, une nacelle où se tenaient des hommes munis de torches allumées et de poix, qui versaient des torrens de flammes sur la machine, ou attachaient des brandons à ses flancs, et il était rare que la nacelle remontât sans laisser la tour embrasée. Quels que fussent les périls de ce combat aérien, on ne manqua jamais d'hommes pour le soutenir. Mû par le désir d'épargner l'effusion du sang, le patrice Bonus interpella plusieurs fois le kha-kan du haut de la muraille, l'engageant à se retirer et lui promettant, s'il rentrait dans le devoir, la continuation de sa pension et davantage encore; mais le barbare n'avait qu'une réponse à la bouche : « Sortez de votre ville, abandonnez-moi tout ce que vous possédez, et rendez-moi grâce si je vous laisse la vie. »

Le 2 août au soir (c'était un samedi), le kha-kan fit demander à Constantinople quelques grands dignitaires romains pour conférer avec eux sur une proposition de paix : on lui en envoya cinq des plus qualifiés. A peine furent-ils entrés dans sa tente, que le kha-kan, sans leur adresser la parole, commanda à l'un de ses gens d'aller chercher « les trois Perses vêtus de soie, » qui attendaient dans un compartiment voisin, et ces hommes étant venus, il les fit asseoir à ses côtés, laissant debout devant eux et lui les hauts personnages, patrices ou clarissimes, qui représentaient l'empire romain. Interpellant alors les Romains avec une sorte de solennité : « Vous voyez ici, leur dit-il, une ambassade que j'ai reçue des Perses, et qui m'annonce que Schaharbarz me tient prêt là-bas un secours de trois mille

hommes; il m'a semblé bon de vous en informer. Si vous consentez à évacuer votre ville, tous tant que vous êtes, avec un sayon et une chemise, j'arrangerai l'affaire près de Schaharbarz : ce général est mon ami; vous passerez dans son camp, et je me porte garant qu'il ne vous sera fait aucun mal. Quant à ce qui me regarde, je veux votre ville; je la veux avec tout ce qu'elle renferme, et songez bien que vous n'avez pas d'autre moyen de sauver votre vie, à moins peut-être que vous ne deveniez poissons pour vous échapper dans la mer, ou oiseaux pour vous envoler dans l'air. Les Perses sont maîtres de l'autre rive du détroit, comme ceux-ci me l'assurent; quant à votre empereur, il n'a jamais mis le pied en Perse, et il n'existe aucune armée qui soit à portée de vous secourir. — S'ils te l'assurent, ils mentent! s'écria le patrice George dans un mouvement de noble colère; une armée romaine est déjà entrée à Constantinople, et notre prince très pieux a si bien mis le pied en Perse, qu'il ne laisse pas pierres sur pierres dans leurs villes. » A ces mots, un des Perses hors de lui prit la parole et invectiva grossièrement le Romain. « Je ne prends pas tes insultes comme venant de toi, répliqua celui-ci avec mépris; c'est le kha-kan qui me les adresse, car lui seul t'inspire l'audace de m'outrager. » Là-dessus un autre Romain dit au kha-kan : « Comment se fait-il que toi, qui as amené ici tant de troupes, tu aies encore besoin de l'aide des Perses? — J'ai voulu seulement vous expliquer, répondit le barbare un peu troublé dans son orgueil, que les Perses, si je le désire, se joindront à moi, parce qu'ils sont mes amis. — Quoi qu'il en soit, ajoutèrent les ambassadeurs romains, nous ne quitterons jamais notre ville. Nous sommes venus ici sur ta demande pour parler de paix; si tu n'as rien de plus à nous dire, hâte-toi de nous renvoyer. » Le kha-kan les congédia.

Pendant la nuit qui suivit cette bizarre conférence, des trirèmes romaines, postées pour épier le retour des ambassadeurs perses au camp de Schaharbarz, surprirent la nacelle qui les portait. Leur sort ne fut pas longtemps incertain. Un d'entre eux eut la tête tranchée; on coupa les poings à un autre, et après lui avoir pendu au cou ses propres mains et la tête de son collègue, on le renvoya au kha-kan. Quant au troisième, amené sur une galère en vue du camp des Perses, il y fut décapité, et sa tête fut lancée à terre par une baliste avec un écriteau où on lisait : « Le kha-kan a fait la paix avec nous et nous a livré vos ambassadeurs; en voici un que nous vous restituons, ne soyez pas inquiets des deux autres. » Malgré cet avertissement, qui lui faisait connaître que la mer était gardée, le kha-kan, pressé d'en finir, fit mettre ses barques à flot le dimanche matin pour procéder au transport des auxiliaires perses. Il comptait que le vent, qui s'était levé du nord et soufflait contre Constantinople, em-

pêcherait la flotte romaine de le gêner; il croyait aussi n'être pas aperçu, attendu qu'il avait choisi pour son embarquement une petite baie éloignée de la ville de deux lieues, et qui s'appelait la baie de Khelœ. Il avait profité de la nuit pour y faire transporter par terre une partie de ses canots à bras d'hommes ou à dos de mulets, de sorte qu'il espérait aller et revenir avant que les Romains eussent découvert son dessein : lui-même voulait présider à l'opération du passage et montait un des premiers canots; mais rien n'échappait à la vigilance du patrice Bonus. A peine les rameurs slaves commencèrent-ils à prendre le large, que la flotte romaine accourut malgré le vent contraire et s'interposa entre la rive occidentale du Bosphore et les canots barbares. Tous ceux qui se trouvaient déjà un peu loin en mer furent culbutés; les autres rétrogradèrent prudemment, et celui qui portait le kha-kan fut du nombre. Humilié, irrité, ne rêvant que vengeance, le chef avar retourna devant la ville, tandis que les mariniers slaves retiraient leurs nacelles sur le sable. Les assiégés, l'ayant aperçu qui passait à cheval près de leurs murs, donnant des ordres pour activer les travaux du siége, lui envoyèrent par bravade un cadeau de vin et de gibier. Sur quoi un barbare nommé Ermitzis, le second en dignité après lui, s'approcha d'une des portes et cria d'une voix haute aux assiégés : « Romains, vous avez commis une action abominable en tuant trois hommes qui avaient soupé hier avec le kha-kan, en lui envoyant la tête d'un de ses convives avec un autre tout mutilé; aussi le kha-kan est-il très irrité contre vous. — Tant mieux ! répondirent les assiégés; nous nous soucions fort peu de ce qu'il en pense. »

Le kha-kan tomba dans une véritable folie de colère : il menaçait l'ennemi, il menaçait les siens; il passait d'une résolution violente à une plus violente encore. Enfin il arrêta son esprit sur un projet qui pouvait réussir, mais demandait avant tout un grand secret. Il s'agissait d'opérer, dès la nuit suivante, une surprise sur la partie de la ville voisine de Blakhernes et du port, au moyen de la flotte que monteraient des soldats slavons, et qui se trouvait de nouveau concentrée dans les eaux du Barbyssus. Des feux allumés sur les hauteurs de Blakhernes devaient donner le signal du départ, et tandis que l'attaque portée du côté de la mer attirerait la garnison de Constantinople, le kha-kan profiterait du désarroi pour escalader la muraille du côté de la terre. Le succès de cette combinaison ne lui paraissait point douteux. Il en fit donc faire les préparatifs activement, mais avec mystère. Toutefois le mystère ne pouvait pas être bien grand sous les yeux de la population romaine, où tout individu considérait comme un devoir de se faire l'espion de la ville : le moindre mouvement de l'ennemi, la moindre disposition, étaient observés, commentés, ré-

vélés aussitôt. Bonus, averti à temps, ordonna à sa flotte d'appareiller dès que la nuit serait venue, et de filer à petit bruit le long des deux rives du golfe, birèmes d'un côté, trirèmes de l'autre, et de garder sa position jusqu'à ce que la flottille avare se fût engagée entre ses lignes comme entre les branches d'une tenaille. En même temps il fit occuper les abords du golfe à Blakhernes par un corps d'Arméniens qu'il chargea de tuer ou de rejeter à la mer les Barbares qui chercheraient à y prendre terre. Enfin il fit préparer des feux qui devaient être allumés au moment convenu sur la plate-forme de l'église de Saint-Nicolas de Blakhernes. La nuit était sombre, et la lueur des feux qui brillèrent sur l'église put arriver au fond du golfe sans trahir les galères romaines qui stationnaient en avant. Les Slaves, prenant ce signal pour celui qu'ils attendaient, commencèrent à ramer avec leurs canots pleins de soldats, et gagnèrent bientôt le large. Ce fut alors que les vaisseaux romains se démasquèrent, et, rapprochant leurs lignes, culbutèrent ou coulèrent bas tout ce qui se trouvait dans l'intervalle. Il y eut là un affreux pêle-mêle de canots chavirés, brisés, d'hommes nageant dans les ténèbres, se heurtant les uns les autres, assommés du haut des navires à coups de javelots, d'avirons ou de crocs. Ceux qui purent traverser la ligne des galères se dirigèrent vers Blakhernes, où ils voyaient luire des feux et où ils pensaient trouver les Avars; mais au lieu des Avars, c'étaient les Arméniens, qui les tuèrent à mesure qu'ils se présentaient. Quelques-uns qui se crurent plus heureux, ayant abordé au fond du golfe, parvinrent jusqu'au kha-kan; mais le cruel se vengea de sa déconvenue en les faisant massacrer. La défaite avait suivi l'attaque de si près, que les Avars n'eurent pas le temps d'essayer l'escalade par terre, ou, s'ils l'essayèrent, ils y renoncèrent aussitôt.

Le soleil en se levant éclaira une épouvantable scène. Sur les eaux du golfe toutes rougies de sang flottaient des milliers de cadavres mêlés à des débris de barques et d'avirons; on remarqua les corps de plusieurs femmes slavonnes qui avaient fait office de soldats ou de matelots pendant le combat. Une vigoureuse sortie des assiégés compléta la déroute des Avars, en forçant leur armée de terre à reculer. Cette armée était tellement dominée par la peur, qu'elle laissa envahir son camp, où pénétrèrent jusqu'à des femmes et des enfans, et qui fut mis au pillage. Le kha-kan, posté sur une hauteur avec sa cavalerie de réserve, s'abandonnait pendant ce temps à ses transports de fureur accoutumés; toutefois il dut suivre le mouvement de retraite opéré par les siens et se retirer à quelque distance. Il revint le lendemain, mais pour reprendre ses bagages, dégarnir ses machines des peaux qui les recouvraient, les démonter et y mettre le feu; tout fut brûlé sous ses yeux. Néanmoins, pour enlever à son départ

l'apparence d'une fuite, il fit crier par des hérauts, près des murs et des portes de la ville, ces paroles qu'il adressait aux assiégés : « Ne pensez pas, Romains, que la crainte me chasse d'ici; je pars parce que je manque de vivres et que j'ai mal pris mon temps pour vous attaquer; mais nous nous reverrons bientôt, et vous me paierez alors au centuple les maux que vous m'avez faits. » Son arrière-garde resta encore en vue de Constantinople jusqu'au vendredi soir, afin de couvrir la retraite, et elle acheva de dévaster le peu d'édifices de la banlieue que les autres avaient épargnés. Le chef de cette troupe, on ne sait pourquoi, voulut avoir une conférence avec Bonus, ou du moins avec quelques personnages romains de distinction, au nom du kha-kan; mais Bonus s'y refusa. « Le pouvoir dont j'ai usé jusqu'à ce jour de traiter de la paix, lui fit-il dire, m'est enlevé aujourd'hui; annonce-le à ton kha-kan. Le frère de notre auguste empereur arrive avec une armée qu'il va faire passer en Europe, et il se propose de vous reconduire lui-même dans votre pays, où vous pourrez traiter ensemble, si cela vous convient. » Théodore, chargé par Héraclius du commandement de l'armée romaine en Mésopotamie, venait de remporter une grande victoire sur les Perses dans les plaines de la Petite-Arménie, et les Avars ne l'ignoraient point : son nom suffit pour précipiter leur retraite.

La première pensée des assiégés, dès qu'ils purent sortir de leurs murs, fut d'aller rendre grâce à leur patronne, la *Toute-Sainte*, dans son église de Sainte-Marie de Blakhernes, et de déposer à ses pieds leur palme de victoire. Parmi tous ces héros chez qui l'antique vertu romaine avait refleuri au souffle du christianisme, pas un ne se glorifiait, pas un ne rapportait à lui-même son propre salut ou le salut de la ville; tous disaient : « Qui nous a sauvés, sinon la *Panagia?* » Son intervention dans les diverses péripéties du siége avait été visible pour tout le monde, et dans de pieuses confidences on se racontait mutuellement ses merveilles. On l'avait vue couvrir la ville d'un bouclier, foudroyer les Avars, briser leurs machines; on l'avait reconnue dans le combat naval de Khelœ, quand les flots s'étaient agités d'eux-mêmes sous un ciel serein pour engloutir les impies : le calme et la tempête, disait-on, n'obéissent-ils pas à l'étoile des mers? La croyance en l'intervention directe de la Vierge dans les événemens du siége avait passé jusque dans le camp barbare : tandis que les Romains lui attribuaient leur victoire, les Avars l'accusaient de leur défaite. Un jour que le kha-kan examinait en compagnie de ses officiers l'état des murailles de la ville, on l'entendit s'écrier tout à coup : « J'aperçois là-bas une femme qui parcourt le rempart; elle est seule et en habits magnifiques. » Une autre fois, ses soldats virent approcher de leurs retranchemens une dame romaine d'une beauté admirable, qui

portait le costume d'impératrice, et que suivait un cortége d'eunuques et d'officiers richement vêtus. Les sentinelles, la prenant pour la sœur d'Héraclius qui venait proposer la paix au nom de son frère, lui ouvrirent les barrières du camp; mais à peine eut-elle franchi le fossé qu'elle disparut, et que les Avars, comme frappés de frénésie, tournèrent leurs épées les uns contre les autres. Ces contes couraient de bouche en bouche, et sont restés dans l'histoire, où ils jettent quelque lumière sur l'esprit du temps et sur le mobile qui produisait au monde romain ses derniers héros. Une circonstance bizarre et qui semblait donner aux fables l'appui de la réalité, c'est que de toutes les églises de Blakhernes, la seule église de Sainte-Marie ne fut ni pillée ni incendiée, comme si un bras puissant en eût écarté la flamme et les Barbares. Le jour anniversaire de la délivrance de Constantinople fut consacré par une fête religieuse qui se célébrait le samedi de la cinquième semaine de carême.

Héraclius apprit ces bonnes nouvelles au fond de l'Assyrie, où il faisait une guerre ruineuse pour les Perses; mais ses alliés khazars l'abandonnèrent quand ils furent repus de butin. Réduit à une poignée d'hommes et n'ayant plus qu'une seule ressource, celle d'aller rejoindre son frère, il se jeta dans les montagnes des Kurdes, où une armée persane se mit à le suivre, tandis qu'une autre le guettait au débouché des montagnes. Dans ce danger pressant, il prévint la jonction des armées ennemies en attaquant celle qui le suivait à la fameuse bataille de Ninive, qu'il gagna, et qui lui valut la soumission de l'Assyrie. Jamais il ne s'était montré plus héroïque; trois cavaliers étaient morts de sa main dans la mêlée; il avait reçu deux coups de lance, l'un au visage, l'autre au talon, et son cheval Phalbas avait été tué sous lui. Il marcha alors sur Ctésiphon en côtoyant le Tigre et détruisant sur sa route les célèbres palais des rois de Perse dont le fleuve était bordé, — ces *paradis* magnifiques réservés aux chasses royales, et qui fournirent une nourriture abondante au soldat romain. Khosroës fuyait de palais en palais avec ses troupeaux d'enfans et de femmes, n'osant approcher de Ctésiphon et craignant l'indignation de ses sujets. Le fier roi n'eut bientôt plus d'asile que les cabanes des paysans. Pour compléter sa ruine, l'aîné de ses enfants, Siroës, qu'il voulait déshériter du trône, se révolta, et Khosroës mourut dans un cachot, sous la main d'assassins payés par son fils. Au milieu de cette défaite des armées, de ces révoltes civiles, de ces attentats domestiques, Héraclius devint l'arbitre de la Perse. Aussi modéré après le succès que hardi dans la lutte, il laissa la couronne à Siroës, épargna Ctésiphon, et signa la paix; mais Siroës ne fut qu'un vassal de l'empire romain. Crassus et Valérien étaient vengés : le grand-roi n'était plus.

La Perse était abattue, la croix relevée et reconquise; Héraclius avait accompli un des plus grands actes de l'histoire romaine et de l'histoire chrétienne. Son passage par l'Arménie et l'Asie-Mineure pour retourner à Constantinople ne fut qu'un long triomphe qui devait s'achever dans l'église de Sainte-Sophie. Le sénat, le clergé, la ville entière vinrent au-devant de lui, à travers le Bosphore, jusqu'à Chrysopolis, dans des milliers de barques pavoisées. Il alla débarquer au faubourg de Sykes le 14 septembre 628, et s'achemina de là vers la Porte d'Or et la rue des Triomphateurs. Il était monté sur un char que traînaient quatre éléphans blancs, et on portait respectueusement devant lui la sainte croix à l'ombre de laquelle il avait voulu triompher. Constantinople ne fut jamais ni si belle ni si joyeuse; ce n'étaient partout que tapis magnifiques, cierges allumés, verdure et fleurs. Chaque habitant tenait dans sa main une branche d'olivier ou une palme, et le chant des hymnes et des psaumes, mêlé aux instrumens de musique, n'était interrompu que par les acclamations de la foule. Dieu voulut qu'une angoisse mortelle vînt serrer le cœur du triomphateur au milieu des enivremens de sa gloire. Quand il revit sa famille, deux fils et deux filles qu'il avait laissés pleins de vie manquèrent à ses embrassemens : il le savait, mais sa douleur en fut renouvelée. Voulant restituer lui-même aux saints lieux leur plus vénérable trésor, il partit pour Jérusalem aux premiers jours du printemps. Là, au milieu du concours de tous les chrétiens de la Syrie et de l'Égypte, il monta le Calvaire, portant la croix sur ses épaules et suivant le chemin qu'avait parcouru le Sauveur dans sa passion. Avant de déposer de nouveau à l'église de la Résurrection la sainte relique recouvrée, l'évêque de Jérusalem constata qu'elle était intacte, que l'étui d'argent, dont il avait gardé la clé, ne présentait aucune fracture, que le sceau épiscopal avait même été respecté. L'admiration pour Héraclius s'éleva à un tel point, que les poètes grecs, ne trouvant aucun homme à lui comparer, le comparèrent à Dieu, qui, après avoir manifesté sa puissance créatrice dans l'œuvre des six jours, s'était reposé le septième, de même qu'Héraclius, après six campagnes glorieuses, venait se reposer dans son triomphe; un tel rapprochement, qu'en tout autre temps on eût justement taxé d'impiété, fit la matière d'un poème grec alors fort applaudi. La chrétienté jusqu'à ses limites les plus reculées ressentit quelque chose de cet entraînement des âmes pour Héraclius. Le roi des Franks, Dagobert, fils de Chlothaire II, qui était aussi un grand roi et un fervent chrétien, voulut le féliciter de ses victoires, et lui envoya une ambassade solennelle.

Héraclius avait trop de bonheur et de gloire; la philosophie païenne l'eût averti de trembler, et en effet le malheur et la honte étaient

à sa porte. Mahomet fondait alors parmi les siens cette religion des jouissances matérielles et du sabre, qui de l'Arabie, dont elle achevait la conquête, devait déborder sur l'univers. Dès 622, le prophète s'était essayé contre l'Arabie romaine, mais sans succès; vint ensuite la lutte d'Héraclius et de Khosroës, dont il attendit patiemment la fin, ne souhaitant la victoire à aucun et tout prêt à se jeter sur le vaincu. Aussi, voyant la Perse plus qu'à moitié ruinée, il projetait une expédition contre elle lorsqu'il mourut en 632. Ce fut son successeur qui la fit : Abou-Bekr soumit l'Irac arabique et prépara la conquête de tout l'empire des Perses. En même temps il attaquait l'empire romain par les mains de Khaled, son général avant d'être celui d'Omar, et Khaled enleva Bostra en 632, Damas en 634, Émèse en 636, et eut bientôt réduit sous le joug de l'islamisme la Syrie, la Mésopotamie et la Palestine. En 637 Jérusalem était prise, en 639 Memphis et Alexandrie. Rien ne résistait aux armes des khalifes; tout cédait, tout courbait la tête devant les terribles exécuteurs de cette fatalité dont ils avaient fait leur dogme religieux. Les légions d'Héraclius, si héroïques en Perse, lâchèrent pied devant les musulmans; son frère Théodore et ses autres généraux furent battus; lui-même vit échouer contre eux et les combinaisons de sa science militaire et l'impétuosité de son courage. Quand il apprit la reddition de Damas, il s'écria : « La Syrie est perdue! » et voulut sauver au moins des mains de ces autres infidèles la sainte croix, dont la délivrance lui avait tant coûté.

Il alla la chercher à Jérusalem pour la mettre à l'abri dans sa métropole, la reçut des mains du patriarche Sophronius, qui fondait en larmes ainsi que tout le peuple, et s'achemina vers Constantinople par la voie de terre, accompagné de l'impératrice, qui ne le quittait plus. Cet esprit si ferme et si prompt s'était affaissé sous le malheur; ce génie s'était obscurci. Le vainqueur de Ninive était devenu pusillanime comme un enfant; la vue de la mer lui donnait le vertige. Arrivé sur la côte d'Asie, en face de sa ville impériale, il s'arrêta dans le palais d'Hérée, où il séjourna longtemps, n'osant pas affronter, tout couvert d'humiliations et de défaites, les regards de cette foule qui pourtant l'aimait toujours. Lorsque, sur les instances du sénat, il se décida à partir, on dut construire pour son passage à travers le Bosphore un pont de bateaux, dont le plancher, revêtu de sable, simulait une route, et dont les côtés, garnis de branchages et de verdure, formaient comme deux grandes haies qui dérobaient l'aspect des flots. C'est ainsi que l'ombre d'Héraclius rentra dans Constantinople.

III.

Le génie d'Héraclius, brisé pour la guerre, ne l'était point pour la politique. La situation de l'empire ne permettant plus l'emploi des armes contre les Avars, ou pour châtier leur dernière perfidie, ou pour en prévenir de nouvelles, Héraclius dut chercher dans la politique le moyen de les réprimer. Il interposa entre eux et lui, sur les bords du Danube, une barrière de petits états, indépendans sous son autorité souveraine, qui mirent la Thrace et Constantinople à l'abri des invasions du nord. Plus durable que ses conquêtes, cette création de sa politique est encore debout dans les principautés slaves de Croatie et de Servie, qu'il organisa, et dans la principauté hunno-slave de Bulgarie, dont il ne fit que jeter les fondemens. Ce sont les établissemens d'Héraclius, destinés à couvrir l'ancienne capitale de l'empire romain d'Orient, qui protégent encore de nos jours cette reine tombée, et c'est d'eux que dépend en grande partie le sort de la Grèce. Leur histoire intéresse l'Europe à plus d'un titre, et je ne m'écarterai point de mon sujet en exposant, sommairement du moins, les circonstances qui précédèrent ou accompagnèrent cette fondation.

On a pu voir dans les récits précédens avec quelle prodigieuse dureté les Avars traitaient leurs vassaux, et particulièrement les Slaves, sur qui ils épuisaient comme à plaisir tout ce que le mépris de l'humanité, le délire de la puissance et le libertinage peuvent enfanter d'oppression. A la guerre, cette chasse aux hommes des nations hunniques, le Slave était le chien du Hun; c'était lui qui battait la campagne, qui dépistait, qui traquait l'ennemi. Placé en première ligne pendant l'action, c'était encore lui qui soutenait et amortissait le choc, pendant que l'Avar formait la réserve. Était-il vainqueur? l'Avar prenait seul le butin; était-il vaincu ou repoussé? l'Avar le ramenait au combat la lance aux reins, et le forçait à se battre encore ou le tuait. Cette position critique du Slave à la guerre lui avait valu de la part des Pannoniens le sobriquet de *Bifulcus*, « poussé devant et derrière, » ou *Bifurcus*, « qui se trouve entre deux fourches. » Pourtant les traitemens de la paix dépassaient pour lui, en humiliations et en souffrances, ceux du champ de bataille. Quand des Avars allaient prendre leurs quartiers d'hiver dans un village vende ou slovène, ils s'y conduisaient en maîtres absolus : le Slave était chassé de sa maison; sa femme et sa fille servaient aux plaisirs de ses hôtes, son troupeau et son grain à leur nourriture, et il fallait qu'après tout cela il payât un fort tribut au kha-kan sous peine des plus grands supplices. Le Slave supportait sa misère sans se plaindre ou du moins

sans se révolter; mais l'excès de la dégradation en amena le remède. Il était sorti du mélange volontaire ou forcé des Huns avec les femmes des Vendes une race de métis qui hérita de la turbulence et de la fierté de ses pères, et finit par être très nombreuse. Les Avars ayant voulu la traiter exactement comme les autres Slaves, sans se rappeler qu'elle était de leur sang, ces métis prirent les armes, chassèrent les Avars de leurs maisons et refusèrent le tribut au kha-kan. Entraînés par leur exemple, les Slaves purs firent la même chose, et tout ce qu'il y avait de tribus vendes à l'orient des Bavarois, dans les vallées de la Carinthie, se sépara de l'empire des Avars.

C'était bien jusque-là; mais quand les Vendes se furent révoltés, ils ne surent plus que devenir; ils manquaient d'armes, ils manquaient d'un chef capable de les exercer et de les conduire : le hasard leur procura tout cela. Les Vendes carinthiens recevaient périodiquement la visite d'un marchand nommé Samo, qui leur apportait à dos de chevaux ou de mulets les marchandises de l'Occident : cet homme était de race franke, né à Sens, dans les Gaules, et avait longtemps fait la guerre. Il arriva juste à ce moment, et, trouvant ses amis les Vendes dans l'embarras, il ne songea qu'à les servir. Toutes les armes qu'il avait dans ses bagages leur furent d'abord distribuées; puis il leur enseigna l'art d'en fabriquer de nouvelles, de les manier, de marcher en troupe, d'avancer, de reculer, de se former en bataille. Les Avars se présentèrent sur ces entrefaites sans plus de précautions qu'ils n'en mettaient ordinairement envers des ennemis que leur fouet seul faisait trembler; mais Samo les attaqua avec ses recrues, les battit et les contraignit à la retraite. Ils revinrent en forces et furent encore battus. Samo décida ce succès des Vendes par sa prévoyance et son intrépidité. Ravi d'avoir repris son ancien métier de soldat, il oubliait son commerce, quand les Vendes, rendus par lui à l'indépendance, lui proposèrent d'être leur roi. L'aventurier frank ne se fit pas prier : il devint roi barbare dans toute l'étendue du mot, et si complétement Vende, qu'il se donna douze femmes, dont il eut trente-sept enfans, et qu'il abjura le christianisme pour adorer les dieux *blancs* et *noirs* des Slaves. Du reste il ne s'endormit point sur son trône, et les Avars ayant cessé de l'attaquer, il les poursuivit chez les autres Vendes, qu'il appela à la révolte. Une propagande active, dont il était l'âme, travailla bientôt toutes les tribus vendiques, et passa de là chez les Slovènes. Héraclius la favorisa pour nuire aux Avars, et s'allia avec Samo; mais peu s'en fallut que ces germes de liberté ne fussent étouffés sous une autre main plus puissante que celle des Avars, la main de Dagobert, aidé des Franks-Austrasiens et des Bavarois.

Les Franks-Austrasiens avaient dans leur dépendance effective

ou nominale une assez grande portion des tribus vendes et slovènes qui avoisinaient la Thuringe, la Saxe et les provinces du Norique; ils prétendaient même posséder un droit de suzeraineté sur les Vendes de la Carinthie. Vers l'an 630 ou 631, époque des événemens que nous racontons, arriva dans les domaines de Samo une caravane de marchands franks, composée peut-être d'anciens rivaux du roi carinthien; elle fut attaquée et volée, et, dans la lutte qui s'engagea à cette occasion, plusieurs des marchands furent tués. Une plainte vint de la part de Dagobert, qui envoyait réclamer, avec les marchandises enlevées, la compensation due, suivant la loi des Franks, pour le meurtre des marchands mis à mort. L'ambassade chargée de ce message avait à sa tête une certain Sicharius, homme malhabile, emporté et orgueilleux. Samo, fort embarrassé sans doute d'avoir à punir le vol chez ses sujets, et ne voulant point, d'autre part, rompre directement avec Dagobert, jugea plus commode de ne point entendre l'ambassadeur que de lui répondre par un refus. Sicharius fit tout ce qu'il put pour obtenir audience; il demanda, il vint lui-même, mais inutilement; le roi était toujours invisible. Que faire? Ne voulant pas partir sans rapporter une réponse, Sicharius s'avisa du stratagème le plus étrange qu'ait jamais imaginé un ambassadeur : il acheta des habillemens slaves pour lui et sa suite, et quand ils s'en furent tous affublés, ils se présentèrent à la porte du roi, qui les reçut sans difficulté, les prenant pour des Slaves. L'entrevue, on le devine aisément, fut peu amicale : Samo, comme un marchand et un païen, nous dit l'auteur naïf où nous puisons cette histoire, refusa toute satisfaction, et Sicharius, comme un sot ambassadeur, répondit au refus par des invectives. Il s'écria dans la discussion que Samo et son peuple devaient obéissance à Dagobert. « Volontiers, reprit Samo; le pays que nous possédons est à Dagobert et nous sommes à lui, à la condition qu'il voudra bien vivre en amitié avec nous. » Sur quoi Sicharius rétorqua aigrement qu'il n'était pas possible à des chrétiens serviteurs de Dieu de vivre en amitié avec des chiens. — « Eh bien donc! dit Samo tout hors de lui, si vous êtes les serviteurs de Dieu et si nous sommes des chiens, nous avons reçu la permission de vous mordre, car vous êtes de mauvais serviteurs qui ne cessez d'offenser votre maître. » Là dessus il chassa Sicharius de sa présence. La guerre s'ouvrit donc entre les Vendes de Carinthie et les Franks; trois armées descendirent successivement d'Austrasie et de Bavière dans les vallées des Slaves, et furent battues; puis le marchand, prenant l'offensive à son tour, remporta une victoire signalée sur les meilleures troupes des Franks, près du château de Wogastiburg ou Woitsberg. Samo devint, par suite de cette victoire, un roi avec qui Héraclius put s'allier sans

honte, et le peuple des Vendes carinthiens une sentinelle avancée de l'empire romain sur le Haut-Danube.

Tandis que ces choses se passaient à l'occident de la Hunnie, la dureté insensée des Avars leur attirait à l'orient des adversaires non moins redoutables. Le kha-kan qui s'était si odieusement signalé par ses perfidies envers l'empire romain en 622 et 626, *le Réprouvé*, comme disent les écrivains grecs, mourut dans cette même année 630, époque de la résurrection des Slaves. Les Bulgares avaient toujours servi les Avars plutôt en frères qu'en vassaux; ils repoussaient même le titre de vassaux et prétendaient à celui d'alliés. Cette prétention semblait d'autant plus juste, que non-seulement ils étaient de race hunnique comme les Avars, mais qu'ils étaient puissans, leur roi Cubrat ou Kouvrat, qui occupait sur le Volga Bulgaris, siége de la nation, ayant lui-même de nombreux vassaux, soit en Asie, soit en Europe, et des colonies bulgares importantes, échelonnées dans les plaines pontiques et jusqu'en Pannonie, faisant, par leur situation, partie intégrante du territoire avar proprement dit. Forts de ces raisons, les Bulgares demandèrent que le chef de l'empire fût désormais choisi à tour de rôle parmi les Avars et parmi eux, et que d'abord la vacance actuelle leur fût dévolue. Le mépris avec lequel les Avars accueillirent cette réclamation indigna les sujets de Kouvrat, qui prirent les armes dans leurs colonies du Danube, mais qui furent vaincus. Plutôt que de se résigner au joug, dix mille de ceux de Pannonie préférèrent s'expatrier et cherchèrent un asile chez les Franks-Austrasiens. C'était une bien faible troupe qu'un aussi grand royaume que l'Austrasie n'eût pas dû craindre, composée qu'elle était en majeure partie d'enfans, de femmes et de vieillards; toutefois les Bulgares avaient si mauvais renom, on se souciait si peu de pareils hôtes ou de pareils voisins, que Dagobert, avant de les admettre, voulut consulter ses leudes, et envoya les émigrans hiverner en Bavière, où on leur fournit des maisons et des vivres. Le conseil des leudes ayant décidé qu'on devait se défaire au plus tôt de ces étrangers dangereux, Dagobert expédia l'ordre secret de les égorger tous dans la même nuit. Il n'en échappa que sept cents, qui se réfugièrent chez les Vendes de Carinthie. Kouvrat fit retomber avec raison la responsabilité de ce désastre sur les Avars et sur leur tyrannie, et pour commencer à se venger d'eux, il envoya une ambassade à Constantinople, sollicitant l'amitié de l'empereur. Héraclius répondit à ces ouvertures par l'envoi d'une autre ambassade chargée de remettre au roi bulgare le titre de patrice, qui le constituait officier romain, et l'empire avar se trouva limité à l'est par la puissance de Kouvrat, comme il l'était au sud-ouest par celle de Samo.

Ce n'était encore là qu'un préliminaire aux plans politiques d'Héraclius. L'empereur entra en pourparlers avec une confédération de Vendes et de Slovènes qui habitait, sur le revers septentrional des Carpathes, les bords de l'Oder supérieur et de la Vistule, — la confédération des *Khorwates, Khrobates* ou Croates, dont le nom signifiait *montagnards*, — et lui offrit, si elle voulait émigrer au midi du Danube, une portion des terres que les Avars y avaient usurpées. Une des plus puissantes tribus de cette confédération se laissa séduire, et partit sous la conduite de cinq frères, Cloucas, Lobel, Cosentzès, Mouchlo et Chrobate, et de leurs deux sœurs, Touga et Bouga : Héraclius les lança sur la Dalmatie. Les Avars, maîtres de cette belle province depuis soixante ans, en avaient fait presque un désert, et Salone, si célèbre jadis par sa splendeur, s'était transformée sous leurs mains en un monceau de débris. En concédant la Dalmatie aux Croates, l'empereur leur donnait une conquête à faire, et ils n'en vinrent pas à bout sans beaucoup de peine et de temps. Quelques restes de la nation avare réussirent même à se maintenir çà et là dans le pays.

La partie des provinces dalmates abandonnée aux Croates s'étendit le long du golfe Adriatique depuis les montagnes de l'Istrie jusqu'au fleuve Zentinas, qui se jette dans cette mer au nord de la Narenta, et à l'intérieur des terres, de l'ouest à l'est, jusqu'à la limite des contrées qu'occupèrent plus tard les Serbes. Ils se répandirent sur tout le plat pays, les places maritimes et les principales îles du golfe continuant d'appartenir aux Romains. Liés à l'empire par les conditions ordinaires des nations fédérées et reconnaissant son domaine souverain, les Croates gardèrent leurs lois particulières et furent gouvernés par des chefs locaux qui portaient le titre de *zoupans*. L'empire romain acquit, par suite de leur établissement, au lieu d'une population ennemie et féroce comme étaient les Avars, une population active, brave et fidèle; mais ce n'était pas tout de les attacher à l'empire par des liens matériels : Héraclius voulut les y unir plus étroitement par la conformité de croyance et de culte. Il engagea le pape à leur envoyer des évêques et des prêtres pour les catéchiser et les baptiser. On raconte qu'au moment de leur baptême le pape leur fit jurer de n'envahir jamais le territoire d'autrui et de vivre en paix avec tous leurs voisins, leur promettant de son côté l'assistance de Dieu et de l'apôtre saint Pierre, s'ils étaient attaqués injustement. Ce traité avec le ciel, *cet oracle*, comme dit l'écrivain grec qui nous fournit cette anecdote, les aida merveilleusement dans l'observation des traités terrestres avec l'empire. La nouvelle Croatie fut distinguée de sa métropole, la Croatie des Carpathes, par la qualification de *baptisée;* l'autre fut nommée par les Romains Croatie *non bapti-*

sée, et par les Slaves *Belo-Khrobatie*, mot qui signifiait *Croatie-Blanche* ou *Grande-Croatie*.

La cession de la Dalmatie aux Croates fut un appât pour les autres nations slaves : une masse considérable de tribus se mit en mouvement des bords de l'Elbe pour se rendre à l'appel d'Héraclius; elles appartenaient à la confédération des *Srp*, que les Grecs appelaient *Serbles* et que nous nommons Serbes, confédération de tribus vendes répandues sur les territoires de la Lusace et de la Misnie, et connues encore au moyen âge sous l'appellation de Sorbes et Sorabes. Deux frères venaient d'hériter du pouvoir souverain sur ces tribus; l'un d'eux en entraîna la moitié et émigra avec elle. Héraclius lui céda la Mésie supérieure, la Dacie et la Dardanie; mais le prince serbe, mécontent de son lot, qu'il trouva ou trop médiocre ou trop voisin de la Pannonie avare, repassa la Save et la Drave pour retourner dans sa patrie. Chemin faisant, il se ravisa et s'adressa à l'officier romain qui commandait sur le Danube, pour obtenir son pardon de l'empereur et en même temps une plus grande étendue de territoire. Héraclius, désireux de conserver ces émigrés, ajouta à leur première concession la contrée située au sud, depuis les montagnes qui couronnent la Macédoine jusqu'à Dyrrachium et au centre de l'Épire. Ainsi furent créés les états de Servie et de Bosnie. La constitution des Serbes fédérés ressembla beaucoup à celle des Croates; ils gardèrent leurs princes particuliers sous la souveraineté de Byzance et se firent chrétiens. Rome fut aussi leur institutrice religieuse, bien que depuis le schisme ils se soient ralliés à l'église grecque. Le Bas-Danube eut aussi ses émigrans, qui lui vinrent, selon toute probabilité, de la branche des Slaves orientaux. De ce nombre furent sept petits groupes qui s'établirent le long du fleuve, au midi de ses cataractes, et qu'on appela les *Sept Nations*, et les Slaves *Severenses* ou *Séwères*, qui reçurent un domicile au pied de l'Hémus, un peu au midi de Varna. On compta dès lors en Europe deux Servies comme on comptait deux Croaties : une Servie baptisée et romaine, et la mère-patrie, barbare et païenne, que les Slaves appelèrent *Servie-Blanche*, ou *Grande-Servie*.

Héraclius avait rattaché les Bulgares à l'empire sans les admettre sur son territoire : mais ils surent bien s'y faire une place eux-mêmes après sa mort. Le fidèle roi Kouvrat; ayant laissé après lui cinq fils qui, moins sages que leur père, morcelèrent entre eux son royaume, Asparukh, l'un d'eux, vint avec ses tribus s'établir près des bouches du Danube dans un terrain bordé d'un côté par de vastes marais et de l'autre par des roches abruptes. Retranché là comme dans un fort, il harcelait à l'est les Avars, au midi les Romains, pour qui il n'avait pas d'aussi bonnes dispositions que son

père. Il finit par passer le Danube, s'emparer de Varna et fonder le grand état qui porte encore aujourd'hui le nom de Bulgarie. Quoique les Bulgares n'eussent ni la soumission des Serbes, ni la fidélité des Croates, l'empire s'accommoda avec eux. Trouvant le pays déjà occupé en partie par les émigrations slaves des Séwères et des Sept-Nations, ils les conservèrent dans leur sein. Ils reçurent également toutes les alluvions d'émigrés antes et slovènes que la Slavie leur envoya, de sorte que leur domination devint mi-partie bulgare et mi-partie slave, et que même les habitudes et la langue des Slaves y prévalurent avec le temps. Le christianisme est venu, mais beaucoup plus tard, compléter le mélange.

Ces établissemens, qui dressèrent une barrière vivante sur le Danube, en face de l'empire avar et sur ses flancs, l'emprisonnèrent en quelque sorte chez lui et le forcèrent à se replier sur lui-même. Ce fut, pour cet état qui n'avait d'industrie que la guerre, une période de dissolution rapide; toutes les causes de désordre intérieur l'attaquèrent à la fois, et l'imitation des mœurs romaines, non épurées par le christianisme et par les lumières de la civilisation, acheva de le corrompre et de l'affaiblir. Dès l'année 630, le peuple avar n'est plus mentionné dans l'histoire de l'empire d'Orient, et les successeurs d'Attila cessent d'y figurer à côté des successeurs de Constantin. L'histoire d'Occident n'entend même plus parler d'eux jusqu'aux dernières années du VIIIe siècle. A cette époque, un de leurs kha-kans, s'étant mêlé aux intrigues de Tassillon, roi de Bavière, contre Charlemagne, attira sur lui la colère du grand roi des Franks. Charlemagne fit par lui-même, ou par ses fils et ses généraux, huit campagnes successives sur les bords du Danube, de la Theiss et de la Drave, força les retranchemens circulaires des Avars, que les Germains appelaient *hring*, et pénétra dans le camp royal, où se conservaient les dépouilles accumulées de l'Orient et de l'Occident. Il rendit aux églises les vases sacrés et distribua le reste aux princes de l'Europe et à ses leudes; le pape eut une bonne part de ce butin chrétien reconquis sur les infidèles, et l'on s'écria que les injures faites par Attila à la chrétienté étaient vengées. C'est ainsi que l'épée gallo-franke, après avoir arrêté sur les bords de la Marne les progrès du premier empire hunnique, vint mettre fin à l'existence du second sur ceux de la Theiss et du Danube.

AMÉDÉE THIERRY.

SCÈNES
DE LA VIE ITALIENNE

LE PATITO.

I.

Au mois de février 1842, il tomba de la neige à Rome pendant trois jours, et la vue des toits et des dômes blanchis par l'hiver fut un sujet d'amusement pour les Romains, moins blasés que les étrangers sur la beauté de ce spectacle. Tandis que le vent de *tramontana* faisait frissonner les citronniers délicats et gémir les pins majesteux de la villa Panfili, deux vieilles dames étaient assises près du feu dans un appartement mal clos de la place de Trevi. Elles causaient ensemble en surveillant une bouilloire dont le murmure se mariait au bruit de la grande fontaine de *la Vierge*. On ne voyait sur leurs visages sillonnés de rides profondes ni la régularité de traits ni l'embonpoint classique des matrones romaines. Un œil exercé aurait pu reconnaître le type napolitain à leurs pommettes osseuses et à leurs nez saillans formant avec le front un angle presque droit. La sévérité de leurs physionomies inspirait une crainte doucement tempérée par l'envie de rire. L'une était la veuve et l'autre la belle-sœur du feu docteur Pizzicoro, qui avait été, dans son temps, un praticien habile plutôt qu'un médecin savant. Depuis vingt ans qu'elles avaient quitté Naples pour suivre la fortune de leur époux et beau-frère, leur prononciation ne s'était point corrigée du vice originel,

et dès qu'elles se trouvaient en tête-à-tête, elles s'empressaient d'oublier la langue du Tasse pour revenir à leur dialecte natal.

— Susanna, dit une des vénérables dames, mon neveu tarde bien à rentrer.

— Ne vous inquiétez point, Barbara, répondit l'autre vieille; je sais où est mon fils, et je vous affirme que c'est en un lieu bon et honorable.

— Encore chez cette comtesse Corvini, où se réunissent des jeunes gens dissipateurs et désœuvrés!

— Ne dites point de mal d'un monde que vous ne connaissez pas, ma sœur, reprit donna Susanna. La comtesse Elena est une des plus riches et des plus considérables personnes de cette ville. Elle aime les beaux esprits, et c'est à ce titre que notre Francesco reçoit d'elle un accueil gracieux.

— Mais, répondit Barbara, les églises ont déjà sonné minuit, et par ce froid ultramontain l'enfant pourrait bien revenir avec une fluxion. Que ce soit pour faire de l'esprit ou pour jouer au macao, c'est se déranger que de rentrer à pareille heure.

— Francesco n'est plus un enfant, ma sœur. Vous oubliez qu'il aura vingt-huit ans à la Saint-Philippe. S'il a vécu jusqu'à cet âge sans amour, il est temps de lâcher un peu la bride à la fougue du jeune homme.

— Par saint Janvier! s'écria dame Barbara, est-ce qu'il serait amoureux? Vous avez l'air de le penser. Contez-moi ce que vous savez, je vous en prie, *sore mia*.

— Eh bien! oui, ma sœur, je le crois amoureux, et s'il faut tout vous dire, j'ai sujet de penser que la comtesse Elena ne le regarde pas avec indifférence, car il est beau comme Apollon, mon Francesco. Son esprit, sa jeunesse et ses assiduités auront touché le cœur de la signorina. N'en parlez pas, au moins; c'est un secret.

— Ne craignez rien; mais la comtesse a un mari.

— Oui, un vieux *mezzo-matto* sous la tutelle d'un conseil de famille.

— C'est assez pour qu'elle ne puisse convoler en secondes noces. On m'a dit aussi que parmi ses adorateurs, un certain *cavaliere*...

— Joseph San-Caio, interrompit Susanna, un don Limon, une cervelle légère. Et d'ailleurs, comme dit la chanson, « l'amour est une fleur... »

— *Già*, « qui naît, croît et meurt. » Voilà une grosse affaire, ma sœur, et je trouve que vous en parlez bien tranquillement.

— Eh! voulez-vous que j'en prenne le deuil? Il est échappé, mon jeune lion; tant pis pour les brebis qui tomberont sous sa griffe!... J'entends frapper à la porte. C'est lui, ma sœur. Préparez la potion chaude, et ne faites point semblant de savoir l'heure qu'il est.

Un jeune homme de taille moyenne, fluet, imberbe et pâle de visage, entra dans la chambre. Il posa son manteau sur une chaise et s'assit entre les deux vieilles dames en grelottant : — Bonne mère, et vous, *cara zia*, dit-il d'une voix flûtée, ne me grondez pas si je rentre tard. La comtesse m'a dicté des lettres que j'ai portées moi-même à la poste, et j'ai dû prendre le chemin le plus long pour revenir à la maison.

— Mon fils, répondit donna Susanna, on ne gronde plus un homme de votre âge, et on ne le chicane pas sur les heures. Rentrez à la maison quand cela vous convient. Je vous prie seulement d'être prudent et de prendre garde à votre santé.

Francesco regarda sa mère avec étonnement, comme si ce langage indulgent eût été nouveau pour lui. — Vous trouvez peut-être, dit-il ensuite, que je porte sur moi une odeur de tabagie. La comtesse a permis aux jeunes gens de fumer dans son petit salon; mais je n'ai pas touché un cigare.

— Fumez, si telle est votre envie, mon fils. Don Francesco Pizzicoro jouit d'une liberté absolue dans ses actions, pas et démarches. Qui avez-vous vu au *palazzo* Corvini?

— Deux membres correspondans de l'académie de la *Crusca*, le marquis Horace Pareti, qu'on appelle, je ne sais pourquoi, l'Adonis romain, car je ne le trouve point beau, et quatre ou cinq autres jeunes gens qui ne méritent pas d'être nommés.

— D'où vient, demanda la tante Barbara, que la comtesse ne leur donne pas de lettres à porter?

— On m'honore d'une confiance particulière.

— Que devient donc le *cavaliere* San-Caio? dit la signora Susanna.

— On ne l'a point vu depuis trois jours au palais Corvini.

Les deux vieilles échangèrent un coup d'œil significatif.

— Soyez discret, reprit la mère, et ne vous vantez pas de la haute faveur que vous accorde la comtesse.

— Je ne vois pas, répondit Francesco, pourquoi j'en ferais plus de mystère qu'elle-même.

— Le mauvais sujet! murmura la tante. Allons, mon neveu, buvez ce *zambaion* au sucre candi. Votre père l'ordonnait comme un préservatif de toutes les *influences* d'hiver. Couchez-vous là-dessus, et soyez au lit dans un quart d'heure. La nourrice ira border vos couvertures.

Don Francesco but à petites gorgées la mousse brûlante du cordial milanais. Il embrassa ensuite les deux vieilles dames et monta dans sa chambre. Lorsqu'on n'entendit plus résonner ses talons sur les carreaux de faïence, la *zia* tira le cordon de la sonnette, et une paysanne à large taille, au visage cuivré, le *panno* sur la tête et les

oreilles ornées de grosses boucles d'or, entra en se frottant les yeux.

— Gennariella, lui dit la tante, vous pouvez monter chez mon neveu.

— Enfin! répondit la nourrice, don Cicillo est rentré; nous allons dormir. Quel besoin a-t-il de veiller tous les jours plus tard, ce bambin?

— Silence! s'écria la mère en faisant des yeux flamboyans. Je vous intime l'ordre de parler de votre jeune patron avec plus de respect, et de supprimer les sobriquets familiers.

— Quels sobriquets? répéta la nourrice, quel patron? quel respect? Le pauvre petit, je l'ai nourri de bon lait, entendez-vous? d'un lait à élever des mâles, et ce n'est pas ma faute s'il n'a point de barbe au menton. La preuve, c'est que mon fils est barbu comme saint Jupiter. Quant au surnom, ne sait-on pas que, dans notre pays de la *terre de Labour*, Francesco se dit Ciccio, et que Ciccio devient Cicillo quand il s'agit d'un enfant au-dessous de treize ans, grand âge où l'on se fait homme? Or il ne les aura jamais, les treize ans. Par Bacchus! je lui souhaite d'être un Francesco, dût-il porter le cordon et la robe de son avocat dans le ciel.

Pour couper court aux remontrances, Gennariella sortit en haussant les épaules, et monta dans la chambre de son nourrisson. — Il vous sied bien, dit-elle à Francesco, de faire le mauvais sujet et de nous tenir sur pied jusqu'à minuit! Mettez vos couvertures sur votre nez, car jamais une belle épousée ne viendra réchauffer votre frileuse personne. Dormez, don Cicillo, et demain rentrez de bonne heure.

— Ne te fâche pas, Gennari, répondit le jeune homme d'un ton enfantin; c'est la comtesse Elena qui m'a retenu chez elle.

— N'allez-vous pas jouer aussi le rôle d'amoureux! reprit la nourrice. La belle attrape que ce serait pour votre Elena! Si vous continuez ainsi, je vous remettrai le bourrelet et les lisières, afin que tout le monde sache bien qui vous êtes.

Parmi les contrastes dont l'Italie foisonne, le plus facile à observer est celui de la laideur et de la beauté. A côté des modèles les plus parfaits que la statuaire puisse souhaiter, on rencontre un petit nombre d'êtres rachitiques ou affligés de difformités bizarres, comme si la nature, ennuyée de toujours bien faire, eût voulu travailler de caprice pour se reposer. Plus elle a dépensé de sève et de richesses en suivant la règle générale, plus elle traite l'exception avec parcimonie. Comme une mère fantasque, elle accable de ses dons les enfans de sa prédilection, et refuse tout aux autres. De là vient que les nains sont plus grotesques, les bossus plus contrefaits en Italie que dans le Nord. Ce n'était pas dans une de ces boutades d'avarice et de mauvaise humeur que la mystérieuse nature avait créé Francesco, mais plutôt dans un moment de négligence. Peut-

être, en modelant cet être fragile, l'artiste divin avait-il rêvé à autre chose, fatalement distrait de son ouvrage par quelque circonstance puérile, comme celle dont Tristram Shandy se plaignait avec tant de raison. Le docteur Pizzicoro était un Napolitain robuste, mais sujet à de fâcheuses aberrations, dominé par des idées fixes et rarement à ce qu'il faisait, hormis lorsqu'il tâtait le pouls d'un malade. Il avait longtemps désiré un héritier, et quand sa femme, après dix ans de mariage, donna enfin le jour à un enfant chétif, il se contenta en philosophe de ce que le ciel lui envoyait.

Ainsi que Gennariella se plaisait à le dire, ce n'était point sa faute si son nourrisson n'avait pas mieux profité d'un lait généreux. Le petit Cicillo, dans sa plus tendre enfance, n'eut jamais les grâces, la fraîcheur et la vivacité de cet âge. Sa mère et sa tante, en l'accablant de soins et de précautions, l'élevèrent comme dans une serre chaude, ce qui retarda son développement. Le défaut d'exercice le rendit maladroit. Il tombait et se heurtait sans cesse. Les autres enfans, habitués à lui voir le visage enveloppé de compresses, l'appelaient Ciccio *bendella*. Son père, en venant s'établir à Rome, le mit au collége des Jésuites. Francesco fut le souffre-douleur de ses camarades. Il passait le temps des récréations à se chauffer au soleil. Son apathie lui valut un prix de bonne conduite, dont ses parens le félicitèrent beaucoup; mais Gennariella secouait la tête en disant qu'elle le souhaiterait plus dégourdi, et que cette sagesse-là était celle d'une fille. Enfin, lorsqu'il eut vingt ans, la première dame qui daigna faire attention à lui laissa tomber ces mots : « Il est jeune et laid. » On ne lui adressa jamais d'autre compliment, excepté dans sa maison, où sa mère et sa tante passaient le temps à l'admirer.

La dame inconnue avait raison; Francesco était laid, et sa laideur n'était rachetée ni par le charme de la physionomie, ni par le feu des passions, en sorte que, tous les moyens de plaire lui manquant à la fois, l'envie seule avait le pouvoir d'animer son visage et d'aiguillonner son esprit. Dans le choix d'un état, il ne fut guidé par aucune vocation. Rebuté par l'aridité du droit et par le dégoût des études anatomiques, il ne put devenir ni avocat, ni médecin. L'honnête aisance que lui laissa son père en mourant lui ôta le souci de chercher une carrière. Il demeura enseveli dans le giron maternel, menant une vie réglée, dans une sorte de végétation semblable à celle de l'enfance, écoutant docilement les leçons de sa mère et buvant les potions préparées par sa tante. Il ne fréquentait point les jeunes gens de son âge; le théâtre et le salon de la comtesse Elena étaient les seuls endroits où l'attirait l'habitude plutôt que le plaisir. Il avait acheté l'*ingresso* au théâtre Valle, et il y allait pour que son argent ne fût point perdu. Son père ayant donné autrefois des soins à la comtesse pendant une maladie grave, don Cicillo jouissait au

palais Corvini des droits et priviléges d'un ami et d'un commensal, c'est-à-dire qu'il entrait et sortait sans qu'on prît garde à lui, et que s'il arrivait à l'heure du dîner, on mettait un couvert de plus.

La comtesse Elena était une des plus belles femmes de Rome. Douée d'une intelligence rare et d'un esprit aimable, elle cachait une organisation de feu sous les dehors de la langueur et de l'indolence. Tout le monde vantait ses vertus chrétiennes, sa charité, sa douceur, ses grâces hospitalières. Dans son indifférence pour les détails vulgaires de la vie, elle regardait le désordre de sa maison sans vouloir prendre la peine de le réparer. S'il plaisait au cuisinier de s'absenter, elle allait dîner en ville; mais pour peu que la jalousie, le dépit ou l'amour eussent accès dans son cœur, Elena eût mis le feu aux quatre coins de Rome. Elle écoutait d'une oreille distraite, avec un sourire bienveillant, les adulations les plus hyperboliques, voire les sonnets à sa louange; mais elle eût fait miner et sauter son palais pour se venger d'une rivale, et parcouru huit cents lieues en poste pour aller soulager son cœur par un mot de tendresse ou de reproche. On disait que la comtesse avait aimé un gentilhomme bolonais compromis dans une échauffourée politique, et qui avait trouvé la mort dans les supplices du *carcere duro*. De là venait sans doute cette mélancolique indifférence que les hommes commençaient à trouver scandaleuse. Un des jeunes gens les plus beaux et les plus à la mode s'était déclaré publiquement l'*amoureux-mort* d'Elena, et, après un an d'une cour assidue, il n'avait fait aucun progrès dans le cœur de la comtesse. Orazio Pareti, qu'on appelait l'Adonis romain, n'ayant point réussi à plaire, personne n'osait se flatter d'un meilleur succès. Le découragement de la jeunesse galante tournait à l'aigreur et se manifestait par la bouderie et l'abandon. Deux ou trois savans et quelques beaux esprits tenaient dans le salon du palais Corvini une académie insipide, où la maîtresse de la maison elle-même ne dissimulait point ses bâillemens.

Telle était la femme dont le sage Cicillo se glorifiait d'être le favori et le factotum. Il est certain que la comtesse pensait souvent à don Francesco. Parfois le nom de ce jeune homme lui sortait des lèvres précédé de l'adjectif *caro*, et particulièrement lorsqu'elle avait besoin d'un serviteur zélé pour remplir une mission difficile ou une corvée désagréable. Quant aux petits soins qui touchaient à sa personne, comme de lui offrir un coussin, de lui préparer un verre de limonade, ou de chasser les mouches tandis qu'elle se reposait dans son hamac, c'étaient autant de véritables faveurs qui portaient en elles-mêmes leur récompense.

Un soir, on vit arriver un nouveau visage au palais Corvini. Le brillant *cavaliere* Joseph San-Caio revenait d'un long voyage en France, et ses relations aristocratiques l'amenèrent naturellement

chez la comtesse. Son air ouvert et franc, son esprit vif, sa gaieté communicative inspirèrent à don Cicillo une sorte de malaise et d'impatience, une antipathie profonde et instinctive. De son côté, San-Caio fronça les sourcils en remarquant le ton familier du factotum. Il s'approcha d'Elena pour lui parler à voix basse, et Francesco entendit son petit nom de Cicillo prononcé alternativement par les deux interlocuteurs; mais probablement la comtesse coupa court aux médisances, car la conversation se termina par des rires. Il était évident que le jeune dandy avait tenté maladroitement de perdre son rival dans l'esprit d'Elena.

Comme tous les êtres incomplets ou maladifs, don Cicillo avait des momens de perception vague et des éclairs de seconde vue, où, dans une confusion étrange des facultés de l'âme, sa mémoire lui rappelait des choses qu'il ne connaissait point, et son imagination lui montrait, sous l'apparence d'illusions fantastiques, d'autres choses qu'un esprit sain et clairvoyant eût devinées depuis longtemps. Le jour de sa première rencontre avec Joseph San-Caio, un de ces phénomènes psychologiques lui représenta, au milieu des ténèbres de l'avenir, le chevalier et la comtesse gracieusement unis dans un embrassement amoureux. Cet odieux tableau l'importuna pendant quelque temps, lorsque personne à Rome ne soupçonnait encore San-Caio d'aimer Elena. Bientôt cet amour naissant donna des signes de son existence et devint le sujet des conversations. Tout le monde plaignit d'abord l'imprudent jeune homme, et puis un beau jour on ne le trouva plus si à plaindre. La vision fatale s'effaçait alors peu à peu dans l'imagination de don Cicillo; elle disparut pour toujours lorsqu'il vit la santé, l'enjouement de la comtesse répandre l'allégresse dans sa maison et parmi ses amis. Elena daignait se moquer de Francesco avec une gaieté charmante. Touchée de la peine qu'il prenait à son service, elle voulut le soulager d'une partie de sa correspondance en écrivant elle-même beaucoup de lettres. Le secrétaire intime pouvait-il douter encore d'une préférence si marquée?

On pardonne aisément à un adversaire vaincu. Don Cicillo, guéri de sa haine aveugle, faisait amitié avec San-Caio. Il aurait même trouvé que la comtesse ne rendait pas justice aux qualités aimables de ce nouvel ami, si une circonstance fortuite ne lui eût prouvé qu'elle savait gouverner équitablement et faire à chacun sa part. Souvent Elena envoyait son factotum chez les orfèvres à la recherche de bijoux rares et précieux. Un matin, Francesco découvrit dans une boutique du Corso une belle pierre dure montée en épingle et d'un élève de Dominique *degli Camei*. Il s'empressa de l'acheter conditionnellement et de la présenter à Elena, qui parut charmée de la trouvaille. Le marchand demandait cent écus romains (plus de

cinq cents livres de France). La comtesse n'hésita pas à donner cette grosse somme, et, de peur de laisser échapper l'occasion, elle envoya aussitôt l'argent au joaillier. Le soir, au thé académique, on remarqua le précieux camée sur la cravate de San-Caio.

— Je me trompais, pensa don Cicillo; la comtesse rend justice au chevalier. Je dirais même qu'elle va jusqu'à la partialité, si je n'étais son favori.

Au rebours des Françaises, qui maintiennent parmi leurs courtisans l'apparence trompeuse de l'égalité, Elena conservait l'ordre et la paix en donnant à chacun des attributions diverses. Francesco, malgré sa jalousie, supporta patiemment le voisinage d'un cavalier servant, dont les priviléges extérieurs étaient moins sérieux et moins beaux que les siens. Le marquis Orazio lui-même acceptait son rôle de soupirant avec une résignation qui ne manquait pas de grâce. Trois mois s'écoulèrent ainsi, pendant lesquels aucun nuage ne vint troubler la félicité parfaite qu'on goûtait au palais Corvini. Tout à coup San-Caio interrompit ses visites, sans que personne pût dire ce qu'il était devenu. La comtesse parut inquiète et contrariée de son absence. Elle écrivit plusieurs billets que Francesco porta et qui demeurèrent sans réponse. San-Caio ne rentrait point chez lui. De son côté, le marquis se livrait à des perquisitions. Il découvrit enfin le réfractaire dans les coulisses du théâtre Valle, pendant une représentation de la *Norma*.

— Insensé, lui dit-il, veux-tu faire mourir d'inquiétude une personne devant laquelle tu devrais te prosterner?

— Cher Orazio, répondit le chevalier, un charme invincible me retient dans cette forêt de carton. Je suis amoureux de la Teresina.

— Comment! d'une chanteuse sans talent, d'une *seconda donna!*

— Hélas! oui. Charge-toi d'annoncer ce fatal événement. Accable-moi de noms injurieux. Dis que je suis un écervelé, un ingrat. Ne m'épargne pas. Je serai ton obligé, si tu me dispenses d'une explication.

— N'espère pas faire de moi ton complice, répondit Orazio. Je servirais plus volontiers la vengeance et les ressentimens que ta lâche conduite va soulever contre toi.

— *Ahimè!* s'écria le chevalier. La fuite est le seul parti qui me reste. Dérobons-nous à cette juste vengeance.

— Voyons, reprit le marquis : ne pourrai-je obtenir de toi une parole sensée, un procédé honnête?

— Ni l'un ni l'autre, cher Orazio. Adieu, je vais porter sur la terre étrangère mes péchés et mon bonheur, car je suis à la fois le plus grand criminel et l'homme le plus heureux du monde.

Le marquis s'éloigna sincèrement affligé de l'endurcissement de San-Caio; mais il se renferma dans un silence prudent.

Lorsqu'enfin la nouvelle fut apportée au palais Corvini par les bruits publics, on ne remarqua pas le moindre signe d'émotion sur les traits d'Elena. La conversation eut son cours ordinaire autour de la table à thé. Orazio seul crut voir quelques symptômes précurseurs d'une tempête sur ce noble visage, où la nature avait imprimé le sceau dont elle marque ses chefs-d'œuvre. Quand minuit sonna, il souhaita le bonsoir à la comtesse avec un accent de tendre pitié qui la fit rougir, et pendant ce court moment où il s'oubliait lui-même, il avait pris, sans y songer, une place meilleure dans l'amitié de la dame. Ce soir-là don Cicillo, pour qui ces nuances étaient de l'hébreu, rentrait glorieux dans le sein de sa famille, comme nous l'avons raconté au début de cette histoire. Il s'endormit soigneusement enveloppé dans ses couvertures par Gennariella, et rêva jusqu'au matin à ses vaines prérogatives de factotum et de secrétaire intime.

II.

Le lendemain, vers onze heures de France, lorsque le bon Francesco revint au palais Corvini, l'orage avait éclaté. Aux coups répétés de la sonnette, les valets parcouraient les escaliers, et les deux femmes de chambre perdaient la tête. La comtesse avait une attaque de nerfs, le cuisinier profita du désordre pour supprimer le déjeuner, et don Cicillo, mourant de faim, ne trouva que du chocolat de la veille. Il en buvait une tasse à la hâte, quand on vint lui dire que madame le demandait. Il courut fort troublé jusqu'à la chambre à coucher. Elena, en peignoir du matin, se promenait de long en large avec une agitation fiévreuse.

— *Caro* Francesco, dit-elle, j'attends de vous un service important. L'affaire est sérieuse. Il y va de ma vie, entendez-vous?

— Bonté divine! s'écria don Cicillo, qu'avez-vous donc, comtesse?

— J'ai besoin d'un ami dévoué, sûr et discret, non de cette discrétion banale qui consiste à garder fidèlement le dépôt d'une confidence, mais de celle, au contraire, qui n'oblige à révéler aucun secret. Ne m'interrogez donc pas, ne cherchez point de sens caché dans mes paroles. Je veux un serviteur aveugle, une obéissance passive, comme celle du jésuite envers son supérieur. J'avais d'abord pensé au marquis Orazio...

— De grâce, comtesse, interrompit Francesco, employez-moi. Disposez de moi. Ne doutez point de mon zèle. Je vous obéirai.

— Très bien, mon ami. Vous savez que je suis brouillée avec le chevalier San-Caio.

— J'ai cru remarquer, en effet, que ses visites étaient moins fréquentes.

— On le dit amoureux d'une chanteuse. Je voulais voir cette Teresina; mais je viens d'apprendre qu'elle ne jouera plus à Rome. Elle a signé un engagement avec un *impresario* de Naples.

— C'est une faible perte pour le public romain.

— Il ne s'agit pas de cela. Teresina ne partira pas seule. J'ai deviné pourquoi mes lettres sont restées sans réponse. Il n'ose se montrer.

— De qui parlez-vous, comtesse?

— Je me parle à moi-même. A présent recevez mes instructions : pour des raisons que vous n'avez pas besoin de connaître, il m'importe de revoir une fois le chevalier avant son départ pour Naples. Allez chez lui, amenez-le-moi mort ou vif : je ne lui demande que des égards, cinq minutes d'entretien, un bon souvenir, un adieu amical, — et puis il sera libre.

— Comtesse! s'écria Francesco, ce langage m'épouvante. Il semblerait,... on pourrait croire, si l'on vous entendait...

— Personne ne nous écoute, interrompit Elena, et comme vous avez en moi une confiance aveugle, je ne crains de votre part aucune supposition fâcheuse ou blessante. Faut-il vous rappeler votre serment d'obéissance passive?

— Non, comtesse. Je ne l'oublierai plus.

— Vous direz donc au chevalier que s'il persiste dans cette voie du silence, je le poursuivrai jusqu'au fond des enfers, tandis que je lui pardonnerai tout s'il se conduit en galant homme. Saurez-vous le convaincre de cela?

— Je ferai de mon mieux, comtesse.

— Eh bien! allez, volez, et rapportez-moi une réponse favorable.

— J'y cours... Mais si le chevalier refuse de me recevoir?

— Vous forcerez le passage.

— Et si le valet de chambre ne veut pas me laisser passer?

— Vous lui casserez la tête.

— Je vous obéirai, comtesse.

Don Cicillo enfonça son chapeau jusque sur ses yeux, et sortit d'un pas résolu. Il se sentait comme électrisé. L'atome contagieux de la fièvre s'était glissé dans ses veines.

— Saint François, protégez-moi! se disait-il. Voici le plus grand danger que j'aie couru de ma vie. Je ne reculerai point, je pousserai l'aventure jusqu'au bout. Oui, Elena, je vous servirai, dussé-je me colleter avec un laquais.

En parlant ainsi, don Cicillo descendait rapidement la colline de Monte-Cavallo, où était situé le palais Corvini. Arrivé sur la place d'Espagne, le terrain devenant plat, il ralentit un peu sa marche.

— Ouais! pensa-t-il, une lutte corps à corps est chose grave, et je n'ai pas même une canne pour me défendre. Essayons d'abord de

la douceur et de la persuasion. Il sera temps, plus tard, d'en venir aux moyens violens.

San-Caio demeurait à la place du Peuple. La porte de la maison était ouverte. Don Cicillo, craignant de se refroidir, monta les degrés quatre à quatre, et tira vivement le cordon de la sonnette. Le valet de chambre lui ouvrit, et demanda ce que souhaitait son excellence.

— Je veux parler au chevalier, dit Francesco en regardant d'un air sombre la haute stature, les larges épaules et la mine énergique du domestique romain.

— Monsieur le chevalier est dans le bain, répondit le valet de chambre.

— Demandez-lui à quelle heure il pourra recevoir don Francesco Pizzicoro.

Le laquais entra chez son maître, et revint dire que le seigneur chevalier ne pouvait donner de rendez-vous pour aujourd'hui.

— Il faut pourtant que je le voie, répondit Francesco. Dites-lui que je serai ici dans une heure, et que je le prie instamment de m'accorder une entrevue.

Cette heure de délai fut un siècle d'angoisses pour le pauvre Cicillo. Il sentait approcher le moment d'une catastrophe; mais, tout en frémissant, il obéissait à l'impulsion donnée par Elena. Il rentra chez lui pour s'armer d'une canne, et il se livrait dans sa chambre à l'exercice préparatoire du moulinet, lorsque Gennariella vint l'interrompre.

— Jésus-Maria! dit la vieille nourrice, que faites-vous donc là, *si* Cicillo? Est-ce que vous allez jouer le rôle du *guapo* dans une comédie de société?

— Non, Gennari, répondit le jeune homme avec fierté. Il n'y a pas de fanfaron. Dans une heure, je serai sérieusement obligé de me battre à coups de bâton avec un laquais.

— Sainte Vierge! qu'est-il donc arrivé? Contez-moi cela, mon enfant.

Francesco fit un récit diffus et embrouillé des événemens de la matinée; mais l'intelligente nourrice comprit tout de suite la vérité.

— Si bien donc, dit-elle dans son patois, que le chevalier *fa l'ammore co na comica?*

— Mon Dieu! oui, Gennari. Cet enragé est amoureux d'une comédienne.

— Ah! si vous étiez un autre homme! reprit Gennariella; mais il faut remplir vos engagemens, et mener à bonne fin votre ambassade.

— Sans doute il le faut, et voilà pourquoi je suis venu chercher ma canne.

— Prenez une canne si vous voulez; pour plus de sûreté, nous irons ensemble, et si quelqu'un lève la main sur vous, je lui arracherai les deux yeux; mais, bah! il n'arrivera rien. Tous les laquais sont des poltrons. Le chevalier doit être sorti du bain. Marchons, mon enfant, et fiez-vous à moi.

Chemin faisant, la nourrice ne cessa de répéter : — Ah! don Cicillo, si vous étiez un autre homme!...

Le valet de chambre du chevalier commençait à réciter une phrase d'excuse et de politesse qu'il avait apprise par cœur, lorsque Gennariella l'interrompit : — C'est toi, lui dit-elle, qui as empêché mon patron de parler au tien?

— Oui, répondit le valet, et j'ai bien fait, puisque j'en avais reçu l'ordre.

— Tu as mal fait au contraire, dit la vieille, et je vais te le prouver en annonçant moi-même don Francesco Pizzicoro.

— Sang du Christ! vous ne passerez pas, s'écria le valet de chambre.

Gennariella n'avait point oublié le vocabulaire injurieux des commères de Naples, qui ont la langue mieux pendue que celles d'aucune autre ville du monde. Un torrent d'invectives sortit de sa large bouche. Le valet, qui était du Trastevere, cria du haut de sa tête. On entendit un effroyable duo de menaces et d'imprécations en dialectes différens. Le Romain souhaitait à son ennemie toute sorte d'accidens, et la Napolitaine appelait sur son adversaire toute sorte de maladies et d'infirmités. Le bruit retentissant d'un soufflet appliqué à tour de bras sur la joue du laquais termina le concert; Gennariella profita de l'étourdissement causé par cette apostrophe peu parlementaire pour ouvrir la porte de la chambre à coucher, en criant à haute voix : Don Francesco Pizzicoro!

La victoire restait au parti napolitain, et Cicillo passa, non en triomphateur, mais avec la contenance d'un ambassadeur intimidé.

— D'où vient donc ce vacarme? demanda le chevalier, nonchalamment étendu sur un canapé.

— Ce n'est rien, excellence, répondit Gennariella. Vous avez un serviteur impertinent, et je l'ai mis à la raison, voilà tout.

La nourrice referma la porte et se retira en murmurant une dernière kyrielle d'injures contre ce coquin maudit, ce *cancer* de domestique, *chisto birbo maledetto, chisto cancaro di domestico* (1).

— Seigneur Francesco, dit le chevalier, il paraît que vous avez pris des auxiliaires pour forcer ma porte. Asseyez-vous donc, et causons. J'ai dix minutes à vous donner, le temps d'achever mon cigare.

(1) *Cancaro* est une malédiction populaire si usitée à Naples, que les gens du monde eux-mêmes la laissent échapper fort souvent.

Vous pouvez abréger vos préliminaires; je sais d'avance le but de votre visite; il s'agit de cette bonne Elena, n'est-ce pas?

— Chevalier, répondit Francesco en s'asseyant, parlez mieux d'une personne que je respecte. Je viens, en effet, chargé par elle d'une mission importante. Sans entrer dans les détails d'une affaire qu'il m'est interdit de connaître, permettez-moi de vous rappeler qu'après trois mois de relations agréables et suivies, la plus simple courtoisie vous fait un devoir de ne point partir de Rome sans prendre congé de la comtesse.

— Tout peut s'arranger, interrompit San Caio. Je vois avec plaisir que l'on m'envoie un garçon de sang-froid et non un énergumène. Ecoutez-moi donc. Il y a deux sortes de gens, ceux qui se dispensent d'agir en bavardant, et ceux qui parlent peu et qui font ce que les autres se contentent de dire. La comtesse et moi nous appartenons tous deux à la seconde catégorie : elle doit donc savoir que les phrases les plus arrondies ne servent à rien, pas plus à la fin qu'au début d'une affaire. Je conviens qu'il n'est pas d'usage de s'éloigner sans prendre congé : la politesse paraît un peu sacrifiée; mais, avec du temps, je suis homme à me mettre en règle. Dites donc à Elena qu'en revenant de Naples ma première visite sera certainement pour elle. Vous ajouterez qu'au moment d'un départ, accablé d'affaires, et tout à mes amours nouvelles, je la prie, je la supplie de m'excuser, de me pardonner et de me tenir pour son serviteur bien dévoué.

Comme tous les gens faibles, don Cicillo était enclin à donner raison à la dernière personne qui lui parlait. La promesse d'une visite au retour de Naples lui sembla un accommodement, un moyen-terme excellent.

— Combien je me réjouis, dit-il, de vous trouver dans ces bons sentimens! Vos paroles seront fidèlement rapportées à la comtesse, et je ne doute pas que le différend ne soit terminé à la satisfaction générale.

— *Amen!* répondit San-Caio. C'est mon désir le plus ardent. Voulez-vous un cigare?

— Merci! je ne fume pas, et il me tarde d'en finir avec cette mission délicate.

— Au revoir donc, cher plénipotentiaire.

Aussitôt que don Cicillo parut au palais Corvini, on l'introduisit dans le boudoir de madame. Il s'apprêtait à raconter les terribles préliminaires de son entrevue.

— Allons au fait, lui dit la comtesse. Avez-vous vu le chevalier, et viendra-t-il?

— Je l'ai vu, répondit Francesco. A son retour de Naples il viendra.

— A son retour de Naples! s'écria Elena, et vous avez pensé que

je me contenterais d'une pareille échappatoire! quel pauvre sire êtes-vous donc?

— Je croyais... j'espérais, madame, que cet arrangement...

— Il appelle cela un arrangement! *misera me!* faut-il que j'aie accepté les services d'un automate! suis-je donc sans amis sur la terre? Oh! non, je saurai trouver un défenseur. Orazio a deviné mes peines; je lui en ferai la confidence entière.

Nous l'avons déjà dit : l'envie était l'unique passion capable d'émouvoir don Cicillo. A l'idée qu'un autre pourrait usurper les fonctions dont il était si vain, il éprouva une sorte de commotion; une légère teinte de carmin se répandit sur ses joues blêmes, et ses yeux éteints se ranimèrent.

— Comtesse, s'écria-t-il avec une vivacité approchant de la chaleur, le chagrin vous rend injuste. Ni Orazio ni personne au monde ne peut mettre à vous servir un zèle plus désintéressé que le mien. Ces jeunes gens, attirés par votre beauté, ne songeraient qu'à tirer profit pour eux-mêmes de votre confiance. Si je n'ai pas su faire ce que vous attendiez de moi, je suis prêt à recevoir de nouvelles instructions. Commandez, et cette fois je vous obéirai entièrement, passivement, comme le poignard dans la main qui le dirige.

— Eh bien! dit la comtesse, retournez chez le chevalier. Jetez-vous à ses pieds.

— Je m'y jetterai, madame.

— Suppliez-le de venir me voir et m'entendre, et s'il refuse, arrachez-lui le cœur.

— Je le lui arracherai, comme dans l'opéra de *Gabrielle de Vergi;* mais pour cela, il me faudrait un couteau.

— Non, reprit la comtesse, je n'ai pas le courage de souhaiter sa mort. Dites-lui seulement que je descends par ma mère de ces Cenci qui ont assassiné le chef de leur famille, et que le sang de Beatrix coule dans mes veines.

— Il le saura.

Don Cicillo ne fit que trois bonds de Monte-Cavallo à la place du Peuple. En se retrouvant en face du laquais aux larges épaules, il regretta vivement l'assistance de Gennariella. Le Transtevère, les deux poings fermés, s'appuya contre la porte de la chambre à coucher.

— Vous ne passerez pas, dit-il. Le seigneur chevalier n'a plus rien à vous dire.

— Ne pourrais-tu au moins lui remettre un billet?

— Sous aucun prétexte...

— Si je t'offrais une pièce de deux *paoli?*

— Au fait, le patron n'a point parlé de billet. Que votre excellence daigne me confier les deux paoli.

— Je vais d'abord écrire le billet.

Sur une feuille de son agenda de poche, don Cicillo traça ces mots au crayon : « Quand vous seriez cardinal-neveu, je m'estimerais encore aussi grand seigneur que vous. Croyez-moi, quittez ces airs de pacha. L'affaire dont je viens vous entretenir ne souffre aucun délai, et je vous avertis que vous donnez de graves sujets de colère à une personne capable de se venger. »

Le Transtevère empocha la pièce de monnaie blanche et partit avec le billet. Au bout de cinq minutes, il rapporta la réponse suivante : « Seigneur Francesco, je ne reçois jamais de leçons; mais si vous souhaitez que je vous en donne une, je suis à vos ordres. Dans le cas où il vous conviendrait de vous couper la gorge avec moi demain matin, dépêchez-vous de me le faire savoir. »

Cette réponse sans ambages eut la vertu que les médecins attribuent à la douche d'eau froide. Cicillo en lut la première phrase dans l'antichambre, la seconde sur les marches de l'escalier, et la troisième dans la rue.

— Un duel! se dit-il, doucement! Je n'ai pas envie de me faire exiler, emprisonner, ou, pis encore, estropier par mon adversaire. Le chevalier s'est trompé : je l'ai menacé du courroux de la comtesse et non du mien. Sa réponse est une provocation, et je la repousse avec horreur. Les peines les plus sévères frappent le duel dans les états de notre saint père. Si l'amour d'Elena peut m'entraîner jusqu'au crime, du moins je ne commettrai pas celui-là. Mais à présent que dirai-je à la comtesse? Comprendra-t-elle la prudence de ma retraite et la sagesse de mes motifs? Elle va m'accabler de son mépris. Sainte Vierge, inspirez-moi quelque stratagème dans l'intérêt de la justice et de la religion!

La nuit commençait à tomber. Les lueurs du soleil couchant teignaient de pourpre les dômes des églises, et la cloche de la Trinité-des-Monts sonnait l'*Angelus*. L'haleine tiède du sirocco avait déjà expulsé l'hiver, et la neige fondante faisait pleurer les toits. Avant d'arriver à la place d'Espagne, don Cicillo s'arrêta devant la madone de la *via del Babbuino*. Il lui sembla que cette douce image, au milieu de ses oripeaux et de ses fleurs fanées, lui souriait avec une tristesse compatissante. Don Cicillo récita un *Ave Maria* et sentit le calme rentrer dans son âme. Deux *pifferari* en guenilles, les jambes entourées de bandelettes, le manteau troué sur l'épaule, s'installèrent au pied de la niche pour donner une sérénade à la mère du Sauveur. Les sons criards de leurs cornemuses s'accouplèrent dans un chant simple et large. L'harmonie des accords, triomphant de la rudesse des instrumens, donnait à ce concert sauvage un caractère singulier de dévotion et de naïveté. Don Cicillo s'éloigna lentement, le menton incliné sur sa poitrine, pénétré de confiance dans

les bonnes dispositions de la madone, et, pour en attendre l'effet, il se rendit paisiblement au grand café du Corso. Il y prenait sa seconde tasse de café, en lisant le *Diario*, sans que la sainte Vierge lui eût encore envoyé aucune inspiration, lorsqu'une chaise de poste vint à passer. Attiré par le bruit des grelots, il descendit jusque dans la rue et reconnut dans la voiture San-Caio et la Teresina. Un carrosse de place arrivait par la *via dei Condotti;* don Cicillo s'y élança et donna l'ordre au cocher de suivre la chaise de poste. Les voyageurs passèrent devant Saint-Jean de Latran, et prirent la direction d'Albano. Évidemment ils allaient à Naples par la voie *Appia*. Muni de ce renseignement, Francesco pouvait retourner chez la comtesse en toute assurance, il remercia la madone et se fit conduire au palais Corvini. Pour donner à sa découverte l'apparence d'un trait de génie et d'une expédition brillante, il traversa la cour, le vestibule et l'antichambre en courant de toutes ses jambes, et se jeta dans un fauteuil, les bras pendans, la bouche ouverte, la poitrine haletante.

— Qu'avez-vous? lui dit Elena.

— Le ciel, répondit Cicillo, le ciel m'en est témoin : je l'aurais traîné jusqu'à cette place, mort ou vif, s'il eût osé m'attendre, le poltron! mais il a fui. Je l'ai poursuivi sur la route d'Albano avec un carrosse de louage, et j'ai failli le rejoindre à Torre-di-Mezza-Via, où il a changé de chevaux. Je suis arrivé une minute trop tard. O rage! il m'a échappé.

La comtesse gardait le silence; mais on voyait à la fixité de son regard, au sourire amer de ses lèvres, qu'un grand combat se livrait dans son âme. Elle fit le tour du salon, et revint s'asseoir près du feu, le coude appuyé sur le bras de sa chaise longue.

— Cher Francesco, dit-elle d'une voix douce et calme, j'ai depuis longtemps le désir d'aller à Naples. Je veux louer une villa pour l'été prochain à Sorrente ou à Capri. J'aurai besoin de vous. Nous partirons ensemble demain.

— Un voyage! s'écria Cicillo. Un départ si précipité! Que penseront vos amis?

— Je ne m'en soucie point. Si vous hésitez, j'aurai bientôt trouvé un autre compagnon.

— Non, comtesse, je n'hésite pas. Je suis fier de la préférence.

— Eh bien! ne perdez pas le temps à faire des objections, et soyez prêt demain à midi.

— Je serai prêt, comtesse.

Le soir, les habitués du palais Corvini poussèrent de grands hélas! en apprenant que leur académie serait fermée pour cause de départ. Le marquis Orazio se récria sur les dangers d'un voyage en hiver, par une route où les actes de brigandage étaient encore fréquens. Il voulait accompagner Elena jusqu'à Terracine avec de bonnes armes;

mais elle s'y opposa en disant qu'un garde du corps aussi courageux serait compromettant.

— Et si l'on vous attaque? reprit le marquis.

— Je me laisserai dévaliser. Il me plairait assez de voir des brigands une fois en ma vie.

— Femme que vous êtes! dit Orazio en soupirant. Je vous souhaiterais volontiers une mauvaise rencontre.

Entre tous les membres de la famille Pizzicoro, il y eut un grand conseil pour décider si l'on devait laisser partir l'enfant chéri. Gennariella elle-même prit part à la délibération. La tante Barbara se prononça énergiquement contre un projet qu'elle appela téméraire et scandaleux. C'était exposer follement la vie et la réputation de Francesco : après une telle équipée, les mères pourraient-elles encore proposer ce jeune homme pour modèle à leurs enfans, et ne serait-il pas à l'avenir considéré comme un séducteur sans principes? Fallait-il perdre en un jour le fruit d'une éducation admirable, de soins tendres et constans? La pauvre *zia* s'éleva jusqu'au pathétique, et la larme lui vint à l'œil lorsqu'elle parla de ses tourmens, de son inquiétude et de ses boissons chaudes; mais dame Susanna ne voyait que la gloire et les succès de son Francesco. Quel plus beau tribut l'enfant pouvait-il payer à l'ardeur du jeune âge que de se laisser enlever publiquement, en plein jour, par une grande dame éperdûment amoureuse de lui? Quelle mère n'envierait un pareil honneur et ne le souhaiterait à son fils? Voyager en poste, en équipage de prince, côte à côte avec une belle imprudente, pouvait-on refuser une telle bonne fortune? C'eût été se vouer au mépris du monde, manquer à tous les devoirs de la galanterie et se rendre indigne des faveurs du destin. Les passions, il est vrai, offraient bien des écueils; mais la prudence devait céder le pas à un amour fondé sur l'estime, et qui pourtant se manifestait avec tant de violence. Dame Susanna, dans un transport d'enthousiasme, s'échauffa jusqu'à dire que le danger faisait la gloire, et qu'elle aimerait mieux exposer son fils à toute sorte d'aventures périlleuses que de lui conseiller une lâcheté. Elle ajouta aussitôt après que s'il revenait un jour abandonné, triste et malheureux, elle lui gardait assez de tendresse pour espérer de le consoler.

Gennariella, interrogée à son tour, exprima son opinion dans son style : — Par Bacchus! dit-elle, que de grands mots! Calmez-vous, mes bonnes dames, je vous jure bien qu'il n'y a pas matière à faire des phrases d'une aune. Selon toute apparence, elle n'est point sotte, la belle Elena : elle a tout simplement besoin d'un cavalier pour lui donner le bras en voyage, pour payer les aubergistes, gronder les domestiques, commander les repas et porter le châle et l'ombrelle. Elle ne mènera don Cicillo ni en paradis ni en enfer, et quand elle

aura vu du pays ce qu'elle en veut voir, elle vous ramènera l'enfant bien portant, et vous le rendra sans opposition ni regret. Quant à des écueils, comme vous dites, je n'en vois pas sur la route de Naples. A moins que la dame ne s'amuse à vouloir passer, par un temps d'orage, le détroit de Messine, il n'y a nulle raison de craindre un naufrage. L'enfant est timide, il n'aime pas l'eau froide, et ne s'est jamais jeté dans un bassin. Il peut partir, et s'il rentre au logis éclopé de cœur et malade d'amour, je tiens son Elena pour une magicienne, une enchanteresse capable de réveiller un mort ou d'apprivoiser une écrevisse.

— Mon fils, dit avec solennité donna Susanna, bien que l'opinion de votre nourrice ne soit qu'un tissu d'impertinences, vous partirez demain, parce que je vous y autorise. Voici vingt-cinq écus pour vos menus plaisirs; ménagez-les. Laissez la comtesse payer les frais et généralement toute espèce de dépenses. Embrassez votre mère et votre tante, et allez vous mettre au lit.

— Mon neveu, mon enfant, mon Francesco, dit la tante en pleurant, va donc où t'appelle la gloire, puisque tout le monde le veut. Comme on ne sait ce qui peut arriver en voyage, accepte ces dix écus, c'est tout ce que j'ai en argent comptant, et prends encore cette boîte; serre-la précieusement : elle contient tous les bijoux que j'aie possédés en ma vie.

La bonne *zia* remit à son neveu une boîte à mèches en carton dans laquelle étaient trois petits anneaux d'or, une épingle ornée d'une turquoise, et une paire de boucles d'oreilles en filigrane, le tout représentant une valeur de quinze à vingt francs. Elle embrassa ensuite Francesco, et fondit en larmes, tandis qu'il se retirait dans sa chambre, non pas remué par les caresses de ces pauvres vieilles qui l'adoraient, mais fier comme Achille et vain comme Artaban de l'émoi dont il se voyait la cause. Le lendemain de grand matin, il arpentait les rues, rasant la terre comme une hirondelle, pour se procurer un passeport et pour retenir des chevaux de poste. On jasait déjà dans les cafés sur son voyage, et l'on se demandait pourquoi la comtesse avait choisi ce cavalier parmi tant d'autres. L'antique reine du monde, qui avait souri des inquiétudes et des harangues de Cicéron, du triomphe de Jules César, qui s'était à peine émue des intrigues de Catilina et des proscriptions d'Auguste, s'agitait pour une affaire d'une importance moindre, il faut bien l'avouer : le départ d'Elena et de don Cicillo!

A midi, la voiture se trouva prête et attelée de trois chevaux dans la cour du palais Corvini. C'était une excellente berline à quatre places et à deux siéges. La comtesse descendit le perron appuyée sur le bras de Francesco, dont la mine pâle semblait radieuse et presque bouffie de plaisir. Les deux femmes de chambre s'instal-

lèrent en riant sur le siége de derrière. On baissa le marchepied; la signora monta dans la berline, et don Cicillo s'apprêtait à la suivre, lorsqu'elle lui présenta un sac plein d'écus, en lui disant d'une voix caressante :

— Cher Francesco, prenez ceci. Vous paierez les postillons. Donnez-leur doubles guides afin qu'ils nous mènent bien, et montez sur le siége de devant pour les surveiller. Le temps est beau, et vous pourrez fumer.

— Comtesse, dit Francesco en balbutiant, je préférerais vous tenir compagnie.

— Je désire être seule, mon ami, répondit Elena. Vous le savez, je suis préoccupée. Montez sur le siége.

En ce moment Gennariella entra tout essoufflée dans la cour. Elle apportait à son jeune maître un bonnet de soie noire pour la nuit.

— *Uh!* s'écria-t-elle dans son patois, qu'allez-vous donc faire là-haut, mon enfant? Est-ce que vous conduirez le carrosse?

— Je surveille les postillons, je paie les guides, répondit Francesco. C'est moi qui suis chargé de la direction et de l'emploi des finances.

— *Uh! bè! bonora! aggio capito.* A la bonne heure, j'ai compris; mais, à votre place, j'aimerais mieux une position moins élevée.

— *Avanti!* cria don Cicillo d'un ton de commandement.

A ce signal, le postillon fouetta ses chevaux; la berline partit au grand trot, et se dirigea vers la voie *Appia* par Sainte-Marie-Majeure. Devant la villa Strozzi, un groupe de jeunes gens reconnut et salua les voyageurs. Cinq minutes après, le carrosse sortait de Rome et roulait sur le chemin qu'avaient pris Emilius et Varron pour aller se faire battre par Annibal. Pendant ce temps-là, Gennariella rapportait à la place de Trevi des nouvelles de son jeune maître.

— Sur le siége! comme un cocher! s'écria la tante Barbara. Mais il va s'enrhumer. Cette comtesse n'a donc ni cœur ni âme? Sur le siége, *Gesu mio!*

— Oui, pour traverser la ville, répondit Susanna d'un air fin. C'est une mesure de convenance que j'approuve fort : factotum en public, sigisbée dans le particulier! La comtesse est une adroite personne.

— Ah! ma sœur, reprit la tante, que vous avez la tête romanesque!

— Vogue le voyageur! dit la mère en déclamant. Vogue la barque de ses amours! Que les jaloux en chuchottent d'un bout de Rome à l'autre. Il est enlevé, mon Renaud, enlevé par son Armide. Un ange le protége et le ramènera. Prions, ma sœur, pour que son bonheur dure; brûlons un cierge à Saint-Pierre-aux-Liens.

— Moi, dit Gennariella si bas qu'on ne l'entendit point, je sais bien à quoi m'en tenir : il ne manque plus à don Cicillo que d'être amoureux de son Elena pour devenir un *patito*.

III.

Francesco suivait tout pensif le chemin d'Albano, en cherchant le moyen d'accommoder sa vanité avec son rôle subalterne. Les voix des femmes de chambre, qui babillaient derrière lui sur leur banquette, ne pouvaient le tirer de sa rêverie. Il ne donna pas un regard aux ruines fantastiques des aqueducs, aux tombeaux des Horaces, à tout ce grand cimetière qu'on appelle campagne de Rome, et il ne remarqua point le passage du Champ de la Mort à la colline verdoyante où est assise l'Albe antique. La berline laissa sur la gauche les riches vignobles de Velletri pour se diriger vers les Marais-Pontins. L'eau bourbeuse, rafraîchie par les pluies d'hiver, n'avait rien de malsain en cette saison; mais l'air était humide. Don Cicillo pensait au coin du feu maternel et aux *zambaions* préparés par sa tante. Il se pencha sur le siége pour demander timidement à la comtesse une place dans l'intérieur.

— Mon ami, répondit Elena, ce serait une imprudence. Vous pourriez vous endormir, et vous savez que pendant le sommeil l'action de la *malaria* est pernicieuse. Si vous avez froid, prenez cette pelisse.

Don Cicillo s'enveloppa douillettement dans une *sortie de bal;* mais le brouillard s'épaississait à mesure qu'on avançait dans les *paludi;* le jour baissait, et la lueur blafarde de la lune succédait aux derniers feux du crépuscule, lorsque la voiture s'arrêta. Trois buffles sauvages tenaient un conciliabule sur la chaussée sans s'étonner des claquemens du fouet et du bruit des chevaux. Le postillon descendit pour les chasser en leur jetant des pierres. Cette opération heureusement terminée, l'équipage partit au galop afin de regagner le temps perdu. La comtesse, absorbée dans un monologue, regardait d'un œil distrait l'ombre du carrosse projetée par la lune. Tout à coup elle s'aperçut que le siége du cocher était vide. Comme elle ne pouvait soupçonner un bon sujet du saint père de s'être mis avec le diable dans les fatales conditions de Pierre Schlemil, elle craignit d'avoir égaré son factotum. En ce moment, elle entendit sur le banc de l'arrière des rires étouffés.

— Êtes-vous là, *caro* Francesco? dit Elena.

— Comtesse, répondit une voix piteuse, j'ai trouvé un peu de chaleur; par charité, laissez-moi où je suis.

Comme les bengalis frileux, qui dans les cages des oiseleurs

se perchent pour dormir entre deux serines, don Cicillo s'était glissé entre les deux femmes de chambre. Il arriva ainsi dans une douce moiteur à Terracine. Le meilleur, pour ne pas dire le seul hôtel de la ville, est l'*Albergo Reale,* qui n'a de royal que son titre. On y servit aux voyageurs deux poules d'eau desséchées et de la *pasta-frolla.* L'hôtelier s'excusa d'offrir à leurs excellences un souper si maigre, en faisant une pompeuse énumération de tout ce qu'il aurait pu leur servir, si elles fussent arrivées deux heures plus tôt. Par malheur, trois jeunes gens romains qui allaient à Gaëte avaient absorbé les provisions à leur dîner. Don Cicillo mangea de bon appétit le repas mesquin éclairé par les beaux yeux d'Elena. Son orgueil chatouillé jouissait enfin des priviléges du voyage en tête-à-tête, et son cœur se gonfla de plaisir quand le patron demanda combien de chambres il fallait préparer pour le comte et la comtesse; mais la joie de Francesco ne dura pas plus longtemps que la méprise de l'hôtelier.

— Il ne faut pas de chambre du tout, dit Elena. Ce gentilhomme est mon secrétaire, et nous partirons dans une heure.

— Quoi! s'écria don Cicillo, nous allons nous aventurer de nuit dans les défilés infestés de brigands!

— Je ne crois pas aux brigands, répondit la comtesse. Si vous avez peur, restez à l'auberge.

Il était dix heures de France quand la voiture sortit de Terracine. Don Cicillo, plus occupé du danger que du froid, reprit sa place au siége du cocher, pour observer le pays de plus loin. Il demanda au postillon s'il existait encore des voleurs de grands chemins.

— Sang de la madone! répondit le postillon scandalisé, croyez-vous donc que la justice a tout pendu? De Terracine à Torre-dei-Confini, la population ne se compose que de pauvres voleurs découragés. Qu'on nous délivre seulement de ces carabiniers maudits, et l'on verra ce que l'on verra.

— Le drôle, pensa don Cicillo, était affilié à quelque bande de malfaiteurs.

Bientôt la silhouette noire d'un énorme rocher se dessina sur l'azur du ciel.

— Excellence, dit le postillon, voici le lieu de la scène. Que de fois la *brava gente* m'a donné le temps de faire souffler mes chevaux au détour de cette pierre!

— Et vous aviez votre part du butin, n'est-il pas vrai?

— Qui le sait? Cela regarde mon confesseur. Mes fautes d'aujourd'hui ne sont plus péchés de jeunesse.

La berline touchait au passage périlleux. Tout à coup une ombre apparut au milieu de la route; une voix terrible et caverneuse cria :

Ferma! Le postillon s'arrêta court devant un canon de fusil qui le couchait en joue.

— Minute! seigneur brigand, dit-il sans se troubler. Ne tirez pas; je connais la manœuvre, et vous serez content de moi.

En parlant ainsi, le postillon s'était jeté le ventre à terre. Deux autres figures masquées s'approchèrent de la voiture. Don Cicillo se trouva face à face avec l'orifice béant d'un tromblon. Il voulut prier aussi le seigneur voleur de ne point tirer; mais son gosier ne rendit qu'un son rauque. Le chef de la bande lui commanda impérieusement de se coucher comme le postillon, et s'adressant aux femmes de chambre:

— Ne craignez rien, jeunes filles, leur dit-il, restez sur votre siége, et taisez-vous.

Un autre voleur avait ouvert la portière et baissé le marchepied.

— Madame, dit le chef, faites-moi l'honneur de me donner la main pour descendre de votre carrosse. Votre seigneurie n'aura pas à se plaindre de nous. Pour la galanterie et la *gentillezza,* nous pouvons rendre des points à des cardinaux.

— Messieurs, répondit la comtesse, le respect de ma personne est tout ce que je vous demande. Quant à l'argent et aux bagages, prenez-les; faites votre métier.

— Acceptez mon bras, madame, et promenons-nous un moment dans ces rochers tandis que mes gens visiteront le carrosse.

Le chef et la comtesse s'éloignèrent ensemble; mais sans doute la politesse de ces bandits n'était qu'une ruse infâme, car au bout d'un moment Elena poussa des cris plaintifs en appelant à son secours Francesco, qui ne bougea point. On entendit encore le hennissement d'un cheval, le bruit d'une petite voiture qui roulait sur les rochers d'un chemin de traverse, et puis plus rien! Le silence et la nuit régnaient seuls dans ce lieu sinistre.

— Ils sont partis, dit le postillon en se relevant.

Don Cicillo sortit lentement son visage de l'herbe mouillée. Il s'aperçut alors que les coffres fermés et le sac d'écus étaient sur le siége.

— Oh! s'écria le postillon, voilà des brigands d'une espèce nouvelle, qui enlèvent les dames et ne touchent pas à l'argent. Je ne m'étonne plus si leurs voix et leurs mines me sont inconnues. Ce n'est pas ainsi qu'on travaille à Terracine. Ces gens-là ne sont pas du pays.

— Il faudrait aller au secours de madame, dit une femme de chambre.

— Bah! répondit le postillon. Elle est bien loin à cette heure. Rentrons à la ville, et dormons puisque nous avons la vie sauve. Il

fera jour demain pour chercher la signora. Si c'était une montre ou une épingle de diamans, je vous conseillerais de n'y plus songer; mais une femme se retrouve toujours.

Ce langage, d'un bon sens évident, obtint l'assentiment général. L'équipage tourna bride et reprit le chemin de Terracine. Don Cicillo demanda un lit à l'*Albergo Reale* et s'endormit, rompu par les secousses de cette mémorable soirée. Le lendemain, à l'ouverture du bureau de police, il courut faire sa déposition; tandis qu'il s'étendait complaisamment sur les détails, le commissaire l'écoutait avec un sourire d'incrédulité.

— Quelle apparence, dit le magistrat, que des bandits aient oublié le butin pour s'emparer de la dame? Il y a là-dessous quelque mystère, mais je ne vois pas trace d'un vol. Si votre seigneurie veut m'en croire, elle prendra patience.

— Le rapt, répondit Cicillo, le rapt à main armée est un crime tout comme le vol, et votre devoir est de le poursuivre.

— On peut choisir entre deux partis, reprit le commissaire : se tenir tranquille et s'en rapporter au temps, qui est galant homme, comme on dit, et de plus grand sorcier, grand devineur d'énigmes; ou bien faire beaucoup de bruit et d'écritures, et mener les affaires à son de trompe. Le premier parti est le plus facile et le plus économique. Si votre seigneurie préfère le second, je suis prêt à l'adopter. Qu'elle me donne seulement trois sequins pour ma peine, deux écus pour mon secrétaire et six écus à distribuer à la maréchaussée. Je lui rendrai bon compte de cette somme, et dans quatre jours ou une semaine au plus, elle entendra parler de moi.

Sur les deniers de la comtesse, don Cicillo paya ce qu'on lui demandait.

— Voilà qui est bien différent, poursuivit le magistrat. La situation change du blanc au noir en un tour de main. Ah! messieurs les voleurs, vous enlevez les dames à présent, et peut-être pour les vendre aux pourvoyeurs de harems du Grand-Turc ou de ses pachas! Mais je vous montrerai que nous sommes en pays chrétien. Je verbaliserai, j'interrogerai, j'appréhenderai au corps, et si je ne vous découvre pas, j'ai là de quoi faire mettre en prison dix ou douze personnes plus ou moins suspectes et même innocentes. Seigneur Pizzicoro, retournez à Rome et attendez-y les effets de mon zèle. Bientôt la police centrale recevra un des rapports les plus beaux que j'aie jamais rédigés.

Un peu rassuré par ces bonnes promesses et plein de confiance dans la justice de son pays, don Cicillo se reposa un jour à Terracine. Il reprit ensuite le chemin de Rome avec les deux femmes de chambre. Cette fois il s'assit dans la berline à la place d'honneur,

et voyagea sans se presser, en s'arrêtant la nuit, de peur d'un nouvel accident. Par mesure de prudence, il dormit à Albano, et ne rentra au palais Corvini que le troisième jour après midi. Au bruit du carrosse, les domestiques arrivèrent dans la cour pour porter les bagages.

— Ah! mes amis, leur dit Francesco, que de larmes vous allez verser! *Quante lagrime! quanti sospiri!* O maison désolée!

— Madame la comtesse vous attendait hier, interrompit un laquais.

— Hein? madame la comtesse...

— Elle est là-haut, dans le petit salon. Ses femmes de chambre lui ont bien manqué.

Don Cicillo courut tout palpitant jusqu'au petit salon. Il en poussa la porte et s'arrêta sur le seuil, comme pétrifié d'étonnement. Un tableau gracieux s'offrit à ses regards effarés. Mollement étendue dans un hamac, la tête posée sur sa main droite, comme la Cléopâtre, les yeux à demi fermés, Elena semblait sommeiller. Près d'elle, Orazio, assis dans un fauteuil, les jambes croisées, une main sur le bord du filet, tenant un petit livre de l'autre main, récitait en cadence un sonnet de Monti et balançait doucement le hamac, comme le berceau d'un enfant. Don Cicillo contemplait cette image du *far niente*.

— C'est vous, mon ami? lui dit Elena d'une voix langoureuse. Vous êtes resté bien longtemps en route.

— Je vous cherchais, comtesse. Après l'effroyable événement...

— Ah! la rencontre de Terracine. Eh bien! dites-moi un peu ce que vous avez fait depuis.

— Comtesse, racontez-moi plutôt par quel miracle vous avez échappé à vos infâmes ravisseurs.

— Rien de plus simple, mon ami, dit Elena : j'ai payé au chef des brigands la rançon qu'il a exigée.

— Et comment se fait-il que je vous retrouve ici?

— L'envie d'aller à Naples m'est sortie de la tête.

— Qui donc vous a ramenée à Rome?

— Les brigands eux-mêmes. Je ne puis nier que pour des ennemis de la société, ils se sont conduits galamment.

— Fort bien. J'ai donné de l'argent au commissaire de police de Terracine pour faire des perquisitions, et j'espère que ces galans gentilshommes sont au cachot à cette heure.

— Oh! que non. Le commissaire aura pris l'argent, je n'en doute pas; mais il ne se fatiguera point à chercher des gens qui se cachent. Je suis charmée de vous voir, cher Francesco, parce que j'avais besoin de mes caméristes, de Marietta surtout, qui est une fille intelligente. Elle aura eu grand'peur sans doute.

— Madame, rien ne pourrait vous donner l'idée de notre désespoir, quand nous avons reconnu que ces misérables vous avaient enlevée.

— Pauvre Marietta! C'est fini. Me voici à la maison, fort contente, en bonne santé, parfaitement guérie de mon humeur vagabonde... A propos, cher Francesco, j'ai oublié d'avertir mes amis de mon retour. Faites-moi le plaisir d'aller leur dire qu'ils trouveront ce soir le thé servi comme à l'ordinaire. Ne leur parlez pas de nos aventures. Je déteste les bavardages. Je suis revenue parce qu'il me convenait de revenir. Et vous, marquis, recommencez la lecture de ce joli sonnet.

Don Cicillo employa le reste du jour à courir toute la ville pour convoquer les habitués du palais Corvini. A la nuit close, il se rendit au logis maternel. Dame Barbara le saisit par le cou en pleurant de joie, et l'accabla de questions et de caresses.

— Ne m'interrogez point, ma tante, répondit le jeune homme. Sachez seulement que je vous suis rendu sain et sauf après des aventures que le roman rejetterait comme invraisemblables.

— Mon fils, dit la vieille Susanna, il y a dans votre roman une chose plus belle et plus étonnante que les aventures : c'est l'admirable caractère du héros. Ne craignez pas les questions indiscrètes. Vous avez une mère et une tante dignes de vous.

Don Cicillo demanda plusieurs fois dans les bureaux de la police centrale si l'on avait reçu le fameux rapport du commissaire de Terracine; mais on ne sut point ce qu'il voulait dire. La comtesse avait deviné juste. Aussitôt après le départ du plaignant, le magistrat vigilant avait serré dans un tiroir écus et sequins, et il n'avait pas plus songé à la dame enlevée qu'à l'autre Hélène, si méchamment ravie par Pâris au feu roi Ménélas.

Les habitués du palais Corvini, un moment dispersés par l'orage, retrouvèrent au thé académique les plaisirs calmes de l'habitude. La comtesse, égayée par Orazio, reprit sa bonne humeur. Francesco, rentré dans son emploi de factotum, vivait heureux de priviléges qu'on n'eût point osé lui disputer; cependant son bonheur fut troublé par un jeu cruel du hasard. Le carnaval était près de finir; Elena voulut assister au dernier bal masqué du théâtre Apollo : elle envoya retenir une loge et s'y rendit accompagnée de quelques amis. Pendant la première moitié de la soirée, selon l'usage italien, les dames en toilettes et le visage découvert attendaient les visites des personnes masquées. Les hommes, sous toutes sortes de déguisemens, couraient de loge en loge. Dans celle de la comtesse, on vit paraître un brigand de Salvator Rosa, imitant le langage des Abruzzes et qui présenta l'orifice d'une espingole de bois à Francesco, en lui criant

d'un ton tragi-comique : — Seigneur voyageur, le ventre à terre, ou vous êtes mort!

Au geste, à l'accent et au son de la voix, don Cicillo reconnut l'infâme ravisseur d'Elena. Il conçut aussitôt la pensée de s'attacher aux pas du brigand et de le livrer à la justice. Dans ce dessein, il sortit de la loge et prit à la hâte un domino. Il vit le voleur se donner des airs de gentilhomme, parler aux dames, se mêler de les intriguer, puis enfin se reposer dans un coin de la salle et ôter son masque pour s'essuyer le visage avec son mouchoir. Don Cicillo eut un sursaut d'étonnement. Le marquis Orazio et le brigand ne faisaient qu'une seule et même personne! Bouleversé par cette étrange découverte, Francesco reporta son déguisement au vestiaire et quitta le bal pour se plonger dans les réflexions les plus sombres. L'aventure de Terracine lui apparut sous un jour nouveau. N'était-ce pas une entreprise amoureuse, et ne pouvait-on croire qu'elle avait fini par la connivence de la dame avec son ravisseur? Tout s'expliquait ainsi : le désintéressement des bandits, le tableau gracieux du petit salon, le silence et l'immobilité du commissaire. Pour la première fois, don Cicillo osait faire des conjectures et juger les choses par lui-même, — situation entièrement neuve et toujours accablante pour un homme d'un caractère faible; — il lui sembla que le piédestal élevé jusqu'aux nues à la divine Elena s'écroulait avec un épouvantable fracas. L'infortuné succombait écrasé sous les débris de son idole. Blessé comme Achille en un point vulnérable, il rentra chez lui avec un accès de fièvre.

L'envie est un mauvais chemin pour atteindre à l'amour, et pourtant elle y peut conduire. En pensant au bonheur du marquis, don Cicillo éprouva une sorte d'exaltation, un désir vague de parler aussi à son Elena un autre langage que celui de tous les jours. Une révolution complète s'était opérée en quelques heures dans ses sentimens. Il résolut d'ouvrir son cœur, dût-il expier son audace par une disgrâce. L'occasion s'offrit dès le lendemain du bal. La comtesse, dans le petit salon, se plaignit du froid et pria Francesco de mettre une bûche au feu.

— Une bûche! s'écria-t-il, ô Elena! pour vous, je me mettrais au feu moi-même.

— Êtes-vous fou? demanda la comtesse.

— Peut-on, répondit Cicillo en s'animant davantage, peut-on conserver sa raison près de vous, ô Elena?

— Faites-moi le plaisir de vous taire, interrompit la dame. Vous êtes mon ami, mon secrétaire, mon factotum; mais si vous vous échappez jusqu'à vouloir jouer l'amoureux, je vous mettrai à la porte. Brisons là, cher Francesco; revenez à vous, et soyez tel que

je vous ai toujours connu : un garçon raisonnable. A cette condition, je vous pardonne votre équipée.

Enivré par la hardiesse de ses débuts, don Cicillo conçut une haute opinion de lui-même, et tout en promettant d'être plus sage à l'avenir, il crut sentir l'amour germer et se développer dans son cœur. Depuis le grand jour où une bûche avait servi de prétexte à l'explosion de ses sentimens, la vanité ne fut plus le seul mobile de sa servitude volontaire. Dans les mille détails de sa charge, il trouva le moyen de témoigner une ardeur, un zèle qui prenaient les apparences de la passion et du reproche. Il attendit ainsi l'heureux effet du temps et de ses aveux téméraires. Dame Susanna et la vieille tante admiraient la discrétion et l'amour chevaleresque de leur fils et neveu. Gennariella, moins enthousiaste, demandait au ciel que le cœur d'Elena restât toujours de bon et solide marbre, et quand elle voyait le *patito* se glorifier de ses priviléges, elle soupirait en répétant : — Ah! don Cicillo, si vous étiez un autre homme!

Une lettre, cachetée de noir, vint annoncer un matin que le vieux comte Corvini était mort à Florence dans une maison de santé. La comtesse fit appeler aussitôt Francesco. — Mon ami, lui dit-elle, vous m'êtes attaché depuis trop longtemps pour que je vous laisse ignorer mon état et mes projets. Je suis veuve, et je vais prendre un nouvel époux.

— Dieu juste! pensa don Cicillo; la récompense s'est fait attendre, mais elle arrive enfin.

— Et ce nouvel époux, reprit la comtesse, est le marquis Orazio.

Pour la seconde fois, Phaéton foudroyé roulait du haut de son char dans la poussière : il ne s'en releva plus. A l'expiration du délai exigé par la loi, Elena épousa Orazio. En trois ans, elle devint mère de deux jolies petites filles. On ne saurait s'imaginer en France jusqu'où peut aller l'esclavage d'un *patito;* celui de Francesco ne s'éteindra qu'avec sa vie. Dame Susanna persiste seule à croire que des considérations de famille et de fortune ont obligé la belle Elena à contracter ce second mariage contre son gré. Douze ans se sont écoulés depuis ces événemens. Si le lecteur désire connaître don Cicillo, il pourra le rencontrer tous les jours, vers deux heures, dans les allées de la villa Borghese, accompagnant les deux petites filles de la marquise, et remplissant avec une intelligente sollicitude les fonctions de bonne d'enfans.

PAUL DE MUSSET.

PHYSIOLOGIE COMPARÉE

LES MÉTAMORPHOSES.

II.

MÉTAMORPHOSE PROPREMENT DITE.

I. — MÉTAMORPHOSES DES PAPILLONS.

Dans la première partie de ce travail (1), nous avons vu comment le germe d'un vivipare, avant de quitter ses enveloppes et le sein de sa mère, c'est-à-dire avant de naître, se transforme en un animal capable de résister aux influences du monde extérieur. Toutes les espèces ovipares nous présenteraient des faits analogues et essentiellement les mêmes au fond. A en juger par les observations déjà recueillies, toujours un blastoderme, formé à la surface du jaune ou vitellus, se montre comme le point de départ de l'organisme, et celui-ci, revêtant des formes et des proportions transitoires, se compliquant de plus en plus, arrive au terme du développement ovarique à travers les variations successives, tantôt de l'ensemble, tantôt de quelques parties; mais au moment de l'éclosion les nouveau-nés se partagent en deux groupes distincts. Les uns ressemblent à leurs père et mère; les autres n'ont souvent aucun rapport avec leurs parens. Pour reproduire complétement le type originel,

(1) Voyez la livraison du 1er avril dernier.

les premiers n'ont qu'à grandir en se prêtant à des modifications équivalentes à celles que nous avons trouvées chez les mammifères et chez l'homme lui-même; les seconds doivent se modifier parfois presque du tout au tout. Après avoir eu dans l'œuf leur part de *transformations*, ceux-ci doivent, hors de l'œuf, subir des *métamorphoses*.

Afin de fixer les idées et de nous donner un terme de comparaison, voyons d'abord en quoi consiste ce phénomène chez les insectes où il a été le plus anciennement connu, le plus complétement étudié. Prenons pour exemple les lépidoptères, vulgairement appelés les papillons, et choisissons parmi eux une des espèces les plus communes, le papillon, ou mieux la piéride du chou (*pieris brassicæ*), dont nous pourrons faire l'histoire à peu près complète en réunissant les faits recueillis par divers observateurs.

Tous nos lecteurs ont rencontré dans les jardins, dans la campagne, ces papillons à corps noir, aux antennes annelées de blanc, aux ailes blanches en dessus, jaunâtres en dessous, marquées de taches noires dont le nombre et la position distinguent les sexes. Souvent ils ont vu, vers les mois d'août et de septembre, ces insectes voltiger deux à deux, tantôt se poursuivant tour à tour, tantôt comme tourbillonnant l'un autour de l'autre et paraissant se combattre. Peut-être alors ont-ils cru à une véritable lutte. Il n'en est rien pourtant; ce sont au contraire les préludes d'amours que Réaumur a suivis, décrits et figurés dans toutes leurs phases avec ce talent d'observation qui allait chez lui jusqu'au génie (1). Le mâle est pressant; la femelle résiste et fait la coquette. Elle finit par se poser; mais ses ailes relevées, étroitement appliquées l'une à l'autre, recouvrent le corps tout entier. Le mâle voltige quelque temps autour d'elle, puis, comme s'il avait pris son parti, il part et s'éloigne parfois jusqu'à perte de vue; mais ce n'est évidemment qu'une feinte. Dès que la femelle entr'ouvre ses ailes et découvre son corsage, on le voit revenir à tire d'ailes, souvent en vain, car à son approche les ailes se rejoignent, et les agaceries, les poursuites, les refus, les départs simulés recommencent de plus belle. Ces jeux durent parfois plus d'une demi-heure, ce qui est beaucoup dans une vie de papillon. Quand ils ont pris fin, la femelle va déposer sur quelque feuille de chou les œufs au nombre de plusieurs centaines qu'elle porte dans son sein. Ces œufs ressemblent à de petites pyramides trois ou quatre fois aussi hautes que larges, creusées de cannelures profondes, que séparent des côtes arrondies et finement guillochées. La piéride les

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, t. I, 1734. Cet ouvrage, en six gros volumes in-4°, accompagnés d'un nombre immense de planches, est un véritable monument resté jusqu'à ce jour sans égal dans son genre.

dispose artistement à côté les uns des autres, et, solidement collés par la base, ils restent ainsi livrés à mille hasards. L'immense majorité périt sans doute, mais toujours quelque couvée arrive à bien et assure la conservation de l'espèce.

De ces œufs, chacun le sait, sort une espèce de ver, une *chenille*, qui pour devenir *papillon* devra passer par l'état intermédiaire de *chrysalide*. Suivons-la dans cette série de modifications en commençant par les changemens extérieurs.

L'œuf pondu par notre piéride est bien plus petit qu'un grain de millet, et au moment de l'éclosion la chenille est d'une taille proportionnée; parvenue au terme de sa croissance, elle a acquis à peu près quatre centimètres de long sur cinq millimètres de large et quatre d'épaisseur. On voit combien est énorme la différence de volume entre ces deux termes et avec quelle rapidité s'effectue ici l'accroissement, qui de plus semble ne pas être continu et graduel comme chez la plupart des autres animaux. On dirait qu'il se fait brusquement et par ressauts à chacune de ces crises que l'on désigne sous le nom de *mues*. En effet, après sa sortie de l'œuf, la jeune chenille mange avec une voracité que ne connaissent que trop les jardiniers, et pourtant son volume ne change pas. Au bout de quelques jours, ce gros appétit s'arrête; la chenille devient languissante, ses couleurs pâlissent, sa peau semble se dessécher. L'animal cherche alors un abri. Si on le suit dans cette retraite, on le voit se cramponner fortement au sol, gonfler et contracter alternativement son corps en se contournant en tout sens, s'arrêter par momens comme épuisé, puis recommencer de plus belle. Parfois des heures entières se passent avant qu'on puisse reconnaître le but de ces fatigantes manœuvres; mais enfin la peau éclate vers le second ou le troisième anneau, et la fente se prolonge sur la ligne médiane jusqu'aux deux extrémités. A ce moment, la chenille dégage sa tête d'abord, puis le reste du corps, et apparaît couverte d'une peau nouvelle, flexible et plus vivement colorée que jamais. En même temps sa taille a considérablement augmenté, et il ne serait plus possible de la faire rentrer dans ce fourreau qui l'enveloppait quelques minutes auparavant. Ses organes progressivement accrus, mais tassés et comprimés par l'ancienne peau, se sont subitement mis au large et ont pris leur véritable volume comme par un effet d'élasticité.

Le phénomène de la mue se reproduit plusieurs fois jusqu'au moment où la chenille a atteint sa taille et ses caractères définitifs. A cette époque, on ne distingue dans notre insecte que deux régions, une tête et un corps. La tête est petite, d'un bleu piqueté de noir, les tégumens en sont comme cornés, et portent six petits yeux sim-

ples, isolés les uns des autres. Comme chez toutes les chenilles, la bouche est construite de manière à pouvoir couper et mâcher les feuilles parfois coriaces du chou et des autres crucifères. Elle est armée latéralement d'une paire de *mandibules* cornées très solides et d'une paire de *mâchoires* plus faibles que recouvrent en partie une large *lèvre supérieure* et une *lèvre inférieure*. Sur le milieu de celle-ci, on aperçoit un petit organe allongé, tubulaire, percé d'un orifice microscopique. Cet organe est la *filière* qui sert à l'animal à façonner les fils. Le corps de la chenille est composé de douze anneaux à peu près pareils, dont l'ensemble est presque cylindrique. Il est d'un gris jaunâtre ou verdâtre, rayé d'un bout à l'autre par trois bandes jaunes, et semé de points noirs. Ces points sont autant de petits tubercules dont chacun porte un poil blanc visible seulement à la loupe. Huit paires de pattes aident aux mouvemens de l'animal. Comme chez toutes les chenilles, ces pattes sont de deux sortes. Les trois premières de chaque côté sont coniques, articulées et terminées par un ongle unique : ce sont les *pattes écailleuses* ou *vraies pattes*. Toutes les autres sont appelées *pattes membraneuses* ou *fausses pattes*. Celles-ci ressemblent à de gros tubercules tronqués à leur extrémité, qui est garnie d'une couronne de petits crochets. Ce qu'elles ont de plus remarquable, c'est que la chenille les meut en tout sens, les fait saillir au dehors ou les retire à l'intérieur du corps, de manière à ce qu'on puisse à peine distinguer la place qu'elles occupent. Enfin, pour terminer cette esquisse de notre chenille, ajoutons qu'elle porte de chaque côté et sur autant d'anneaux dix petites ouvertures entourées d'un cercle brun : ce sont les *stigmates* qui servent à introduire l'air dans l'appareil respiratoire dont il sera question plus loin.

La piéride du chou, à l'état de chenille, a pris d'ordinaire toute sa croissance vers les mois d'octobre et de novembre. Alors elle se prépare à sa première métamorphose en cessant de manger, en vidant complétement son tube digestif, puis elle gagne quelque creux d'arbre ou quelque trou de muraille, et dès qu'elle a découvert un lieu convenable, elle commence ses préparatifs. Cette chenille n'a pas, comme le ver-à-soie, à filer un cocon qui la cache et la protége; bien au contraire, elle se métamorphose en l'air. Elle commence donc par plafonner le point qu'elle a choisi de fils croisés en tout sens. Cette couche de soie, à la fois très fine et très forte, fournit un point d'appui solide à ses jambes postérieures. Alors, recourbant sa tête et son corps en arrière jusque vers le milieu du dos, à la façon d'un saltimbanque qui *crampe en cerceau*, elle attache un premier fil sur un des côtés, le conduit et le fixe sur le côté opposé, et recommence le même manége jusqu'à ce qu'elle ait formé une espèce de sangle composée

d'une cinquantaine de brins. Cela fait, elle se redresse et mue pour la dernière fois; mais l'animal qui sort de la peau rejetée n'est plus une chenille, c'est une chrysalide qui, soutenue par les crochets de sa queue et par la sangle dont nous venons de parler, reste suspendue horizontalement au plafond de sa retraite, à peu près comme le sont dans nos cabinets d'histoire naturelle les poissons ou les reptiles trop grands pour trouver place dans les armoires.

Notre piéride, sous sa nouvelle forme, ne ressemble guère à ce qu'elle était auparavant. La peau, comme vernie par un liquide visqueux sécrété au moment de sa métamorphose et très promptement desséché, est coriace et presque cornée. Elle a pris une teinte cendrée, et partout elle est piquetée de jaune et de noir. Le corps a gagné en épaisseur, en revanche il s'est raccourci d'un bon tiers. Au lieu d'être d'un bout à l'autre composé d'anneaux à peu près semblables, il se partage en deux régions distinctes, dont la postérieure, courte et conique, est seule annelée, tandis que l'antérieure présente sur le dos une espèce de carène, et en avant une sorte d'éperon. Au premier coup d'œil, la tête, les pattes, semblent avoir entièrement disparu. Pourtant, en y regardant de plus près, on aperçoit à la partie antérieure des crêtes arrondies, des saillies disposées régulièrement. Sachant ce que deviendra plus tard cette masse encore inerte, on croit distinguer sous la peau, ou mieux sous l'enduit qui la recouvre, la trace de ces organes, celle de la trompe, des antennes, des ailes, à peu près comme on voit se dessiner confusément les formes d'une momie sous leur couche de bandelettes, — et il en est bien ainsi. Vers la mi-printemps ou au commencement de l'été, la piéride subit sa seconde métamorphose. Son enveloppe se fend sur le dos; de ces crêtes, de ces saillies sortent, comme d'autant d'étuis, les organes qu'elles renfermaient : l'animal se dégage bientôt en entier, et cette peau de chrysalide livre passage au papillon. Dans les premiers momens, les pattes encore molles peuvent à peine le soutenir; les ailes, plissées en zigzags microscopiques, sont courtes, épaisses et impropres au vol; la trompe s'étend en droite ligne, et les deux moitiés en sont souvent séparées; mais en peu de temps, sous l'action de l'air, les liquides surabondans s'évaporent, les jambes s'affermissent, la trompe s'ajuste et s'enroule, les ailes se déploient, et l'insecte, jadis rampant, puis immobile, s'envole vers quelque fleur voisine où il fait son premier repas.

Voyons en peu de mots, et autrement qu'en poète ou en homme du monde, ce qu'est devenu le petit ver sorti de l'œuf de notre piéride.

Le corps, presque partout couvert de poils qu'on aperçoit aisément à l'œil nu, présente trois régions bien distinctes, séparées par

de profonds étranglemens, savoir, la tête, la poitrine ou *thorax*, et le ventre ou *abdomen*. La tête est petite et porte en avant deux longues cornes mobiles ou *antennes*, articulées, terminées en massue, et dont il n'existait aucune trace dans la chenille. Les petits *yeux simples* existent toujours, mais de plus on trouve de chaque côté une grosse masse arrondie, à surface comme treillissée. Ce sont les *yeux composés*, dont chaque facette est un œil véritable, ce qui, d'après les observations de plusieurs naturalistes, porte à trente mille environ le nombre des organes de vision. La bouche, qui ne doit plus ni couper ni mâcher, mais seulement sucer, s'est appropriée à sa destination nouvelle. A peine découvre-t-on quelques vestiges des lèvres supérieure et inférieure, ainsi que des mandibules. Les mâchoires se sont prodigieusement allongées; la corne qui les revêtait a disparu, et des muscles extenseurs et fléchisseurs se sont développés dans leurs parois. Chacune d'elles présente intérieurement un canal où pénètrent des nerfs et des trachées, et sur sa face interne une gouttière profonde. En s'appliquant l'une à l'autre, en réunissant exactement les bords de leurs gouttières, les mâchoires forment une sorte de tube aussi long que le corps entier, et qui se continue avec la bouche. Naguère instruments de mastication, elles se sont changées en une trompe que l'insecte enroule ou déroule à son gré, qui lui permet d'aller jusqu'au fond du calice chercher et aspirer le suc des fleurs comme avec un chalumeau.

La poitrine ou thorax porte les pattes et les ailes. Les premières répondent aux pattes écailleuses de la chenille, mais on sait combien peu elles leur ressemblent. Autant celles-ci étaient courtes et massives, autant celles du papillon sont fines et déliées. La composition en est aussi bien différente. On y reconnaît cinq parties distinctes, et la dernière, le *tarse*, est elle-même composée de cinq articles et d'une paire de crochets. Les ailes, au nombre de quatre, sont attachées par paires sur les côtés du dos. Chacune d'elles s'articule avec les parties solides du thorax par l'intermédiaire d'une chaîne de pièces cornées, qui, réunies par de forts ligamens et munies de muscles puissans, permettent à cette rame aérienne de déployer autant de souplesse que de force dans les mouvemens. De cette base partent en divergeant quatre nervures principales, qui se ramifient bientôt, et, comme autant de baguettes cornées, soutiennent les membranes alaires. Malgré leur solidité, ces nervures sont creuses et renferment des trachées ou canaux aériens, qui atteignent ainsi jusqu'à la marge de l'organe. Deux membranes, d'une finesse extrême et d'une transparence parfaite, collées l'une à l'autre, tapissent les nervures en dessus et en dessous. C'est sur elles que sont implantées, comme les plumes dans la peau de l'oiseau, les petites

écailles qui donnent aux ailes de la piéride et à celles des autres papillons leurs couleurs caractéristiques. De ces ailes, de toutes leurs dépendances, la chenille en naissant ne possédait pas même l'apparence.

L'abdomen, qui correspond à la partie postérieure de la chenille, a perdu toutes ses fausses pattes. A cela près il a peu changé : la forme générale s'est quelque peu modifiée, les couleurs ne sont plus les mêmes; mais il est toujours divisé en anneaux assez distincts, et ceux-ci sont au nombre de sept.

Avant d'aller plus loin, faisons ici une remarque très importante. Ces mues, ces métamorphoses, tous ces changemens, si brusques en apparence, ne le sont pas en réalité. Sous la vieille peau, sous l'enveloppe qui sera rejetée, à l'intérieur même des membres qui doivent disparaître ou se transformer, se préparent peu à peu les nouveaux tégumens, se dessinent les formes futures, s'organisent les appareils qui vont devenir nécessaires. Au moment de la métamorphose comme à celui de la mue, il n'y a, à vrai dire, qu'un changement d'habit. Quelques jours avant chaque mue, fendez avec précaution la peau bien vivante encore de la chenille, et déjà vous trouverez au dessous celle qui doit prendre sa place. Faites de même avant la transformation de la chenille en chrysalide, et vous découvrirez des rudimens d'ailes et d'antennes. Coupez à cette époque les pattes écailleuses, et quand la chrysalide deviendra papillon, celui-ci naîtra estropié. Nous reviendrons plus loin sur ces faits. Disons ici seulement qu'il n'y a rien de soudain dans les métamorphoses de notre piéride, que pas plus ici qu'ailleurs la nature *ne fait de sauts*. Nous allons voir l'étude anatomique confirmer cette conclusion, que l'examen extérieur à lui seul permettrait de regarder comme démontrée.

Laissons de côté les changemens internes, dont les détails précédens suffisent pour faire pressentir l'existence. Ne parlons ni des muscles sous-cutanés, ni de ceux qui mettaient en jeu l'appareil masticateur, les fausses pattes, etc., et qui se sont atrophiés ou ont disparu avec ces organes. Oublions également tous ceux qui ont dû naître pour s'approprier à la forme nouvelle des pattes et pour mouvoir les ailes. Ne nous inquiétons pas des centaines de troncs et de filets nerveux, des branches et des ramuscules de trachées qui ont dû forcément paraître ou disparaître avec les parties qu'ils animent et vivifient. Bornons-nous à suivre rapidement Hérold dans ses recherches sur les métamorphoses de quelques grands appareils, et surtout dans celles qui touchent au système digestif et aux centres nerveux (1).

(1) *Entwickelungsgeschichte der Schmetterlinge*, 1815. Dans ce beau travail, qui peut encore aujourd'hui servir de modèle, l'auteur a pris pour exemple spécial la piéride dont nous avons parlé jusqu'ici.

Dans la chenille de notre piéride, qu'elle vienne de sortir de l'œuf ou qu'elle soit prête à se transformer, l'appareil digestif est assez simple. Le canal alimentaire commence par un *œsophage* très court et très large; il se termine par un intestin qui présente les mêmes caractères, et que l'on a quelque peine à diviser en deux régions. Entre les deux se trouve un estomac proportionnellement énorme, cylindrique, occupant à lui seul la plus grande partie de l'intérieur du corps. A ces organes principaux se rattachent en avant deux glandes salivaires, en forme de tubes longs et entortillés, en arrière six canaux biliaires très développés qui représentent le foie. On voit en outre aboutir dans la bouche et à la filière dont nous avons parlé plus haut deux organes semblables à des manchons, sinueux, étendus jusqu'en arrière le long de l'estomac, et qui sont chargés de sécréter la soie. On voit que tout dans cet appareil est disposé de façon à extraire les sucs nourriciers de grandes masses d'alimens peu substantiels et à peine préparés par une grossière mastication.

Aussitôt après que la chenille s'est métamorphosée en chrysalide, des changemens se manifestent; dès le second jour, ils sont considérables. L'œsophage s'est rétréci et allongé; l'intestin, en se modifiant de la même manière, s'est partagé nettement en deux régions; l'estomac a perdu près d'un quart de sa longueur et au moins moitié de son diamètre; les glandes salivaires, les cæcum biliaires commencent à se raccourcir; les organes sécréteurs de la soie diminuent. Au huitième jour, l'ensemble du tube digestif rappelle exactement un fuseau de fileuse à demi garni de fil et chargé du plomb destiné à le lester. L'œsophage représente le haut de ce fuseau; l'estomac répond au fil enroulé, l'intestin grêle à la queue du fuseau, et le gros intestin au plomb. En même temps les glandes salivaires, les cæcum biliaires se sont réduits des deux tiers, et les canaux sécréteurs de la soie ressemblent à deux fils très grêles. Tant que dure l'hivernage, c'est-à-dire pendant cinq ou six mois, le travail modificateur est suspendu; mais il recommence avec les beaux jours, et se prolonge jusque chez l'insecte arrivé à l'état parfait. Bientôt les canaux soyeux ont totalement disparu; les glandes salivaires n'existent plus qu'en vestige; l'estomac, tout en conservant sa dernière forme, a encore diminué, mais en revanche il s'est formé une poche nouvelle, le *jabot*, tour à tour destinée à faciliter la succion et à mettre en réserve les liquides sucrés recueillis par cet acte. En outre, les deux régions intestinales se sont de plus en plus accusées, et le gros intestin a gagné une poche accessoire qui n'existait pas auparavant.

Passons au système nerveux. Chez les annelés en général et par conséquent chez les insectes à tout état, cet appareil est formé de deux parties principales. Dans la tête, au-dessus de l'œsophage, se trouve le *cerveau*. Dans le reste du corps, d'autres masses nerveuses

appelées *ganglions* sont placées au-dessous du tube digestif et composent la *chaîne ganglionnaire*. Le cerveau est relié au premier ganglion, celui-ci au second, etc., par des filets de communication appelés *connectifs*. Dans notre chenille, chaque anneau du corps possède un ganglion, et par conséquent on en compte douze en tout, disposés à des distances sensiblement égales à l'exception des deux premiers qui sont moins éloignés. Le cerveau très petit se compose de deux lobes lisses joints obliquement et ne fournit que quelques grêles filets nerveux.

Deux jours après la transformation en chrysalide, la chaîne a perdu le quart de sa longueur, et divers mouvemens de séparation et de concentration se manifestent. Certains ganglions semblent marcher l'un vers l'autre, d'autres paraissent au contraire s'éloigner. Dès le huitième jour, la chaîne est raccourcie de moitié. Au quatorzième, le premier ganglion et le cerveau se sont rapprochés de manière à entourer presque immédiatement l'œsophage avec leurs connectifs; le quatrième et le cinquième ganglion sont soudés; le sixième et le septième sont à peine marqués. Alors survient le temps d'arrêt causé par l'hivernage. Puis le mouvement recommence, et quand il s'arrête, bien après la dernière transformation apparente de la piéride, on ne trouve plus que huit ganglions. Le second et le troisième, le quatrième et le cinquième se sont fondus ensemble de manière à former deux grosses masses très rapprochées et placées dans la poitrine; le sixième et le septième ont complétement disparu, et la place qu'ils occupaient n'est plus marquée que par l'origine des nerfs; les cinq derniers n'ont subi que peu ou point de changement. Enfin le cerveau lui-même a presque doublé de volume, ses lobes sont maintenant placés en travers, et chacun d'eux donne naissance à un énorme nerf optique correspondant à un œil composé (1).

Les changemens qu'éprouvent les appareils de la circulation et de la respiration sont loin d'avoir été étudiés avec autant de détail que

(1) Pour cette courte revue des transformations que subissent les centres nerveux, nous avons choisi l'ouvrage d'Hérold, parce que les recherches de cet auteur portent sur l'ensemble du développement d'une espèce dont nous pouvions compléter l'histoire, grâce aux travaux de Réaumur; mais les personnes curieuses d'approfondir l'étude du système nerveux des insectes devront consulter avant tout les mémoires consacrés à ce sujet par Newport, naturaliste anglais, prématurément enlevé à la science. Son travail sur le système nerveux du sphinx du troène (*sphinx ligustri*) est un vrai chef-d'œuvre d'investigation intelligente, de démonstration précise, de déductions vraiment scientifiques. Il a suivi non-seulement jour par jour, mais heure par heure, dans certains cas, les modifications de cet appareil dans l'espèce qui faisait le but principal de ses études, et dans le papillon de l'ortie (*p. urticæ*). Il montre, par exemple, qu'il suffit d'une heure pour amener dans la forme du cerveau, dans le volume et la disposition des nerfs optiques, des changemens très appréciables. (*On the nervous system of the sphinx ligustri. — Philosophical Transactions*, 1832.)

les précédens. Cette espèce de négligence tient peut-être à l'extrême simplicité du premier autant qu'à l'extrême complication du second. Dans notre chenille comme chez tous les insectes, la circulation est presque entièrement lacunaire. Chez elle comme chez le papillon, le cœur seul existe, ou mieux est représenté par un long canal divisé en plusieurs chambres et étendu d'une extrémité à l'autre du corps. Quand celui-ci se raccourcit, il en est nécessairement de même pour le *vaisseau dorsal*, qui doit en outre devenir de plus en plus sinueux à mesure que les régions du corps se prononcent et se séparent davantage. Cette dégradation des organes de circulation est compensée par le développement et la diffusion des organes respiratoires. Ceux-ci portent le nom de *trachées;* ils communiquent avec le dehors par les stigmates dont nous avons parlé, et consistent sans doute, dans notre chenille comme dans toutes les autres, en deux grands troncs latéraux allant d'un bout à l'autre du corps et donnant naissance à une multitude infinie de branches, de rameaux, de ramuscules qui atteignent partout, pénètrent dans les moindres cavités et tapissent les organes les plus ténus. Dans tous les insectes qui volent arrivés à l'état parfait, et par conséquent dans le papillon de notre piéride, cet appareil se complique en outre de grandes poches aériennes qui donnent au corps plus de légèreté. D'après les observations de Newport, c'est chez la chrysalide seulement que ces poches naissent et grandissent avec une rapidité proportionnelle à celle du développement général (1). Elles doivent donc, chez la piéride, commencer à paraître au moment de la métamorphose, se former à moitié avant l'hiver, demeurer stationnaires pendant cette saison, et n'acquérir leurs dimensions définitives que peu de temps et même après la dernière métamorphose.

Les appareils dont nous avons parlé jusqu'ici ont tous pour fonction d'assurer la conservation de l'individu. Aussi, au moment où l'insecte sort de l'œuf, tous sont prêts à entrer en exercice. Il n'en est pas de même des organes destinés à assurer la conservation de l'espèce. Tant que la piéride est à l'état de chenille, ceux-ci sont tellement peu développés, tellement méconnaissables, qu'il a fallu les recherches les plus approfondies d'Hérold pour en démontrer l'existence. Cinq mois encore après la tranformation en chrysalide, ces organes sont entièrement rudimentaires. Ce n'est qu'au dernier moment, et lorsque le papillon est sur le point de paraître, qu'ils commencent à se caractériser par leurs produits, et dans l'insecte parfait seulement ils acquièrent leur développement entier. Ainsi cet appareil, qui à l'état complet caractérise, chez les vertébrés et les oiseaux

(1) *On the respiration of insects. — Philosophical transactions*, 1836.

par exemple, une simple époque de la vie, distingue ici tout un état particulier de l'être. On voit que sa signification physiologique acquiert par cela même une valeur beaucoup plus grande, et nous verrons plus tard cette importance grandir bien davantage encore.

Dès à présent, nous avons à signaler un fait très significatif, et qui se rattache à cet ordre de considérations. La femelle de notre piéride meurt presque aussitôt après avoir déposé ses œufs, et le mâle l'a déjà précédée dans la tombe. Pour eux comme pour presque tous les insectes, le mariage est mortel, et leur existence cesse dès qu'ils ont assuré celle de leur postérité. Qu'une cause quelconque vienne empêcher l'accomplissement des actes nécessaires pour atteindre ce but final, et leur vie, normalement si courte, sera prolongée au-delà de tout ce qu'on pourrait prévoir. Parfois quelques papillons viennent au jour à la fin de l'automne; la température déjà froide retarde leur développement, et l'hiver arrive avant qu'ils aient pu se livrer à leurs amours. Ils se retirent alors sous quelque abri, traversent la mauvaise saison tout entière, et reparaissent au printemps. Grâce à cette virginité accidentellement gardée, leur vie, au lieu de se borner à quelques semaines, se trouve durer plusieurs mois.

II. — MÉTAMORPHOSES DES INSECTES EN GÉNÉRAL.

Nous venons de suivre un insecte dans le cours entier de son existence. En soumettant à une étude semblable un grand nombre d'espèces prises dans chaque groupe, nous arriverions aisément à concevoir le *type virtuel* de cette classe. Pour nous, l'insecte méritant ce nom dans toute son étendue serait un animal articulé, respirant par des trachées, à trois régions distinctes, portant à la région moyenne trois paires de pattes et deux paires d'ailes, n'arrivant à cet état parfait qu'après avoir subi deux métamorphoses, présentant par conséquent dans sa vie, indépendamment du temps passé dans l'œuf, trois périodes distinctes caractérisées, la première, par une activité à la fois extérieure et intérieure ayant exclusivement pour but l'accroissement de l'individu; la seconde, par une activité tout intérieure ayant pour but la modification de l'individu; la troisième, par une activité extérieure et intérieure ayant pour but unique la propagation de l'espèce. Quelques insectes réalisent complétement cet idéal, et, sans sortir de l'ordre des lépidoptères, nous en rencontrons un exemple. De l'œuf pondu par le cossus ronge-bois (*cossus ligniperda*) sort une chenille qui passe deux ans et peut-être davantage sous cette première forme avant de se changer en chrysalide; celle-ci

se transforme en un papillon qui ne prendra aucun aliment, qui n'a même pas de trompe, et dont la vie de quelques jours est entièrement remplie par les actes et les soins qu'exige l'avenir d'une génération nouvelle.

L'immense majorité des insectes s'écarte à des degrés divers de ce type absolu. Parvenus à leur dernier état, la plupart ont encore à entretenir, parfois à compléter leur organisation, et ceux-là doivent se nourrir. Plusieurs, au moment de l'éclosion, ont déjà la forme extérieure qu'ils garderont toute leur vie, et comme les mammifères ils n'ont plus qu'à grandir. D'autres n'acquièrent jamais d'ailes. Néanmoins ces variations sont loin d'être sans limites. Quelques caractères persistent avec une constance qui révèle ce qu'ils ont de fondamental. Tout insecte adulte est divisé en tête, thorax et abdomen; toujours il respire par des trachées, toujours il a pour marcher trois paires de pattes. Le point de vue où nous sommes placés nous permet d'ailleurs d'embrasser l'ensemble de ces différences et de ces rapports en les rattachant à de simples modifications d'un même phénomène.

Avec tous les entomologistes, nous admettons que les métamorphoses peuvent être complètes ou incomplètes. On regarde généralement les premières comme suffisamment caractérisées par la succession bien tranchée de trois états correspondant à ceux de chenille, de chrysalide et de papillon, et qui portent les noms plus généraux de *larve*, de *nymphe* ou *pupe*, et d'*insecte parfait;* mais, prenant pour terme de comparaison notre type virtuel, nous verrons que, tout en passant par ces trois états, un insecte peut néanmoins manquer de l'un des caractères essentiels déjà indiqués. Chez lui, la dernière transformation peut être comme enrayée sur un point, et par conséquent en réalité la métamorphose n'est pas complète. Il y a là en quelque sorte une transition aux espèces dont les changemens sont successifs, peu marqués ou même nuls. Partant de ces données, nous ne considérerons comme *insectes à métamorphoses complètes* que les coléoptères, vulgairement appelés scarabées; les névroptères, groupe qui comprend les libellules ou *demoiselles*, les éphémères, les termites, etc.; les hyménoptères, dont font partie les abeilles, les guêpes, les bourdons, etc.; enfin les lépidoptères. Nous avons parlé de ces derniers; passons rapidement les autres ordres en revue, en comparant les faits les plus saillans de leur histoire aux détails exposés plus haut (1).

Prenons d'abord les coléoptères, et parmi eux le hanneton. — Vers

(1) Les métamorphoses ne s'accomplissent pas toujours de la même manière dans les divers ordres dont il va être question. Ce phénomène présente souvent d'un groupe secondaire à l'autre de grandes différences, et des exceptions dans un même groupe. Obligé

la fin d'avril, peu après le coucher du soleil, un de ces insectes femelles a creusé dans une terre légère, meuble et bien fumée, comme l'est par exemple celle d'un jardin maraîcher, un trou de quinze à dix-huit centimètres de profondeur; il a déposé au fond une trentaine d'œufs, puis il est mort. Un mois environ après la ponte, il est sorti de chaque œuf un petit ver, une *larve* blanchâtre, à demi roulée sur elle-même, à tête fauve, cornée, armée d'un puissant appareil de mastication, au corps mou, oblong, partagé en douze anneaux, pourvu de six pattes écailleuses et de dix-huit stigmates très apparens. Les jeunes larves vivent d'abord en famille. Les débris de végétaux enfouis dans le sol, les racines les plus voisines suffisent aux besoins de la couvée entière pendant cette première saison. Les froids venus, on ne se sépare pas encore : on mine plus profondément, et on pratique une loge spacieuse parfaitement à l'abri de la gelée, où l'on passe l'hiver en commun. Au printemps, toutes ces larves, plus grandes et plus voraces, ne sauraient plus trouver sur le même point une nourriture suffisante; elles se séparent alors, et chacune, se creusant une galerie particulière, remonte vers la surface du sol jusqu'à la région des racines. C'est alors que sous le nom trop connu de *ver blanc*, elles ravagent les jardins potagers, les pépinières, les prairies artificielles ou naturelles, et font périr jusqu'aux plus grands arbres en dévorant leurs radicelles. A l'entrée de la mauvaise saison, elles s'enterrent de nouveau pour recommencer l'année suivante. Cette vie souterraine se prolonge pendant trois ans et parfois davantage. Parvenue enfin au terme de sa croissance, chaque larve creuse une dernière galerie plus profonde que les précédentes, se construit une loge ovoïde en terre pétrie avec une humeur visqueuse, et dans cette espèce de cocon se transforme en *nymphe*. Celle-ci ressemble beaucoup à une chrysalide; seulement les ailes, les pattes, les antennes, au lieu d'être soudées par le vernis dont nous avons parlé, ont chacune son étui propre, et sont appliquées et non collées le long du corps.

Pendant cinq ou six mois, le hanneton reste engourdi sous sa nouvelle forme; vers la fin du mois de février, il s'éveille et sort de son fourreau; mais, encore mou et presque incolore, il ne pourrait sans danger affronter les périls qui l'attendent au dehors. Il reste donc en terre jusqu'à ce que ses tégumens se soient raffermis, et ne sort que vers le milieu du mois d'avril. Tout aussitôt il vole vers l'arbre le plus voisin, et, devenu insecte parfait, se met à en ronger les feuilles, comme il en rongeait les racines à l'état de ver blanc.

de borner mes exemples, j'ai choisi des espèces dont les transformations peuvent, autant que possible, servir de type, ou bien qui présentent des faits dont j'aurai plus tard à faire l'application; ainsi, au moins dans les détails, ce qui va suivre n'a rien d'absolu.

Dans les classifications les plus généralement suivies, les névroptères succèdent aux coléoptères, et nous aurions à nous en occuper dès à présent; mais, pour procéder graduellement dans l'étude du phénomène qui nous occupe, nous intervertirons l'ordre zoologique, et passerons d'abord aux hyménoptères. A ce groupe appartient la famille des ichneumoniens, qui rend chaque année à nos jardins, à nos champs, à nos forêts, des services aussi importans que peu connus, en détruisant par myriades leurs plus redoutables ennemis. Parmi tant de petits êtres utiles, nous en choisirons un dont l'histoire se lie à celle de la piéride du chou, et a occupé tour à tour Goëdaert, Swammerdam, Vallisnieri, Réaumur. Le microgaster pelotonné (*microgaster glomeratus*) ressemble à une petite mouche à quatre ailes soutenues par des nervures qui dessinent de larges cellules, au corps noir, aux pattes jaunes, aux yeux velus, aux antennes sans cesse en mouvement. Chaque femelle porte en outre à l'extrémité de son abdomen une longue *tarière*, sorte d'aiguillon composé de trois pièces, et dont nous allons voir les usages. Lorsqu'une de ces femelles veut pondre, elle se met en quête des chenilles de piéride : elle fond sur la première venue, se cramponne sur son dos, perce la peau d'un coup de tarière et enfonce profondément cet instrument, dont les pièces mobiles forment une sorte de canal. Un œuf se détache alors de l'ovaire, et, glissant le long de ce tube, est déposé dans les tissus de la chenille. Le microgaster retire ensuite son aiguillon, fait quelques pas, s'arrête, et recommence le même manége. En vain la chenille se tord à chaque nouvelle piqûre; son ennemie poursuit tranquillement jusqu'à ce que la ponte soit achevée et que quarante à cinquante œufs aient été mis ainsi en lieu de sûreté. Cela fait, elle s'envole et ne tarde pas à périr. Dès après son départ, la chenille ne donne aucun signe de souffrance; ses blessures se cicatrisent, elle change de peau et subit sa première métamorphose comme s'il ne s'était rien passé; mais elle ne va pas au-delà, et de cette chrysalide sortent bientôt, au lieu d'un papillon, autant de petits vers que le microgaster avait pondu d'œufs.

En effet, chacun de ceux-ci a produit une larve à corps lisse, blanc, dépourvu de toute trace de pieds, à tête à demi cachée sous une sorte de capuchon, mais munie d'un appareil masticateur très propre à attaquer les tissus de la chenille. Toutes ces larves se sont mises à ronger autour d'elles, ménageant d'abord avec grand soin les organes essentiels, et ne s'attaquant qu'à la graisse qui les enveloppe et les réunit. Puis, devenues plus fortes et plus voraces au moment où leur nourrice involontaire a pris elle-même tout son accroissement et s'est transformée, elles ont achevé de dévorer ce qui restait, et, perçant cette peau qu'elles laissent vide, elles viennent au

dehors se filer de jolis petits cocons de couleur jaune. Elles passent l'hiver dans ces abris sans changer de forme, mais au printemps elles deviennent autant de nymphes, et peu de jours après reparaissent à l'état d'insectes ailés. Vingt ou vingt-cinq, par conséquent la moitié de ceux-ci, sont des femelles qui ne tardent pas à sacrifier autant de chenilles à l'avenir de leur progéniture. On comprend dès lors combien de piérides sont détruites par les microgaster. Réaumur estime que cette destruction est au moins des neuf dixièmes, et il y a quelques années, de deux cents chenilles recueillies par M. Blanchard, trois seulement donnèrent des papillons : les cent quatre-vingt-dix-sept autres avaient été mangées par le terrible ichneumonien (1). On voit que les maraîchers de Paris devraient avoir pour cet insecte tout autant de reconnaissance que les Égyptiens en accordaient au mammifère qui a donné son nom à la famille.

Revenons maintenant à l'ordre des névroptères, et choisissons pour exemple un groupe dont les diverses espèces, grâce à l'apparente brièveté de leur vie, ont de tout temps appelé l'attention des philosophes, des naturalistes et des littérateurs eux-mêmes (2). Esquissons rapidement, d'après Réaumur, l'histoire de l'éphémère à ailes blanches (*ephemera albipennis*). Si, à l'exemple de notre illustre guide, on côtoie en bateau les bords de la Marne ou de la Seine en amont de Paris, on voit que les berges au-dessous du niveau de l'eau sont criblées de petits trous ronds, de trois à quatre millimètres de large, et ordinairement groupés deux à deux. Ces trous sont l'entrée et la sortie d'autant de galeries en forme d'anse, qui s'enfoncent de six à huit centimètres dans le sol, et sont habitées par les larves de notre éphémère. Ces larves elles-mêmes ont environ deux centimètres de longueur. Leur tête porte deux yeux composés très grands, une paire de fortes mandibules qui leur servent à fouir, et des mâchoires

(1) *Dictionnaire universel d'histoire naturelle*, article *ichneumoniens*.

(2) Aristote le premier a parlé des éphémères dans un passage célèbre où la vérité se mêle aux idées fausses qui avaient cours de son temps, et que nos lecteurs liront peut-être avec intérêt. « Près du fleuve Hypanis, qui se jette dans le Bosphore, dit l'auteur du *Traité des animaux*, on voit pendant le solstice des follicules plus grands qu'un grain de raisin, qui, en se rompant, donnent naissance à un animal muni de quatre ailes et de quatre pattes. Ces êtres vivent et volent jusqu'au soir, s'affaiblissent lorsque le soleil incline vers l'occident, et meurent quand il se couche, leur vie n'ayant duré qu'un jour; de là on les nomme éphémères (littéralement *qui dure un jour*). » Pline, Ælien, n'ont fait que répéter Aristote. Au moyen âge, Scaliger fit connaître ce fait, qu'on trouvait des éphémères en France sur les bords de la Garonne, où leur abondance à certaines époques leur avait valu le nom de *manne des poissons*. Clusius les découvrit ensuite en Hollande, et décrivit leur larve. Plus tard, Swammerdam, Réaumur, etc., de nos jours MM. Kirby, Siebold, Léon Dufour, Burmeister, Pictet, etc., les ont étudiées avec un soin extrême, et on peut dire que l'histoire de ces insectes est aujourd'hui une des mieux connues.

propres à broyer le limon qui paraît leur servir de nourriture. Le thorax, bien distinct, a déjà six pattes franchement articulées; l'abdomen, terminé par trois longs filets hérissés de soies, est recouvert de larges lames frangées que l'animal agite avec une extrême vivacité. Ces lames sont de véritables branchies, c'est-à-dire des organes de respiration aquatiques. De gros troncs trachéens pénètrent dans leur épaisseur et s'y ramifient, pour extraire du liquide ambiant et conduire dans tout le corps l'air nécessaire à la vie de l'insecte. Pendant deux années environ, l'éphémère vit ainsi à l'état de larve, acquérant peu à peu les dimensions voulues, puis elle passe à l'état de nymphe; mais celle-ci, bien au contraire de celles dont nous avons déjà parlé, ne change rien aux habitudes de la larve, habite la même galerie, conserve la même agilité, et n'en diffère que par l'apparition d'ailes rudimentaires qui se montrent à la partie supérieure du thorax.

Tous les ans, à la même époque, presque jour pour jour et heure pour heure, sans que les variations de température semblent exercer une influence bien marquée, du 8 au 18 du mois d'août, les éphémères subissent leur grande métamorphose. Entre huit heures et huit heures et demie du soir, quelques nymphes quittent leurs galeries submergées et atteignent le terrain sec. Presque aussitôt la peau du thorax se fend, et l'insecte parfait rejette son enveloppe aussi rapidement que nous quittons un habit. A l'instant même il s'envole, laissant attachées à sa dépouille ses branchies, que vont remplacer les stigmates, son appareil buccal, dont il n'aura que faire, etc. De moment en moment, le nombre des éphémères volantes s'accroît : vers les neuf heures, elles remplissent l'air; de neuf heures à neuf heures et demie, elles forment de véritables tourbillons, enveloppent l'observateur, tombent sur lui, dans l'eau, sur le sol, comme une neige épaisse, et s'entassent quelquefois en couches de plusieurs pouces d'épaisseur. A dix heures, à peine voit-on voltiger quelques individus isolés. Dans l'espace d'une heure, ces insectes, qui avaient rampé deux ans sous l'eau, se sont métamorphosés en animaux aériens pourvus de quatre ailes finement réticulées, se sont cherchés et aimés dans les airs, ont pondu des masses de sept à huit cents œufs, puis sont morts, méritant bien mieux que leurs frères de l'Hypanis l'épithète d'éphémères, prise dans son acception moderne.

Déjà dans le groupe que nous venons d'examiner, la métamorphose a quelque chose d'indécis. Entre l'éphémère et sa larve, il y a de nombreux rapports d'organisation. De plus, la nymphe ressemble à peu près complétement à la larve; elle est tout aussi agile qu'elle et mène le même genre de vie. Les termites, les libellules nous montreraient des faits analogues; mais du moins chez tous, surtout chez

les éphémères, le type virtuel de l'insecte à l'état parfait se trouve réalisé. Nous allons voir tantôt cette dernière condition manquer, tantôt les rapports entre les divers âges devenir tels que les transformations sont à peine marquées. Nous arrivons aux *insectes à métamorphoses incomplètes;* mais entre eux et les groupes qui nous ont arrêtés jusqu'ici, nous rencontrons comme transition l'ordre des diptères ou mouches proprement dites. Ici les trois époques de la vie sont parfaitement tranchées, certaines métamorphoses se compliquent même de phénomènes nouveaux; mais dans l'insecte parfait, une des paires d'ailes, la postérieure, avorte constamment et se transforme en de simples balanciers qui ne font plus que régler le vol. Les diptères commencent donc à s'écarter notablement du type virtuel.

Choisissons parmi eux une de ces mouches dont Swammerdam et Réaumur ont si bien fait connaître l'histoire, le stratiome caméléon (*stratiomys chameleon*), commun dans les bois des environs de Paris. C'est un bel insecte, un peu plus long et surtout plus large qu'une abeille; sa tête porte deux antennes en fuseau; ses yeux composés sont séparés par un intervalle couvert de poils; la trompe charnue qui lui sert à humer le liquide sucré des nectaires est cachée pendant le repos dans une cavité du front; son dos, de couleur fauve, porte, indépendamment des deux ailes et des balanciers caractéristiques, deux crochets cornés, courbes et dirigés en arrière; son abdomen de couleur brune est tacheté de lunules blanches. Tel est l'insecte à l'état parfait. Voyons-le à l'état de larve. Celle-ci est une espèce de ver plat, renflé dans le milieu, se terminant aux deux bouts en pointe mousse, long de près de six à sept centimètres, d'une couleur brunâtre, partagé en douze anneaux, pourvu d'un appareil buccal assez informe, sans aucune trace de pieds, et dont la peau coriace et tuberculeuse ressemble à du parchemin mouillé. Cette larve habite la plupart de nos mares, où elle nage un peu à la façon des sangsues. Obligée pourtant de respirer l'air en nature, elle y parvient à l'aide d'un curieux mécanisme. Son dernier anneau, très allongé, se termine par un bouquet de soies ramifiées en forme de plumes et entourant un orifice où viennent aboutir deux grands troncs trachéens étendus d'une extrémité à l'autre du corps. L'animal tient habituellement cet orifice fermé et les soies rapprochées; mais a-t-il besoin de respirer, il remonte à la surface, épanouit son bouquet de plumes, et, soutenu par cette espèce d'entonnoir, reste suspendu la tête en bas, tandis que l'air entre librement par l'orifice, pénètre dans les trachées, et va se répandre dans le corps entier.

Réaumur ne nous dit pas combien de temps les stratiomes vivent à l'état de larve. Toujours est-il que vers le commencement de l'été

on commence à en rencontrer quelques-unes coudées en zigzags et devenues immobiles et raides. Qu'on les ouvre alors avec précaution, et à l'intérieur on trouvera la nymphe toute formée. Au moment de la métamorphose, le stratiome s'est bien détaché de sa peau de larve, comme nous l'avons vu faire aux insectes appartenant aux ordres précédens; mais, au lieu de la rejeter et d'en sortir, il est resté dedans, s'épargnant ainsi la peine de creuser une loge ou de filer un cocon. Au reste, cette peau est pour lui une habitation très vaste et qu'il est loin de remplir sous sa nouvelle forme. En changeant d'état, son corps s'est ratatiné de telle sorte que la nymphe occupe à peine l'espace correspondant à cinq anneaux de la larve. En revanche, les yeux, la trompe, les antennes, les pattes, les ailes ont poussé à l'extérieur, et des changemens non moins considérables ont eu lieu à l'intérieur. Ainsi allégée, la peau de larve servant de coque vient flotter d'elle-même à la surface de l'eau. Au bout de cinq ou six jours, la nymphe réveillée s'agite dans cette espèce de coffre, en fait éclater la partie supérieure, et le stratiome, dégageant ses membres un à un des étuis qui les enveloppent, sort de son berceau flottant. Plus heureux que la plupart des espèces à larves aquatiques, il ne redoute pas de naufrages, car il est insubmersible, et c'est en marchant sur l'eau comme sur une terre ferme qu'il achève de retirer son corps des derniers langes qui l'emprisonnaient.

Après les diptères, nous ne trouvons plus que des insectes à métamorphoses franchement incomplètes ou nulles. Généralement on se borne à constater ce fait, mais l'idée toute générale que nous nous sommes faite des insectes permet d'aller un peu plus loin et d'envisager les modifications, la disparition même du phénomène, comme le résultat de deux causes immédiates distinctes ou au moins comme obtenues par deux procédés très différens. Les métamorphoses peuvent être rendues incomplètes soit par le développement pour ainsi dire prématuré de l'insecte dans l'œuf, soit par un arrêt dans le développement qui succède à l'éclosion. L'absence de métamorphoses s'explique par l'intervention de ces deux causes réunies.

Les orthoptères, comprenant les sauterelles, les grillons, etc., les hémiptères, dont font partie les punaises, les cigales, les fulgores, etc., n'ont que des métamorphoses peu marquées, parce qu'en sortant de l'œuf ils possèdent déjà la plupart des caractères distinctifs de l'état parfait. Par conséquent leur mode d'existence est également arrêté pour toute la vie. La larve d'une sauterelle par exemple saute et broute l'herbe, comme le faisaient ses parens; les organes de locomotion, de digestion, etc., ont tout d'abord leurs formes, leurs proportions définitives; — son appareil reproducteur est sans doute encore imparfait à bien des égards, mais déjà la future femelle porte à l'extré-

mité de l'abdomen une espèce de sabre à deux lames, qui n'est autre chose qu'une tarière destinée à creuser la terre pour enfouir les œufs et les mettre à l'abri. Pour être extérieurement un insecte complet, il ne lui manque en réalité que plus de taille et des ailes. Or à chaque mue elle grandit, et les organes du vol se montrent bientôt sous forme de moignons informes. A ce moment commence l'état de nymphe. Sans rien changer au genre de vie de la larve, celle-ci continue à se développer, et, à la suite d'une dernière mue, les ailes acquièrent toute leur grandeur. La sauterelle est arrivée à l'état parfait bien plutôt par des *transformations* que par des *métamorphoses*.

Les insectes à métamorphoses incomplètes *par développement prématuré* arrivent généralement à réaliser le type normal de l'insecte adulte; ceux au contraire dont les métamorphoses sont incomplètes par suite d'un *arrêt de développement* restent toujours plus ou moins éloignés de ce type. C'est là ce qui arrive aux puces. En pondant ses œufs, gros à peine comme une tête de camion, la mère a collé auprès d'eux de petits fragmens de sang desséché. De chaque œuf sort une petite larve, d'abord blanche et bientôt brunâtre, dont chaque anneau porte une petite touffe de poils. Quoique dépourvue de pieds et d'yeux, cette espèce de ver n'en déploie pas moins beaucoup d'activité, et sait fort bien trouver sa nourriture. En douze ou quinze jours, cette larve a acquis tout son développement. Alors elle se file un petit cocon en soie excessivement fine, dont les fils très serrés, mais formant un tissu à demi transparent, permettent de suivre à l'intérieur les progrès de la métamorphose. Comme dans les autres groupes dont nous avons parlé, la nymphe, aussi immobile qu'une chrysalide, montre toutes les parties de l'insecte parfait repliées et comme en raccourci, mais on ne lui trouve pas de rudimens d'ailes. La puce adulte sautera très bien, mais ne doit pas voler, et la métamorphose reste incomplète par le non développement de ces organes caractéristiques.

L'arrêt de développement peut respecter parfois les formes extérieures essentielles et n'atteindre que des appareils dont les parties fondamentales sont cachées à l'intérieur. La métamorphose n'en est pas moins incomplète dans ce cas. Depuis longtemps on a expliqué ainsi la nature particulière de certains individus, toujours de beaucoup les plus nombreux dans les colonies d'insectes, et qui, n'étant ni mâles ni femelles, ont, pour cette raison, reçu le nom de *neutres*. Ce sont en réalité autant de femelles modifiées par l'influence d'un régime probablement trop peu substantiel et d'une réclusion trop étroite. Les observations de Réaumur, les expériences de Schirach et de Huber ne peuvent au moins laisser de doute sur ce point lorsqu'il s'agit des abeilles. Chez celles-ci, l'alvéole qui renferme une larve de reine, c'est-à-dire de femelle féconde, est incomparablement

plus grande et plus solidement construite que les autres. La future reine-mère reçoit en outre une bouillie spéciale. Vient-on à enlever la reine régnante dans un moment où aucune mesure n'a encore été prise pour la remplacer, aussitôt les abeilles abattent des cloisons, élargissent et renforcent quelques cellules, apportent aux larves qui les habitent la bouillie réservée aux bouches royales, et, sous l'influence de ce nouveau régime, ces larves, qui eussent été des neutres, deviennent autant de femelles capables de pondre de trente à quarante mille œufs. Bien plus, si quelques gouttes de la pâtée prolifique tombent dans les cellules voisines et sont dévorées par des larves maintenues d'ailleurs dans les conditions communes, celles-ci montent, pour ainsi dire, d'un degré dans l'échelle du développement et deviennent à demi fécondes. Ainsi, chez les abeilles, les termites, les fourmis, chez tous ces insectes monarchiques ou républicains qui vivent en commun, les neutres ne sont que des femelles à appareil reproducteur avorté. Soustraites par ce fait même aux préoccupations et aux devoirs qui remplissent la vie de tout insecte parfait, elles contractent des obligations nouvelles. Ce sont elles qui, sous le nom bien connu d'*ouvrières*, accomplissent seules tous les travaux, creusent les souterrains ou élèvent les édifices, soignent les œufs et les jeunes, ramassent les vivres, et défendent la communauté, même au péril de leur vie.

Nous venons de voir la métamorphose normale amoindrie pour ainsi dire, tantôt par l'accélération prématurée, tantôt par l'arrêt ou l'absence du développement de certaines parties. Chacune de ces causes agissant isolément a altéré le phénomène d'une manière différente; leur action combinée en entraîne la disparition totale. Or un insecte sans métamorphoses s'écarte tellement, au point de vue physiologique, du type virtuel, qu'il est presque déclassé, et sa nature exceptionnelle se traduit par un caractère négatif constant. Jamais il ne possède d'ailes, par conséquent jamais il n'est, à proprement parler, un insecte complet, car les organes du vol sont chez les invertébrés tout aussi exclusivement attribués à ce groupe qu'ils le sont chez les vertébrés aux oiseaux, et ils ne sont pas moins caractéristiques ici. On a pu voir d'ailleurs que leur existence et leur développement fonctionnel sont intimement liés aux métamorphoses. Jamais ils n'existent chez la larve, ils n'apparaissent que chez la nymphe; ils ne se déploient que dans la dernière période de la vie. Tous les insectes à vol puissant et soutenu ont à subir des métamorphoses complètes; pas un insecte à métamorphoses incomplètes, pas même le redoutable criquet voyageur (1), ne jouit de cet

(1) Le criquet voyageur (*acridium migratorium*) n'est autre chose que cette espèce de sauterelle dont les colonnes serrées ravagent des contrées entières et engendrent par-

avantage. Bien au contraire, plusieurs d'entre eux n'acquièrent jamais d'ailes. On voit que les insectes sans métamorphoses ne devaient pas en avoir. C'est en effet ce qui arrive à tous ceux qui, comme les pous, les podures, les lépismes, etc., sortent de l'œuf tout formés et n'ont plus qu'à grandir. Ces espèces sont purement ovipares, et leur développement s'effectue par de simples transformations; mais aussi elles ne revêtent jamais complétement les caractères de l'insecte adulte, et restent, pour ainsi dire, larves pendant toute leur vie, au moins à l'extérieur.

III. — MÉTAMORPHOSES DES REPTILES BATRACIENS.

En parlant des insectes, nous avons dû et pu entrer dans quelques détails. Encore aujourd'hui leurs métamorphoses peuvent servir de type à qui étudie ce phénomène. En outre les mots chenille, chrysalide, papillon, ver, scarabée, sauterelle, etc., rappellent à tous nos lecteurs des images précises. En nous suivant sur ce terrain, ils se trouvaient en pays de connaissance, et grâce à ces points de repère ils auront aisément saisi, nous l'espérons, les faits anatomiques, les notions physiologiques placés plus en dehors de leurs préoccupations habituelles. Il nous reste maintenant à revenir sur nos pas et à explorer au même point de vue le règne animal tout entier, à aborder par conséquent des régions généralement moins connues. Sous peine de ne pas être compris, il nous faut être plus bref. Aussi nous bornerons-nous désormais à indiquer les faits essentiels propres à motiver nos conclusions générales. Toutefois, au début de cette partie de notre travail, nous rencontrons encore un de ces groupes que tout le monde connaît, et qui mérite d'autant plus de nous arrêter, que, seul parmi les vertébrés, il présente des métamorphoses. Nous voulons parler des batraciens, comprenant les grenouilles, les salamandres terrestres ou aquatiques, et tous les animaux voisins. Ici encore nous rencontrerons des métamorphoses complètes et des métamorphoses incomplètes; mais ce phénomène s'accompagne de quelques particularités différentes de ce que nous avons vu se passer chez les insectes. Ainsi jamais ici les changemens ne se montrent d'une manière brusque; rien ne rappelle la période de torpeur apparente qui caractérise l'état de nymphe. Tout se fait

fois la peste ou le typhus par la putréfaction de leurs corps, après avoir fait naître la famine par leur voracité. Bien que les ailes de ce grand orthoptère mesurent jusqu'à dix centimètres d'envergure, elles ne sauraient lui permettre seules d'accomplir de longs voyages. Le vol de l'insecte isolé est lourd et peu soutenu. C'est principalement l'action du vent qui transporte ces nuées vivantes à des distances souvent considérables, et les entraîne quelquefois jusqu'en pleine mer.

graduellement, et l'observateur peut constamment suivre de l'œil la marche du développement.

Les grenouilles, que nous prendrons d'abord pour exemple, présentent un autre fait fort curieux et bien différent de ce que nous avons vu jusqu'ici. On peut dire que chez elles l'état de larve est précédé par une période pendant laquelle le jeune animal, quoique déjà sorti de l'œuf, est encore à moitié embryon. A cette époque en effet, l'appareil digestif proprement dit, et à plus forte raison tous ses annexes, n'existent qu'à l'état rudimentaire. Une grosse portion du vitellus ou jaune, englobé par la peau depuis longtemps formée, occupe la plus grande partie du corps, et c'est aux dépens de cette masse alimentaire que l'organisme se complétera. Des caractères extérieurs répondent à cette période d'imperfection organique. La tête est grosse, comme fendue en deux en dessous, et chaque moitié se prolonge en une sorte d'éminence qui sert à l'animal à adhérer aux corps voisins; il n'existe encore ni yeux, ni oreilles, ni narines, ni organe respiratoire; le ventre est oblong et se continue en arrière en une queue très courte, à peine bordée par un étroit ruban cutané. Dès le quatrième jour après la naissance, la tête, aussi volumineuse que le corps, a pris presque la forme d'un dé à coudre; la bouche est entourée de deux lèvres molles; les narines, les yeux, les oreilles, ont paru; une fente profonde sépare la tête du ventre, qui est presque sphérique, et dessine un opercule dont le bord porte de chaque côté une petite branchie ramifiée; enfin la queue a grandi de manière à égaler le corps en longueur. Bientôt la bouche s'arme d'une sorte de bec corné propre à entamer les végétaux; l'intestin, très long, s'organise et se roule en spirale; la queue s'allonge et s'élargit; la petite grenouille prend le nom de têtard.

A ce moment s'accomplit chez elle un de ces changemens qui rentre trop bien dans l'ordre d'idées que nous cherchons à développer pour que nous le passions sous silence. Notre larve de batracien a respiré d'abord par la peau seulement, puis à l'aide de branchies en forme d'arbuscules suspendues sur le bord de l'opercule. Vers le septième ou huitième jour, l'opercule se soude peu à peu au ventre, les branchies extérieures se flétrissent et disparaissent, et en même temps, dans une cavité placée à droite et à gauche du cou sous la peau, il s'en développe de nouvelles et bien plus compliquées. Celles-ci ont la forme de houppes, reposent sur une charpente solide formée par quatre arcs cartilagineux, et sont au nombre de cent douze de chaque côté. On voit qu'il y a eu là et très rapidement substitution d'un organe à un autre pour remplir la même fonction d'une manière toute semblable, car avant comme après,

la respiration est aquatique et ressemble à celle des poissons.

Mais les modifications de l'appareil respiratoire ne s'arrêtent pas là. Pour devenir grenouille, le têtard doit perdre ces secondes branchies comme il a perdu les premières, et les remplacer cette fois par des poumons. Aussi au moment voulu voit-on se reproduire des faits analogues aux précédens. Les houppes vasculaires logées sous la peau s'atrophient progressivement, et en revanche les poumons, jusque-là pleins et rudimentaires, s'ouvrent et grandissent. L'appareil circulatoire marche partout du même pas. Les gros troncs branchiaux diminuent de calibre; les ramuscules pulmonaires grossissent et multiplient leurs ramifications. Plus tard l'appareil branchial est atteint jusque dans ses parties solides; les cartilages, les os se résorbent peu à peu. Enfin le changement est complet : il ne reste plus trace de branchies. Cette fois il n'y a pas eu seulement transformation, substitution; il y a eu vraiment métamorphose, car la respiration est devenue aérienne d'aquatique qu'elle était, et l'animal, à parler presque rigoureusement, est passé de l'état de poisson à celui de reptile.

En prenant chaque appareil en particulier, en descendant dans les détails, nous aurions à signaler bien d'autres faits curieux dans le développement de nos grenouilles. Nous verrions, par exemple, les habitudes herbivores faire place aux instincts carnassiers, et l'appareil digestif tout entier se modifier en vue du nouveau régime. La bouche s'agrandit et se fend; le petit bec ou mieux peut-être les lèvres cornées sont remplacées par des dents implantées non sur les mâchoires, mais à la voûte du palais; le tube intestinal, d'abord très long et presque cylindrique, se raccourcit et se renfle par places; l'abdomen, d'abord globuleux, devient svelte et efflanqué, etc. Cependant la métamorphose se montre dans toute son étendue et peut être plus facilement suivie dans l'appareil locomoteur. Ici nous voudrions pouvoir reproduire tous les détails recueillis par Dugès, et dont la nature de ce travail nous permet de donner seulement une idée générale (1).

Pas plus au dedans qu'au dehors le têtard n'a d'abord le moindre indice de membres. Il se meut comme un poisson, uniquement à l'aide de sa queue (2), organe considérable plus long, plus large

(1) *Recherches sur l'ostéologie et la myologie des Batraciens à leurs différens âges*, 1834. Ce mémoire, œuvre d'un homme éminent enlevé par une mort prématurée, a remporté le grand prix de physiologie proposé par l'Académie des sciences.

(2) Les nageoires des poissons leur servent bien plus à régler, à diriger la natation qu'à la produire. Tout au plus leur donnent-ils ce dernier emploi lorsqu'il s'agit de mouvemens très lents, ou quand ils veulent rester stationnaires. Dès qu'ils veulent se mouvoir un peu rapidement, c'est la queue qui entre en jeu. Il suffit, pour se convaincre de

que le corps, soutenu par un prolongement de la colonne vertébrale, mû par des muscles puissans, nourri par de larges vaisseaux, animé par de nombreux troncs nerveux. Mais sous la peau, sous les muscles, en avant et en arrière du tronc, naissent de petits moignons suspendus d'abord aux parties voisines par des vaisseaux et des nerfs. Ce sont les pattes qui commencent et montrent d'abord la main et le pied. Ces moignons grandissent : leurs dépendances apparaissent successivement, et par conséquent les os de l'épaule et du bassin. En revanche, à mesure que ces membres se rapprochent du moment où ils pourront entrer en fonction, la queue commence à décroître. Peau, muscles, nerfs, os et vaisseaux s'atrophient et finissent par disparaître. Non qu'ils se flétrissent et tombent, ou soient rejetés par quelque mue comme la peau et les trachées d'une larve d'insecte, mais parce que leur substance même est résorbée par l'organisme, si bien qu'ils cessent d'exister sans avoir un instant cessé de vivre.

Ainsi dans l'ensemble aussi bien que dans chacun de ses appareils, à l'exception des centres nerveux, les grenouilles nous montrent des métamorphoses complètes. Il n'en est pas de même des salamandres. Celles-ci, à l'état de larve, conservent leurs branchies extérieures et n'acquièrent jamais de branchies internes. Pour arriver à la respiration aérienne, elles franchissent en quelque sorte une des transformations imposées aux grenouilles. A l'état parfait, les salamandres prennent aussi quatre pattes, mais elles gardent leur queue. La métamorphose va se simplifiant de plus en plus à mesure qu'on avance vers les rangs inférieurs de ce singulier groupe. Le protée qui n'habite que les lacs souterrains de la Carniole, l'axolotl qu'on trouve seulement dans le lac de Mexico, portent pendant toute leur vie des branchies extérieures tout en acquérant des poumons, et, véritables amphibies, peuvent ainsi respirer indifféremment dans l'air et dans l'eau. Enfin le lépidosiren, ce type des animaux de transition, présente même à l'état adulte, dans ses centres circulatoires, aussi bien que sous tous les autres rapports, un tel mélange des caractères essentiels aux reptiles et aux poissons, que les plus habiles anatomistes vivans, après de nombreuses études, sont encore partagés d'opinion sur son compte, et ne savent au juste à laquelle de ces deux classes revient cet être vraiment paradoxal.

ce fait, d'observer pendant quelques instans le manége des poissons rouges enfermés dans un bocal.

IV. — MÉTAMORPHOSES DES MYRIAPODES, DES CRUSTACÉS, DES ANNÉLIDES.

Revenons aux invertébrés. Avec les insectes, le sous-embranchement des annelés articulés comprend les myriapodes ou millepieds (scolopendre, iule, etc.), les arachnides (araignée, scorpion, etc.), et les crustacés (crabe, écrevisse, cloporte, etc.). De ces trois classes, la seconde n'offre aucune trace de métamorphoses; mais ce phénomème, sans être aussi général que chez les insectes, reparaît dans les deux autres, et parfois avec des caractères que nous n'avons pas encore rencontrés.

Parmi les myriapodes à métamorphoses, les iules ont été le plus complètement étudiés, entre autres par De Géer, par MM. Savi, Waga et Gervais. Parvenus à l'état parfait, ces petits animaux sont composés d'une suite d'articulations placées bout à bout comme les grains d'un chapelet, et qui sont presque toutes munies de deux paires de pattes. Le nombre de ces membres varie ainsi de cent quarante environ à deux cents, selon les espèces. Or au sortir de l'œuf le jeune iule est complétement lisse et apode. Bientôt il se partage en un petit nombre de segmens, et il lui pousse trois paires de pattes. Avec l'âge, et à la suite de mues successives, le nombre des segmens et des pattes va toujours en augmentant sans que les autres caractères changent. En outre, en naissant l'iule était aveugle. Les yeux se montrent peu après les premiers organes de locomotion, et se multiplient à mesure que l'animal grandit. On voit qu'ici il n'y a pour ainsi dire pas métamorphose, mais que l'organisme se complète et s'accroît d'abord par l'addition de parties nouvelles, puis par la simple répétition de parties déjà existantes.

La classe des crustacés nous montre des faits presque entièrement pareils. C'est ainsi que dans une petite salicoque d'eau douce, assez semblable à ces chevrettes qui figurent aux étalages de Chevet et de ses confrères, dans la caridine de Desmarets (*caridina Desmarestii*), M. Joly a vu certaines pattes thoraciques et abdominales, des pièces stomacales et même les branchies, ne se montrer qu'après l'éclosion. En outre, des organes déjà existans, les yeux par exemple, se sont modifiés; d'autres, comme les appendices accessoires de certains pieds, se sont atrophiés. Nous voilà déjà bien près de la métamorphose telle qu'on la comprend ordinairement, et si, quittant la grande division des macroures (1), nous passons à celle des brachiures (2), le phéno-

(1) Littéralement *crustacés à grande queue*. A cette division appartiennent les écrevisses, les homards, les langoustes, tous ces crustacés dont l'abdomen, vulgairement appelé la queue, est charnu, très développé, et sert à la natation.

(2) Littéralement *crustacés à queue courte*. Tous les crabes appartiennent à ce groupe,

mène que nous étudions va se caractériser bien mieux encore. Quel est celui de nos lecteurs qui, ayant passé quelques heures au bord de l'Océan, à l'heure du reflux, n'a pas remarqué le ménade (*portunus mœnas*), le crabe enragé, comme l'appellent nos marins, celui de tous ses congénères qui se hasarde le plus volontiers au grand jour, et qui, peu recherché à cause de la sécheresse et de la pauvreté de sa chair, pullule impunément à côté même des cabanes de pêcheurs! Avant de courir ainsi sur la plage, ce crustacé a nagé en pleine eau sous la forme d'une zoé (1). Il avait alors la tête et le thorax confondus sous une carapace presque globuleuse, armée de longues pointes dirigées en avant, en arrière et sur les côtés; son abdomen, fort et très allongé, se terminait par une pièce large et profondément bifurquée; sa bouche était très simple; les membres, qui dans l'adulte viennent la compliquer et aider à la mastication, étaient représentés par deux paires de longues doubles rames; les vraies pattes étaient entièrement rudimentaires. Rien chez lui en un mot ne rappelait ce crabe à corps aplati, verdâtre, qui fuit sans trop de hâte devant le promeneur, et semble, dans sa marche oblique et saccadée, lui adresser le geste bien connu des gamins de Paris.

La plupart des autres ordres, et surtout celui des entomostracés, nous fourniraient encore une longue liste d'espèces à métamorphoses plus ou moins complètes. Sans doute il reste encore bien des progrès à faire dans la voie ouverte par MM. Thompson et Ducasse; mais dès à présent on peut admettre, contrairement à la croyance généralement adoptée il y a bien peu d'années encore, que les espèces à formes définies aussitôt après l'éclosion sont probablement en minorité. Entrer dans ces détails serait à la fois inutile et presque impossible sans le secours de nombreuses figures. Partout d'ailleurs nous retrouverions ce que nous avons déjà vu tant de fois : savoir, création de parties nouvelles, destruction, modification ou multiplication de parties déjà existantes. Presque toujours aussi nous verrions la métamorphose avoir pour résultat final le perfectionnement progressif de l'individu.

C'est précisément tout le contraire qui arrive dans deux groupes secondaires très remarquables de cette même classe des crustacés. Ici la métamorphose dégrade au lieu de perfectionner, et en même

caractérisé par un abdomen peu développé que l'animal porte recourbé en dessous et appliqué contre le thorax, généralement regardé comme le corps des crustacés.

(1) Avant que Thompson eût fait connaître les métamorphoses si curieuses de certains crustacés, leurs larves, regardées comme autant d'espèces adultes distinctes, avaient été nommées et classées. On avait rangé en général dans le genre zoé celles des brachiures et quelques autres qui ont dû disparaître des cadres zoologiques par suite de la découverte du savant anglais et de ses successeurs.

temps elle imprime à l'organisme des modifications tellement insolites, qu'on est resté bien longtemps sans savoir que faire de ces êtres anormaux. Cuvier est mort regardant encore les balanes et les anatifes comme des mollusques, et les lernées comme des vers intestinaux. C'est à MM. Thompson et Nordmann que nous devons la solution de ce double problème. Le premier découvrit la véritable nature des cirrhipèdes (1), le second celle des siphonostomes (2). Tous deux arrivèrent au but en étudiant ces animaux au sortir de l'œuf, en les comparant à des larves connues pour appartenir très certainement à des crustacés, en les suivant dans leurs transformations. Les premiers faits qu'ils publièrent rencontrèrent bien des incrédules, mais, confirmés par de nombreux observateurs, ils sont aujourd'hui hors de doute, et personne ne dispute plus à ces deux naturalistes l'honneur d'avoir les premiers révélé toute la puissance de cet étrange mode d'évolution que nous avons appelé le développement récurrent (3).

Faisons comme Darwin, et en réunissant les observations de ce naturaliste à celles de ses émules, essayons de donner une idée des métamorphoses d'une de ces balanes, dont les petits test aigus et dentelés recouvrent, comme une sorte de croûte, les rochers les plus exposés à la furie des vagues. De l'œuf pondu par la mère est sortie une larve presque microscopique dont le corps étroit et partagé en un petit nombre de segmens allongés porte en avant deux antennes libres, et sur les côtés deux autres appendices de même nature enfermés dans des espèces de cornes. Trois paires de pattes, pourvues de poils longs et robustes, servent de rame à l'animal. Une carapace d'une seule pièce recouvre son dos, déborde en avant et sur les côtés, et laisse apercevoir un œil unique placé sur le front. Ainsi pourvue d'organes des sens et de locomotion, la petite balane nage vivement dans le liquide, rappelant entièrement par son ensemble la larve d'un cyclope (4). Un premier changement s'opère, et alors c'est à une cypris ou à une limnadie adulte qu'elle ressemble (5). Son

(1) *Zoological Researches and illustrations, or natural history of non descript or imperfectly known animals*, 1831.

(2) *Mikrographische Beitrage zur Naturgeschichte der Wirbellosen Thiere*, 1832.

(3) Parmi les naturalistes qui ont le plus contribué à éclairer l'histoire du développement des cirrhipèdes, je citerai MM. Bate, Burmeister, Goodsir, et surtout M. Darwin, qui a publié sur le groupe entier un ouvrage des plus complets (*A Monography of the subclass Cirripedia*, 1854. Publications de la société de Ray). Quant aux siphonostomes, je citerai surtout le mémoire dans lequel M. van Bénéden a résumé les travaux de ses prédécesseurs, en y joignant le résultat de ses nombreuses et persévérantes recherches (*Annales des sciences naturelles*, 1831).

(4) Les cyclopes sont de petits crustacés inférieurs, fort communs dans certaines eaux douces, et qui eux aussi subissent des métamorphoses depuis longtemps connues.

(5) Les cypris et les limnadies sont aussi de petits crustacés d'eau douce.

corps est en entier caché dans deux valves qui rappellent celles des mollusques acéphales (1); les pieds se sont multipliés; deux appendices placés en avant, et qui sortent de la coquille, lui permettent de s'attacher aux algues et à tous les corps submergés. C'est en se cramponnant à l'aide de ces singuliers organes que notre petit crustacé se fixe la tête en bas là même où les lames brisent avec le plus de violence, puis perd sa coquille bivalve, et la remplace par des pièces plus nombreuses qui apparaissent comme autant de plaques sur les côtés et le dos de l'animal; mais ce n'est là qu'un état essentiellement transitoire. Bientôt une sorte de rempart calcaire s'élève tout autour de cette espèce de nymphe, et prend la forme d'une pyramide irrégulière, creuse, à orifice dentelé et largement ouvert. C'est au fond de cette cellule que la jeune balane, jusque-là libre et vagabonde, s'attache pour le reste de sa vie. Elle se ploie en deux; la bouche est comme ramenée vers le milieu du corps; les pieds, désormais inutiles comme nageoires, se transforment en cirrhes recourbés et élégamment cilés. Ce sont eux qui, mus par des muscles puissans, sont désormais chargés de pourvoir à la nourriture de notre cénobite. Placés au-dessus de la tête, ils sortent entre les valves entr'ouvertes, se déploient en formant de chaque côté une sorte de double panache, et, se repliant brusquement, ils amènent à portée de la bouche la proie que la balane ne peut plus poursuivre. C'est seulement quand il s'est ainsi emprisonné et déformé, quand il ne peut plus ni voir ni changer de place, que notre cirrhipède acquiert les organes reproducteurs. Voilà donc un animal qui, à l'état de larve et de nymphe, était, sous le rapport des caractères les plus essentiels de l'animalité, supérieur à ce qu'il est, parvenu à l'état adulte. Les progrès du développement l'ont rabaissé dans l'échelle des êtres en subordonnant toutes ses fonctions à une seule, la nutrition de l'individu, qui assure la conservation de l'espèce.

Sacrifier tout le reste à la reproduction, tels sont en effet dans bien des cas la cause et le résultat du développement récurrent. Ce but final apparaît, bien plus nettement encore que chez les cirrhipèdes, dans d'autres crustacés inférieurs, et surtout dans les siphonostomes appelés par les pêcheurs *pous de poissons*. Ici la déformation dépasse tout ce qu'il eût été possible de prévoir. Au sortir de l'œuf, le jeune lernée est un véritable crustacé. Lui aussi ressemble d'abord à une larve de cyclope : il a des yeux, il nage en toute liberté à l'aide de deux pieds terminés par un large bouquet de soies. Pendant la seconde période de sa vie, il possède en avant trois paires de pieds terminés par des ongles crochus propres également à faciliter

(1) Les huîtres, les peignes, les moules, en un mot tous les mollusques dont la coquille est formée de deux pièces réunies par une charnière, appartiennent à ce groupe, dont il sera question plus loin.

sa marche et à lui permettre de se cramponner sur la peau glissante, sur les ouïes des poissons. Il a acquis en outre quatre pattes natatoires placées en arrière, et une queue ou abdomen comparable à celui de tant de crustacés. Jusqu'ici donc la métamorphose a tendu à compléter de plus en plus l'organisme : elle va maintenant démolir son propre ouvrage. Prête à devenir adulte, la femelle grossit énormément; deux de ses appendices antérieurs très développés, courbés en demi-cercle et réunis à leur extrémité, qui se termine en bouton, s'enfoncent dans les tissus de l'animal qu'elle exploite en parasite et la rivent sur place; deux autres, réduits à de simples crochets, fixent la bouche changée en un véritable suçoir; tous les autres appendices disparaissent; le corps se gonfle, se déforme, et n'est bientôt plus qu'une gaîne irrégulière renfermant des œufs et un estomac. En même temps le mâle, un peu moins contrefait, mais resté deux ou trois cents fois plus petit que sa femelle, s'est cramponné sur cette dernière, et semble vivre à ses dépens, comme elle-même vit aux dépens du poisson. Chez l'un et chez l'autre, les organes des sens ont disparu avec ceux du mouvement, et, ramenés à une vie purement végétative, tous deux, bien probablement sans même s'en douter, ne sont plus que des machines à reproduction.

Parmi les groupes qui composent le sous-embranchement des vers, les uns sont franchement ovipares, d'autres présentent à un haut degré les phénomènes de géagenèse qui feront le sujet d'une étude spéciale. A vrai dire, la classe seule des annélides se rattache à l'ordre de faits dont il s'agit ici. Or, dans mes *Souvenirs* des côtes de Sicile et de la baie de Biscaye (1), j'ai suffisamment décrit les métamorphoses des térébelles d'après les travaux de M. Edwards, celles des hermelles d'après mes propres recherches. Sans revenir sur les détails, je me bornerai donc à rappeler que chez elles l'organisme subit également des changemens profonds, en harmonie avec des genres de vie divers. D'abord animaux voyageurs, ces espèces deviennent plus tard sédentaires, et s'enferment dans des tubes d'où elles ne sauraient sortir. A certains égards, il y a là aussi un retour en arrière, car les facultés de locomotion sont un des attributs les plus caractéristiques de l'animal, et ne sauraient s'amoindrir sans qu'il en résulte une certaine déchéance. Cependant, si à ce point de vue hermelles et térébelles se dégradent par le fait du développement, elles se perfectionnent sous d'autres rapports, et en somme elles gagnent au change. La métamorphose se montre ici sous un jour tout nouveau, tendant d'un côté à abaisser, de l'autre

(1) *Revue des Deux Mondes*, livraisons du 1er janvier 1847 et du 15 janvier 1850.

à élever l'individu dans l'échelle des êtres. Nous rencontrerons désormais de nombreux exemples de cette double action; nous verrons par conséquent l'animal à l'état parfait, placé tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de son état de larve, suivant que l'avantage restera à l'une ou à l'autre de ces deux tendances contraires.

V. — MÉTAMORPHOSES DES MOLLUSQUES GASTÉROPODES ET ACÉPHALES.

La découverte des métamorphoses chez les mollusques est toute moderne, et cette branche de la science nous réserve sans doute encore bien des découvertes. C'est en 1832 que le célèbre anatomiste allemand Carus décrivit pour la première fois les larves de l'anodonte, espèce de moule d'eau douce fort commune dans presque tous les étangs et les canaux de l'Europe (1). Comme il arrive toujours en pareil cas, ce fait, très inattendu, fut d'abord nié. Ces larves furent déclarées n'être que de simples parasites extraordinairement multipliés dans les branchies des mollusques; on leur donna même un nom, et la haute autorité de Rathke et de Jacobson, les contradicteurs de Carus, fit généralement accepter cette interprétation erronée. A cette époque, fort modeste débutant dans la carrière médicale et n'ayant que trop de loisirs, je faisais de l'histoire naturelle tout en attendant les cliens. Sans rien connaître des problèmes soulevés par les travaux de mes célèbres confrères, je tombai sur le même sujet. Pendant cinq mois, je suivis jour par jour l'œuf des anodontes, depuis le moment de la ponte jusqu'à ce qu'un accident vînt détruire toutes mes couvées; mais j'en avais assez vu, et je crois pouvoir dire que, depuis la publication de mon travail et du rapport que voulut bien lui consacrer M. de Blainville, la métamorphose des mollusques acéphales a été mise hors de discussion (2). D'autres recherches ont eu lieu plus tard. De l'ensemble de ces travaux, on peut conclure, pour l'embranchement tout entier aussi bien que pour chacune des classes qui le divisent, que la métamorphose se montre partout ici ce que nous l'avons vue ailleurs, et qu'elle est tantôt complète et tantôt incomplète ou nulle.

De tous les groupes secondaires dont la réunion forme l'embranchement des mollusques, le plus complétement étudié sous le rap-

(1) Le mémoire de Carus parut dans les *Nova Acta naturæ curiosorum*.

(2) Ce rapport fut lu à l'Académie des sciences en 1835, au nom d'une commission composée de MM. Geoffroy Saint-Hilaire, F. Cuvier et de Blainville. Peut-être le lecteur trouvera-t-il que j'insiste outre mesure sur des détails tout personnels, mais il comprendra et excusera, j'espère, le sentiment qui me fait rappeler avec complaisance la date de mon premier *parchemin scientifique*.

port du développement est la classe des gastéropodes, composée d'animaux tous plus ou moins voisins de l'escargot et de la limace. Ces deux espèces aériennes sont simplement ovipares, et il paraît en être à peu près de même de toutes celles qui habitent nos eaux douces. Les espèces marines au contraire nous présentent de véritables métamorphoses.

Voyons par exemple ce qui se passe chez un de ces mollusques phlébentérés qui m'ont valu tant de vives attaques. A l'état adulte, ces animaux n'ont point de coquille; leur tête est armée de quatre longues cornes ou tentacules, à la base desquelles se trouve une paire d'yeux; leur dos est chargé de petites baguettes longtemps regardées comme de simples branchies. Ils rampent au fond de l'eau à l'aide d'un plan charnu qu'on appelle le pied. Les couleurs souvent les plus vives décorent ces jolis petits êtres, qu'on dirait faits d'émail et de cristal. Voilà pour l'extérieur. A l'intérieur, on trouve, entre autres, un large estomac d'où partent d'un côté un intestin des plus courts, et d'autre part des troncs plus ou moins nombreux, qui se ramifient et envoient des prolongemens jusqu'au fond des appendices dorsaux. Le foie, ordinairement si volumineux chez les mollusques, est ici réparti en couches minces seulement sur les derniers cœcum de ces ramifications gastro-vasculaires. Eh bien! au sortir de l'œuf, les larves ont une coquille, et leur pied, encore rudimentaire, est garni en dessous d'une plaque cornée que l'animal abaisse ou élève comme une sorte de pont-levis pour ouvrir ou fermer son habitation. Ainsi inhabile à ramper, il porte pour organe de mouvement une espèce de large collerette double, étendue au-dessus de la bouche; de longs cils vibratiles bordent ce voile, et en font un puissant appareil de natation, que l'animal développe ou replie à son gré en se retirant dans sa coquille. Le corps, pelotonné dans cette dernière et fixé par des muscles robustes, renferme un appareil digestif et un foie très semblable à ceux des mollusques ordinaires. Au bout de quelque temps, les muscles adhérens à la coquille se détachent, l'animal quitte la demeure qui l'abritait depuis sa naissance; le corps s'allonge; le pied, dépouillé de l'opercule désormais inutile, commence à remplir ses fonctions, et par contre l'appareil rotatoire s'atrophie; l'estomac se prolonge en arrière en un cul-de-sac qui gagne peu à peu du terrain et se ramifie progressivement; une paire d'appendices se montre sur le dos, d'autres lui succèdent, et la larve, d'abord semblable à celle de beaucoup d'autres mollusques ordinaires, devient peu à peu un phlébentéré.

L'embryogénie des gastéropodes a été l'objet de travaux fort nombreux, et dans la liste des auteurs qui ont contribué à éclaircir cette partie du sujet qui nous occupe, on trouve les noms de quelques-

uns de nos contemporains les plus éminens (1); il n'en est pas de même de la classe des acéphales, comprenant tous les mollusques à coquille bivalve. Depuis les recherches que j'ai déjà mentionnées, je ne vois guère de publiés sur ce sujet que le mémoire de M. Davaine sur le développement des huîtres (2) et celui que j'ai consacré à l'embryogénie du taret. Jusqu'à ce jour, c'est chez ce dernier que les métamorphoses sont le plus compliquées; elles sont sensiblement plus simples chez les huîtres, plus encore chez les anodontes, et nulles enfin chez quelques autres petits mollusques d'eau douce qui habitent nos étangs et nos lacs. L'huître, comme le taret, est d'abord une larve ciliée, puis elle se revêt d'une coquille et acquiert un appareil rotatoire analogue à celui des gastéropodes, et qu'on retrouve également chez le taret; mais cet organe, bien plus simple chez les huîtres, n'est ni exsertile ni rétractile, à ce qu'assure M. Davaine, et les cils, constamment agités, sembleraient obéir à une sorte d'impulsion automatique plutôt qu'à la volonté de l'animal. Chez le taret au contraire, l'appareil rotatoire rentre dans la coquille ou en sort au gré de l'animal, qui est en outre muni d'un long pied très mobile, et rampe sur un plan solide aussi bien qu'il nage en pleine eau.

Aucun de ces organes locomoteurs n'existe chez la petite anodonte. En revanche, celle-ci possède un appareil très singulier qui lui sert à clore solidement sa coquille pour en interdire l'entrée aux infusoires parasites. Chaque valve, alors de forme triangulaire, porte à son sommet une longue pièce flexible et surmontée de fortes dents disposées en quinconce. Des muscles particuliers ramènent ces deux pièces en dedans, à peu près comme la lame d'un couteau qui se rabat sur son manche, et les dents, engrenées les unes dans les autres, maintiennent l'habitation du petit mollusque fermée comme avec un double cric.

Tarets, huîtres et anodontes, logés, au sortir de l'œuf, entre les branchies ou les replis du manteau de leur mère, attendent, ainsi

(1) Les premières recherches sur le développement des gastéropodes datent de 1815, et sont dues à un naturaliste allemand, M. Stiebel. Parmi les naturalistes qui à diverses époques se sont occupés de la même question, je citerai MM. Allmann, Carus, Dumortier, Frey, Grant, Jaquemin, Laurent, Lœven, Nordmann, Pouchet, Prévost, Rathke, Reid, Saars, de Siebold, van Bénéden, Vogt, Windismann, etc. Les premiers travaux de ces naturalistes ayant porté sur les espèces aériennes ou d'eau douce, il en résulta que la découverte des métamorphoses dans cette classe fut fort retardée. Le naturaliste anglais Grant, dès 1827, reconnut l'existence et les usages des appareils rotatoires; mais ce n'est qu'en 1837 que M. Saars, pasteur à Berghem, fit connaître le fait capital de l'existence d'une coquille dans les embryons des mollusques nus.

(2) Le mémoire de M. Davaine, intitulé *Recherches sur la reproduction des huîtres*, a mérité cette année même le prix de physiologie expérimentale décerné par l'Académie des sciences.

abrités, l'instant de la métamorphose. Ils perdent alors leurs appareils transitoires, et, revêtant les caractères définitifs de l'espèce, tantôt s'élèvent de quelques crans dans l'échelle zoologique, tantôt descendent à un degré inférieur à celui qu'ils avaient atteint. Le premier cas est celui des anodontes, le second est celui des huîtres, et bien plus encore des tarets. Ceux-ci, à l'état de larve, étaient les plus complets de ces trois mollusques. Parvenus à l'état adulte, ils sont de beaucoup les plus dégradés. Ainsi, sans sortir de cette classe des acéphales, nous voyons la métamorphose se montrer presque à tous les degrés, et déterminer tantôt un développement ascensionnel qui rappelle ce qui se passe chez les insectes, tantôt un développement récurrent analogue à celui que nous ont montré les cirrhipèdes et les lernées.

VI. — NATURE, CAUSES ET PROCÉDÉS DE LA MÉTAMORPHOSE. — CONCLUSION.

L'idée générale qu'on s'est formée de la métamorphose a nécessairement varié avec les doctrines philosophiques dominantes. Quelques-uns des faits que nous avons indiqués furent invoqués à l'appui de la croyance aux générations spontanées, et nous reviendrons plus tard sur cette question. Lorsque par une réaction facile à comprendre la doctrine de l'évolution se fut produite et régna presque sans partage, grâce à la supériorité des hommes qui la défendaient, ces mêmes faits et grand nombre d'autres servirent à l'étayer (1). Pour Réaumur, par exemple, il n'existe aucune véritable production; il n'y a que des développemens. Une plante, un animal, qui nous semblent nouvellement formés, existaient depuis l'origine des choses; ils apparaissent dès que les circonstances leur permettent de s'étendre, de croître jusqu'à la portée de nos sens. Ce qui est vrai de l'être entier l'est aussi de toutes ses parties; par conséquent, les métamorphoses d'un insecte ne sont qu'apparentes. Le papillon qui voltige existe depuis la création du monde avec toutes ses parties, ailes, trompes, pattes, poils et écailles. La chrysalide, la chenille elle-même le renfermaient déjà, et n'étaient, comme l'avait dit Harvey, que de véritables œufs emboîtés l'un dans l'autre: œufs fort étranges, il est vrai, qui ont des membres, une bouche, un appareil digestif destinés à transporter, à défendre, à nourrir le véritable animal; œufs qui mâchent, broient et digèrent les alimens comme la mère prépare ceux qui parviennent au fœtus. Ainsi protégé et nourri par la machine animale qui l'enveloppe, le papillon n'a pas d'enfance extérieure; au moment venu, il rejette ce *vêtement orga-*

(1) Voyez, sur les doctrines des évolutionistes, la Revue du 15 mars 1850.

nisé qui ne lui est plus nécessaire, qui même lui est devenu incommode, et, débarrassé de tout déguisement, il se montre tel qu'il a toujours été en réalité, mais seulement plus grand (1). On voit à quelles inextricables difficultés l'évolution conduisait ses partisans, quelque ferme et droite que fût leur intelligence.

Au milieu des erreurs où l'entraînaient des idées préconçues, Réaumur avait néanmoins démêlé et presque bien apprécié un fait d'une haute importance. Pour lui, un papillon, sous sa forme de chenille, est un *enfant;* c'est *embryon* qu'il fallait dire. Pour arriver à l'âge adulte, l'enfant n'a plus qu'à croître et à se développer; pour devenir papillon, la chenille a autre chose à faire. Dans les métamorphoses qui conduisent à l'état parfait, tout rappelle ces phénomènes embryogéniques dont il a été question dans une étude précédente (2). On les constate pendant toute la durée de l'état de larve, car la chenille possède alors plusieurs de ces organes temporaires dont la seule existence trahit un organisme en voie de formation; on les voit redoubler d'activité aux approches de la première métamorphose et dans les premiers temps qui la suivent. Pour les insectes en général, pour les papillons en particulier, c'est là un vrai moment de crise d'où l'organisme ne sort que refondu pour ainsi dire, et construit sur un plan non pas opposé, mais très différent de celui qui précède. Insister ici sur ce fait serait bien inutile; nous renvoyons le lecteur aux premières pages de cette étude et, mieux encore, aux planches de Hérold et de Newport. En embrassant d'un coup d'œil les changemens subis même par les centres nerveux, en voyant presque d'une heure à l'autre les ganglions se fondre ou se développer, ils ne pourront que se reporter par la pensée aux temps les plus tumultueux de la transformation des embryons de mammifère.

Tant qu'il est à l'état de larve, l'insecte, quel qu'il soit, ne fait guère que croître comme l'enfant, auquel Réaumur le compare; mais, à ce point de vue même, il présente un caractère éminemment embryogénique, savoir la rapidité de cet accroissement. C'est là en effet une loi commune à tous les vivipares, que l'augmentation de volume et de poids, d'abord extrêmement rapide, se ralentisse progressivement à mesure que l'organisme se rapproche du type qu'il doit atteindre. L'embryon humain, déjà bien distinct vers la troisième semaine, est long de 6,75 millimètres et pèse environ 12 centigrammes. En moins de trois semaines, il double de longueur et pèse sept ou huit fois plus. Vers la huitième semaine, c'est-à-dire trente-

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes.* Ces idées sont surtout très nettement formulées dans le huitième mémoire du t. Ier; je n'ai pour ainsi dire fait que transcrire les propres expressions de l'auteur.

(2) Voyez la *Revue* du 1er avril 1855.

cinq jours environ après l'époque que nous avons prise pour point de départ, il est déjà long de 33 millimètres et pèse 216 centigrammes. Vers le quatrième mois, lorsqu'il est près de mériter le nom de fœtus, sa longueur est de 20 centimètres, son poids de 224 grammes. En quatre mois, il est devenu trente fois plus long et dix-huit cents fois plus pesant. A partir de ce moment, il croît encore d'environ 1 pouce ou près de 3 centimètres tous les quinze jours. Au moment de la naissance, il a atteint un peu plus de 1/2 mètre et pèse environ 3 1/2 kilogrammes (1). En moins de neuf mois, l'embryon humain est devenu soixante-dix fois plus long et vingt-neuf mille fois plus pesant en nombres ronds. Eh bien ! le développement des insectes nous présente des faits entièrement analogues. En vingt-quatre heures, d'après Rédi, une larve de la mouche des viandes (*musca carnaria*) devient de cent quarante à deux cents fois plus pesante (2). Lyonnet, s'appuyant en partie sur l'expérience directe et en partie sur le calcul, a montré que la chenille du saule dont nous avons déjà parlé (*cossus ligniperda*), prête à se changer en chrysalide, pèse au moins soixante-douze mille fois plus qu'au sortir de l'œuf.

En arrivant à l'état parfait, c'est-à-dire en devenant adultes, les insectes en général non-seulement ne croissent plus, mais encore présentent des dimensions évidemment bien plus petites que celles de la larve. Cette diminution de taille est par exemple très frappante chez les stratiomes, dont nous avons esquissé l'histoire; mais ce n'est là qu'une exception. Presque toujours les animaux à métamorphoses, après leur dernier changement, font comme l'homme après sa naissance : ils continuent à grandir. Plusieurs d'entre eux, comparables en cela à certains vertébrés ovipares, s'accroissent même pendant toute leur vie, et dès lors il n'est pas surprenant que les différences de volume et de poids entre le jeune et le vieil animal soient bien plus fortes chez eux que chez les vivipares. En vingt ans, l'homme quadruple rarement la taille de l'enfant qui vient de naître; en moyenne, il pèse à peine trente-huit fois plus. La larve du taret qui va changer de forme est au moins trois ou quatre mille fois plus volumineuse que celle qui sort de l'œuf, mais elle l'est plusieurs millions de fois moins que sa mère (3).

(1) Pour ces dimensions de l'embryon humain à divers âges, j'ai suivi les chiffres donnés par le docteur Olivier et Chaussier, qui avait établi les siens sur une moyenne obtenue par l'examen de quinze mille sujets (*Dict. de médecine*).

(2) *Introduction à l'entomologie*, par Th. Lacordaire.

(3) Ce fait d'une croissance indéfinie et qui dure autant que la vie ne se rencontre dans les divers groupes principaux que chez les espèces inférieures. Ainsi, parmi les vertébrés, certains reptiles et poissons présentent seuls cette particularité. Chez eux,

Un autre fait plus décisif peut-être vient encore confirmer la nature embryonnaire des larves. Nous avons vu dans la première partie de ce travail que toute monstruosité était nécessairement congéniale, et remontait à l'époque où l'organisme est en train de se constituer. Or on a constaté plusieurs fois l'existence de véritables monstruosités chez les insectes adultes. Les exemples d'hermaphrodisme ne sont pas très rares dans les collections. Si dans la majorité des cas les amateurs ont conservé précieusement ces curieux échantillons, au lieu de les livrer au scalpel des anatomistes, il s'est parfois rencontré des hommes animés d'un esprit plus réellement scientifique. C'est ainsi que Rudolphi a pu disséquer un individu qui portait extérieurement la livrée des deux sexes, et constater qu'il était également monstrueux à l'intérieur, retrouvant ainsi chez un papillon nocturne une des anomalies les plus rarement constatées chez les vertébrés.

Chez les insectes comme chez ces derniers, on a d'ailleurs rencontré des individus dont les membres étaient multipliés outre mesure. Plusieurs observateurs ont décrit chez des coléoptères des pattes doubles ou triples, comme Meckel en avait vu chez un canard, et M. Geoffroy chez un mouton.

A la rigueur, on pourrait se demander si les monstruosités précédentes appartiennent bien réellement à cette période de la vie dont il s'agit en ce moment de déterminer la nature. Rien ne s'opposerait en effet à ce qu'on les fît remonter jusqu'au temps du développement dans l'œuf; mais il n'en est pas de même des suivantes. Les antennes n'existent pas chez la larve, et on a vu des coléoptères à antennes multiples. Stannius a décrit une abeille neutre dont les yeux composés, réalisant comme ceux de certains fœtus humains la fable du cyclope, s'étaient soudés en une seule masse sur la ligne médiane et étaient en outre remontés jusque vers le sommet de la tête. Dans ces deux cas, on peut préciser le moment où le travail de l'organisation normale a été troublé. C'est vers l'époque de la dernière mue, alors que la larve se préparait à devenir nymphe, que la cause perturbatrice a agi. C'est encore à cette période du développement que doivent être rattachés des monstres dont la bizarre structure résout d'une manière plus absolue encore la question qui nous occupe. Nous voulons parler de ces insectes qui, à l'état parfait, présentent quelques-uns des caractères de la larve. Tels sont

même l'accroissement se ralentit considérablement, quand la durée de la vie est très longue, comme on a pu l'observer bien des fois chez les carpes. J'ai eu l'occasion de voir un de ces poissons qui s'était, disait-on, transmis depuis plus de cent ans dans une famille de pêcheurs. Il était à peine plus long qu'une belle carpe ordinaire, mais seulement beaucoup plus épais.

les bombyx du mûrier (*bombyx mori*) mentionnés par Majoli, dont le thorax et l'abdomen ressemblaient à ceux d'un ver à soie, et surtout cette noctuelle minutieusement décrite par O.-F. Müller, dont le corps tout entier était d'un papillon, mais qui avait conservé sa tête de chenille. Ici il est bien évident que l'arrêt de développement, cause immédiate de la monstruosité, s'est prononcé au moment même où l'animal passait de l'état de larve à un état supérieur.

Ainsi, pour nous, la larve, la nymphe et l'animal parfait ne sont qu'un même être, au même titre que l'embryon, le fœtus et le jeune des mammifères. Pour Réaumur, la larve et l'insecte sont deux êtres distincts, dont le premier renferme et nourrit le second à peu près comme la mère porte son fruit. A l'appui de sa théorie, l'illustre observateur invoquait le résultat des dissections de Swammerdam et les siennes propres. Ouvrez, disait-il, la peau d'une chenille deux ou trois jours avant sa transformation en chrysalide, et vous distinguerez les antennes, les ailes, la trompe du papillon; coupez à cette même chenille une de ses pattes écailleuses, et le papillon sera mutilé. Ces faits sont vrais, nous l'avons déjà dit; mais là où Réaumur voyait des témoignages en faveur de l'évolution, nous trouvons, nous, la preuve de ce développement par épigénèse que nous avons rencontré partout chez les mammifères. Réaumur, obligé de reconnaître que, dans les chenilles moins avancées, on ne voit rien qui rappelle les organes caractéristiques du papillon, s'en prenait à la faiblesse de ses sens, à l'impuissance de ses instrumens. Grâce aux moyens d'observation perfectionnés dont nous disposons aujourd'hui, nous pouvons affirmer que dans la jeune chenille il n'existe ni ailes, ni antennes, ni trompes; mais en même temps les observations de nos devanciers nous apprennent que ces organes n'apparaissent pas tout à coup, que les changemens les plus brusques sont préparés de longue main, et que, chez les insectes comme chez tous les autres animaux à métamorphoses dont nous avons parlé, ce phénomène est graduel et progressif. Seulement ce qui se passe au grand jour chez les mollusques et les vers, comme chez les batraciens et les crustacés, se fait chez les insectes derrière un voile qui se déchire et tombe quand tout est terminé. Encore dans cette dernière classe les hémiptères, les orthoptères nous montrent-ils dans leurs métamorphoses cette continuité manifeste que nous trouvons partout ailleurs.

Les phénomènes qui se rattachent immédiatement à la nature intime des êtres sont placés trop au-delà du savoir humain pour que nous hasardions même une hypothèse sur la cause première des métamorphoses; mais, sans sortir des bornes d'une juste réserve, nous

pouvons au moins, dans certains cas, soupçonner quelle en est la cause immédiate. Dès le début de ce travail, nous avons comparé le vitellus volumineux des ovipares proprement dits au très petit vitellus des vivipares; nous avons vu comment le premier fournit successivement à la formation, puis à l'accroissement de l'embryon, comment le second ne peut satisfaire qu'à l'un de ces actes. Par suite, avons-nous dit, l'oiseau et le lézard peuvent acquérir dans l'œuf isolé leur organisation complète; les mammifères au contraire sont obligés, pour arriver au même degré de développement, de séjourner dans le sein de leur mère, qui les nourrit par l'intermédiaire de véritables organes temporaires. Or, que pour une raison qui nous échappera sans doute toujours, un œuf à petit vitellus soit destiné à être expulsé, la nécessité d'un mode d'existence intermédiaire entre l'état premier de l'embryon à peine formé et l'état définitif de l'animal n'en existera pas moins, et il s'agira d'y pourvoir. C'est là un de ces problèmes que la nature semble à chaque instant se poser pour le plaisir de les résoudre, et la solution de celui-ci se trouve dans la métamorphose. Toujours, même chez les espèces à développement récurrent, l'embryon qui sort de l'œuf présente une organisation relativement plus simple; par suite, ses besoins sont moins nombreux, et il peut y suffire. Peu à peu il se complète, et sa sphère d'activité s'étend; il réalise enfin son type spécifique, quand il a reçu du monde extérieur des matériaux suffisans. La larve n'est donc qu'un embryon à vie indépendante, qui se nourrit lui-même au lieu d'être alimenté par sa mère, et qui subit au dehors, sous nos yeux, des changemens, des transformations analogues à ceux qui, chez les vivipares, s'accomplissent dans les profondeurs de l'organisme maternel.

En assignant pour cause prochaine au phénomène que nous étudions l'insuffisance des matériaux organisables du vitellus, nous pouvons expliquer, ou, si l'on veut, coordonner bien des faits que l'on ne saurait sans cela rattacher à aucun ensemble. Plus cette insuffisance sera grande, plus l'embryon formé aux dépens du vitellus devra montrer d'imperfection, plus il sera en arrière du type et aura d'étapes à fournir pour s'en rapprocher et l'atteindre. L'observation justifie cette conclusion. Comparés aux œufs de certains mollusques, les œufs d'insecte sont énormes. L'œuf du *cossus ligniperda* est environ trente mille fois plus volumineux que l'œuf du taret. Aussi la petite chenille qui en sort est-elle déjà un animal fort compliqué, en d'autres termes un embryon fort avancé. Le taret au contraire est d'abord aussi simple que possible. Son corps n'est pour ainsi dire qu'une pulpe homogène où se distingue vaguement un tube digestif. La première aura sans doute à fabriquer quelques organes, mais sur-

tout à agrandir et à modifier ceux dont elle est déjà en possession; le second doit tout acquérir.

Nous venons d'indiquer la nature et au moins une des principales causes de la métamorphose et de ses modifications (1). Est-il besoin d'insister sur les procédés? Qui ne voit que ces phénomènes, si étranges au premier abord, ne sont tous que des *transformations*, identiques au point de vue général avec celles des vivipares et s'accomplissant par un mécanisme absolument semblable? *Epigenèse* au début, puis *évolution simple ou complexe*, voilà ce que nous montre chacun des organes qui viennent s'ajouter à ceux de la larve pour constituer l'insecte, le crustacé, le reptile complet. La *formation* est évidente; la *modification*, le *développement progressif* se passent sous nos yeux quand nous observons ces branchies intérieures et extérieures qui se succèdent et précèdent le poumon chez la grenouille, ces baguettes dorsales qui apparaissent chez le mollusque phlébentéré, ces ailes qui poussent au thorax des insectes, ces anneaux qui viennent s'ajouter chez les myriapodes aux anneaux existant déjà. Voyez disparaître peu à peu chez un têtard les branchies ou la queue, chez un taret l'appareil rotatoire, et sans être naturaliste vous direz : « Voilà des organes qui *s'atrophient*. » Comparez l'abdomen du jeune crabe à celui de l'animal adulte, l'appareil reproducteur d'une abeille neutre à celui d'une reine-mère, et vous trouverez de vous-même l'expression d'*arrêt de développement*. Regardez chez les lernées ces pattes d'abord chargées d'agir comme des rames, et qui, changées en une espèce d'ancre, s'enfoncent profondément et fixent l'animal à demeure, et vous admirerez comment la nature *approprie un organe déjà existant* à un usage tout nouveau. Ainsi dans la *métamorphose proprement dite* vous retrouverez en tout la *transformation*.

Pas plus ici que chez les mammifères ces phénomènes divers ne peuvent s'accomplir sans qu'il y ait au sein de l'organisme apport et départ de matière. Dans l'immense majorité des cas, rien de brusque n'accuse ces mouvemens, et tout se passe dans l'intimité même des tissus. Les branchies du têtard ne tombent pas pour faire place au poumon, la queue ne se détache pas quand les jambes sont prêtes;

(1) Je n'entends pas poser ici une règle absolue, ni rattacher le plus ou moins de complication des métamorphoses uniquement au plus ou moins de volume du vitellus. J'ai seulement voulu indiquer une cause dont je ne crois pas qu'on ait encore suffisamment tenu compte, mais à laquelle viennent sans doute s'en ajouter bien d'autres. Le temps de l'incubation, par exemple, doit encore être regardé comme un élément important de la question et exercer une influence réelle. L'œuf des hermelles et des tarets se transforme en douze heures, de toutes pièces, en un animal évidemment doué de spontanéité. Là est sans doute aussi une des principales causes de l'extrême simplicité de la larve.

non, à mesure que l'un pousse et végète avec ses os, ses muscles, ses nerfs, ses vaisseaux, l'autre décroît de son côté dans toutes ses parties et sur tous les points à la fois. Il est littéralement résorbé molécule à molécule. Sans doute les insectes, les crustacés semblent se conduire autrement. A chaque mue, à chaque métamorphose, la vieille peau, la vieille carapace sont mises de côté comme des vêtemens inutiles; mais c'est qu'inflexibles par la nature calcaire ou cornée de leurs tissus et à demi inorganiques, elles ne sauraient se prêter à l'accroissement. Pénétrez à l'intérieur de ces mêmes espèces, suivez, avec les Swammerdam, les Réaumur, les Hérold, les Newport, les changemens bien autrement importans qui se passent dans les appareils centraux, et vous verrez reparaître le phénomène de la résorption moléculaire. Voici un exemple frappant à ajouter à ceux que nous avons signalés. Avant de se changer en chrysalide, la larve a pour ainsi dire emmagasiné les matériaux nécessaires à ses transformations. Un tissu graisseux des plus abondans entoure tous ses organes. Regardez-y chez l'insecte parfait, et vous en trouverez à peine quelques traces. La presque totalité a été mise en œuvre et employée dans le remaniement général des organes, et comme la matière ne saurait subir l'action de la vie sans s'user pour ainsi dire et se renouveler, vous trouverez l'intestin, vide au début de la métamorphose, rempli, quand la crise est passée, d'une matière excrémentielle qui se forme seulementalors (1).

On le voit, l'étude de la *métamorphose* autant que celle de la *transformation* nous ramène comme de force à notre point de départ. On ne peut pas plus comprendre l'une que l'autre sans admettre l'existence d'une force inhérente aux organismes vivans, partout présente et partout active, maîtrisant les matériaux empruntés au dehors, les disposant d'après un plan tracé d'avance, les rejetant quand ils sont hors d'usage. Comme cause première, comme procédé général de tous les phénomènes dont nous avons esquissé le tableau, nous retrouvons donc la *vie* et le *tourbillon vital*.

A. DE QUATREFAGES.

(1) Chez certains papillons, cette matière est colorée en rouge. L'insecte s'en débarrasse au sortir du cocon, et les taches qu'elle forme sur les murs, les pierres ou les branches sont quelquefois assez nombreuses pour avoir fait croire à des pluies de sang.

L'HISTOIRE ROMAINE

A ROME.

III.

LES PREMIERS SIÈCLES DE LA RÉPUBLIQUE.

Le quartier étrusque à Rome, Tite-Live et la vraisemblance. — Temples qui ont disparu et qui se liaient à l'histoire, Coriolan. — Le Mont-Sacré, luttes des patriciens et des plébéiens. — Prés des Quintius, histoire de Cincinnatus. — Le Forum, histoire de Virginie. — Environs de Rome, guerres des Romains contre les peuples voisins. — La Cremera, les trois cents Fabius. — L'*isola Farnese*, le siége de Véies. — L'émissaire du lac d'Albano, comédie religieuse. — La porte Colline, les Gaulois à Rome. — La roche Tarpéienne, Manlius. — Les Gaulois représentés sur les bas-reliefs et par les statues. — Horizon des premières conquêtes romaines.

Le spectacle des monumens construits par les rois a évoqué devant nos regards la grandeur et le caractère profondément étrusque de Rome sous ces maîtres étrangers (1). Désormais Rome ne sera plus étrusque, elle sera romaine. Cependant elle gardera encore la marque d'une empreinte qui ne devait jamais être complétement effacée. Le récit de la guerre des Tarquins et de Porsenna contre Rome est un de ceux où Tite-Live a mis le plus de poésie et le moins de vraisemblance. L'exploit d'Horatius Coclès, le dévouement de Mutius Scévola, la fuite de Clélie, sont admirablement célébrés, l'enthousiasme national le plus vif éclate à chaque page; mais Porsenna renonce un peu soudainement et un peu débonnairement à son entreprise. Les choses ne se passèrent pas tout à fait ainsi, et l'on a de fortes raisons de croire que le lucumon d'Étrurie, à l'exemple de plusieurs

(1) Voyez les livraisons du 15 février et 15 mars.

autres chefs de sa nation, régna dans Rome. Une antique statue de ce roi s'élevait près de la Curie. Le passage de Pline qui cite un article du traité de Porsenna avec les Romains, par lequel il leur interdit l'usage du fer, excepté pour les instrumens d'agriculture, ce passage célèbre est foudroyant pour l'orgueil romain et pour Tite-Live. On ne fait pas de ces traités-là quand on reste de l'autre côté du Tibre à admirer le courage d'Horatius Coclès et de Clélie, et qu'on se retire vaincu par la magnanimité de Scévola. Du reste, ce fait nous étonnera moins, nous qui avons vu à quel point la domination étrusque était établie, nous pour qui Porsenna serait le cinquième roi étrusque de Rome. Il y a plus, on voit parfaitement que dans Rome même le parti étrusque se maintint quelque temps après l'expulsion des Tarquins. Il fallait que ce parti fût encore puissant pour trouver des complices et des conspirateurs dans les fils du consul. A un moment de la guerre contre Tarquin, Tite-Live dit qu'il y a quelque confusion dans l'histoire, et que d'après des récits qu'il n'admet ni ne rejette, certains consuls étaient de la faction tarquinienne. En cette occasion, on élit pour la première fois un dictateur, et ce dictateur se nomme T. Lartius, nom qui semble étrusque (1).

Tous les Étrusques qui s'étaient établis à Rome peut-être depuis le temps de Romulus, mais certainement depuis le règne du premier Tarquin, n'en étaient pas sortis. Ils occupaient une rue ou plutôt un quartier de la ville, le quartier toscan, le *vicus Tuscus,* qui s'étendait du Forum à travers le Vélabre jusqu'au pied de l'Aventin, sur une étendue de quatre stades (plus d'un quart de lieue). Ils y avaient un temple consacré à leur dieu national Vertumus, comme les Juifs ont leur synagogue à Livourne ou à Amsterdam. Tacite explique très bien l'origine de cette population étrusque qu'il reconnaît avoir été fort considérable.

Le mont Cœlius, dit-il, ayant été donné aux Étrusques (c'est-à-dire conquis par eux sous Mastarna et Cœle Vibenna), une grande multitude de ce peuple (*magnas copias*) habita aussi la plaine dans le voisinage du Forum. Tite-Live rend compte de leur présence à Rome par une histoire bien peu vraisemblable. Selon lui, un fils de Tarquin avait fait une expédition malheureuse contre les habitans d'Aricie. Un petit nombre d'Étrusques ayant échappé au carnage se présentent à Rome désarmés et supplians; on les reçoit à merveille, on panse leurs blessures, l'hospitalité des Romains les enchaîne, et beaucoup se fixent dans le lieu qu'on appela ensuite *vicus Tuscus,* rue ou quartier des Toscans.

Ce récit est assez extraordinaire : nous verrons tout à l'heure

(1) *Larth*, seigneur en étrusque. Un roi des Véiens s'appelait Lartius Volumnius.

l'acharnement des Romains dans cette guerre contre le prétendant et ses alliés. Je doute qu'ils aient poussé la chevalerie jusqu'à recevoir des ennemis vaincus dans leurs murs et la tendresse de cœur jusqu'à panser leurs blessures. C'est beaucoup de philanthropie pour l'âge de Brutus. De plus, Tite-Live dit d'abord que ces réfugiés ne formaient qu'une très petite partie de ceux qui avaient fait l'expédition contre Aricie, *pars perexigua*, ce qui ne s'accorde pas avec la grande multitude d'Étrusques établis à Rome, dont parle Tacite, et avec l'étendue du quartier toscan telle qu'on peut la mesurer encore. Tite-Live ajoute, il est vrai, que *beaucoup* demeurèrent à Rome. Il reste à comprendre comment un grand nombre peut faire partie d'un petit. J'aime donc mieux croire ici Tacite et la topographie de Rome que Tite-Live avec ses invraisemblances et ses contradictions.

Les Toscans occupèrent cette partie de Rome jusqu'au temps de l'empire. Horace les appelle la canaille du quartier toscan :

Tusci turba impia vici.

C'est que les Étrusques avaient bien dégénéré. Ce peuple grave et guerrier était devenu un peuple d'histrions, de joueurs de flûte, adonné à tous les métiers suspects. Leur quartier s'appelait aussi la rue aux Parfums, parce qu'ils vendaient des parfums et diverses sortes de voluptés. Je les comparerais assez volontiers à ce qu'étaient en France les parfumeurs et les baigneurs florentins du XVIe siècle. Aujourd'hui le quartier des marchands de parfums étrusques est habité par le petit peuple de Rome. La rue des Greniers-à-Foin (*via dei Fenili*) en occupe une grande partie, et je doute qu'on y trouvât beaucoup de parfums.

Nous voilà bien loin des commencemens de la république; retournons à ces commencemens. Ce qui à cette époque enflamme le cœur des Romains, c'est l'horreur de la domination qu'ils viennent de renverser. Ce sentiment est exalté jusqu'à la fureur et jusqu'à la folie. Collatin, l'époux de Lucrèce, n'a donné lieu par sa conduite politique à aucun soupçon; mais il est du sang des Tarquins, il faut qu'il s'exile. Brutus, tout convaincu qu'il est de son innocence, l'engage à se retirer volontairement, *amicus abi*. Il ajoute : On est persuadé que la royauté ne peut sortir d'ici qu'avec toute la famille de Tarquin, — oubliant que lui-même était de cette famille. Je sais bien que les services de Brutus méritaient une exception en sa faveur, et plus tard il devait donner un gage terrible de sa fidélité à la république. Dirai-je toute ma pensée? Sans doute, dans ce grand sacrifice patriotique, la conscience du citoyen prononça le jugement; mais il me paraît certain que, tout Brutus qu'il était, s'il eût absous ses

fils, on se fût souvenu que lui-même était le propre neveu du roi détrôné, et il eût bien pu accompagner Collatin dans son exil. Valerius ne fut-il pas obligé, pour rassurer l'inquiétude populaire, de quitter sa maison placée sur la hauteur de Velia, hauteur qui n'était pas très formidable, car les siècles l'ont fait disparaître, et on n'est pas bien d'accord sur son emplacement? La guerre contre les Tarquins a un caractère d'animosité qui arrive au comble dans le combat décisif livré près du lac Régille, combat plus terrible, plus acharné que tous les autres. *Quam cætera gravius atque atrocius*, dit Tite-Live.

Dans le récit des premières années de la république romaine, on sent comme un souffle violent de haine contre la royauté étrusque. C'est une haine de caste et de race. Les Étrusques avaient civilisé sans doute, mais opprimé les Romains. Ce peuple brise avec violence les lisières qui ont pu le soutenir et le guider, mais qui l'ont rudement meurtri. Il conservera dans sa civilisation beaucoup de traces du régime étrusque, mais il est entièrement émancipé de ce régime, et il va se développer suivant ses vrais instincts, ses instincts latins, qui n'ont rien de commun avec la civilisation à demi orientale de l'Étrurie. L'affranchissement du joug étranger et la liberté politique commencent pour lui une ère nouvelle. On s'apercevra toujours à certains signes extérieurs que Rome a été étrusque, mais chacun de ses actes montrera qu'elle ne l'est plus.

Pendant les deux premiers siècles de la république, les monumens conservés manquent tout à fait. Le pouvoir nouveau n'impose plus au peuple ces efforts qui avaient produit les grands ouvrages de l'époque royale, et avaient contribué à amener l'abolition de la royauté. Ce n'est pas que les arts soient stériles. Outre la statue de Brutus, nous savons où étaient placées celles d'Horatius Coclès et de Clélie; l'histoire en mentionne plusieurs autres, mais il n'est rien resté de ces statues, qui étaient probablement dans le goût étrusque. On ne construit plus de temples comme celui de Jupiter Capitolin; on en construit un grand nombre dans de plus petites dimensions, et qui, pour cette raison, avaient moins de chances de survivre. C'est le despotisme qui a élevé les plus vastes monumens de la terre, et nous verrons les proportions colossales reparaître dans l'architecture au temps des empereurs. S'il est fâcheux pour nous qu'il ne reste aucun monument des premiers temps de la république, il faut féliciter les Romains qu'il en soit ainsi; au point de vue de l'histoire, cette absence est regrettable, mais elle est elle-même de l'histoire.

Pour cette période, nous en sommes réduits à mentionner des monumens dont il ne subsiste plus rien, dont nous ne connaissons pas toujours bien l'emplacement, mais que nous savons avoir existé à Rome ou dans le voisinage de Rome. Je me bornerai à indiquer

quelques-uns de ceux dont la construction fut liée à un fait historique important, ou rappelle un trait caractéristique des mœurs et de la politique romaines. Le souvenir ou la place de ces monumens est la seule trace aujourd'hui des premiers siècles de la république, de ces siècles si agités et si remplis par les grandes luttes des patriciens et des plébéiens, c'est-à-dire par le plus grand spectacle politique auquel il ait été donné aux hommes d'assister.

Un des premiers temples bâtis par les Romains après l'expulsion des rois est celui qu'en 277, pendant une guerre contre les Véiens, ils consacrèrent à l'Espérance. Cela va bien au début de l'ambitieuse carrière de leurs conquêtes. Le christianisme a fait de l'espérance une vertu, les Romains en avaient fait une divinité. Il ne s'agissait pas pour eux de la même espérance; mais que ce soit pour la terre ou pour le ciel, il y a toujours de la grandeur et de la puissance à croire et à espérer. La dédicace du temple de Mercure sur le mont Aventin rappelle un des premiers exemples de la déférence des patriciens pour le peuple, et fait voir qu'ils commençaient à le craindre et à le ménager. Les consuls se disputaient l'honneur de la dédicace de ce temple; le sénat renvoya la dédicace aux plébéiens. L'histoire d'un temple de Cérès, bâti peu d'années après, montre au contraire, chez les patriciens, l'horreur de toute concession et une haine implacable de caste qui va jusqu'à la férocité. Le tribun Spurius Cassius avait soutenu un projet de loi agraire. Son père, usant du terrible droit que la loi conférait au père de famille, le mit à mort dans sa propre maison; puis, ayant hérité par cette mort du pécule de son fils, — le fils ne possédait qu'un pécule comme l'esclave, — avec cet argent il éleva à Cérès un temple sur lequel il fit inscrire ces mots : — *Don de la famille Cassia.*

Qui n'aimerait à retrouver dans la campagne de Rome les ruines du temple élevé à la *Fortuna muliebre*, là où les prières de deux femmes fléchirent l'âme de Coriolan? Les antiquaires placent le lieu de cette rencontre sur la route d'Albano, près de l'endroit connu sous le nom de *Roma-Vecchia*. On sait qu'elle eut lieu à cinq milles de Rome. Coriolan, qui venait de prendre aux Romains plusieurs villes, entre autres Corioles, qu'il avait prise autrefois pour eux, devait s'avancer de ce côté. On ne se trompera donc pas beaucoup en se représentant là l'émouvante scène si bien racontée par Tite-Live, si puissamment évoquée par Shakespeare. Shakespeare, qui n'était pas venu à Rome, qui ne savait pas le latin, aidé seulement de son génie et d'une traduction de Plutarque, guidé peut-être par une certaine affinité entre les instincts politiques de Rome et de l'Angleterre, Shakespeare, qui a peint si merveilleusement la mobilité du peuple, favorable un instant aux meurtriers de César,

puis excité graduellement et enfin soulevé contre eux par le discours d'Antoine, a peint avec non moins de vérité la hauteur patricienne de Coriolan, sa dureté inflexible, ses dédains superbes. Cette tragédie, écrite à Londres au XVIe siècle, pourra éternellement se relire à Rome. Pour que les Romains de Shakespeare soient tout à fait ceux de l'histoire, il suffit d'effacer quelques grossièretés et çà et là quelques traces de bel esprit, double empreinte d'un siècle où les mœurs manquaient de délicatesse et péchaient par le raffinement; mais dans ce qu'elles ont d'essentiel les peintures du sentiment romain sont d'une profonde vérité. L'âme impitoyable de Coriolan, contre laquelle tous les emportemens du peuple sont venus se briser, qui a poussé l'orgueilleux transfuge dans le camp des Volsques, qui le ramène les armes à la main contre son pays, que n'ont pu toucher ni les envoyés du sénat ni les ministres de la religion, et que désarment seules les tendres supplications d'une femme, les sévères reproches d'une mère, voilà ce que Shakespeare fait voir admirablement. On pense ici naturellement à lui comme on pense à Corneille sur le terrain du *combat des Horaces;* mais l'on ne saurait retrouver les sentimens des patriciens du IIIe siècle de Rome dans ceux des nobles romains d'aujourd'hui, comme nous avons retrouvé les sentimens d'Horace et de sa sœur chez l'homme du peuple et *la transteverine* de nos jours, car à Rome l'homme du peuple a gardé quelque chose de l'ancien caractère national, au moins la férocité. Le prince romain au contraire, qui peut être aimable et honorable, qui peut aussi avoir une dose raisonnable de vanité aristocratique, mêlée de bonhomie, n'a certes plus rien ni de la magnifique hauteur ni de la dureté orgueilleuse de Caius Marcius Coriolanus.

Patriciens, plébéiens, luttes du privilége qui se défend et du droit commun qui réclame, combat et finit par vaincre, voilà ce qui constitue toute l'histoire intérieure de Rome pendant les premiers siècles de la république, voilà ce qui est mêlé au souvenir des monumens malheureusement disparus de cet âge de tempêtes et de triomphes. Un grand écrivain, un penseur aventureux, un rêveur profond, Ballanche, voyait dans cet antagonisme des deux moitiés de la société romaine l'histoire de l'humanité, qui n'est que l'histoire d'un duel incessant entre la résistance et le progrès, tous deux nécessaires dans une certaine mesure. Il y a des temps où la lutte semble suspendue, où la société fatiguée semble immobile; mais le travail éternel se poursuit sourdement sous cette apparente immobilité. Les deux courans contraires roulent irrésistibles dans les profondeurs de l'océan, où ils sont refoulés; la glace qui parfois recouvre cet océan les cache, mais ne les supprime pas. Seulement, au lieu de se heurter avec plus de bruit et moins de péril dans un lit ouvert,

ils montent silencieusement du sein de l'abîme : un jour la glace, chose fragile, craque, et tout finit par la débâcle.

A Rome, les temps de la liberté agitée n'ont pas laissé de grands monumens comme les jours paisibles de la servitude; mais ils ont laborieusement élevé un monument plus respectable que la *cloaca*, le cirque, le temple du Capitole : ce monument, c'est la grandeur du peuple romain. Les plébéiens surtout bâtissaient alors peu de temples; mais leurs traces sont ailleurs : elles sont sur ces collines où ils se réfugiaient pour réclamer un droit iniquement refusé, et d'où ils ne descendaient qu'après l'avoir conquis; elles sont sur le mont Aventin et sur le Mont-Sacré.

Cet usage de se retirer ainsi en masse sur un lieu élevé me paraît un souvenir de l'établissement primitif des cités latines. Les plébéiens, je le répète encore d'après Niebuhr, c'étaient surtout les étrangers, les familles nouvelles opprimées par les familles indigènes. Les pauvres, les déshérités de la fortune s'unissaient aux déshérités du pouvoir politique : à l'oppression des patriciens ils opposaient une retraite, une *secession* sur quelque sommet dont les patriciens ne s'étaient pas emparés par la consécration augurale, par une prise de possession religieuse. Dans la ville, c'était sur l'Aventin, exclu de l'enceinte sacrée; hors de la ville, sur le mont Velia, qui depuis lors s'appela le Mont-Sacré, sacré en effet, car il fut le berceau des libertés populaires. Ils s'établissaient là, comme s'ils eussent voulu y former une ville indépendante. Ils menaçaient Rome, par une désertion générale, de la dépopulation et de la ruine. La première retraite sur le Mont-Sacré dura trois mois, et par suite une partie des terres resta sans culture. C'est qu'il s'agissait pour les plébéiens d'une très grande chose : il s'agissait d'instituer des magistrats de leur ordre qui pussent défendre leurs droits. Ils ne revinrent à Rome qu'après avoir obtenu la création des tribuns du peuple, c'est-à-dire en possession d'une magistrature à eux, qui fut dès lors leur garantie et prépara leur puissance. Cette concession des patriciens les décida, je crois, mieux au retour que l'apologue des *membres et de l'estomac*, qu'on donne gravement comme l'occasion de ce retour. Il y fallait autre chose qu'un conte ingénieux.

Le Mont-Sacré s'élève au bord de l'Anio, et on ne peut le visiter sans un certain respect. Seulement on le trouve bien petit pour le rôle qu'il a joué. N'importe, il est grand par ce qu'il rappelle, et puis à Rome tous les sommets se sont abaissés. Le Capitole aussi est une taupinière, mais cette taupinière s'élève plus haut dans l'imagination des hommes que les cimes sans histoire du Chimboraço et de l'Himalaya.

Un autre lieu est consacré par un autre souvenir de cet âge hé-

roïque de la liberté romaine. Quand on a passé le Tibre dans la barque du port de *Ripetta* pour aller à Saint-Pierre par la campagne, on traverse des prés qui furent les prés des Quintius (*prata Quinctia*); là était le champ de Cincinnatus. Dans l'histoire de Cincinnatus, c'est le patriciat qui triomphe, mais le patriciat rustique des premiers âges de Rome, fier et dur, impitoyable même, mais pur de corruption et animé d'un dévouement sans borne pour la patrie. Tout le monde sait en gros l'histoire de Cincinnatus, on ne se souvient pas toujours des circonstances dans lesquelles le sénat alla chercher le dictateur dans son champ. Je demande la permission de reprendre le récit d'après Tite-Live, car il offre une peinture merveilleusement forte et naïve des anciennes mœurs politiques des Romains, surtout quand on relit le troisième livre de Tite-Live dans les prés des Quintius.

Cincinnatus, qu'on se représente en général comme une sorte de soldat laboureur, était le chef d'une des plus grandes familles patriciennes, la *gens Quinctia*. Son fils Cæso s'était fait remarquer par ses violences contre les tribuns. Aussi fier de la noblesse de sa race que de la force de son corps et de la grandeur de sa taille, éloquent et courageux, dans une lutte entre les tribuns et les patriciens qui fut presque un combat, on le vit se placer au milieu de ceux-ci, les dominer de toute la tête, et, comme dit Tite-Live, « portant toutes les dictatures et tous les consulats dans sa voix et dans sa force, » soutenir les assauts et les déchaînemens populaires. Il chassa plusieurs fois les tribuns du Forum et mit la plèbe en déroute. Le tribun Virginius intenta contre lui une accusation capitale. Le caractère terrible de ce jeune homme, *atrox ingenium*, s'irritant au lieu de s'effrayer, il redouble de violence. Les tribuns le laissent s'emporter et se compromettre toujours davantage. Le jour du jugement arrive, les patriciens les plus illustres le défendent, le célèbrent comme l'espoir de la république. « Son père Quintius, dit Tite-Live, qui avait pour surnom *le frisé* (*cincinnatus*), ne répétant point ces bravades, de peur d'augmenter l'envie, mais demandant grâce pour une erreur et pour la jeunesse, priait qu'à lui, qui en parole ou en action n'avait jamais offensé personne, on accordât son fils. » Ces modestes paroles du père de famille eussent touché la foule; mais un ancien tribun vint raconter qu'un jour, dans la *Suburra* (c'était le quartier populaire), son frère, encore convalescent, a rencontré Cæso, que Cæso l'a frappé du poing et renversé presque mort, qu'à cette heure il l'est peut-être tout à fait. A ce récit, qui était controuvé, le peuple s'émeut, et il s'en faut de peu que le jeune patricien ne soit mis en pièces. Le tribun Virginius ordonne de l'arrêter et de l'enchaîner; les patriciens opposent la force à la force. Enfin Cæso

donne une caution fort considérable, et, la nuit venue, part pour l'Étrurie. L'accusé ayant disparu, les tribuns exigent sans pitié du père la dette de son fils, et c'est ainsi que Cincinnatus, ayant dû vendre tous ses biens, vivait de l'autre côté du Tibre, dans une cabane isolée. Ce commencement me paraît curieux; voici maintenant la suite, plus connue, ou du moins plus célèbre, et qui ne me semble pas moins remarquable. Le consul et son armée ont été enveloppés par les Sabins à quelques lieues de Rome; la terreur est au comble, on résout de nommer un dictateur, et tous les yeux se portent sur Cincinnatus. Je vais laisser parler Tite-Live, dont le récit, d'une naïveté singulière, semble ici avoir été emprunté à quelques mémoires ou souvenirs domestiques de la famille Quinctia. « L. Quintius Cincinnatus, à cette heure l'espoir du peuple romain, vivait au-delà du Tibre, en face du lieu où est maintenant le port (1), cultivant quatre arpens de terre qu'on appelle encore aujourd'hui les prés des Quintius. Là, les envoyés du sénat le trouvèrent, soit creusant un fossé avec une bêche, soit labourant, mais certainement occupé à quelque travail champêtre. Le salut ayant été donné et rendu dans la forme accoutumée : Bien vous fasse et à la république ! — il fut requis de mettre sa toge pour entendre une communication du sénat. Lui, s'étonnant et demandant si tout n'allait pas le mieux du monde, ordonna à sa femme Racilia d'aller dans la cabane lui quérir sa toge. Ayant essuyé la poussière et la sueur dont il était couvert, il s'avance habillé (*velatus*) vers les envoyés, qui le saluent dictateur et le félicitent (2). » On sait le reste. Je n'ai pu m'empêcher de citer ce passage si caractéristique, dans lequel le lieu de la scène est indiqué avec une précision qui permet de le reconnaître parfaitement. Et puis quelle admirable simplicité ! quelle grandeur ! Ce bonhomme qui bêche la terre, qui se fait apporter sa toge par sa femme, qui ne sait pas un mot de ce qui se passe de l'autre côté du Tibre; ce père désolé, privé de son fils et de tous ses biens, cultivant son champ comme Laërte son jardin, c'est un grand patricien, un grand citoyen. On le prend à la charrue, on le fait dictateur dans le plus extrême péril; il ne s'étonne point, il ne fait aucune réflexion : il essuie la sueur de son front, secoue la poussière de son habit et s'en va tranquillement sauver son pays.

(1) *Navalia*, aujourd'hui le port de Ripetta. Il y avait d'autres *navalia* au-dessous de Rome, à la base de l'Aventin. On pourrait placer de ce côté les *prata Quinctia*, si Pline ne disait positivement qu'ils étaient près du Vatican, ce qui ne laisse pas d'hésitation sur leur emplacement véritable.

(2) Perse a résumé cette scène rustique dans ce vers bref et plein d'énergie :

Quum trepida ante boves dictaturam induit uxor.

La carrière politique de Cincinnatus n'était pas terminée. Plus tard, âgé de quatre-vingts ans, il fut encore une fois élu dictateur. Il s'agissait de réprimer les tentatives d'un factieux redoutable, Spurius Melius, de l'ordre des chevaliers, qui s'était rendu populaire par des distributions gratuites de blé, et qu'on accusait, comme tous ceux qui plaisaient trop au peuple, de vouloir se faire roi. Cincinnatus nomma pour son général de cavalerie (c'était en quelque sorte l'aide de camp du dictateur) Ahala, chef de la grande famille des Servilius. Celui-ci ayant sommé Melius de comparaître devant le dictateur, Melius, qui craignait la sévérité du vieux patricien, hésite, recule, et va se placer dans un groupe de ses partisans. Servilius Ahala donne l'ordre de l'arrêter; l'agitateur épouvanté s'échappe et s'enfuit en invoquant le peuple, en accusant le sénat, qui punit en lui un ami des plébéiens; alors Servilius Ahala lui coupe la tête, et, couvert de son sang, revient, au milieu d'une troupe de jeunes patriciens, rendre compte de ce qu'il a fait. « C'est bien, dit le vieux dictateur; la république est sauve. » Cincinnatus fit raser la maison de Spurius Melius : le lieu s'appela longtemps *Æquimelium* (la maison de Melius rasée); mais peut-être, quand les plébéiens eurent conquis plus de puissance, voulurent-ils honorer la mémoire de celui qui était mort pour leur cause, car au VIe siècle de Rome on trouve, là où avait été l'Æquimelium, non pas l'emplacement d'une maison rasée, mais une rue portant le nom de Melius.

Cette puissance du dictateur était formidable, mais elle était essentiellement passagère; en général, elle ne durait que quelques mois. Souvent le dictateur abdiquait avant que le terme de sa magistrature extraordinaire fût arrivé. Ce qui prouve combien la durée moyenne de la dictature était courte, c'est que, depuis l'an 254 jusqu'en 313, il y eut cinquante-sept dictateurs en cinquante-neuf ans. C'était un pouvoir considérable, mais exceptionnel et mobile. A ces conditions, la dictature n'est pas le despotisme, mais elle peut le devenir. La dictature ne fut pas dangereuse tant que les vertus républicaines existèrent; mais ces vertus ayant péri, elle devint mortelle à la liberté entre les mains de Sylla et de César.

Repassons le Tibre; allons, comme fit Cincinnatus, du pré des Quintius au Forum. Là, au lieu d'un souvenir du patriciat primitif de Rome, nous trouvons le souvenir d'un grand événement dans lequel les acteurs sont plébéiens : c'est la mort de Virginie et la chute des décemvirs. Ce drame pathétique, dont le théâtre n'a jamais su reproduire le caractère, a été sévèrement soumis par l'histoire, ce grand poète tragique, à l'unité de lieu. Il se passe dans le Forum; sans en sortir, on voit représenter la tragédie tout entière.

J'hésite à raconter un fait si connu, mais il m'appartient, comme

rappelant la double destination du Forum, à la fois lieu des rassemblemens politiques, des harangues, des jugemens, et marché entouré de boutiques. L'histoire de Virginie a fourni à M. Ballanche un admirable récit symbolique; pour moi, j'ai cherché à la retracer avec toute sa réalité et comme elle m'apparaissait dans le cadre du Forum romain.

J'y vois d'abord venir une jeune fille presque adolescente; les yeux baissés, elle se glisse avec sa nourrice à travers la foule pour aller étudier dans l'école, qui se trouve parmi les boutiques dont le Forum est entouré. Virginie traverse timidement ce lieu bruyant, ce centre de Rome, où se pressent à la fois dans un étroit espace et les acheteurs et ceux qui viennent assister aux jugemens des décemvirs, ces magistrats d'abord si populaires, maintenant si tyranniques. On ne s'y rend plus pour écouter les orateurs à la tribune, car la tribune est muette. Une sourde irritation se lit sur les visages des citoyens que leurs affaires ou la curiosité attirent au Forum. Appius, qui porte dans cette fonction nouvelle tout l'orgueil de l'altière famille des Claudius, a conçu pour la fille d'un de ses cliens, pour Virginie, une passion brutale, telle que devaient être celles de ces hommes rudes et violens, telle qu'avait été celle de Sextus pour Lucrèce. Il convoite la belle jeune fille. Un autre client de Claudius se fait l'instrument de cette passion du maître avec l'audacieuse effronterie d'un complaisant subalterne dévoué à son patron jusqu'à l'infamie. Il déclare que Virginie est née d'une de ses esclaves, qu'elle-même est par conséquent son esclave, et il la réclame du décemvir, auquel il veut la livrer. Pendant ce temps, le père de Virginie, centurion plébéien, était au camp, combattant les Æques sur le mont Algide. En l'absence de Virginius, le fiancé de Virginie, Icilius, plébéien aussi et soldat, perce la foule et vient s'opposer à l'iniquité qui se prépare. La foule s'agite, murmure; Appius, qui veut garder quelques dehors de justice, remet la cause au lendemain. Il y eut ce soir-là bien des groupes émus dans le Forum, bien des imprécations s'élevèrent du sein de ces groupes de curieux et d'indignés. Le lendemain, le Forum dut être rempli de bonne heure, et les plus résolus durent s'exciter par leurs discours à la résistance; mais le pouvoir des décemvirs avait été populaire à son début, maintenant il était redouté, et quand les licteurs arrivèrent, le silence régna dans cette foule, un silence de colère contenue et frémissante. Appius monte gravement à son tribunal, et avec les formules ordinaires évoque la cause de Claudius, comme s'il s'agissait d'un procès ordinaire. Lorsque les formes de la justice sont employées à masquer l'iniquité, elles la font paraître plus odieuse. A ces semblans de légalité, l'irritation populaire dut s'accroître, car sans doute les amis de Vir-

ginius et d'Icilius n'avaient pas manqué de répandre la véritable histoire de la passion et de la perfidie d'Appius. Celui-ci, froidement, lentement, comme un juge impassible, discute la question, cachant sous une impartialité feinte le feu violent qui le tourmente. Il déclare ignorer où est la vérité. Dans l'absence de preuves, il suspendra son jugement; mais en attendant que le fait soit éclairci, la présomption est pour le maître qui réclame son esclave, et Virginie restera au pouvoir de Claudius. On attendra Virginius. S'il parvient à prouver sa paternité et l'*ingénuité* de Virginie, elle lui sera rendue. Icilius et le peuple entier voient la ruse infâme; avant le retour de Virginius, Virginie aura été livrée. Le jeune Romain s'élance au pied du tribunal, il élève la voix contre cette odieuse décision, contre cette tyrannie qui prétend disposer de la personne des femmes romaines; ces époux, ces pères qui l'environnent le soutiennent de leurs cris, de leurs menaces; mais les licteurs sont là, la majesté du tribunal, l'apparence du droit contiennent encore la multitude. Et puis le camp est proche, — à cette époque il n'était jamais éloigné de Rome, — Virginius n'a que quelques milles à franchir, il reviendra réclamer sa fille. La multitude ignore qu'Appius a envoyé pendant la nuit l'ordre de ne pas accorder de congé à Virginius. Heureusement l'honnête amour d'Icilius a été plus prompt que la passion brutale d'Appius : Virginius, averti à temps, a pu partir avant que l'ordre donné pour le retenir fût arrivé, et déjà il approche du Forum, où le peuple est rassemblé depuis le matin plein d'attente et d'anxiété.

Alors on voit un spectacle qui émeut tous les cœurs. Virginius entre dans le Forum tout souillé de poussière; sa fille, couverte de vêtemens usés pour exciter le peuple à la commisération, s'avance suivie de quelques femmes et de nombreux amis. Virginius et Icilius parcourent le Forum, ils supplient et adjurent tous les citoyens; les femmes pleurent en silence. Appius, avec l'obstination indomptable de sa caste et de sa famille, donne la parole à Claudius et se hâte de lui adjuger Virginie. L'étonnement de cette atrocité tient d'abord toutes les bouches muettes. Claudius veut profiter de ce moment de stupeur; il s'avance pour saisir Virginie au milieu du groupe de femmes qui l'entourent; elles jettent des cris lamentables. Virginius étend le bras vers Appius, revendique sa fille; il voit que ce peuple, où il ne devait pendant la guerre se trouver à peu près que des vieillards, va laisser le crime s'accomplir. « Je ne sais si ceux-ci, dit-il avec le mépris d'un soldat pour des *bourgeois* timides, le souffriront, » et il ajoute, menaçant Appius de la colère de l'armée : « Mais ceux qui ont des armes ne le souffriront pas. »

L'armée n'était pas là; il n'y avait là qu'une foule étonnée, indignée

sans doute, mais désarmée, incertaine, qui n'était pas prête pour l'insurrection, à laquelle l'autorité, l'audace, les hommes armés qui entouraient le décemvir imposaient encore. En effet, quand celui-ci donna l'ordre au licteur de faire exécuter le jugement et de remettre l'esclave aux mains de son maître, la multitude s'écarta d'elle-même. C'est alors que Virginius, abandonné par elle, à bout de toute ressource, conçut une pensée terrible. Maître de lui-même en cette extrémité, il s'excuse sur la douleur paternelle des invectives qu'il a prononcées contre Appius; il demande de s'entretenir un instant avec Virginie et sa nourrice pour savoir à quoi s'en tenir sur la naissance de sa fille. Appius, aveuglé par sa passion et sans doute aussi par son mépris pour un plébéien, croit que Virginius est découragé et qu'il cherche peut-être un prétexte pour céder à sa puissance. Virginius entraîne les deux femmes vers quelques boutiques récemment construites et qu'on appelait *les boutiques neuves;* il avait quitté ses armes pour venir plaider sa cause au Forum; il saisit un couteau sur l'étal d'un boucher, perce de part en part le sein de sa fille, et, secouant le couteau sanglant, prononce la formule sacrée de malédiction sur Appius : « Par ce sang, je dévoue ta tête! » Armé de son couteau, il échappe aux licteurs déconcertés, et va rejoindre l'armée qu'il ramènera dans Rome renverser le pouvoir des décemvirs. Icilius prend dans ses bras le corps ensanglanté de la belle jeune fille, le montre au peuple. Le peuple se soulève enfin; la révolution commence; l'armée va camper sur le mont Aventin, puis sur le Mont-Sacré; le peuple tout entier court se joindre à l'armée : Rome est déserte; alors quelques modérés s'interposent; les sénateurs envoient deux d'entre eux négocier avec le peuple. Les plus violens demandaient la mort des décemvirs et parlaient de les brûler vifs. Le sénat repoussa cette demande avec dignité. Appius abdique intrépidement le pouvoir qui le protége contre la haine populaire; les autres décemvirs l'imitent. Le tribunat et l'appel au peuple sont rétablis; la liberté est fondée de nouveau. Appius, accusé solennellement par Virginius, fut mis en prison; certain d'être condamné, le fier patricien s'y donna la mort.

Tel est ce drame, l'un des plus émouvans qui aient été représentés sur la scène du monde; j'ai dit qu'il se passait tout entier dans le Forum; le Forum y figure aussi tout entier avec son double caractère, qui en faisait à la fois un lieu judiciaire et politique et un marché : c'est là ce qu'il fut dès les premiers temps. Il se composait d'un espace quadrangulaire, ou plutôt en forme de parallélograme, où se tenaient les assemblées du peuple, où se prononçaient les jugemens, et de portiques entourant cet espace, sous lesquels étaient des boutiques. Cette disposition fut celle de la place publique dans les villes libres de

l'Italie au moyen âge, et on la remarque encore aujourd'hui dans plusieurs de ces villes, notamment en Toscane; quelquefois même on y voit la tribune aux harangues, *ringhiera,* d'où l'on parlait au peuple assemblé dans le marché. A Rome, le Forum était aussi à la fois la place publique et le marché. Dans l'histoire de Virginie, la place publique et le marché figurent également, et l'étal du boucher sur lequel Virginius trouva le couteau avec lequel il immola sa fille est à jamais lié dans nos souvenirs à ces orageuses et tragiques scènes du Forum romain. On croit même savoir où étaient les *boutiques neuves* devant lesquelles Virginie expira, peut-être à quelques pas de l'école où elle venait étudier chaque jour, et de ses jeunes compagnes. C'était à l'angle sud-ouest du Forum, près des trois colonnes qui en sont la plus belle décoration de ruines, et, par une rencontre singulière, non loin du lieu où s'élève aujourd'hui l'église de Sainte-Marie-*Libératrice;* mais je me reproche ces minutieux détails et ces rapprochemens plus ou moins ingénieux : au Forum, en présence de la mort de Virginie, il n'est permis de songer qu'à un père sauvant sa fille de l'infamie par la mort, à la juste punition de la tyrannie et à la conquête de la liberté.

Deux choses remplissent le premier âge de la république romaine. Les patriciens et les plébéiens sont perpétuellement en lutte, plusieurs scènes de cette lutte ont passé devant nos yeux : au Forum, sur l'Aventin, ou sur le Mont-Sacré. En second lieu, — et il nous reste à faire comprendre leur nature par la configuration du pays, — des guerres sans cesse renaissantes arment les Romains contre leurs voisins. Voisins est bien le mot, car pendant longtemps Rome a dépensé une activité, une patience, une résolution incomparables dans un rayon de quelques lieues. A tout instant les Romains sont serrés de près par les petits peuples très belliqueux qui les entourent. Le même jour vit livrer deux combats à deux de leurs portes (1). Les Véiens s'emparent du Janicule et même passent le Tibre. Une certaine nuit, les Sabins, comme au temps de Tatius, prennent par surprise le Capitole et la citadelle. Les expéditions des Romains sont dans la Sabine, dans le pays des Æques, des Herniques et des Volsques; les plus lointaines ne dépassent guère quinze lieues. Le théâtre de la guerre, c'est à peu près le champ qu'exploitent les paysagistes domiciliés à Rome dans leurs courses de l'été.

Sur cet étroit théâtre, il faut toujours combattre, se porter sans cesse d'un point à un autre, prendre et reprendre cent fois une bicoque ou une position dans la montagne. Chaque défilé, chaque

(1) L'un près du temple de l'Espérance (porte Majeure), l'autre près de la porte Colline, dans la Via Pia, au coin de la rue qui conduit de là à la porte Salara.

rocher a été mille fois occupé, abandonné, reconquis. C'est dans ces combats perpétuellement renouvelés que s'est formé, que s'est trempé le caractère des Romains. C'est dans des expéditions à peine dignes du nom de guerre qu'ils ont appris à conquérir l'univers. Sans doute on peut suivre sur la carte tout le détail de ces combats et y mesurer par les distances combien les Romains étaient proches de leurs ennemis; mais on a un sentiment bien plus vif de cette proximité, quand on va soi-même reconnaître le site des villes dont il est tant parlé dans l'histoire des premiers siècles de Rome. Ces villes sont en général à la distance d'une partie de campagne. On peut très souvent en faire le but d'une course du matin et d'un déjeuner sur l'herbe. Ce qui m'a surtout frappé sous ce rapport, c'est Fidène, avant-poste des Étrusques placé sur la rive droite du Tibre, au bord de l'Anio, en face de la vallée de la Cremera, qui conduit à Véies. La situation de Fidène n'est pas douteuse; tous les incidens de la bataille livrée sous Tullus Hostilius, et dans laquelle le général albain trahit Rome, peuvent très bien y être suivis. Le lieu où fut Fidène est maintenant le but d'une mascarade. Une fois par an, les artistes allemands, déguisés de mille manières, s'y rendent en fiacre, à cheval, à pied, et reviennent de même avant le soir. De Fidène, nous le savons par Tite-Live, on voyait un signal sur le Capitole, comme à présent on verrait du même endroit l'illumination de la coupole de Saint-Pierre. Eh bien! Fidène ne fut conquise qu'au commencement du IVe siècle. Il fallut plus de trois cents ans pour venir à bout de ce monticule, situé à deux lieues de Rome; on y envoya une colonie, ce qui n'empêcha pas Fidène de se révolter encore plusieurs fois et de forcer Rome à entreprendre diverses expéditions contre un si formidable ennemi (1).

Parmi les promenades historiques aux environs de Rome, une des plus belles qu'on puisse faire, c'est une visite à l'*isola Farnese*, située à quelques pas du premier relai sur la route de Florence. L'*isola Farnese* n'est point une île, mais une hauteur qui domine, du côté de Rome, une magnifique vallée. Sur cette hauteur fut Véies, la grande ville étrusque que les Romains mirent dix ans à réduire. La vallée, qui s'ouvre d'abord si magnifiquement aux regards, se resserre ensuite, et presse entre ses bords escarpés une eau qui roule dans un lit profond, sous de sombres ombrages. L'aspect de ce ruisseau, comme son nom, a quelque chose de sinistre : c'est la Cremera, qui va se jeter dans le Tibre au lieu immortalisé par le dévouement et le massacre des Fabius.

Leur histoire fait connaître ce que c'était qu'une grande famille

(1) Les Fidénates ne furent complétement réduits qu'en l'an 330.

romaine à cette époque. La lutte de Rome avec la forte ville de Véies durait depuis longtemps sans résultat. Un jour, on vit trois cent six hommes armés se présenter devant le sénat : c'était la famille des Fabius qui venait s'offrir pour faire la guerre à elle seule contre les Véiens. Les félicitations du sénat accueillent cette offre hardie, les bénédictions de la foule accompagnent les Fabius (1). Ils sortent de Rome, au pied du Capitole, par la porte Carmentale, depuis ce temps funeste, traversent le Champ-de-Mars, c'est-à-dire la ville actuelle, passent le Tibre en longeant les prés qui bordent sa rive droite, arrivent à l'endroit où la Cremera débouche dans le fleuve. Là, ils s'établissent et se fortifient. Tout ce côté est très pittoresque. Un peu avant est une autre vallée dominée par un rocher que le Poussin affectionnait particulièrement, et auquel il a laissé son nom. C'est sur un rocher semblable que les trois cent six Fabius, peu occupés sans doute du pittoresque, mais attentifs à choisir une bonne position, établirent un lieu retranché (*præsidium*), qui, dans d'autres circonstances, aurait pu avec le temps devenir une ville. Pendant quelques mois, ces trois cents gentilhommes (ceux-là peuvent être appelés ainsi) tinrent tête à la puissante nation des Véiens; puis, tombés dans une embuscade, ils périrent tous, sauf un seul d'entre eux, jeune enfant qu'on força sans doute de fuir, pour que cette noble race ne fût pas éteinte avec lui (2).

On reconnaît aujourd'hui parfaitement l'enceinte de Véies, avec ses murs étrusques et ses tombeaux taillés dans le roc. Elle était précisément de la grandeur de Rome. C'est la première fois que cette ville se mesura avec une égale. Une colline escarpée et isolée, à laquelle on a donné le nom d'île, est une position forte. Sur une autre hauteur, qui ne tient à la première que par une étroite langue de terre, et qui s'appelle encore aujourd'hui traditionnellement dans le pays la *place d'armes*, était la citadelle. Cette dernière hauteur domine l'entrée de la vallée de la Cremera, et, tournée vers Rome, qui n'est qu'à six lieues, semble la menacer. De plus, il faut songer que Véies était une des douze villes principales de l'Étrurie, et formait comme la tête du bélier qui semblait n'avoir qu'à frapper pour renverser les murs de Rome. Qui n'eût pensé que Rome allait être écrasée? Elle eût succombé probablement en effet, si l'Étrurie n'eût pas été une fédération, et si les autres villes, en querelle avec Véies, dont le souverain leur déplaisait, ne l'eussent imprudemment

(1) Denis d'Halicarnasse dit qu'ils étaient quatre mille, en y comprenant sans doute leurs cliens.

(2) Niebuhr a fait remarquer l'invraisemblance de ces détails. Parmi les trois cent six Fabius, il devait se trouver des hommes mariés dont les enfans restèrent à Rome; mais ce trait légendaire et héroïque ne prouve pas que toute l'histoire des Fabius soit fausse.

laissée tomber sous les coups des Romains. Il y fallut un siége de dix ans et des efforts incroyables. Pour la première fois, le soldat romain passa l'hiver au camp malgré les murmures des tribuns. Enfin Camille parvint à surprendre la ville au moyen d'un conduit souterrain par lequel il introduisit ses troupes dans la citadelle. Je dois dire que ce conduit ne s'est point retrouvé jusqu'ici.

Camille éleva sur l'Aventin un temple à Junon, déesse particulièrement adorée des Véiens. Selon la coutume des généraux romains, il avait *voué* ce temple pendant la guerre; il lui fut donné de le consacrer. Le temple de Junon n'existe plus. Peut-être ses colonnes ont-elles servi à bâtir la basilique de Sainte-Sabine, longtemps séjour des papes pendant le moyen âge, aujourd'hui église des dominicains. Presque toujours les temples de la république furent ainsi le résultat d'un vœu. S'ils existaient, ils offriraient de magnifiques annales de la gloire romaine, car leur nom rappelait en général une victoire.

Au siége de Véies se rattache la création du plus ancien et du plus considérable des monumens de l'ère républicaine qui ait subsisté jusqu'à nous : c'est l'émissaire destiné à répandre dans la campagne le trop plein du lac d'Albe. L'histoire de la construction de cet émissaire montre fort bien comment le patriciat romain faisait servir la religion à l'utilité publique. Pendant le siége de Véies, le lac d'Albe avait débordé sans cause apparente, ce qui avait jeté une grande terreur dans l'esprit superstitieux des Romains. Or il arriva que, comme par suite de la longueur du siége il s'était établi de certaines habitudes familières entre les Véiens et les assiégeans, un jour un soldat romain qui était de garde sous les murs de la ville entendit un vieil aruspice étrusque s'écrier : « Les Romains ne prendront la ville de Véies que lorsqu'ils auront fait écouler dans la plaine l'eau du lac d'Albe. » Le soldat, frappé d'une si singulière exclamation, avec cette crédulité aux prédictions d'un sorcier qui n'exclut pas des violences contre sa personne, et qui est partout naturelle aux peuples superstitieux, particulièrement au peuple italien, — le soldat romain, s'étant insinué auprès du vieux devin, sous prétexte de le consulter sur quelque prodige, le saisit tout à coup dans ses bras, l'emporta en dépit d'une résistance qui était, je crois, apparente, et le déposa à Rome en plein sénat. Le Toscan parut regretter ce qu'il avait dit, mais déclara, le mal étant fait, y persister. Le sénat avait envoyé aussi à Delphes consulter l'oracle touchant la crue extraordinaire des eaux du lac d'Albe. La réponse de l'oracle arriva bientôt, elle se trouva parfaitement d'accord avec celle de l'aruspice, et même encore plus explicite. Il n'y avait plus de place pour l'incertitude. On chargea l'Etrusque de *procurer* ce prodige, c'est-à-dire de faire tout ce qu'il

fallait pour éviter qu'il n'eût des conséquences funestes, et vraisemblablement ce fut lui qui dirigea le percement du canal. Ce canal remarquable, analogue par sa destination, mais très inférieur par sa dimension et par la perfection de sa maçonnerie à l'égout de Tarquin, ramène, à l'occasion d'un grand travail d'architecture souterrain, l'intervention d'un Étrusque. Seulement le vieil aruspice n'était probablement pas l'homme le plus habile de son pays; c'était un ingénieur de hasard. De là les imperfections dans l'ajustement des pierres de l'émissaire. Celui-ci n'en remplit pas moins l'objet qu'on s'était proposé, et il sert encore à fertiliser la campagne au-dessous de Castel-Gandolfo, en même temps qu'il éloigne des habitations placées autour du lac le danger d'un débordement.

Le lecteur a, j'imagine, déjà vu clair dans le manége du sénat. Le monologue du vieil Étrusque prononcé tout juste de manière à être entendu par un soldat romain inspire des soupçons. On peut supposer avec assez de vraisemblance que ce monologue lui avait été conseillé en secret, et probablement assez bien payé par le sénat, lequel, en calmant les inquiétudes nées du prodige et qui pouvaient décourager les soldats, en réalisant la condition mise par un oracle à un succès, ce qui était un excellent moyen d'assurer ce succès, voulait aussi faire accomplir une œuvre utile, capable de rivaliser avec les grands travaux de ses prédécesseurs. Il fallait un Étrusque pour prescrire l'entreprise au nom du ciel et pour en diriger l'exécution. On fit parler et enlever le bonhomme, puis l'on construisit le canal souterrain comme on put. Telle est l'explication bien vraisemblable des circonstances de la construction de cet émissaire, des mérites et des vices de cette construction. C'est une petite comédie religieuse dans laquelle un devin étrusque joue le rôle de compère, et qui en somme tourne au bien de l'état.

A peine les Romains étaient-ils venus à bout de la grande entreprise de Véies, qu'ils furent menacés d'un péril imprévu, plus redoutable que tous les périls dont ils avaient triomphé : les Gaulois marchaient sur Rome. Ce fut la première irruption des Barbares. La terreur de l'inconnu s'empara des âmes; la défense fut mal préparée, et à douze milles de Rome les Romains subirent un échec terrible sur les bords d'une petite rivière dont le nom devait devenir funeste, et à laquelle on ne peut se défendre d'associer des idées lugubres, bien qu'elle coule à travers une des plus magnifiques parties de la campagne romaine :

Infelix Allia nomen.

Une portion des soldats romains se noya dans le Tibre, une autre gagna Véies par la vallée de la Cremera, une autre enfin s'enfuit

épouvantée vers la ville, qu'elle ne fit que traverser pour se réfugier dans la citadelle. Bientôt les Barbares se présentèrent à la porte Colline, — porte funeste par où Alaric devait entrer un jour, parce qu'elle se trouve du côté où Rome est le plus exposée aux attaques, du côté de la plaine. L'on n'eut ni la pensée ni le temps de défendre le rempart de Servius Tullius, car on ne voit pas qu'il ait un instant arrêté les Gaulois, tant le trouble et le découragement étaient extrêmes. Les Barbares, étonnés de leur victoire et ne trouvant personne qui gardât les murs de Rome, avancèrent avec précaution, redoutant quelque embûche. De la porte Colline, ils descendirent en suivant les pentes du Quirinal jusqu'au Forum; alors seulement, arrivés auprès du Capitole, ils découvrirent leurs ennemis, qui s'y étaient retranchés. Ces bandes étaient si peu propres à un siége, qu'elles ne purent escalader cette petite hauteur; elles se répandirent dans Rome presque déserte, égorgeant les sénateurs assis dans l'*atrium* de leur maison, et qui les attendaient immobiles avec une impassible majesté; puis ils pillèrent et incendièrent la ville.

Rome se trouva réduite au Capitole, comme elle l'avait été dans son origine au Palatin. Les détails du siége se comprennent très bien en présence des lieux témoins de l'événement : l'attaque est tentée d'abord du côté le plus accessible, c'est-à-dire du côté du Forum; elle est repoussée. Les Gaulois essaient ensuite de gravir la roche Tarpéienne du côté du fleuve, là où elle était le plus escarpée, et par conséquent le moins bien défendue. C'est encore aujourd'hui de là qu'elle paraît le plus formidable : cachée en beaucoup d'endroits par des maisons et des jardins, elle offre au nord un escarpement considérable. Du haut de ce rocher à pic, il faut se représenter tour à tour Manlius précipitant les Gaulois, puis précipité lui-même peu de temps après, et dire avec Tite-Live : « Ce lieu fut pour lui le monument d'une gloire incomparable et du dernier châtiment. »

Manlius fut évidemment un agitateur ambitieux et dangereux, mais je ne suis pas bien convaincu qu'il ait songé à se faire roi, comme il en fut accusé par les patriciens d'après les conseils de deux tribuns du peuple qui proposèrent ce moyen pour lui ôter sa popularité, popularité dont on peut sans trop d'injustice les accuser d'avoir été jaloux. Manlius était un patricien, le premier qui ait embrassé la cause du peuple, dans un esprit factieux sans doute; néanmoins, quels que fussent ces projets, il n'avait pas commencé à les mettre à exécution quand il fut condamné par les Romains, qu'il avait sauvés, et qui le regrettèrent. On ne peut s'empêcher d'être ému de pitié pour une destinée si brillante et si triste sur ce Capitole, dont le nom était devenu le sien, où toute cette destinée s'accomplit, et dont la vue plaidait si éloquemment en sa faveur,

que ses ennemis furent obligés, pour qu'il pût être condamné, de le faire juger dans un lieu d'où l'on ne pouvait voir le Capitole.

Plusieurs épisodes de ce siége remarquable apparaissent vivement aux regards; on croit apercevoir dans l'ombre, gravissant les escarpemens de la colline, ce Cominius, qui vint de Véies, envoyé par Camille, pour que le sénat captif confirmât son titre d'*imperator* : admirable soumission à la loi en de telles extrémités. Tout à coup de cette citadelle que l'ennemi serre de si près sort un jeune homme qui va au Quirinal accomplir un sacrifice annuel des Fabius, et traverse deux fois à pas lents l'armée ennemie qu'enchaînent l'étonnement et le respect. L'ancienne jonction du Quirinal et du Capitole, détruite depuis par Trajan, rendait possible ce trait de pieuse audace, qui n'en fut pas moins une témérité merveilleuse. Si on se promène seul la nuit sur le sommet de la roche Tarpéienne, on s'attend à voir les Gaulois monter dans l'ombre à travers les broussailles, s'aidant des pointes de rochers. Ils touchent enfin au sommet, les voilà avec leur air farouche, leurs grands corps, leurs sayons rayés, leurs cheveux blonds, qui flottent au vent de la nuit; ils vont pénétrer dans la citadelle, tous ses défenseurs seront égorgés, et Rome va périr en laissant peu de renommée. Mais Manlius s'éveille au cri des oies sacrées; il culbute les uns sur les autres ces agresseurs étonnés, avant qu'ils aient pris pied sur la cime. Rome est sauvée.

Bientôt les Barbares songèrent à se retirer. Ils avaient fait contre Rome une de ces expéditions aventureuses, qui sont toujours rapides, dont le but est le pillage, et qui ne sont liées à aucun projet d'établissement. Un autre nom vient se placer à côté et au-dessus de celui de Manlius. C'est le nom du vainqueur de Véies. Camille a certainement contribué à la retraite des Gaulois : sortant d'Ardée, son lieu d'exil, il a marché noblement au secours de son pays et taillé en pièces des détachemens de Barbares qui couraient la campagne; mais est-il vrai, comme le prétend Tite-Live à peu près seul dans l'antiquité, qu'arrivé quand la rançon, d'après le récit de cet historien lui-même, semble avoir été déjà livrée à Bremus ou bien près de l'être, il en ait refusé le paiement au vainqueur? Quoi de plus invraisemblable que son apparition au milieu des Gaulois, auxquels il vient reprendre l'or promis et déjà pesé, en leur disant que le traité s'est fait sans son consentement, qu'en sa qualité de dictateur il refuse de le ratifier, et qu'il les engage à se préparer au combat? Si Camille était venu au Capitole adresser ce discours aux Gaulois victorieux, je doute qu'ils l'eussent laissé sortir pour revenir les chasser.

Rien de semblable ne se lit dans le judicieux Polybe, dans le curieux Suétone, dans Justin, abréviateur du savant historien Trogue Pompée. Tous affirment que les Barbares se sont retirés en empor-

tant l'or avec lequel les Romains s'étaient rachetés. Le témoignage isolé et partial de Tite-Live ne peut infirmer ces témoignages réunis et qui ont pour eux la vraisemblance. Tite-Live déclare lui-même que son histoire ne commence à mériter toute confiance qu'après la prise de Rome par les Gaulois. Il faut donc en prendre son parti. Les Romains ont été rançonnés par les Gaulois, qui ne les ont épargnés qu'à ce prix. Le Capitole, qui a vu tant de triomphes, a vu cette transaction fâcheuse et ce honteux rachat. Si cette pensée est jamais venue au triomphateur qui gravissait la glorieuse colline un jour humiliée, il y avait là, mieux que dans les railleries permises au soldat, de quoi tempérer l'orgueilleuse ivresse de la victoire. Du reste, les Gaulois, ou du moins leurs descendans, y sont retournés deux fois et y sont encore. A ce propos, je ne puis m'empêcher de citer une caricature assez gaie qui représente un conscrit français plumant une oie au Capitole, avec ces mots : *Vengeance d'un Gaulois.*

Rome ayant été détruite par l'invasion, on proposa de nouveau, comme on l'avait déjà fait après la prise de Véies, d'aller habiter cette ville au lieu de Rome. Les tribuns soutinrent cette proposition. Les patriciens, plus enracinés au sol, la repoussèrent obstinément, et Camille la fit abandonner. L'imagination a peine à se persuader que Rome eût pu être ailleurs que là où elle est aujourd'hui. Quoi! les sept collines seraient un lieu sauvage où l'on viendrait voir le soleil se coucher dans la solitude, tandis qu'à l'*isola Farnese* s'élèveraient les débris du Colysée et le dôme de Saint-Pierre!

Les Romains affectèrent toujours de traiter avec dédain la nation gauloise pour se venger de la peur qu'elle leur avait faite et de l'humiliation qu'elle leur avait causée. Ils appelèrent une guerre avec les Gaulois un *tumulte* (1). Quoi qu'il en soit, ils se sont complu à célébrer par la sculpture les désastres publics et les revers privés des Gaulois. Le bas-relief d'un sarcophage, qui est dans le musée du Capitole, représente un combat très vif entre les Romains et les Gaulois. Ceux-ci sont reconnaissables à leurs chevelures flottantes, à leurs moustaches, à leurs longs boucliers, mais surtout à leur emportement dans la bataille, à leur fougue dans la mêlée. Un guerrier se fait remarquer par l'effort avec lequel il soulève sa longue épée pour frapper l'ennemi. Un autre est tombé de son cheval et voudrait se relever pour combattre encore. Le chef, voyant que la victoire est impossible, avec cette facilité à mourir que donnait aux Gaulois leur croyance à l'immortalité de l'âme, se tue tranquille-

(1) « Nation née pour les vains tumultes, » dit Tite-Live. Tite-Live a en trop souvent raison.

ment sous les pieds des chevaux, pour ne pas orner le triomphe des Romains.

Une scène de suicide forme aussi le sujet du célèbre groupe de la villa Ludovisi. Ce groupe, qu'on avait baptisé des noms d'*Aria et Pætus* quand on voulait retrouver partout des sujets romains, représente certainement un chef gaulois qui, plutôt que de s'en remettre à la merci du vainqueur, après avoir tué sa femme, s'est frappé lui-même du coup mortel. Le type du visage, la chevelure, tout est gaulois. La manière même dont s'accomplit l'immolation volontaire montre que ce n'est pas un Romain que nous avons sous les yeux. Un Romain se tuait plus simplement, avec moins de fracas; il se jetait sur son épée, qu'en général il faisait tenir par un esclave ou par un ami. Malgré son mépris pour la mort, un Romain répugnait le plus souvent à se plonger lui-même un fer dans le sein. Il fallait la stoïque énergie de Caton ou la légèreté épicurienne d'Othon pour accomplir froidement et d'une main sûre l'acte libérateur. Le principal personnage du groupe Ludovisi conserve en ce moment suprême quelque chose de triomphant et presque de théâtral. Soulevant d'une main sa femme affaissée sous la blessure qu'il lui a faite, de l'autre il enfonce son épée dans sa poitrine. La tête haute et tournée vers ses vainqueurs, il semble les braver du dernier regard, et répéter le mot de sa race : un Gaulois ne craint qu'une chose, c'est que le ciel ne ne tombe sur sa tête!

C'est encore un épisode des guerres contre les Gaulois qui a sans doute inspiré l'auteur de la statue connue sous le nom du *Gladiateur mourant*, dans laquelle on a cessé de voir un gladiateur. En effet, rien ne rappelle l'amphithéâtre, et tout indique le champ de bataille. Mortellement blessé, le chef gaulois va expirer. Seul et tête à tête avec la mort, il s'appuie encore sur sa main, attendant sans lutte inutile, sans lâche abattement, le moment où il va tomber tout à fait. On n'a jamais mieux montré un homme absorbé dans l'opération de mourir; on ne saurait mieux donner le sentiment de la vie qui s'en va avec le sang. Ici rien de tumultueux, rien de dramatique : un Romain ne finirait pas autrement que ce Gaulois; c'est la mort sans témoins, derrière un rocher ou un buisson, qui est si souvent la mort du soldat. Par un hasard singulier, deux de ces monumens qui représentent les guerres des Gaulois sont au Capitole (1).

L'expédition des Gaulois avait mis le théâtre de la guerre dans Rome même; cela n'était pas arrivé depuis Romulus, et n'arrivera

(1) On y montre aussi de prétendues oies en bronze, images, dit-on, de celles qui éveillèrent les Romains et les avertirent de la présence de l'ennemi. Je ne me permettrai pas de faire un calembour, surtout au Capitole, mais véritablement ces oies ressemblent beaucoup à des *canards*.

plus qu'au temps des Barbares. Maintenant le théâtre de la guerre va toujours aller s'éloignant, et bientôt nous aurons perdu de vue le vol des aigles romaines. Suivons-le quelque temps encore pendant qu'il n'a pas dépassé l'horizon que d'un point élevé des environs de Rome l'œil peut atteindre.

Au nord, on aperçoit le mont Ciminus, qui domine Viterbe et s'élevait au cœur du pays étrusque; à l'est, au sud, on découvre deux groupes de montagnes qui renfermaient les plus redoutables ennemis des Romains : sur le premier plan, les Æques, les Herniques, les Volsques; derrière eux, les Marses, les Péligniens, et enfin les plus redoutables de tous, ceux qui formaient la grande confédération samnite. En voyant ce pays montagneux, avec ses âpres cimes échelonnées les unes derrière les autres, se dérouler à perte de vue, comme un rempart composé de plusieurs redoutes successives et surmonté de hauts et abrupts sommets qui semblent d'immenses bastions naturels, des courages moins fermes que ceux des Romains eussent désespéré de percer tous ces retranchemens de montagnes. Il le fallait cependant; Rome ne pouvait entreprendre la conquête de l'Italie et du monde que lorsqu'elle aurait fait ce pas difficile. Les Romains s'enfoncèrent résolument au cœur de ces montagnes, qui les séparaient par un boulevard d'une trentaine de lieues des plaines de la Campanie; ils atteignirent ces plaines par des prodiges sans cesse renouvelés de constance et d'intrépidité. Ce fut le temps des grands efforts et des grands revers; les obstacles, les défaites même, ne manquèrent pas : il fallut aussi un jour, pour arriver, courber le front sous le joug aux fourches caudines; Rome ploya la tête en frémissant, mais elle la releva aussitôt et passa.

Pour devenir les maîtres de l'Italie, les Romains devaient avoir leurs coudées franches des deux côtés du Tibre. Au nord du fleuve, ils rencontraient le mont Ciminus et la forêt Ciminienne, alors, dit Tite-Live, plus infranchissable, plus terrible, que ne l'étaient les forêts de la Germanie. Les marchands même n'osaient s'y aventurer. C'était comme les forêts vierges d'Amérique. Un jeune Romain eut le courage d'y pénétrer seul le premier, et en une nuit l'armée romaine l'eut traversée. La forêt Ciminienne a presque entièrement disparu, et le voyageur qui vient par Viterbe en diligence ou en chaise de poste ne se doute pas de ce qu'il fallut un jour de hardiesse pour faire le même chemin. Les montagnes situées au sud et à l'est furent plus longues à franchir. Cela demanda des siècles. On le comprend quand on pénètre dans l'intérieur de ces monts par le seul chemin qui, avant que les Marais-Pontins fussent rendus praticables, pouvait conduire en Campanie. C'est une vallée souvent étroite, toujours dominée par des cimes qu'occupaient les Herniques et les Volsques, et dont

plusieurs semblent destinées à être éternellement ce qu'elles sont aujourd'hui, des repaires de brigands. On y trouve encore les populations farouches que Virgile y place au temps de Turnus, avec les mêmes traits et en partie les mêmes armes et le même costume. Les descendans des Marses y jouent encore avec des serpens; le *vivere rapto* y est toujours presque le seul mode d'existence. Réduire ces populations indomptables eût lassé toute autre constance que la constance des Romains. Il fallut battre vingt fois les Volsques, dont la résistance renaissait toujours avec une opiniâtreté que Tite-Live ne peut comprendre. La soumission des Æques demanda aussi des efforts extraordinaires. Une fois on leur prit quarante et une villes en soixante jours; mais ils se soulevaient incessamment : on finit par une guerre d'extermination. C'est ce qui fait qu'il reste si peu de traces de villes anciennes dans le pays des Æques, entre Tivoli et Subiaco.

Mais plus terribles que tous les ennemis de Rome étaient les Samnites, logés sur les dernières cimes et dans les vallées les plus reculées des Apennins, les Samnites, qui semblent avoir été aussi belliqueux, mais plus civilisés que les autres montagnards, probablement par le voisinage des villes étrusques et des villes grecques de la Campanie. Tite-Live les place avec Pyrrhus et Annibal. En arrivant à eux, il s'écrie : « Ici commencent de plus grandes guerres, plus lointaines, plus longues.... Quel effort pour soulever ce poids immense! *quanta rerum moles!* » Pendant une bonne partie du ve siècle, les Romains ont à se débattre contre les attaques souvent concertées de leur ennemi du sud et de leur ennemi du nord. A la longue, les obstacles naturels qui donnaient tant de force à ces adversaires infatigables sont surmontés. Alors tout est fini. D'un côté les Romains dominent les plaines de l'Étrurie, de l'autre ils débouchent dans la Campanie. C'en est fait, la terre leur est livrée; la difficulté véritable est vaincue. Cette difficulté, on le voit très bien d'ici, c'était de dépasser ce demi-cercle de montagnes qui semblaient inexpugnables, et dont les plus proches forment l'horizon de Rome. La nature est le seul ennemi qui ait pu sérieusement tenir tête aux Romains : quand ils n'eurent plus que des hommes à combattre, ils étaient sûrs d'en triompher. Aussi mirent-ils cinq cents ans à s'emparer d'un massif de montagnes; cela fait, deux cents ans leur suffirent pour conquérir le monde.

J.-J. Ampère.

LA SYRIE
ET LES BÉDOUINS
SOUS L'ADMINISTRATION TURQUE.

II.

LA CARAVANE DE LA MECQUE.

I.

Le pèlerinage de La Mecque (*el haggs*, comme l'appellent les musulmans) tient dans les coutumes musulmanes et dans les intérêts particuliers de la Syrie une trop grande place pour que nous n'en fassions pas l'objet d'une étude spéciale. On a déjà vu comment s'y prenaient les autorités turques pour concilier leurs traditions administratives avec les mœurs arabes (1). Ces autorités ont aussi à intervenir dans le règlement des détails matériels du pèlerinage, et nous aurons à montrer comment elles facilitent aux vrais croyans les moyens de se rendre à La Mecque; mais il faut avant tout bien expliquer ce que c'est que ce pèlerinage en lui-même et sous l'influence de quelles prescriptions religieuses il s'accomplit.

Le principal objet de la vénération des sectateurs du prophète est le temple de La Mecque, appelé *kaba* ou maison sainte. D'après le Coran, qui n'a fait que s'approprier la tradition arabe, ce temple fut

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars 1855.

bâti par Abraham et par son fils Ismaël, dont Mahomet prétendait descendre et dont la Bible dit : « Ismaël sera un homme farouche, sa main sera contre tous et la main de tous sera contre lui, et il plantera ses tentes à l'encontre de tous ses frères. » On ne pouvait certainement mieux dépeindre les Arabes de l'Hedjaz, dont Ismaël est le père.

Longtemps avant Mahomet, les idolâtres venaient déjà à La Mecque et y faisaient sept fois le tour de la *kaba* en commémoration de son origine. Le prophète, en prescrivant au nom de Dieu cet acte de dévotion, n'a donc fait que consacrer un usage des anciens temps. Or Dieu parle ainsi dans le Coran : « Nous avons choisi la maison sainte pour être la retraite et l'asile des hommes, et nous avons dit : Prenez la maison d'Abraham pour oratoire. Nous avions d'ailleurs fait à Abraham et à Ismaël la recommandation de conserver pure cette maison pour ceux qui viendront en faire le tour, pour ceux qui viendront y prier, debout, agenouillés ou prosternés. »

Après la *kaba* vient comme lieu de vénération le mont Arafat, qui s'élève aux environs de la ville sainte : c'est le mont Thabor de l'islamisme, car l'islamisme, empruntant assez volontiers les miracles des autres cultes, a voulu, lui aussi, avoir sa transfiguration. Au dire des musulmans, leur prophète s'étant un jour retiré sur le mont Arafat pour s'y livrer à la prière, son visage s'illumina et devint tout rayonnant. Une autre raison recommande à la dévotion des fidèles cette même montagne d'Arafat : selon une tradition dont je ne voudrais pas garantir l'authenticité, c'est là qu'Adam et Ève, après avoir été bannis du paradis terrestre et être demeurés séparés pendant cent vingt ans pour faire pénitence de leur péché, finirent par se rencontrer.

A côté de ces deux principaux buts de dévotion, il s'en trouve d'autres, mais qui ne sont que secondaires, et je craindrais de m'écarter de mon sujet, si je m'attachais à détailler les mérites qu'on acquiert en les visitant. Dieu, selon le Coran, a donc voulu que la maison d'Abraham fût pure, et il faut entendre par là pure de tout culte idolâtre. Des lieux de prière existent pour ceux qui veulent se sanctifier, et de plus cette sanctification est obligatoire. Le Coran prescrit comme étant d'injonction divine la visite des lieux saints de l'islamisme. Dieu a dit selon le prophète : « Annonce aux peuples le pèlerinage à la maison sainte; qu'ils y arrivent à pied ou montés sur des chameaux rapides! » puis autre part : « Faire le pèlerinage est un devoir envers Dieu pour quiconque est en état de le faire. »

Rien assurément de plus simple, de plus précis que cette prescription, dont le sens rigoureux est que tout musulman, à moins d'obstacles dirimans, doit s'y conformer. Tel a été en effet l'avis d'un

grand nombre de docteurs musulmans; toutefois il s'est trouvé parmi les casuistes orientaux des gens qui n'étaient pas de si facile composition. Comme l'esprit arabe veut avoir raison de tout, il épilogue sur tout, au risque de se perdre dans les dédales de la plus vague et de la plus étrange subtilité. Ainsi donc on a discuté à perte de vue sur ce qu'on devait entendre par les mots « être en état de faire le pèlerinage. » Les uns ont jugé que le pèlerinage était d'obligation pour les gens se trouvant en possession des moyens de se procurer une monture et les provisions de bouche nécessaires; mais le Coran, qui a dit : « Prenez des provisions pour la route, » ayant ajouté : « La meilleure des provisions est la piété, » l'on est parti de là pour conclure que quiconque n'était pas arrivé à un certain degré de piété devait se dispenser de faire le pèlerinage, et ce n'est assurément pas ce que Mahomet avait voulu dire. Puis d'autres sont venus, qui ont divisé les provisions à faire en deux catégories bien distinctes, à savoir les provisions matérielles et les provisions immatérielles, si l'on peut parler ainsi; « car, disaient-ils, si les provisions matérielles sont nécessaires pour le transport du corps jusqu'à La Mecque, les provisions spirituelles servent pour le voyage de l'âme vers l'autre vie, voyage dont le pèlerinage n'est que le symbole ici-bas. »

Restait à définir, car que ne définit pas l'esprit oriental? quelles étaient les meilleures provisions à faire sous le rapport mystique. Le Coran avait cependant dit déjà, comme on vient de le voir, que la piété était la meilleure des provisions; mais quelle forme sensible devait affecter la piété? Tel était l'objet des recherches. Le croirait-on? il fut reconnu que la meilleure des provisions spirituelles était l'abstinence, pratiquée aussi rigoureusement que possible. Le Coran n'était pas allé jusque-là, car il s'était borné à préciser quelques obligations de s'abstenir pendant la durée du pèlerinage, obligations qui n'avaient rien d'excessif, et au nombre desquelles figurait la chasse. Il est vrai qu'il permettait la pêche; mais permettre la pêche aux pèlerins arrivant par le désert, cela avait tout l'air d'une plaisanterie. Il ne faut cependant pas s'y tromper : Mahomet ne manquait pas de prévoyance en agissant ainsi, car à côté des pèlerins voyageant par caravanes, il y avait les pèlerins voyageant par mer. Or laisser aux premiers la faculté de chasser, c'était non-seulement les rendre moins attentifs à faire les approvisionnemens indispensables pour la route par l'espoir des produits qu'ils pouvaient retirer de la chasse, mais c'était encore exposer les caravanes à des désordres qui auraient produit des irrégularités, des retards même dans leur marche. Quant aux gens qui voyageaient par mer, il n'y avait aucun inconvénient à les laisser pêcher; la chasse d'ailleurs donne des distractions à l'esprit, tandis que la méditation

peut s'allier, soit dit sans épigramme, avec l'exercice de la pêche à la ligne, la seule praticable à bord. Dans tous les cas, les commentateurs, en proposant l'abstinence comme étant la meilleure des provisions spirituelles, se trouvaient simplifier singulièrement la question des provisions matérielles.

L'abstinence une fois acceptée comme expression des meilleures provisions spirituelles à faire, tout n'était pas fini. Que devait-on entendre par le mot *abstinence*? A ce sujet, les définitions se présentèrent en foule, et l'on sembla s'arrêter à celle-ci, qui avait au moins le mérite de se prêter au goût de deux classes de fidèles : « L'abstinence du commun des hommes est l'éloignement du péché; mais l'abstinence pour qui veut arriver à la perfection consiste à se renfermer dans une contemplation si profonde, qu'elle ne permet de voir que Dieu seul. » Les doctrines étant ainsi fixées, chacun sut à quoi s'en tenir; maintenant on ne discute plus, on accomplit le pèlerinage.

Dans les premiers temps de l'islamisme, les kalifes, comme le commun des fidèles, satisfaisaient à l'obligation du pèlerinage. L'un d'eux, Abou Djiafar Ali Mansour, deuxième kalife abasside, mourut même sur la route. Araoun el Rachid fut le dernier calife qui entreprit le voyage de La Mecque : il y alla huit fois, et comme il avait gagné huit grandes batailles dans sa vie, il aimait à dire que chacun de ses succès militaires était dû à l'un de ses pèlerinages. Une fois il fit la route à pied, et en bonne justice ce pèlerinage aurait bien dû lui valoir deux victoires au moins. Pendant qu'il suivait ainsi dévotement le chemin de la ville sainte, le kalife fit la rencontre d'un pèlerin plus méritant que lui, car cet homme, nommé Ibrahim-ben-Adhem, avait fait vœu de mettre douze ans à atteindre le but de son voyage. Je ne crois pas que, de nos jours, il se rencontre en terre musulmane des gens s'imposant pendant douze années toutes les fatigues et toutes les privations auxquelles s'exposa Ibrahim-ben-Adhem. Cela tient à ce que les Orientaux, eux aussi, commencent, dans une certaine mesure, à connaître la valeur du temps, et l'on peut dire que s'ils ont encore une grande vénération pour certains santons ou faquirs du genre d'Ibrahim-ben-Adhem, il y a maintenant moins d'illuminés qu'autrefois. Néanmoins j'ai vu un homme accomplissant son dix-septième pèlerinage : sa dévotion à lui était de cheminer monté sur un chameau, la tête et le torse tout à fait nus, exposé par conséquent, soit de nuit, soit de jour, à toutes les intempéries de l'air, subissant par exemple, dans l'été et à midi, des chaleurs qui vont jusqu'à 65 degrés Réaumur, c'est-à-dire des chaleurs à donner la fièvre cérébrale à des gens dont la tête serait couverte avec soin. Depuis Damas jusqu'à La Mec-

que et depuis La Mecque jusqu'à Damas, tant que durait la marche, il ne cessait d'imprimer à la partie de son corps comprise entre les hanches et le sommet de la tête un mouvement circulaire de droite à gauche, mouvement qui pouvait bien avoir trois pieds de diamètre au moins : c'était à donner le vertige à ceux qui le regardaient passer. Au moment où la caravane se préparait à partir, cet homme arrivait grimpé sur sa monture, et, sans rien dire à qui que ce fût, allait, comme d'autorité, prendre dans le cortége la place qui lui convenait. Pendant toute la route, perdu dans l'extase de ses mouvemens vertigineux, non-seulement il n'adressait la parole à personne, mais encore il refusait obstinément de répondre aux questions qu'on lui faisait. Au retour, à peine rentré à Damas, il disparaissait pour ne reparaître que l'année suivante. Un jour, la caravane partit sans qu'il se fût montré, et depuis on n'a plus entendu parler de lui.

Mahomet, qui avait vu la guerre lui fermer le chemin de La Mecque, avait dû admettre la possibilité du retour des mêmes empêchemens, et pour ces cas particuliers il avait dispensé les croyans de l'obligation du pèlerinage, à la charge par eux de remplacer la visite de la kaba par des offrandes qu'on devait y envoyer. La sagesse de cette prévision a été appréciée plusieurs fois dans le cours des siècles; elle le fut notamment en l'an 319 de l'hégire (931 de Jésus-Christ). Des hérétiques victorieux, appelés *Carmathes*, attaquèrent les pèlerins, en tuèrent plus de vingt mille en une seule année, et à partir de ce moment jusqu'à l'an 339 de l'hégire, bien que, conformément à la loi, chacun eût pu rester chez soi en tout repos de conscience au moyen de quelques présens envoyés à la kaba, la caravane des pèlerins ne s'en mit pas moins régulièrement en route chaque année, s'arrêtant toutefois à Jérusalem, parce qu'il lui était impossible d'aller au-delà. Jérusalem, la ville des anciens prophètes, est la troisième des villes saintes de l'islamisme, ce qui explique la dévotion particulière dont elle fut l'objet à cette époque. Ne pouvant le plus, les musulmans se bornaient donc à faire le moins, bien à contre-cœur sans doute. Cette conduite, il faut le dire, n'était pas en désaccord avec ce qui se pratiquait dans les premiers temps de la prédication du Coran. Les premiers sectateurs du prophète se tournaient vers Jérusalem pour prier; ils y étaient du reste autorisés par ce verset du Coran : « Dieu est partout; de quelque côté que vous vous tourniez, vous rencontrez sa face. » Plus tard Mahomet, voyant que la prière se dirigeait avec une persévérance trop marquée vers les sanctuaires de David et de Salomon et vers le calvaire du Christ, s'empressa, par un nouveau verset, de réglementer la chose : « Nous t'avons vu tourner ton visage de tous les côtés du ciel, dit-il; nous voulons maintenant que tu le tournes

vers l'oratoire sacré... En quelque lieu que vous soyez, tournez-vous pour prier vers la maison d'Abraham. » Cependant, pour ne décourager personne, le Coran eut le soin d'ajouter que ceux qui jusqu'alors s'étaient tournés vers Jérusalem ne seraient pas pour cela privés de leur part du paradis. C'est le principe admis en jurisprudence, que la loi n'a pas d'effet rétroactif. Du reste il a été pourvu au cas où la route de Jérusalem elle-même se trouverait interceptée, et les auteurs ont émis l'opinion que dans de telles circonstances les pèlerins pourraient se réunir à Damas, où ils accompliraient leurs dévotions sur la montagne de Salahieh, qui domine cette ville au nord-ouest, montagne sur laquelle Mahomet vint un jour, et qui pour cela est considérée comme sainte.

Tels sont les ordres prétendus divins qui règlent l'obligation d'effectuer le pèlerinage de La Mecque, tels sont les palliatifs à l'aide desquels il a été pourvu aux difficultés qui seraient de nature à se présenter dans la pratique, tels sont les moyens plus ou moins habiles, plus ou moins raisonnables, à l'aide desquels on a voulu fixer les conditions religieuses à remplir pour exécuter dignement selon les vues de Dieu le plus grand acte de dévotion des musulmans. Il ne faudrait pas trop se récrier sur la peine que se sont donnée les commentateurs pour arriver à ces définitions plus ou moins subtiles, plus ou moins mystiques, car il n'y a peut-être pas un verset du Coran qui n'ait donné lieu à d'aussi nombreux commentaires. L'esprit d'interprétation est la plaie de l'Orient; c'est à cet esprit que l'on doit tous les schismes qui ont troublé et qui troublent encore cette partie du monde.

Il est envoyé chaque année de Constantinople des présens à La Mecque, et en même temps que ces présens partent un certain nombre de pèlerins que n'effraient pas trop les longs voyages par terre, ou qui pensent peut-être se créer ainsi des titres religieux d'un caractère particulier. Ces présens sont d'abord dirigés sur Damas, d'où ils partent ensuite avec la grande caravane, car Damas est le point stratégique, si l'on peut parler ainsi à propos d'un acte de dévotion, où viennent converger toutes les routes du nord et de l'est du monde musulman. La route de Damas à la ville sainte, tracée à travers le désert, a été l'objet de soins particuliers dus tant à la munificence religieuse des kalifes et des sultans qu'aux dons et legs des fidèles de tous rangs. L'important était d'assurer de l'eau aux pèlerins et à leurs montures, et cela sans qu'on fût obligé de dévier de la route pour aller chercher des sources ou des puits. Les puits et les sources du désert furent donc reconnus avec soin et renfermés autant que possible dans des constructions défensives, bâties en pierre de taille avec cette solidité qui distingue l'époque des kalifes. Ce

sont là les lieux de station ou plutôt les étapes de la caravane, — non que la caravane puisse, en cas de danger, s'y réfugier comme dans un asile, car la caravane ne peut s'arrêter que pendant un nombre d'heures convenu, sans quoi elle n'atteindrait pas son but au moment fixé pour l'arrivée, qui est celui des fêtes du Beyram. Les quantités de vivres sont d'ailleurs si exactement calculées sur le nombre des jours de voyage, réglé d'avance, qu'en perdant du temps en route, on serait exposé à mourir de faim à quelques pas du but.

En Europe, on entend par étape une certaine durée de marche déterminée de telle sorte que la distance entre les diverses étapes est toujours la même à très peu de chose près; mais dans le désert il n'en saurait être ainsi : la nature n'y ayant pas échelonné les sources à des distances égales, il faut marcher d'une source à l'autre. Or si parfois il suffit de cinq ou six heures pour aller d'une source à la citerne voisine, parfois aussi il faut marcher seize et même dix-huit heures.

Au temps des dévotions ardentes, alors que l'islamisme était encore dans toute la force de l'âge, on avait conçu le projet de paver le chemin d'un bout à l'autre; mais cette œuvre n'a jamais été accomplie. Formé à des époques où la mauvaise saison en faisait apprécier l'utilité, le projet était abandonné au retour d'une période où les pèlerins n'avaient plus à redouter les fatigues et les dangers de l'hiver. Ceci demande une explication que je vais donner aussi succinctement que possible, bien qu'elle puisse être inutile pour certains de nos lecteurs.

Le calendrier arabe, de même que tous les calendriers des peuples sémitiques, est un calendrier lunaire. L'année y est bien divisée, comme la nôtre, en douze mois; mais ces douze mois, au lieu d'être de trente et trente et un jours, sont alternativement de vingt-neuf et de trente, ce qui fait un total de trois cent cinquante-quatre jours au lieu des trois cent soixante-cinq que compte l'année solaire. Comme c'est le cours du soleil et non le cours de la lune qui règle les saisons, il résulte de cette moindre longueur de l'année arabe qu'une date quelconque ou une fête donnée du calendrier musulman se promène dans une série de trente-trois ans par toutes les saisons de l'année. Or, comme la fête qu'on va célébrer à La Mecque est le *Courbam-Beyram,* comme le voyage pour aller et pour revenir est de près de quatre mois, et comme la saison sèche dure à Damas depuis la fin de mai jusqu'au commencement de décembre, c'est-à-dire huit mois, il se trouve que, pendant vingt-deux années sur trente-trois, la caravane fait entièrement son voyage sans pluie, parce que huit mois sont les deux tiers de douze mois, comme vingt-deux ans sont les deux tiers de trente-trois. La durée du temps pendant lequel

la caravane peut voyager avec des chances de pluie est donc renfermée dans une série de onze ans sur trente-trois. Durant ces onze années, les pèlerins souffrent assurément plus que lorsque les voyages se font au temps des chaleurs, parce que le chameau avec la sole de son pied, molle et non cornée, ne trouvant pas de points d'appui suffisans dans des terres boueuses et glissantes, tombe à chaque pas au grand dommage des pèlerins, des bagages et des marchandises dont il est chargé. Qu'on se figure trois ou quatre mille chameaux tombant alternativement, se relevant, se blessant, les pèlerins qu'ils portent contusionnés ou au moins couverts de boue; qu'on se figure ensuite au retour les plaintes de plusieurs milliers de fidèles se désolant, se lamentant, et l'on concevra qu'il se soit trouvé des kalifes et des sultans qui aient rêvé l'établissement d'une chaussée pavée. Par malheur, ainsi que je l'ai dit, la série des onze ans une fois passée, les plaintes cessaient, et l'on pensait à autre chose. Si les pèlerins avaient continué à se plaindre, il en eût été tout autrement. Sait-on ce que c'est qu'un musulman qui a visité La Mecque? C'est un homme entouré des plus grands respects. Lorsqu'il quitte son pays pour entreprendre le pèlerinage, la population l'accompagne avec émotion comme un prédestiné; au retour, la population va à sa rencontre et lui fait une ovation plus grande encore, le saluant du titre de *haggi* (pèlerin), qui désormais sera toujours, par les autres et par lui, accolé à son nom. Il s'appelait Aly, on ne l'appellera plus que Haggi-Aly; il se nommait Souliman, on ne l'appellera plus que Haggi-Souliman; il a enfin acquis le droit envié de porter le turban vert.

Le départ de la caravane de La Mecque a été déjà décrit bien des fois, et j'ai d'abord hésité à en faire une description nouvelle; mais ce que d'autres en ont raconté se rapporte plutôt au départ de Constantinople et du Caire qu'au départ de Damas (1). Ce que je vais en dire aura d'autant plus de chances de paraître nouveau, que, selon les lieux, le cortége change d'aspect en changeant de personnel; puis je crois avoir à donner sur ce pèlerinage des détails que d'autres n'ont pas connus jusqu'ici, et qui pour la plupart sont ignorés de la Porte elle-même.

Les musulmans, on le sait, se rendent à La Mecque pour y célébrer le Courbam-Beyram (la fête des sacrifices), fête pendant laquelle chacun des fidèles doit immoler, ou faire immoler sur la montagne d'Arafat au moins un mouton, et il en est qui, pour manifester plus hautement leur piété, en sacrifient jusqu'à cent. C'est là, on le con-

(1) Cependant des pages intéressantes sur ce dernier départ ont déjà trouvé place dans la *Revue*; voyez, dans la livraison du 1er avril 1854, *Damas, Jérusalem et la Mecque*.

çoit, une assez belle source de profit pour les Arabes pasteurs qui habitent entre La Mecque et Médine, et qui sont les pourvoyeurs de ces immenses holocaustes. Toutefois ce n'est pas seulement l'idée religieuse qui conduit les fidèles à La Mecque. En Orient, comme à peu près partout, la cupidité a poussé les hommes à chercher les moyens de concilier les sentimens de dévotion avec l'amour de l'argent. Or le dieu du lucre, qui n'est assurément qu'une des innombrables transformations du démon, est parvenu, plus que partout ailleurs sur la terre, à entrer en partage avec le Tout-Puissant dans les adorations auxquelles on se livre à La Mecque.

On pourrait croire que les musulmans qui profitent de l'occasion du pèlerinage pour se livrer à des opérations de commerce violent la loi. Il n'en est rien. Ceux qui combinent ainsi le trafic et la piété y sont autorisés par les commentateurs du Coran, qui, après avoir beaucoup cherché sans doute, ont fini par découvrir un verset de ce livre où il est dit : « Il ne vous est point défendu de demander des faveurs à votre Dieu. » Or, selon ces commentateurs, on doit entendre par là qu'il est licite de demander à Dieu l'augmentation de ses richesses, d'où l'on déduit que le pèlerinage n'exclut pas les affaires commerciales. Que nous voilà loin de ces provisions mystiques dont j'ai parlé plus haut ! que nous voilà loin de l'abstinence considérée par le prophète lui-même comme la meilleure des provisions à faire ! Qu'est donc devenue cette disposition de l'âme qui ne permet de voir que Dieu seul ? Je ne me suis pas proposé, tant s'en faut, de faire ici le procès au Coran; mais pour qui le lira attentivement, il sera démontré qu'en dehors de la doctrine de l'unité de Dieu et de nombreuses traditions bibliques ou chrétiennes, Mahomet n'avait pas assez réfléchi dès le principe sur les règles de morale et de discipline qu'il comptait établir. De là cette incohérence qui aurait fait naître les commentateurs, si l'esprit de commentaire n'était pas incarné en Orient.

De la faculté laissée à chaque pèlerin de faire des spéculations d'argent, il résulte que la caravane qui part de Damas pour y revenir après quatre mois d'absence emporte avec elle et rapporte ensuite une assez grande quantité de marchandises. En allant, ce sont des châles et des tapis de Perse, du tabac, des étoffes de soie de Damas et de Brousse, des pâtes d'abricot, des manteaux arabes, du savon, etc. Au retour, ce sont des dattes de Médine, du henné, du café de l'Yémen et des plumes d'autruche, qui toutes sont achetées pour Paris, car Paris est en Europe le marché privilégié de cette marchandise. Comme j'avais pu remarquer des différences notables entre la beauté des plumes d'autruche arrivées une année et la beauté de celles qui arrivaient l'année suivante ou qui étaient arri-

vées l'année d'auparavant, je m'étais demandé si ces différences tenaient à des besoins du commerce qui auraient guidé les choix dans les achats; mais j'appris bientôt ce que vont sans doute apprendre de moi les lecteurs de la *Revue,* — qu'une année pendant laquelle les pluies ont été abondantes donne des plumes plus belles qu'une année de sécheresse : en d'autres termes, les plumes sont d'autant plus belles qu'il est tombé plus d'eau. Au premier moment, on ne se rendra peut-être pas un compte bien exact du rapport qui peut exister entre de plus belles plumes d'autruche et de plus grandes pluies au désert; mais tout sera expliqué quand on aura réfléchi que l'autruche se nourrit d'herbages, et que l'effet d'une nourriture plus abondante n'est pas sans une action considérable sur le plus grand développement des fourrures, des toisons et du plumage des animaux.

Le jour du départ de la caravane de La Mecque est un jour de fête solennelle pour la ville de Damas. Dès le matin, la foule se porte dans les rues que doit parcourir le cortége, et je dis le cortége parce que les pèlerins ont pris individuellement les devans, et sont allés attendre la caravane en un lieu nommé Mezarib, lieu où se tient une foire à laquelle chacun s'approvisionne, soit en comestibles nécessaires pour la consommation de la route, soit en marchandises qui seront vendues à La Mecque ou à Médine pendant le temps du séjour qu'on y fait. C'est au *séraskiérat,* résidence du général en chef de l'armée d'Arabie, que se réunissent tous les fonctionnaires de la caravane. Cette caravane est en effet une grande administration qui marche, ayant son tribunal, son trésor, ses règlemens, ses écrivains, ses soldats, ses dilapidations même, et des dilapidations hors de mesure avec ce qui se voit de si déplorable déjà dans certaines administrations sédentaires de l'empire ottoman. Bientôt se présentent le gouverneur civil du pachalik, les généraux, le muphti, le cadi, les ulémas, le grand conseil administratif et judiciaire, qui tous viennent saluer l'étendard sacré avant qu'il entreprenne pour la millième fois au moins son voyage vers la sainte *kaba.* Cet étendard ayant été dans le principe et étant encore un drapeau militaire, la garde en est confiée à l'autorité militaire seule, qui ne s'en dessaisit que pour la durée du voyage. Tous ces fonctionnaires se réunissent en cercle. Au milieu d'eux, portant la tête haute et disposé à faire sonner sa sonnette s'il en avait une appendue à son cou, on remarque un chameau dont le dos est surmonté du *mackmal,* tente toute en velours vert, brodé d'or, dans laquelle l'étendard est déposé pendant la route. Ce chameau, de haute taille et de couleur blanche, descend, dit-on, d'une race qui appartenait au prophète, et qu'on s'attache à perpétuer pour servir à pareil usage. Il serait dès lors l'arrière-petit-fils, ou d'une de ces quatre chamelles que le prophète

montait, ou d'une des vingt chamelles à lait qui après sa mort figurèrent dans l'inventaire de sa succession, à côté des cent brebis, des vingt-deux chevaux, des cinq mules et des deux ânes qu'il possédait. Comme on le pense bien, je ne me porte pas garant de l'authenticité d'une telle origine; tout ce que je puis dire, c'est qu'un chameau porteur du *mackmal,* ayant, il y a quelques années, éprouvé un accident à son départ de Damas et étant mort des suites de cet accident, fut enterré dévotement dans la cour même du séraskiérat, à l'ombre d'un grand sycomore, et que son tombeau, qui est l'objet du respect des musulmans, s'y voit encore. Derrière le cercle des fonctionnaires, et chacun en ordre de bataille, se rangent les divers corps destinés à former l'escorte de la caravane : ici les *bachi-bozoucks,* ou cavaliers irréguliers, avec leurs costumes différens, mais tous d'un pittoresque extraordinaire; là les Bédouins Rouallahs, armés de leur lance, la tête couverte d'un châle à larges raies rouges et jaunes, et montés sur des chameaux à la taille svelte et à la marche rapide et cadencée. Plus loin, quatre obusiers de montagne, traînés par des chameaux, représentent toute l'artillerie de la caravane, artillerie destinée plutôt à donner le soir le signal du repos, et le matin le signal du départ, qu'à protéger les pèlerins, car on s'assure par des sommes d'argent les dispositions pacifiques des Arabes du désert. Des bannières effilées, vertes, rouges, jaunes, blanches, flottent çà et là, en grand nombre, au-dessus du peuple et des soldats. Voilà pour ce qui est du coup d'œil, et ce serait le sujet d'un tableau comme Decamps en sait faire, comme Marilhat, de si regrettable mémoire, les faisait si bien. Mais ce que personne ne pourrait rendre, c'est l'ensemble du bruit des voix chantant des cantiques, des cris rauques et gutturaux des hommes, des femmes, des enfans, des roulemens que battent sur de grands tambours des espèces de timbaliers, de la voix glapissante des chameaux, du piétinement des chevaux et des détonations de nombreux fusils maladroits partant sans ordre des chefs, ou même à l'insu de ceux qui les portent.

Dès la veille, le drapeau du prophète a été placé dans une salle particulière où un poste d'honneur le garde, où des lampes l'entourent, où des aromates brûlent sans discontinuer. Quand l'heure du départ est au moment de sonner, il est retiré du sanctuaire par le séraskier lui-même. Alors le canon tonne, la fusillade éclate, le peuple crie, les tambours battent plus fort; la foule s'émeut, se rapproche, se serre. C'est le moment où le drapeau doit être remis aux mains du *mouchir* désigné par le sultan pour commander la caravane. Le *mouchir,* après s'être avancé, s'incline avec respect; mais avant de se saisir de la bannière sainte, il passe ses mains à plat sur l'étoffe, puis se frotte le visage de ses mains, comme si, par leur

contact avec cette étoffe, elles s'étaient humectées de sainteté. C'est là la plus haute manifestation de respect que puissent donner les musulmans, et elle est réservée pour les choses saintes.

Au moment où la caravane se met en mouvement, les salves d'artillerie qui avaient cessé un instant recommencent, la fusillade éclate derechef, et les obusiers de l'escorte, mis à la prolonge, tirent aussi en marchant. Enfin la caravane a passé les murs de la ville, elle est sortie par la porte appelée *Bab-Allah* (porte de Dieu), et la voilà s'allongeant, serpentant dans la plaine jusqu'au village de Kesouéh, où elle dort le soir. Deux jours après, elle arrive à Mezarib, et y séjourne pour se former, s'organiser. A partir de Mezarib, elle est comme lancée dans l'espace; personne n'en entend plus parler jusqu'au retour.

II.

Malgré ces démonstrations solennelles, s'il est une chose tendant à tomber dans l'oubli en Orient, c'est assurément la caravane qui de Damas se rend à La Mecque; mais, qu'on le remarque bien, je dis la caravane, je ne dis pas le pèlerinage. Le pèlerinage se fait, je crois, toujours avec le même zèle; seulement il a pris et il prend chaque jour davantage de nouvelles voies, et c'est encore là un des résultats produits par la navigation à vapeur. Tous les califes, tous les sultans, toutes les femmes pieuses dont les largesses ont permis de construire ces châteaux qui, au nombre de quarante environ, marquent, jalonnés dans le désert, les étapes de la caravane, auraient-ils pu prévoir qu'un jour la caravane n'existerait que de nom, et que les navires de l'Occident, mus par un moteur nouveau, emporteraient sous des pavillons infidèles la plus grande partie des pèlerins de l'islamisme? On peut se rendre compte de l'avantage qu'offre aujourd'hui la voie de mer comparé aux avantages qu'elle présentait autrefois, en songeant que les pèlerins de l'empire ottoman, tels que ceux de l'Albanie, de la Bosnie, de la Thessalie, de Constantinople, étaient quatre et six mois en mer ou en relâche dans les ports avant d'arriver seulement à Alexandrie. Cela tenait tant au manque d'un service régulier de transport qu'à l'inexpérience des capitaines et à la crainte des pirates. Rendus à Alexandrie, pour traverser l'Égypte seulement, il leur fallait plus d'un mois peut-être. Aujourd'hui, en dix jours, ils peuvent être transportés de chez eux à Suez. Or, quand on est rendu à Suez, le plus long est fait. Aussi l'on peut dire que des gens qui auraient été absens douze ou quinze mois à une autre époque ne le sont guère de nos jours que

pendant quatre ou cinq tout au plus. Avant l'invention des bateaux à vapeur, la voie de terre l'emportait évidemment sur la voie de mer en sécurité et aussi en brièveté. Aujourd'hui c'est la voie de mer qui offre le plus d'avantages à tous ces points de vue comme au point de vue de l'économie, et à mesure que le nombre des pèlerins qui prennent la voie maritime augmente, le nombre de ceux qui passent par le désert diminue.

Si le commerce de Damas n'avait un intérêt réel à voir partir la caravane des murs mêmes de cette ville, si surtout les autorités damasquines n'en retiraient des bénéfices plus ou moins licites, quoique toujours très considérables, il y a longtemps que l'attention de la Porte aurait été appelée sur les inconvéniens d'un usage qui occasionne des dépenses très élevées, et qui n'a pour ainsi dire plus sa raison d'être. On ne saurait évaluer à moins de deux millions de francs les dépenses que la caravane nécessite annuellement; mais sur ces deux millions de francs, le tiers, sinon la moitié, tourne au profit d'employés de tous grades et de quelques spéculateurs qui s'entendent avec eux. Ces inconvéniens ont cependant frappé certains esprits et les ont portés à rechercher quels seraient les moyens de remédier au mal. — Voici, dans tous les cas, en quoi consistent quelques-unes des dépenses et en quoi pourraient consister quelques-unes des économies à opérer. Peut-être qu'après avoir tant vu et tant entendu discuter des budgets européens, on ne sera pas fâché de voir débattre un détail de budget asiatique. Ce spécimen servira aussi à démontrer quelles ressources la Porte pourrait, si elle le voulait bien, trouver dans sa réforme administrative, et ces renseignemens seront, à n'en pas douter, une satisfaction pour ceux qui désirent voir le *malade* se rétablir et prendre une nouvelle vie.

La Porte, dans l'intention de témoigner du respect dont elle est animée pour la religion du prophète, place ordinairement à la tête de la caravane un pacha du rang le plus élevé (un *mouchir*), et ce *mouchir* est presque toujours le gouverneur civil du pachalik de Damas. Un tel usage n'est pas de nature, on doit le concevoir, à amener promptement une meilleure administration de la province, car, même en supposant le pacha animé des intentions les plus droites et les plus sérieuses, il lui est impossible de se trouver en même temps à Damas pour administrer le pachalik, et sur la route de La Mecque pour y conduire et pour en ramener la caravane. Or sait-on ce que demandent de temps au pacha les préparatifs du départ et le double voyage à accomplir? Six mois, ni plus ni moins. L'absence est de près de quatre mois; les préparatifs du départ en demandent au moins deux, et ce n'est même pas trop de compter aussi deux mois de perdus après le retour, tant pour recevoir des félicitations que

pour écouter les solliciteurs en retard. Huit mois chaque année, l'administration du pachalik se trouve donc confiée à des employés secondaires, la plupart du temps fort incapables et toujours d'autant plus cupides, qu'ignorant si cette occasion se présentera encore, ils la mettent à profit pour s'enrichir. J'ai entendu parler d'un de ces *caïmacans* (remplaçans du gouverneur absent) qui, en trois mois d'intérim, avait touché pour 60,000 francs d'extorsions de toute sorte qu'assurément le pacha n'aurait pas commises. On faisait son compte, on citait les gens qui avaient été mis à contribution et les sommes qu'on leur avait soutirées. Il semblerait naturel aussi que le pacha, payé comme gouverneur, ne reçût pas de traitement comme commandant de la caravane; mais il n'en est rien. Le pacha, qui continue à toucher un traitement net de 15,000 fr. par mois, reçoit en outre, comme indemnité de déplacement, une somme ronde de 1,200 bourses, 150,000 francs environ. Que diront de ce traitement du préfet turc de Damas ceux qui trouvaient excessif autrefois le traitement de 80,000 fr. accordé à nos ministres?

Il ne faudrait cependant pas juger, en pareille matière, de ce qui doit se pratiquer en Orient par ce qui se passe chez nous. La différence des mœurs, toutes choses égales d'ailleurs, rend la vie des hauts fonctionnaires plus coûteuse en Turquie qu'en France, et c'est principalement à l'usage de la réclusion des femmes que cet état de choses doit être attribué. En France, et dans une certaine mesure, la domesticité de la maison est commune entre la femme et le mari; en Orient, la femme doit avoir sa maison à part, de même que le mari doit avoir la sienne : c'est tout de suite un personnel de domestiques double. Puis, comme en Orient, surtout dans les familles musulmanes, les femmes ne louent jamais leurs services, il faut que le mari achète des esclaves pour le service de la maison de sa femme. Enfin l'intérêt de la dignité du chef de la famille exige non-seulement que la toilette de sa femme soit brillante, mais que les esclaves elles-mêmes soient vêtues avec une certaine recherche. Ainsi au capital d'achat il faut ajouter les dépenses que nécessite l'entretien des domestiques, et l'on comprend jusqu'où cela peut aller.

Je reviens au budget de la caravane de La Mecque et à la manière dont certains des crédits affectés à ce service sont employés. Si je ne fais pas un examen complet et détaillé de ces dépenses, c'est que cela pourrait ne pas offrir un grand intérêt, et aussi parce que les seuls faits que je vais citer pourront donner une idée de tout le reste.

Il est accordé à la caravane, à son départ de Damas, une escorte de cinq cents cavaliers, enrôlés spécialement pour ce service, et auxquels, pour l'aller et le retour, le gouvernement alloue un prix

d'engagement de 1,360 piastres environ par homme (340 francs). Si cette somme est portée en dépense et payée par le gouvernement, elle est rarement dépensée, car il est d'usage, et pour cause, de recruter l'escorte parmi des gens qui, ayant une monture à eux, se disposent à accomplir le pèlerinage pour leur propre satisfaction religieuse, et qui, dans des vues d'économie, consentent à faire un service militaire pour avoir droit à la ration de vivres et de fourrage. Quand bien même l'effectif du cortége serait de cinq cents cavaliers payés, il y aurait encore d'assez fortes malversations, car on porte en dépense, comme paie de chaque cavalier de l'escorte de la caravane, une somme de 1,360 piastres pour un service de quatre mois au plus, tandis que les irréguliers de l'armée ne reviennent qu'à 1,500 piastres par an, c'est-à-dire pour un service de douze mois. Les *bachi-bozoucks* de la caravane sont donc rétribués près de quatre fois plus cher que les *bachi-bozoucks* enrôlés à Damas même pour le service de l'armée d'Arabistan, ou, en d'autres termes, de l'armée d'Arabie; mais il y a mieux, le chiffre de cinq cents cavaliers n'est jamais effectif, et c'est à peine si l'escorte s'élève à deux cent cinquante hommes; les pèlerins m'ont paru en être assez généralement convaincus. A ce compte, on devrait gagner, si cela peut s'appeler gagner, la solde des cinq cents *bachi-bozoucks*, plus la nourriture de deux cent cinquante hommes et de deux cent cinquante chevaux.

J'irai plus loin, car le champ des malversations est vaste. J'ai sous les yeux un état des chameaux affectés aux divers dignitaires et aux divers services de la caravane de La Mecque; cet état s'élève à un total de 2,491 chameaux. Sur ce nombre, il en est accordé au pacha commandant la caravane 226 pour son service personnel, ce qui, à raison de 250 kilogrammes que peut porter un chameau, représente déjà des moyens suffisans pour le transport d'un poids total de 56,500 kilogrammes; puis à ces 226 chameaux viennent s'en ajouter 40 autres pour le transport des provisions et de la suite du commandant supérieur. On peut juger si le pacha a besoin de tant de moyens de transport. Il est alloué d'une autre part au commandant de l'artillerie, laquelle se compose de quatre obusiers de montagne seulement, pour le transport de son matériel et de ses munitions, 95 chameaux, sur lesquels il y en a 60 qui, affectés au transport des munitions, peuvent bien porter entre eux 15,000 kilogrammes de poudre ou de projectiles, ce qui représente 1,300 coups à tirer par chaque obusier de montagne. Or ces obusiers ne servent pendant la marche qu'à donner le soir et le matin le signal de la halte et le signal du départ. En cent jours de marche, on ne doit pas brûler tant de poudre que cela. Que si par hasard on profite de l'occasion pour envoyer des munitions à La Mecque, la spéculation est

mauvaise, puisque par mer, et en tirant la poudre et les projectiles de France ou d'Angleterre, on les ferait transporter à un prix infiniment plus bas que le prix de 600 francs environ par tonneau exigé pour les expéditions par le désert. Le commandant de l'artillerie a en outre à sa disposition 36 chameaux, tant pour traîner les pièces que pour porter les hommes qui les servent, ce qui est d'autant plus exorbitant qu'un chameau suffit pour traîner une pièce, et que les artilleurs montent deux sur un chameau (1).

Tout bien examiné, je suis dûment convaincu que les sommes payées pour le service de la caravane donnent lieu à plus de 30 p. 100 de gaspillage ou de détournemens. Sans chercher à conclure du petit au grand, c'est-à-dire de l'administration de la caravane à l'ensemble de l'administration des états du grand-seigneur, je n'hésiterais cependant pas à considérer comme peu exagérée une évaluation qui porterait à plus de 30 p. 100 les exactions qui se commettent sur l'ensemble des dépenses. On connaît maintenant la véritable cause de la faiblesse de la Turquie. L'ayant habitée pendant plusieurs années, lui ayant voué un intérêt qui ne s'est jamais démenti, si je viens ainsi mettre à nu des plaies qui la rongent depuis longtemps, c'est que ces plaies sont à mon sens une grande preuve de la force vitale dont la Turquie est douée, car tout autre état y aurait succombé. Beaucoup de ceux qui s'intéressent à ce pays poussent à des réformes législatives; j'y pousserais volontiers aussi, mais à la condition surtout qu'on ne négligera pas les réformes administratives, bien plus nécessaires encore.

Quelques jours avant le départ de la caravane, l'autorité supérieure de Damas fixe le prix que chaque pèlerin devra payer pour le transport de sa personne et d'une certaine quantité de bagage, 100 kilogrammes. La base du calcul fait à ce sujet devrait toujours être et le nombre des chameaux disponibles et le nombre des pèlerins disposés à entreprendre le voyage; mais les *moucras* (on appelle ainsi les loueurs de chameaux) connaissent très bien les moyens de faire pencher la balance de leur côté, et le prix du loyer est toujours plus élevé qu'il ne devrait l'être en bonne équité. Ainsi le pèlerinage lui-même, cet acte de haute dévotion, est mis à profit par certains musulmans qui rançonnent les fidèles, et les pèlerins paient toujours les moyens de transport dont ils ont besoin plus cher que

(1) J'ai pu constater d'ailleurs qu'un des fonctionnaires de la caravane auquel il était alloué 6 chameaux n'en employait que 2 pour son service, et louait ordinairement le reste, ou s'arrangeait avec les entrepreneurs de façon à se faire restituer par eux l'argent que le gouvernement payait pour les 4 chameaux que ledit fonctionnaire n'utilisait pas. Si tous les fonctionnaires agissaient de même, on trouverait qu'au lieu de 2,491 chameaux payés jusqu'ici chaque année, on n'en devrait payer que 830!

si, la spéculation restant libre, ce service n'était pas monopolisé dans trois ou quatre mains seulement. Cependant il faut convenir que le monopole n'est pas sans quelque avantage, comme moyen d'assurer des montures à chacun, tant il est vrai que dans des questions de cette nature il n'y a pas de principes absolus.

Le prix du transport pour aller et revenir s'élève ordinairement à 2,000 piastres (500 francs); mais le contrat ne se fait pas toujours pour aller et revenir. A moins de stipulations contraires, le pèlerin, une fois arrivé à La Mecque, soit qu'il préfère s'en retourner par l'Égypte et dès lors par mer, soit qu'il n'ait pas été satisfait de la bonté de sa monture ou des soins des chameliers, est libre de quitter son moucre. Le moucre, de son côté, a la même faculté; la première partie du voyage une fois accomplie, il peut abandonner son pèlerin, ou pour en prendre un autre qui le paie plus cher, ou pour vendre son chameau à La Mecque, s'il y trouve de l'avantage. C'est afin que l'un et l'autre puissent conserver la liberté la plus complète à cet égard que l'autorité de Damas ne fixe le prix du transport que pour l'aller. Ce prix s'élève ordinairement à 1,000 piastres (250 francs) pour chaque pèlerin allant en cacolet. Un chameau porte dans ce cas deux voyageurs, et il en faut un second pour porter le double bagage. La dépense s'élève à 4,000 piastres pour un voyageur se faisant porter en *tartaraouan*, sorte de litière établie sur de longs brancards, entre deux chameaux, allant l'un devant, l'autre derrière. Un *tartaraouan* demande quatre chameaux, attendu que, par suite de la grande fatigue qu'entraîne ce mode de transport, il en faut toujours deux en réserve. Ainsi l'on peut calculer qu'en règle générale le prix du loyer d'un chameau s'élève à 1,000 piastres (250 francs) : c'est plus que la valeur de l'animal; mais il y a à défalquer la nourriture pendant le voyage, et la mortalité, que l'on estime devoir s'élever de 10 à 15 pour 100 du nombre des animaux. Quant au prix des transports pour le retour, il est fixé à La Mecque, par l'autorité supérieure de cette ville, absolument de la même manière que le prix du voyage pour l'aller est fixé à Damas.

J'ai déjà parlé des châteaux qui ont été édifiés sur toute la longueur du chemin, et j'ai dit qu'ils étaient surtout destinés à renfermer les provisions nécessaires à la caravane pour son retour. En effet, la caravane, qui trouve à Damas le biscuit, l'orge et la paille à très bas prix, paierait à La Mecque ces mêmes denrées à un prix très haut. L'Hedjaz n'est pas aussi fertile que la Syrie, et la présence d'innombrables pèlerins ayant bien vite épuisé les approvisionnemens que renferment les magasins de la ville sainte, les prix s'y élè-

vent à un taux extraordinaire. C'est donc à Damas, et avec raison, que la plus grande partie des approvisionnemens se fait, tant pour aller que pour revenir. Or les châteaux ont pour mission de garantir ces approvisionnemens des atteintes de la convoitise des Arabes, car c'est surtout dans le désert qu'il ne faut pas s'en rapporter à la foi publique. Avec les provisions, la caravane laisse dans chaque château une dizaine d'hommes sous la direction d'un commandant qu'on appelle *odobachi*. Cette garnison a pour mission de défendre le château s'il vient à être attaqué, de veiller à la conservation des vivres déposés, enfin, quand il y a lieu, et dans les châteaux où il existe des puits, de tirer de l'eau tant au moyen d'une roue et de cordes dont on a eu soin de la munir qu'au moyen de chevaux qu'on renferme avec elle. A peine entrée dans le château, la garnison, qui compte toujours quelques maçons et quelques charpentiers, assez ordinairement chrétiens de Damas, se met, pour plus de sûreté, en devoir de murer la porte du fort. Ces hommes, ainsi mis à couvert des tentatives que les Arabes pourraient faire contre eux, passent là deux ou trois mois prisonniers, et ne sont rendus à la liberté que par le retour de la caravane, avec laquelle ils reviennent à Damas. Dès qu'ils ont calculé que la caravane approche, ils se mettent en devoir de tout disposer pour une plus facile distribution des vivres et pour tirer des puits de l'eau qui, conduite par d'étroites rigoles, se rend dans des réservoirs extérieurs où les pèlerins trouvent ainsi de quoi se désaltérer. Une fois la garnison sortie du château, la garde en est confiée à ces mêmes Arabes contre lesquels tant de précautions avaient été prises. On conçoit que, comme les châteaux ne renferment plus rien, et que les Arabes attendent à l'arrivée de la prochaine caravane de Damas les présens qu'on est dans l'habitude de leur faire, ils ont un intérêt réel à s'acquitter convenablement de la mission dont on les charge; mais il faut avoir affaire à des tribus arabes, toujours désunies, pour que les choses se passent ainsi, car si au moment où la caravane part de Damas, les Arabes, venant à s'entendre, se retranchaient dans trois ou quatre châteaux seulement, ce ne serait pas avec ses quatre obusiers de montagne que la caravane pourrait ouvrir une brèche dans leurs murailles, et elle se trouverait obligée de continuer sa route sans pouvoir s'assurer des vivres pour le retour.

Malgré les précautions prises, ces garnisons ne se sont pas toujours trouvées en état de résister aux Arabes, et il y a des exemples de châteaux attaqués, enlevés et pillés, soit par l'imprudence des gardiens, soit autrement. Quand ces événemens se sont produits, la caravane, ne trouvant ni eau dans les réservoirs ni vivres dans les

magasins, a dû se résigner à continuer sa route à jeun, souffrant de la soif et de la faim jusqu'à la station suivante, qui pouvait être éloignée de seize ou dix-huit heures de marche. Il est facile de juger, par les souffrances que les pèlerins éprouvent dans des cas semblables, de l'intérêt qui s'attache au maintien de l'inviolabilité des châteaux, et cela explique l'importance des sommes qui sont payées annuellement aux Arabes pour s'assurer de leur fidélité. Ces sommes, indépendamment de cadeaux consistant en manteaux, tissus, etc., s'élèvent à près de 600,000 piastres (150,000 fr.). Les Arabes qui y ont part sont les Arabes de Mezarib, ceux de Maan, ceux du Harameïn.

Quand on voit la Porte dépenser de si fortes sommes pour le pèlerinage de La Mecque, on se sent tout naturellement amené à s'informer des besoins que la caravane est chargée de satisfaire, ce qui conduit à s'enquérir de la quantité de pèlerins qui partent de Damas pour se rendre par terre à La Mecque. Or il est à ma connaissance qu'en l'année 1851 la caravane ne comptait que 2,000 et quelques pèlerins, parmi lesquels figuraient 150 femmes environ. Quelle était l'origine de ces pèlerins? quelles contrées les avaient vus naître? On comptait parmi eux 1,700 et quelques Persans et environ 300 sujets du sultan. Nous sommes loin assurément de ces chiffres sacramentels de 10 et 12,000 pèlerins, évaluations qu'on retrouve dans tous les livres traitant de la Syrie; mais il faut bien en prendre son parti et tomber dans la réalité prosaïque des chiffres.

On peut tirer de ce fait un enseignement sur lequel le gouvernement du sultan lui-même fera bien de méditer. Si, comme j'ai lieu de le croire, les dépenses de la caravane ne s'élèvent pas à moins de 2 millions de francs par année, c'est donc 1,000 francs de dépense officielle pour chaque pèlerin sans distinction de nationalité. Cependant les Persans sont les schismatiques de l'islamisme, puisqu'ils sont chiites, c'est-à-dire qu'ils se refusent à reconnaître les trois premiers kalifes comme les héritiers du pouvoir religieux du prophète. Il est par conséquent difficile de supposer que les dépenses de la caravane soient faites en vue de faciliter le pèlerinage à ces dissidens, et il s'ensuit que si l'on n'a en vue que de le faciliter aux orthodoxes, la dépense faite dans cette intention s'élèverait à une somme de 6,666 francs pour chaque vrai fidèle. Admettons pourtant que j'aie évalué trop haut le total des dépenses, et que ce total ne s'élève qu'à 1,500,000 fr. : ce sera encore une somme de 750 fr. par pèlerin sans distinction de nationalité, et de 5,000 francs par chaque pèlerin orthodoxe. Ces dépenses paraîtront assurément trop élevées et tout à fait au-delà de ce qu'exige le respect pour les con-

victions et pour les pratiques religieuses. Je dois dire toutefois qu'au retour de la ville sainte, en cette même année 1851, les chiffres du personnel dévot étaient complétement renversés, et en même temps un peu augmentés : les sujets du sultan y figuraient pour 1,800 environ, et les Persans pour 3 ou 400 seulement. Cela devait tenir à ce que les Persans, qui n'avaient pas pu se rendre à La Mecque par le golfe Persique et dès lors par mer à cause de la mousson contraire, avaient pensé à s'en retourner par mer, en profitant de la mousson favorable. Un grand nombre de chameaux s'était donc trouvé disponible à bas prix pour le retour, et des musulmans des pays au nord de Damas, qui étaient allés à La Mecque par mer et dans l'été, étaient revenus par terre pour éviter les coups de vent de l'automne dans la Méditerranée.

Cette tendance à prendre la voie de mer, qui s'est emparée des dévots musulmans, doit avoir pour conséquence de réduire avant longtemps la caravane de Damas aux seuls fonctionnaires auxquels la conduite en est confiée. Ce sera alors comme un vieux monument, très respectable, j'en conviens, pour les musulmans, mais très inutile, et dont l'entretien ne coûtera pas moins une somme considérable chaque année. On comprend, à vrai dire, que la Porte cherche à conserver ce vieil usage le plus longtemps possible sur son territoire spécial, et qu'elle hésite à s'en dessaisir au profit tout particulier de l'Égypte. L'étendard du prophète lui appartient par transmission directe; elle ne doit le confier qu'à un pacha de sa dépendance la plus complète; elle ne doit en outre le laisser déployer que sur son sol, que dans son air à elle. Peut-être trouve-t-elle d'ailleurs un certain orgueil à voir des Persans, des chiites, se ranger un instant sous la bannière d'Abou-Becker. Néanmoins tous ces avantages, il ne faudrait les obtenir qu'à un prix raisonnable, et si la Porte cherchait bien, elle trouverait, je crois, des moyens pour tout concilier. Au nombre de ces moyens doit être comptée en première ligne une route qui permettrait de faire un tiers du voyage par terre et deux tiers par mer. Il faudrait pour cela que la caravane, en partant de Damas, se rendît directement à Akaba, aux bords de la Mer-Rouge, sur le golfe frère jumeau du golfe de Suez. Les pèlerins pourraient s'y embarquer pour La Mecque, comme ils s'embarquent à Suez pour la même destination. Ce qui est possible à droite ne doit pas en effet être impossible à gauche. A Suez, dira-t-on, les pèlerins s'embarquent sur de misérables barques arabes, et il ne serait pas de la dignité de la Porte qu'un de ses pachas portant la bannière sacrée de l'islamisme voyageât ainsi; mais qui empêcherait la Porte d'avoir une corvette à vapeur dans la Mer-Rouge pour venir à Akaba prendre, après quinze

jours de voyage à partir de Damas, et le pacha, et le drapeau, et les trois ou quatre cents pèlerins sujets du sultan dont la caravane se compose? Un navire de la force de 150 chevaux serait plus que suffisant pour remplir cette mission, car un navire de cette force peut embarquer, pour un voyage d'Akaba à La Mecque, 500 pèlerins au moins. Le reste, c'est-à-dire les Persans, s'embarquerait, comme on le fait à Suez, sur des barques arabes. Au retour, on suivrait la même route. La grande affaire serait de construire à Akaba même un petit dépôt de provisions, afin d'y prendre au retour des vivres en quantité suffisante pour rejoindre le premier château fortifié. En dehors de ses deux voyages annuels d'Akaba à La Mecque et de La Mecque à Akaba, la corvette à vapeur serait affectée à la police des côtes de l'Arabie, à en régulariser, à en protéger la navigation, ce qui présenterait un avantage incontestable tant pour l'administration turque que pour le commerce, et tout doit porter à croire que les économies opérées la première année sur les dépenses de la caravane suffiraient presque pour payer l'achat du bateau à vapeur.

Tels sont les détails, telles sont les observations que j'ai recueillis sur la caravane de La Mecque. J'aurais pu m'étendre davantage; si je ne l'ai pas fait, c'est que, je l'ai déjà dit, certains développemens auraient paru d'un faible attrait à la majorité des lecteurs. Quant au gouvernement turc, si ces pages parviennent jusqu'à lui, j'en ai dit assez pour le mettre à même de pénétrer des mystères qu'il est plus que tout autre intéressé à connaître.

P. DE SÉGUR DUPEYRON.

L'HISTOIRE ET L'HISTORIEN

DE LA BOHÊME

FRANZ PALACKY.

I. *Würdigung der alten boehmischen Geschichtsschreiber*, Prague 1830, 1 vol. in-8°. — II. *Jugendgeschichte Albrecht's von Waldstein, Herzogs von Friedland, zum erstenmal nach echten Quellen geschildert*, 1834, dans les *Jahrbücher des boehmischen Museums*. — III. *Joseph Dobrowsky's Leben und gelehrtes Wirken*, Prague 1833, in-8°. — IV. *Literarische Reise nach Italien*, Prague 1838, in-4°. — V. *Die ältesten Denkmaler der boehmischen Sprache*, Prague 1840, in-4° (en société avec P. J. Safaryk). — VI. *Des Mongolen Einfall im Jahre 1241*, Prague 1842, in-4°. — VII. *Die Grafen Kaspar und Franz Sternberg und ihr Wirken fur Wissenschaft und Kunst in Boehmen*, Prague 1843, in-4°. — VIII. *Geschichte von Boehmen*, Prague, 6 vol. in-8°, 1836-1854.

Dans ce travail de rénovation qui agite l'Europe orientale depuis près d'un demi-siècle, il y a une place distincte pour la Bohême. Le réveil de l'esprit de race, qui presque partout ailleurs n'a produit que des efforts stériles ou de sanglantes catastrophes, y a suscité du moins un mouvement intellectuel plein d'éclat et de promesses. Certes, à la lumière de l'histoire, on est bien forcé de condamner ces entreprises qui veulent ressusciter ce qui a vécu et casser les arrêts de la Providence; s'il ne s'agit que de ranimer des traditions morales, comment ne pas suivre avec sympathie cette régénération de tout un peuple? Quand nous avons vu l'Illyrie, la Croatie, la Hongrie, la Bohême, chacune par des moyens différens, essayer de rompre ou de dénouer les liens qui, depuis plusieurs siècles déjà, attachent leur existence à d'autres existences politiques, un sentiment de crainte et de commisération s'élevait en nous; mais quand la Bohême du XIXe siècle, avec une piété toute filiale, essaie de retrouver les

traces de ses ancêtres, quand de nobles érudits partent pour ces conquêtes de la science avec un enthousiasme patriotique, quand la langue, l'esprit, les mœurs d'une famille autrefois si glorieuse revivent chez ses descendans au souffle inspiré des historiens et des poètes, ce vaillant spectacle nous enchante sans qu'aucune inquiétude vienne troubler notre plaisir. On sent ici un juste accord du courage moral et de la raison pratique. Ces efforts ne seront pas vains, ces triomphes n'appelleront pas de tragiques revanches; on n'a pas à redouter pour ces généreux patriotes les erreurs et les malentendus qu'ont causés les désastres de la Hongrie. Si dans la fièvre de 1848 les Slaves se laissent entraîner un instant, s'ils prétendent dominer l'Autriche, s'ils veulent, comme ils disent, *briser les dents de l'Allemagne*, les chefs du moins ne seront pas dupes de ces espérances impatientes, et, confiant cette cause à l'avenir, ils reviendront plus ardemment que jamais à leur pacifique propagande. La Bohême, en un mot, malgré son insurrection du 12 juin 1848, a travaillé surtout à une révolution littéraire et morale; la Bohême a pris la bonne part.

N'est-ce pas là du reste une marche qui s'indiquait d'elle-même? Le pays de saint Wenceslas et du grand Ottocar a des traditions qui provoquent naturellement les recherches de la science, et l'oubli qui recouvre en Europe ces glorieuses destinées est un stimulant de plus à l'activité des érudits. On sait que la Bohême, au commencement du XVIe siècle, avait perdu son indépendance; on sait aussi que la culture intellectuelle de ce pays, développée encore avec éclat après sa réunion à l'Autriche, avait disparu pendant les désastres de la guerre de trente ans. Ce qu'on ne sait pas assez, c'est que, pendant trois siècles, du XIIIe au XVIe, le royaume des Wenceslas, des Ottocar et des Jean de Luxembourg avait joué un rôle immense au milieu des nations germaniques, qu'il avait plusieurs fois donné des empereurs à l'Allemagne, qu'il avait presque atteint, sous Charles IV et Wenceslas VI, à cette suprématie que l'avenir réservait à l'Autriche. On vit là, dès le moyen âge, ces luttes de race que notre époque a réveillées, et il y eut un instant où la race slave fut sur le point d'avoir la prépondérance au sein de l'empire.

Ces souvenirs, si complétement perdus pour l'Europe, les Tchèques eux-mêmes n'en retrouvaient plus la trace. Tout ce qui donne à un peuple une physionomie originale semblait enlevé pour jamais à la Bohême. La langue des ancêtres avait à moitié péri dans le feu et le sang; conservée encore par le peuple des campagnes, elle avait disparu des écoles, des livres, des actes officiels, et au lendemain de cette guerre de trente ans, qui n'avait laissé que des ruines dans le

pays de Wallenstein, le latin avait pris la place de l'idiome fixé par Jean Huss. Où était encore la Bohême? qui se souvenait de son rôle et de sa grandeur d'autrefois? Les traditions étaient si bien détruites, que Joseph II, à la fin du XVIIIe siècle, essaya sans trop de peine de substituer la langue allemande à la langue latine, et d'enlever ainsi à ce malheureux peuple le dernier signe d'une race à part, le dernier simulacre d'une existence distincte. Alors parut un homme simple, dévoué, qui se consacra par piété patriotique à d'effrayans labeurs, et qui, resté obscur pendant sa vie, est vénéré par les Bohêmes d'aujourd'hui comme un envoyé de la Providence : je parle du grand philologue Dobrowsky. Dobrowsky ne songeait pas à ressusciter la langue des Tchèques; il n'y voyait qu'une langue éteinte, et s'il soupçonna un jour qu'elle pouvait recéler encore quelque étincelle de vie, ce fut seulement à la fin de sa carrière et trop tard pour mettre cette idée à l'épreuve. Qu'importe? Cette langue qu'il croyait frappée de mort, Dobrowsky l'étudiait avec une sagacité supérieure, il en pénétrait le génie, il en découvrait les origines, les vicissitudes, les affinités historiques, il en reconstruisait enfin tout l'édifice, et préparait ainsi sans le savoir les écoles plus ardentes qui eurent l'ambition de rendre le souffle et la vie à cet idiome si doctement restauré. Les Bohêmes ont quelque droit de signaler l'action providentielle de Dobrowsky; sans les travaux de l'éminent philologue, la rénovation de l'esprit national aurait pu être le rêve de quelques esprits d'élite, elle n'eût pas été ce mouvement unanime qui a retenti si haut, et qui déjà vient de rendre à la Bohême, non pas certes sa puissance politique du XIVe siècle, mais une chose bien précieuse aussi, sa conscience nationale et ses titres de gloire aux yeux de l'Europe.

Ce mouvement n'est pas une de ces explosions subites dont la violence compromet la durée; il a traversé deux phases distinctes, et deux générations y ont pris part, chacune avec ses aptitudes particulières. On sent ici une force secrète qui se déploie et grandit. La première école est encore timide en ses allures; la seconde, mieux assurée de sa foi, s'avance comme une armée conquérante. Citons d'abord les premiers : c'est l'historien Pelzel, écrivain peu attrayant, mais grave, convaincu, dévoué à la vérité, et qui retrouva maintes pages de l'histoire de sa patrie, défigurées par les haines et les préjugés des Allemands; c'est Antoine Puchmayer, ce sont les deux frères Negedly, c'est surtout Kramerius, qui sut se faire lire du peuple des campagnes, et Faustin Prochazka, qui, le premier, mit en lumière les vieux documens nationaux. Les noms que je rassemble ici sont demeurés chers au patriotisme bohêmien; il s'en fallait bien toute-

fois que ces travaux, d'une érudition un peu froide ou d'une littérature trop timorée, répondissent aux ardeurs croissantes de la conscience publique. Pelzel, Puchmayer, Prochazka, n'avaient pas une foi complète dans la séve et la vitalité de cette langue qu'ils évoquaient; ils la traitaient à la façon d'une langue morte, car ils écrivaient en bohême comme les latinistes modernes écrivent en latin, sans oser produire toute leur pensée, sans manier leur instrument avec la liberté et l'aisance qui sont les signes de la vie. Timides et circonspects, ils ne faisaient un pas qu'après s'être assurés du terrain. Le XVIe siècle, et particulièrement le règne de l'empereur Rodolphe II, était pour eux la période classique de la langue et de la littérature bohême; il fallait garder avec respect toutes les formules consacrées de cet âge d'or. Comment cette école de puristes aurait-elle pu exercer quelque influence sur la nation? Une telle littérature n'aurait été bientôt qu'une œuvre de marqueterie. — Ayons plus de confiance en nous-mêmes, dit la nouvelle école, étudions la langue dans les monumens du passé, mais recueillons-la aussi de la bouche du peuple, qui en a perpétué la tradition vivante. Ne craignons pas de la plier aux nécessités de notre âge, c'est une épreuve qu'elle doit subir. Si l'idiome de nos aïeux ne peut plus exprimer les idées de notre siècle, pourquoi nous efforcer de le rappeler à la vie? Et quel fruit en retirera notre croisade patriotique?

Le chef de ceux qui s'exprimaient ainsi s'appelait Joseph Jungmann. Auteur d'une histoire de la littérature bohême, et surtout d'un grand dictionnaire national signalé comme un monument du premier ordre, Joseph Jungmann avait le droit de tenir ce langage aux puristes et de contraindre la vieille philologie à sortir de l'ornière. Cela se passait au lendemain des guerres de l'empire, pendant ces premières années de la restauration où l'on vit se déployer par toute l'Europe un si généreux essor d'activité intellectuelle. La lutte dura plusieurs années. Des controverses techniques sur l'orthographe et la grammaire compliquèrent la question et firent craindre un instant que ce réveil de la Bohême ne fût qu'une affaire d'académie; mais la victoire resta enfin aux novateurs. Parmi les plus vaillans auxiliaires de Jungmann, la Bohême cite avec honneur M. Presl, qui s'occupa de fixer une terminologie applicable aux développemens des sciences naturelles; M. Safaryk, qui donna un si vigoureux élan aux travaux historiques; M. Hanka, qui, en étudiant les règles perdues de l'orthographe, eut le bonheur de retrouver dans un manuscrit oublié une précieuse collection de chants nationaux du XIe au XIIIe siècle; M. Kollar, M. Celakowsky, M. Klicpera, M. Holly, qui montrèrent par des poésies originales que l'idiome des siècles passés pouvait encore se parer de fleurs nouvelles, et M. le comte Léo de Thun, à qui j'emprunte

plusieurs de ces indications (1). N'oublions pas deux membres éminens de l'aristocratie tchèque, deux gentilshommes patriotes, qui pendant leur longue carrière ont pu encourager successivement les deux écoles, les nobles comtes Franz et Gaspard de Sternberg, — le premier, passionné pour les recherches de l'histoire, collecteur intelligent de livres, de manuscrits, de médailles, d'antiquités de toute sorte, légués par lui à son pays; le second, plus spécialement livré aux travaux de la science, botaniste laborieux et habile, honoré de l'amitié des Humboldt, des Cuvier, des Lacépède, des Berthollet, — célèbres tous les deux, dans les annales de la Bohême régénérée, par la fondation du Musée national.

Ce Musée national, établi en 1818 par les comtes de Sternberg et patroné efficacement par l'administrateur général de la Bohême, M. le comte Kolowrat-Libsteinsky, avait pour mission de faciliter les recherches de la science sur tout ce qui intéressait la race slave dans ces contrées. Mœurs, histoire, géographie, sciences naturelles, le Musée national embrassait tout. C'était le foyer de ces espérances si belles, c'était le comité du mouvement et de l'action. Il employait l'argent des souscripteurs à l'établissement d'une bibliothèque où tous les documens sauvés de l'oubli et du naufrage étaient mis à la disposition des savans. Il imprimait tous les grands ouvrages de la nouvelle école, le *Dictionnaire* de Jungmann, les *Antiquités slaves* de Safaryk, et surtout il fondait en 1827 une publication périodique qui a eu l'influence la plus décisive sur cette rénovation de tout un peuple, le *Journal du Musée national de Bohême.* Quel était l'homme digne de prendre en main la direction de ce journal? Dans le brillant état-major de l'insurrection tchèque, les comtes de Sternberg cherchaient un homme nouveau, un cœur résolu, un écrivain qui eût déjà donné des gages au patriotisme et à la science, mais qui, étranger à des luttes souvent trop passionnées et joignant l'esprit de conduite à l'enthousiasme, pût triompher à la fois et de l'hostilité du parti allemand et des divisions des Slaves. Il y avait alors à Prague un jeune littérateur dont les comtes de Sternberg avaient encouragé les débuts, et qui grandissait chaque jour dans l'estime publique; il s'appelait Franz Palacky. C'est à lui que les fondateurs du Musée remirent le commandement de cette expédition pacifique, et l'on vit bientôt les vétérans se grouper avec joie autour du jeune chef.

(1) Voyez *Ueber den gegenwaertigen Stand der boehmischen Literatur und ihre Bedeutung,* par le comte Léo de Thun, Prague 1842.

I.

M. Franz Palacky est né le 14 juin 1798 à Hodslawice, petit village de Moravie, non loin de cette ville de Fulnek qui était, il y a cent ans, le foyer principal de la mystique communauté du comte Zinzendorf. Les frères moraves sont un peu dispersés à l'heure qu'il est; le séjour qu'ils avaient choisi conserve encore ce caractère de solitude propice aux méditations pieuses et aux résolutions opiniâtres. Enfermées dans leurs montagnes, la Moravie et la Bohême devaient nécessairement avoir une destinée à part au sein de l'Allemagne; le village d'Hodslawice présente en résumé la physionomie de la contrée tout entière. Quel calme! quel recueillement! que de souvenirs historiques ou de poétiques légendes sur ces montagnes et ces châteaux en ruines! De Fulnek aux vieilles tours de Titschein, et de Titschein aux pentes escarpées du mont Radoscht, le voyageur qui vient de quitter Vienne s'aperçoit qu'il est bien loin de l'Allemagne. C'est là que grandit le jeune Palacky, au milieu des paysans bohêmes, et n'entendant autour de lui que les sons de la langue natale; son père occupait dans le village un modeste emploi de maître d'école.

Quand il atteignit l'âge de neuf ans et que son éducation commença, il fallut bien lui enseigner autre chose que cette langue tchèque, considérée encore à ce moment comme un patois rustique. Il y avait à quelques lieues de là, entre Titschein et Fulnek, un établissement pédagogique fondé par une personne pieuse et bienfaisante, par Mme la comtesse Truchsess : c'est là que le petit paysan d'Hodslawice alla apprendre l'allemand. Il y passa deux années. La guerre vint bientôt retentir jusque dans ces solitaires vallées de la Bohême. Arraché à ses fonctions par le péril commun, le père de M. Palacky eut maintes fois occasion de rendre de patriotiques services à l'armée autrichienne pendant la campagne de 1809. Ce fut aussi une circonstance heureuse dont profita la destinée du jeune Franz. La famille de M. Palacky était pauvre, et sans ces dures nécessités de la guerre qui rapprochent violemment les hommes, il est probable que l'indigence, l'habitude, l'ignorance de ses forces, eussent retenu dans l'horizon du village natal le futur historien des Ottocar. Par son zèle en ces conjonctures suprêmes, le maître d'école d'Hodslawice se fit de nombreux amis, et quelques années après, grâce à ces protections, Franz Palacky commençait des études plus sérieuses au lycée impérial de Presbourg. Quoique bien jeune encore, il semblait avoir conscience de son rôle à venir. Au milieu de ses

condisciples d'Allemagne, ce jeune écolier de quatorze ans était déjà comme un représentant de l'esprit slave. Tous ses camarades d'ailleurs n'appartenaient pas à une race ennemie; c'est au lycée de Presbourg que Franz Palacky se liait d'une étroite amitié avec le jeune Kollar, qui devait bientôt jouer un rôle si brillant au sein de la littérature tchèque. Figurez-vous les deux écoliers dans les salles du collége; ils s'entretiennent de leurs souvenirs d'enfance, ils se prennent pour confidens mutuels de leurs tristesses. Kollar a une imagination plus rêveuse, Palacky une ardeur plus virile; Kollar est l'aîné de Palacky, mais la mâle raison du plus jeune a comblé sans peine les cinq années qui les séparent, et de ces causeries d'enfant, de ces longues et douloureuses confidences on verra sortir, à l'heure des luttes prochaines, le poète et l'historien de la Bohême.

Ce qui me frappe toutefois dans les premiers travaux de M. Palacky, ce n'est pas l'inspiration nationale. A Presbourg et bientôt à Vienne, où il passe quelques années en qualité de précepteur dans une riche famille noble, il s'occupe surtout de l'étude des littératures comparées. L'esthétique, seule partie de la philosophie qui fût alors cultivée en Autriche avec une liberté complète, avait un vif attrait pour son intelligence, et à le voir se passionner ainsi pour des questions si générales, on ne pouvait guère pressentir chez lui le futur chef du mouvement de la Bohême. C'est que M. Palacky n'est pas guidé, comme le sont trop souvent les défenseurs obstinés des races vaincues, par une pensée d'exclusion et de haine; tout se tient dans un esprit bien fait, et les mêmes sympathies qui nous font étudier le travail du genre humain nous intéressent aussi aux droits de chaque race et de chaque tribu. Aimer l'humanité sans se soucier de la patrie, c'est la morale des modernes sophistes; aimer la patrie sans se soucier de l'humanité, ce serait le patriotisme barbare. Le patriotisme de M. Franz Palacky est d'une nature plus haute, et il est bon que l'écrivain destiné à représenter un jour le réveil d'une race particulière débute par un goût si marqué pour les travaux collectifs de la famille humaine. Après avoir publié, à peine âgé de dix-neuf ans, ses *Élémens de la poésie bohême*, écrits en collaboration avec M. P.-J. Safaryk, il donne en 1821 les fragmens d'une *Théorie du beau*, et en 1823 une *Histoire générale de l'esthétique*. N'était-ce pas aussi une bonne manière de se préparer à son rôle que de pratiquer à fond toutes les langues de l'Europe? Ce successeur des Dobrowsky et des Jungmann, qui se consacre aujourd'hui à la restauration de l'idiome des Tchèques, avait lu à vingt ans, dans le texte original, les grands poètes de France et d'Italie, d'Angleterre et d'Allemagne. J'aime à insister sur ces détails; on devine déjà, ce me semble, après une préparation comme celle-là, quel sera le rôle supérieur de

M. Palacky au milieu des fiévreuses impatiences de ses compagnons d'armes.

Ces travaux désintéressés n'ont pas seulement servi à former l'homme, ils ont doublé les forces du patriote. Quand M. Palacky est venu prendre sa place dans ce mouvement bohême qui se prononçait de jour en jour, il a apporté à ses amis ce qui leur manquait trop jusque-là, le sentiment de l'art et du style. L'érudition était déjà dignement représentée dans le pays de Dobrowsky; il fallait maintenant un homme qui sût donner une forme à tant de matériaux amassés. L'histoire surtout, l'histoire de cette Bohême si ardente à renouer le fil rompu de ses destinées, personne encore ne l'avait racontée à l'Europe, personne ne l'avait rendue populaire parmi les Tchèques. On avait des recherches, des dissertations, des documens et des dates retrouvées; on avait de laborieuses réfutations des écrivains allemands : était-ce assez pour le succès d'une telle croisade? Non, tout cela n'est rien; Pelzel est grave, Puchmayer est convaincu, Safaryk possède une science aussi précise que profonde; mais où est l'homme qui ranimera l'esprit des vieux âges? Où est le peintre des Ottocar et des Wenceslas? Quel pinceau puissant fera revivre ce royaume de Bohême depuis la poétique et fabuleuse période des Prémysl jusqu'au jour où ces souverains prirent le sceptre, et l'épée de justice, et la pomme d'or de l'empire d'Allemagne? « Je serai l'historien de la Bohême, » s'est dit M. Palacky sitôt qu'il eut pris rang dans la studieuse armée de l'insurrection tchèque, et ce fut dès lors la constante préoccupation de sa vie. Il se rendit à Prague en 1823 pour commencer ses recherches. Les matériaux de ses devanciers ne lui suffisaient pas : n'est-il pas nécessaire que l'historien digne de ce nom voie les choses par ses yeux? M. Palacky a une érudition ingénieuse et sagace qui lui appartient en propre. Il compulsa d'abord à Prague les archives des anciennes familles, il interrogea ensuite tous les grands dépôts littéraires, il fouilla les bibliothèques de Prague, de Vienne, de Munich, modérant la passion du patriote par les lumières et la loyauté du critique, et préparant les vives couleurs de son tableau.

C'est au milieu de ces ardentes études que M. le comte Franz de Sternberg fit appel à son activité et lui confia la direction du *Journal du Musée de Bohême*. Il y avait là une tâche féconde, des instincts à éclairer, des passions à contenir, des divisions intestines à pacifier; il y avait surtout à entretenir l'ardeur et les justes espérances d'un mouvement national. M. Palacky n'hésita pas; il prit la direction du *Journal du Musée de Bohême* et la garda dix ans. Ne croyez pas toutefois que ces brûlantes questions du présent lui fissent oublier ce passé glorieux où vivait son imagination. Pendant ces dix années de

polémique, de 1827 à 1837, M. Palacky ne perdit pas de vue un seul jour le monument qu'il avait promis à son pays, et qui déjà s'élevait dans sa pensée. Il posait les assises de son œuvre, il en publiait des fragmens, et si quelques Slaves fanatiques, irrités de la loyale sincérité de sa science, lui reprochaient parfois de manquer à ses devoirs de citoyen tchèque, l'opinion publique, on peut le dire, confirmait de jour en jour le sérieux mandat qu'il s'était donné. Cette sympathie et cette attente unanimes reçurent bientôt une éclatante consécration : les états de Bohême, à la diète de 1829, lui conférèrent le titre d'historiographe national avec un traitement annuel qui devait durer toute sa vie. Cette décision des états ne put être immédiatement exécutée : l'empereur François, qui régnait alors sur l'Autriche, considérait d'un œil défiant ce travail des races au sein de l'empire et cherchait à l'étouffer sourdement. Plus tard un autre principe prévalut : M. de Metternich, avec sa spirituelle finesse, comprit tout le parti qu'on pouvait tirer de ces prétentions des races rivales afin de les neutraliser l'une par l'autre, et l'historiographe de Bohême fut officiellement revêtu de son titre et de ses fonctions.

Au reste, reconnu ou non par le cabinet de Vienne, l'historien élu par les représentans de son pays continuait vaillamment sa tâche. Il notait dans le *Journal du Musée* les résultats de ses recherches; il y insérait maintes études pleines de précision et de lumière sur les points obscurs de son sujet; c'étaient tantôt des détails caractéristiques, tantôt des monographies complètes. Parmi ces nombreux écrits qui attestent la consciencieuse préparation de l'historien, je signalerai au premier rang son *Appréciation des Chroniqueurs de la Bohême.* La Société des sciences de Prague avait mis ce sujet au concours en 1826; elle demandait, outre des renseignemens biographiques sur les chroniqueurs, une étude détaillée et une scrupuleuse critique de leurs travaux. L'étendue de ce programme effraya sans doute les vaillans érudits de la Bohême; nul ne se présenta dans la lice. Un délai fut accordé, et M. Palacky, impatient de justifier la distinction que venaient de lui décerner les états, se mit courageusement à l'œuvre. Son mémoire, le premier grand ouvrage qu'il ait donné à son pays, fut couronné avec acclamations en 1829 et publié l'année suivante aux frais de la société. C'était plus qu'une promesse et un gage; un véritable historien s'était révélé.

Déjà, en 1824, avant de commencer ses études sur le XVIe et le XVIIe siècle, l'habile peintre de la société germanique et romane, M. Léopold Ranke, avait publié cette *Critique des Historiens modernes* qui devait être pour lui un guide si lumineux et si sûr; M. Palacky a marché avec bonheur sur les traces de l'écrivain allemand. Je ne le compare pas à M. Augustin Thierry; les *Considéra-*

tions sur l'Histoire de France, publiées ici même (1), et qui servent d'introduction aux *Récits mérovingiens*, sont un ouvrage à part, un ouvrage qui n'a pas eu de modèle et qu'on ne recommencera pas. Ces recherches sur la conception de nos origines depuis Grégoire de Tours jusqu'à M. de Montlosier, ce n'est pas seulement une saine appréciation critique, c'est l'œuvre d'une philosophie profonde et d'un art merveilleux; on dirait la conscience émue d'un grand peuple. M. Palacky pouvait se contenter de suivre la direction de M. Ranke : même finesse, même sûreté d'aperçus et même sobriété de style. Ce qui me frappe à première vue dans ce tableau si bien tracé, c'est la destinée des lettres historiques en Bohême; toutes les vicissitudes que subit la science du passé dans les autres littératures de l'Europe se reproduisent sur ce théâtre si différent avec une conformité singulière. En France comme en Italie, en Angleterre comme en Allemagne, l'art de comprendre et de raconter l'histoire a traversé trois périodes très distinctes. D'abord, aux temps du moyen âge et de la renaissance, c'est toute une famille de chroniques, chroniques sans art, sans profondeur, mais d'autant plus expressives dans leur liberté même; puis, quand cette naïveté a disparu et que les historiens succèdent aux chroniqueurs, ces prétendus historiens, qui n'ont plus la fidélité candide de leurs devanciers, n'ont pas encore le sentiment de la vérité et de l'art : ils déclament, ils arrangent tout sur un même plan, ils défigurent les époques et les hommes, et il y a dans la peinture du passé comme une interruption de plusieurs siècles, jusqu'à ce que d'audacieux érudits, rejetant toute cette rhétorique menteuse, exhument les chroniques oubliées pour en extraire la vie. Les trois groupes d'écrivains que M. Palacky nous signale répondent exactement à ces trois phases de l'histoire chez les modernes. Cosmas, qui mourut dans les premières années du XIIe siècle et que M. Palacky ne craint pas d'appeler l'Hérodote de la Bohême, préside avec beaucoup de dignité et de grâce l'assemblée des chroniqueurs. Le chef du second groupe, Wenceslas Hajek, narrateur à la fois prétentieux et crédule, assez semblable sur bien des points à notre abbé Vély, obtient un immense succès au XVIe siècle, et traîne à sa suite une foule d'historiens rhéteurs qui accréditent longtemps les erreurs les plus niaises et les plus étranges anachronismes. Enfin la troisième période, ouverte chez nous sous la restauration par MM. Guizot et Augustin Thierry, est inaugurée en Bohême vers l'année 1760 par l'exact et laborieux Dobner, dont un autre écrivain de la même école, M. Prochazka, a pu dire énergiquement : *Mentiendi finem fecit.*

(1) Voyez les livraisons du 15 décembre 1838 et du 1er janvier 1839.

Ce livre de M. Palacky, qu'on n'a lu qu'en Bohême, mérite d'être signalé à l'attention des esprits studieux; il a droit à une place d'élite dans la littérature européenne. Quand l'érudition est maniée avec art, elle charme et amuse en même temps qu'elle instruit; je connais peu de livres plus doctes et plus intéressans que celui-là. C'est d'abord toute une révélation, et il est impossible de ne pas comprendre quelle est l'importance des destinées de la Bohême dans l'histoire générale, quand on voit tant de trésors littéraires se succéder sans interruption du XIe siècle jusqu'au XVIe. Ce petit peuple, qui n'a guère songé à s'étendre au-delà de ses frontières, excepté sous le grand Ottocar et sous l'empereur Charles IV, a eu autant de chroniqueurs, autant d'annalistes et d'historiens que la France et l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne. Et quelle variété! quel mouvement! que de richesses de toute sorte! Ici, c'est le vieux Cosmas, doyen de l'église de Prague, qui appartient à la fois au XIe siècle et au XIIe, c'est-à-dire à une des époques les plus confuses de l'histoire de Bohême, à l'époque des divisions et des luttes de la vieille famille souveraine des Prémysl, et qui raconte ces événemens avec les naïves émotions du patriotisme le plus vrai. Là, c'est le poétique Dalimil, un chevalier bohême du XIIIe siècle, un contemporain d'Ottocar II, qui reproduit dans sa chronique rimée l'éclat de cette période glorieuse. Un trait curieux à noter chez Cosmas et Dalimil, c'est leur candide orgueil de race et l'ignorance profonde où ils sont des peuples qui ont précédé les Tchèques sur le sol de ces riches contrées. Quelle est, selon Cosmas, l'origine du royaume de Bohême? Un chef slave, appelé Tchek, est conduit par le hasard sur les hauteurs du *Bœhmerwald* et de l'*Erzgebirge;* il admire ces belles plaines gardées par des forteresses naturelles, il admire ces fleuves, ces vallées, cette végétation puissante à laquelle la main de l'homme n'a pas encore touché; il remercie Dieu de cette magnifique découverte, et, prenant possession du pays, il s'y installe avec sa race. Le récit de Dalimil est à peu près semblable; seulement, Cosmas ayant négligé de dire à quelle époque se serait passé ce merveilleux événement, Dalimil a l'ambition de donner des dates plus précises, et il remonte pour cela jusqu'à la tour de Babel. Toute cette partie des chroniques n'est pas la moins instructive. Quand Dalimil et Cosmas rapportent les faits dont ils furent les témoins, ils fournissent de précieux documens à la science; quand ils répètent les *récits fabuleux des vieillards* (*fabulosas senum narrationes*), ils nous révèlent sans y songer les secrets et les prétentions de l'esprit slave. Ces Slaves des premiers temps, ce ne sont pas des conquérans à la façon des Barbares du Ve siècle : tout est paisible, tout est doux et poétique dans leur primitive histoire; mais déjà comme ils sont ardens

à se faire leur place en Europe! comme ils méconnaissent résolument tout ce qui fut avant eux!

Parmi les chroniqueurs si nombreux qui suivent plus ou moins la direction de Cosmas et de Dalimil, M. Palacky assigne une place particulière à deux écrivains étrangers qu'on est tout surpris de rencontrer là. Ce sont deux Italiens, Jean de Marignola et Œneas Sylvius Piccolomini. Ce Marignola est certainement l'une des curieuses figures de la littérature italienne au moyen âge. Il était cité comme un des plus savans hommes et des plus ingénieux écrivains de son pays dans le siècle de Pétrarque et de Boccace. Rien de plus original que sa vie. Issu d'une vieille famille de Florence et d'abord professeur à l'université de Bologne, il est envoyé en Asie comme légat du pape, il s'avance courageusement dans ce monde si mystérieux alors, et finit par pénétrer en Chine, où il passe quatre années, accueilli avec curiosité et respect à la cour des empereurs. Il revient ensuite par l'Inde, par le Thibet, sa Bible à la main, cherchant la première demeure d'Adam après la chute, cherchant même le lieu qu'habitait le père de notre race aux jours de sa parfaite innocence. Marignola fut assez heureux pour trouver ce qu'il cherchait, et quand il fut de retour à Avignon, en 1353, après avoir visité les ruines de Babylone, deviné celles de Ninive et parcouru la Palestine, il rapportait au pape Innocent VI des *fleurs élysiennes* cueillies dans les jardins du paradis. Un tel homme, qui avait passé quatre ans auprès de l'empereur de la Chine et qui arrivait tout droit du paradis terrestre, pouvait-il manquer de protecteurs illustres? L'empereur d'Allemagne, Charles IV, le fit venir à sa cour, et comme il aimait la Bohême en fils pieux et dévoué, il voulut que l'histoire de sa chère patrie fût écrite par Marignola. Il n'y avait à cela qu'une seule difficulté : Marignola ne savait pas un mot de la langue du pays. L'intrépide voyageur ne recula pas devant l'obstacle; mais on comprend que ce singulier historiographe de Bohême n'ait pas donné de très utiles leçons à M. Palacky. Son histoire (elle ne fut imprimée qu'en 1668 dans la *Rosa bohemica* de Bolelucky, et on peut dire qu'aujourd'hui encore elle n'est guère connue que de nom), son histoire est un de ces tableaux confus comme le moyen âge nous en offre en si grand nombre, ébauches puériles et quelquefois touchantes de ces projets d'histoire universelle réservés seulement à la virilité de l'esprit moderne. L'auteur divise son œuvre en trois livres, afin qu'elle porte comme le signe de la sainte Trinité. Vous pouvez demander à la docte analyse de M. Palacky comment ces trois livres traitent tour à tour de l'*histoire théarchique* du monde, c'est-à-dire de l'histoire sous le gouvernement de Dieu depuis le premier homme jusqu'au déluge, — de l'*histoire monarchique*, c'est-à-dire de la fondation

des empires jusque et y compris le royaume de Bohême, — et enfin de l'*histoire hiérarchique* ou de l'église depuis le sacerdoce israélite jusqu'aux papes de Rome et aux évêques de Prague. Il y a dans tout cela un naïf et impuissant effort de coordination historique. C'est comme un souvenir confus de cette cité de Dieu et de cette cité des hommes dont parle saint Augustin, et qui devait être un jour, sous la plume de Bossuet, le majestueux tableau de l'église opposé au dramatique mouvement des empires.

Tout dévoué qu'il est à son œuvre spéciale, M. Palacky n'est pas homme à négliger ces détails, qui rattachent ses travaux à la littérature générale de l'Europe, et en y insistant après lui, c'est encore son esprit que je crois peindre. L'étude que lui offrait Sylvius OEneas était aussi une bonne fortune. On sait quel rôle a joué ce spirituel diplomate dans les affaires européennes, on sait avec quelle attention intelligente il a suivi et raconté les événemens de xve siècle; et lorsqu'il proclame que nul autre royaume de son temps ne présente à l'observateur autant de catastrophes, de guerres, de révolutions et de choses miraculeuses que le royaume de Bohême, c'est là, au profit de l'importance historique de ce pays, un témoignage qu'un écrivain patriote ne devait pas négliger. Sylvius OEneas écrivit son ouvrage aux bains de Viterbe, peu de temps avant d'être élu pape sous le nom de Pie II; il le dédia à cet Alphonse V, roi de Naples et d'Aragon, que l'histoire a surnommé le Magnanime, et qui avait une prédilection si vive pour les historiens et les poètes. « Je te dédie, lui disait-il, cette histoire de Bohême, que j'espère conduire, avec l'aide de Dieu, depuis ses origines jusqu'à nos jours. Les choses anciennes y sont dignes de mémoire, mais ce sont les plus récentes surtout qui sont les plus glorieuses. »

A cette galerie des historiens de la Bohême, galerie où tous les portraits (je n'ai pu en signaler qu'un petit nombre) ont un charme qui leur est propre, M. Palacky a joint les récits anonymes, les livres des couvens, les annales des abbayes, des églises, des universités, les biographies des hommes illustres, entre autres celle de l'empereur Charles IV, rédigée par lui-même, et puis maintes légendes des saints nationaux, la vie de saint Wenceslas, de sainte Ludmila, de saint Adalbert, de saint Procope, sans oublier les traditions moraves sur saint Cyrille et saint Méthode, les deux missionnaires byzantins qui portèrent le christianisme chez les Slaves. C'est ainsi que cette étude, préparation excellente pour l'auteur et préface de son grand ouvrage, est devenu un tableau d'histoire littéraire où l'art et la science s'unissent très habilement, et tel qu'on en pourrait souhaiter un à toutes les littératures européennes. Le jour où nous aurons sur les historiens de chaque pays une étude semblable à celle-là, com-

plète, précise, scrupuleuse, quel guide dans la recherche du vrai et quelle garantie des progrès de la science! Ce sera plus encore; ce sera, comme ici, un tableau anticipé de chaque histoire, et grâce aux rectifications de la critique, les erreurs même seront des faits instructifs, puisqu'on y verra les préjugés et les prétentions des peuples aux différentes phases de leur vie séculaire.

Au moment où le mémoire de M. Palacky était couronné par la Société des sciences de Prague, le plus illustre membre de cette académie, le père de la philologie bohême, le vieux Dobrowsky, s'éteignait doucement, entouré de respects et d'honneurs. On lui chercha un successeur digne d'occuper sa place, et M. Palacky fut nommé. Ces récompenses si méritées augmentaient encore son ardeur. Il sentait que tous les yeux étaient dirigés vers lui, et qu'on attendait beaucoup de l'homme que les députés des états avaient élu historien national, comme on élit par acclamation un représentant ou un souverain. Il ne se lassait pas d'insérer dans le journal des comtes de Sternberg la suite de ses monographies historiques. Ici, c'était une vive peinture de la jeunesse de Wallenstein, éclairée d'une lumière toute nouvelle d'après les documens originaux; là, c'était une étude complète sur la vie et les travaux de Dobrowsky. Il publiait ensuite des recherches sur les tribunaux de la Bohême au XIIIe siècle, tribunaux assez semblables à notre jury moderne, puis une série de mémoires de philologie et de critique sur l'origine des Slaves, sur les noms des anciennes familles nobles, etc., et enfin il résumait ces investigations si variées dans une *Esquisse de la culture intellectuelle en Bohême depuis les origines*. Il avait épuisé désormais les sources d'information que lui présentait son pays; les archives des autres nations de l'Europe devaient contenir aussi bien des documens sur l'histoire de la Bohême, particulièrement sur cette guerre des Hussites, premier et formidable signal de la révolution religieuse. M. Palacky confia à M. Safaryk la direction du *Journal du Musée*, et partit pour l'Italie en 1827. Les lettres du comte Kolowrath, du comte Franz de Sternberg, et l'intervention du comte Lutzow, représentant de l'Autriche auprès du saint-siége, lui aplanirent toutes les difficultés; Grégoire XVI lui-même ordonna que les archives les plus secrètes fussent mises à la disposition de l'historiographe de Bohême.

N'est-ce pas un beau spectacle que celui d'une activité si ardente et des sympathies qu'elle inspire? La vie littéraire n'est que trop souvent remplie d'injustices et de cruautés. Hélas! combien d'esprits entravés dans leur marche! combien de talens étouffés! combien de forces perdues! Consolons-nous du moins à la vue de ces destinées heureuses. Voilà tout un peuple qui charge un de ses enfans de retrouver et de raconter son histoire. La faveur publique et le zèle de

l'écrivain, tout est ici d'accord. Ceux-là même qui plus tard surveilleront d'un œil inquiet cette résurrection d'une race encouragent en ce moment ces tentatives toutes littéraires. L'heure n'a pas sonné où les travaux des érudits, devenus le programme d'une lutte sanglante, provoqueront la défiance et la persécution; nous en sommes encore à la période sereine de cette noble vie. M. Palacky a été en Italie, à Rome, à Naples, et bientôt à Munich, à Francfort, à Paris, comme l'ambassadeur d'une nationalité qui se relève; il revient à Prague, et il publie au milieu de l'attente, de la sympathie et des acclamations de ses compatriotes, les premiers volumes de son *Histoire de Bohême*. Il faudrait se représenter tout ce qu'il y a de vivacité naïve et de facile enthousiasme chez ces imaginations toutes neuves pour comprendre le succès de l'écrivain. Mêlons-nous à la foule, et écoutons le récit du maître.

II.

Le premier volume de M. Palacky est divisé en trois livres, qui embrassent l'histoire de la Bohême depuis ses origines les plus lointaines jusqu'à la fin du XIIe siècle. La grandeur et la simplicité de l'ordonnance s'annoncent dès ce début. L'auteur procède à la manière des maîtres; il sait choisir parmi les riches matériaux qu'il a rassemblés, et, se défiant de l'érudition inutile, il groupera les faits par grandes masses dans une composition harmonieuse. J'aime beaucoup le premier livre, consacré aux habitans primitifs de la Bohême, à ceux qui occupèrent ce beau pays plus de huit cents ans avant les Tchèques. Nous retrouvons là tout d'abord nos hardis ancêtres. Ces Celtes, qui tenaient une si grande place en Europe avant les accroissemens de Rome et l'invasion des Barbares, sont les premiers qui aient défriché le sol où devait régner saint Wenceslas. C'était une tribu active et belliqueuse, les Boïens, *Boï*, un des plus vigoureux rejetons de la grande famille dont les Gaulois formaient le centre. Les Boïens avaient pris part à l'expédition des Gaulois contre Rome. Une fois lancés loin de leur pays, ils continuèrent leur course: les uns occupèrent d'abord une partie de l'Italie du nord; les autres, remontant les côtes de l'Adriatique, envahirent les contrées qui devaient être plus tard la Germanie. Cela se passait environ 400 ans avant Jésus-Christ. En Italie, Bologne (*Boïonia*, *Bolonia*) a gardé leur souvenir, et le pays des Tchèques, en Germania, porte encore le nom des compagnons de Brennus. Tacite l'a dit, et la science ethnographique de nos jours a confirmé son opinion: *Manet adhuc Boihemi nomen, significatque loci veterem memoriam quamvis mutatis*

cultoribus. Lorsque Tacite parlait ainsi, les Boïens venaient de disparaître devant une invasion germanique. Pressés entre les Romains au sud et les Germains au nord, ils avaient résisté plusieurs siècles: ils eurent d'abord l'honneur d'arrêter longtemps les Barbares, ils vainquirent la grande invasion cimbrique qui menaçait Rome, et l'obligèrent à changer de direction; mais bientôt, ayant porté secours aux Helvètes pendant la guerre des Gaules, ils sont écrasés par César, et quelques années après, les Daces et les Gètes envahissent leur pays et le ravagent. Affaiblis par ce double désastre, déjà presque réduits aux travaux de la paix, comment auraient-ils pu repousser les attaques des Marcomans et de leur impétueux chef Marbod? Les Boïens avaient occupé la Bohême pendant quatre siècles; la domination des Marcomans dure à peu près le même temps; elle commence aux premières années de l'ère chrétienne et se prolonge jusqu'à la grande invasion hunnique, qui, à la fin du IVe siècle, bouleversa la Germanie tout entière. Quand l'empire des Huns se dissout à la mort d'Attila, et que les peuples réunis sous son glaive s'établissent par toute l'Europe, la Bohême, après maintes guerres confuses, devient le patrimoine des Tchèques.

Après cette introduction, qui jette une attrayante clarté sur une période de ténèbres, M. Palacky va entrer en plein dans son sujet. Cette première apparition des Slaves dans l'histoire de l'Europe provoque les recherches savantes et l'art ingénieux du narrateur. D'où venaient les Tchèques? quelle place occupaient-ils dans le monde? quelles étaient leurs mœurs et leurs croyances? Questions confuses qui ont exercé la sagacité patiente de Safaryk, et que M. Palacky résume avec netteté. Il y avait longtemps que les Slaves habitaient l'Europe orientale quand ils parurent à leur tour sur la scène de l'histoire. Parmi les peuples qui, de la Baltique aux monts Ourals et de l'Adriatique à la Mer-Noire, s'étendent aujourd'hui jusqu'aux confins de l'Europe et de l'Asie, les Slaves sont incontestablement les plus nombreux; rien n'est changé ici depuis les origines. Il y a quatorze cents ans que ces peuples ont une histoire; la période moins connue qui précède et qui va se perdre dans le mystère des premiers âges nous les montre à peu près au même lieu. Membres de la grande famille indo-européenne, parens des anciens Thraces, des Grecs, des Latins, des Celtes, des Germains et des Lithuaniens en Europe, des Indous, des Perses, des Mèdes et des Arméniens en Asie, ils étaient établis déjà, dès l'antiquité la plus reculée, dans la plus grande partie des contrées où nous les voyons encore. Race pacifique et livrée aux travaux agricoles, ils formaient d'abord une société patriarcale; point de chefs héréditaires, point de maîtres et d'esclaves; le gouvernement était dévolu aux vieillards. Leur reli-

gion était le culte des forces de la nature, avec une poésie naïve, véritable poésie d'un peuple de laboureurs, qui animait la terre et le ciel, la plaine et le fleuve, le sillon et la semence. On comprend qu'ils n'eussent pas l'esprit de conquête des peuples turbulens et nomades. Braves et hardis contre les attaques de l'étranger, ils n'étaient pas organisés pour la guerre; on levait les armées au moment du péril, et le chef des combattans (*voyvoyde*), une fois la lutte finie, perdait son titre et ses fonctions.

Bien que répandus sur une surface immense et divisés en d'innombrables peuplades, les Slaves du nord et du sud, en ces premiers temps de leur histoire, avaient à peu près les mêmes mœurs. Ils formaient alors comme aujourd'hui trois familles assez distinctes : les Slaves de l'est (Russes, Bulgares), les Slaves du sud-ouest (Illyriens, Serbes, Croates), les Slaves du nord-ouest (Lèches, Polonais, Tchèques, Slovaques). Les différences de dialecte qu'on remarque entre ces familles n'empêchaient pas à l'origine une parfaite communauté d'habitudes. Il fallut les violentes secousses de l'invasion d'Attila pour faire sortir cette grande race agricole de sa paisible obscurité. Ce furent surtout les Slaves de l'ouest, Tchèques et Illyriens, qui eurent à se débattre sous l'épée d'Attila, et qui, profitant de sa mort et de la dissolution de son empire, s'établirent désormais sur le sol qu'ils n'ont plus quitté. Quand les Slaves, après la grande inondation, chassèrent de Bohême les derniers débris des Marcomans, il paraît certain qu'ils ne venaient pas de l'Asie, mais de contrées toutes voisines, c'est-à-dire de ces terres situées au nord de la Thrace et qu'Hérodote a plusieurs fois décrites. César a peint les Gaulois, et Tacite les Germains : les Slaves n'ont pas eu dans l'antiquité un peintre aussi complet que ces grands maîtres; mais le premier historien de la Grèce a donné sur certaines peuplades du nord de précieuses indications qui s'appliquent manifestement à eux. Tout ce tableau, chez l'historien de la Bohême, a l'attrait d'une œuvre bien composée et la vivacité d'une plaidoirie; on aperçoit aisément la secrète inspiration de l'auteur et comme il est heureux de proclamer le droit de ses pères en retrouvant, bien avant le ve siècle, les traces de leur antique séjour au sein de l'Europe.

Il est bien prouvé que les Slaves occupèrent la Bohême et la Moravie dès le milieu du ve siècle; mais à quelle époque s'y établit la tribu particulière des Tchèques, cette tribu qui a dominé bientôt tout ce pays, et dont le nom même a fini par se confondre avec le nom des Bohêmes? Ce fut, selon toute vraisemblance, dans la seconde moitié du même siècle. Ce nom de Tchèques était d'abord celui d'un chef guerrier. On ne connaît guère la vie de ce héros barbare; il est certain pourtant que la tradition a conservé sa mémoire et qu'elle le

fait venir de l'antique pays des Serbes, la Chrowatie, située au nord des monts Carpathes. Tout ce qui restait des Boïens et des Marcomans, toutes ces peuplades que les flèches d'Attila avaient frappées au cœur, les Slaves même qui s'étaient établis là après les commotions récentes, se soumirent sans peine au conquérant. Tchek avait les mâles vertus d'un fondateur d'empire. Sa domination se constitua rapidement, et tandis que d'autres états voisins, Gépides, Lombards, Rugiens, Hérules, disparaissaient au bout de quelques années ou se déplaçaient encore, les Tchèques jetaient de vigoureuses racines dans ce sol qu'ils ne devaient plus quitter. Un seul état fortement établi, celui des Thuringiens, qui les séparait à l'ouest du grand empire des Francs, leur causa dans l'origine de sérieuses inquiétudes : la haine des Thuringiens et des Tchèques est restée longtemps comme un souvenir dans les vieilles traditions de la Bohême. Heureusement pour les Tchèques, un siècle ne se passa pas avant que la puissance des Thuringiens fût abattue par les Francs à la bataille d'Unstrut (530). La Bohême était délivrée ainsi du seul voisinage qui pût l'effrayer, car les Francs, bien autrement redoutables que les Thuringiens, mais dont l'esprit de conquête se tournait vers l'ouest et le sud, ne songeaient pas à étendre leurs envahissemens du côté des populations slaves.

La Bohême courut bientôt de plus graves dangers. Un nouveau peuple asiatique, les Avars, se jette sur l'Europe en 558, attaque les tribus slaves établies autour de la Mer-Noire, les refoule vers le cours inférieur du Danube, puis, changeant de direction, marche vers l'ouest, traverse la Bohême le fer et le feu à la main, et va porter la guerre chez les Francs. Vaincus par Sigebert, roi d'Austrasie, les Avars se tournent vers le sud, et là, sous la conduite de Baïan (1), ils arrachent la Hongrie aux Gépides et subjuguent tout ce qui les environne. Presque tous les peuples slaves devinrent la proie du nouvel Attila; la Bohême se courba d'abord sous son joug, mais l'esprit de race opposait une invincible résistance à la domination des Avars, et après un demi-siècle de souffrances et de honte, un libérateur se leva du milieu des Tchèques. Signalons ici ce grand nom disparu pendant des siècles et remis en pleine lumière par la science de M. Palacky : le libérateur des Tchèques s'appelait Samo. C'est lui qui eut l'honneur de porter les premiers coups à cet empire des Avars, si menaçant pour l'Europe. Les Avars restèrent maîtres de la Hongrie; la Moravie et la Bohême leur échappèrent pour toujours. Vainqueur de ces Barbares après quatre années de

(1) Voyez dans la *Revue* du 15 novembre 1854 le travail si remarqué de M. Amédée Thierry sur les conquêtes de Baïan et l'établissement du second empire hunnique. La dernière partie de ce travail paraît dans la *Revue* aujourd'hui même.

luttes sanglantes, Samo fut élu roi par les Tchèques. Ce Samo est un personnage extraordinaire et qui apparaît comme un météore au milieu des ténèbres. Il faut que la confusion des âges suivans ait été bien profonde pour que le souvenir d'un tel règne se soit effacé de si bonne heure. A travers l'obscurité qui couvre l'Europe orientale pendant le VIIe et le VIIIe siècle, on en chercherait vainement un vestige; le plus ancien choniqueur de ce pays, le naïf rapporteur des traditions populaires, Cosmas, n'en parle pas, et c'est seulement depuis le réveil des études nationales que Samo a repris sa place dans l'histoire de Bohême. Samo régna trente-cinq ans sur les Tchèques, et fonda le premier grand empire slave que nous offrent les annales de ces peuples : c'était la Bohême, on le pense bien, qui était le centre de cet empire. La domination de Samo s'étendait au sud jusqu'aux Alpes de Styrie, à l'est jusqu'aux Carpathes, au nord jusqu'à la Sprée. Il avait même reculé ses frontières du côté de l'ouest malgré le voisinage des Francs, et de là un choc inévitable. Le dernier chef puissant parmi les Mérovingiens, Dagobert, appela toute l'Austrasie aux armes; Samo rassembla aussi ses forces pour une lutte décisive : la Slavie entière était debout. La rencontre eut lieu à Togast (aujourd'hui Taus), et la bataille, qui ne dura pas moins de trois jours, se termina par la victoire des Tchèques. Un des résultats du triomphe, ce fut un nouvel agrandissement de l'empire de Samo. Bien des peuples de la famille slave, bien des duchés et des comtés soumis aux Francs ou aux Avars s'empressèrent de rendre hommage au vainqueur. Ceux qui ne voulaient pas se soumettre à ses lois s'enfuyaient devant lui; c'est ainsi que plusieurs tribus serbes, attachées à leur indépendance, abandonnèrent les contrées qu'elles habitaient aux bords de l'Oder et de la Vistule, et, traversant la Pannonie, allèrent chercher un refuge dans l'empire grec, où l'empereur Héraclius leur assigna des terres à cultiver.

Ce vaste empire slave, établi par le génie de Samo, a-t-il survécu à son glorieux fondateur? à quelle époque s'est-il dissous? à quelle époque les Tchèques sont-ils rentrés dans les limites de la Bohême? Il est impossible de répondre à ces questions. La période qui correspond à la décadence des Mérovingiens et à l'accroissement progressif des maires du palais est couverte en Bohême d'un voile épais et sombre que la critique moderne n'a pas encore soulevé. Depuis la mort de l'adversaire de Samo (638) jusqu'au couronnement de Charlemagne (800), l'histoire authentique disparaît pour faire place aux traditions légendaires. De ce trésor de légendes, où la poésie et la réalité se confondent, M. Palacky a extrait avec beaucoup de pénétration et d'art des indications que la science doit recueillir. Après le vieux Tchek du Ve siècle, le personnage dont la tradition a le mieux

gardé le souvenir est un certain Krok, sans doute un des descendans de Samo, peut-être son successeur immédiat, car il vivait dans la seconde moitié du VIIe siècle; mais comment la puissance de Samo s'était-elle amoindrie entre ses mains? C'est ce que nulle induction ne peut faire conjecturer. La tradition le représente comme un riche et vénérable seigneur, un grand possesseur de fiefs, qui, renommé pour sa sagesse et sa probité, fut élevé à une sorte de magistrature supérieure par le peuple de Bohême. Krok laissa après lui trois filles, Kasa, Tèta et Libusa, dont il avait cultivé l'esprit avec la tendresse d'un père et la prévoyance d'un roi. Kasa était initiée aux mystères de la nature; elle savait les forces cachées des élémens, elle connaissait les vertus des plantes et excellait dans l'art de guérir. Le peuple voyait en elle une magicienne, une fée bienfaisante, et la grotte où elle se retirait aux bords de la Mies, pour se livrer à ses studieuses recherches, est restée un objet de vénération. Tèta s'occupait des choses religieuses; elle enseignait au peuple la nature des divinités qu'il adorait; elle réglait le culte et les croyances. On voit encore aujourd'hui, non loin de la grotte de Kasa, un vieux château nommé Tètinn qui rappelle ce récit de la légende. La plus jeune enfin, Libusa, surpassait ses deux sœurs et par les dons du cœur et par les facultés de l'esprit. Elle semblait avoir hérité de toutes les vertus de son père. C'est à elle que le peuple assemblé remit le gouvernement de la Bohême. Libusa prit la direction des affaires publiques; elle fut sage en ses desseins, équitable en ses arrêts, autant que ferme et prudente dans l'action. Chaste et gracieuse, vénérable et sympathique à tous, elle tenait une cour princière dans le château paternel de Wysehrad, occupée sans cesse de faire droit à son peuple. Si quelque péril menaçait l'état, les trois sœurs se réunissaient à Wysehrad et se prêtaient mutuellement assistance. Un jour cependant, deux jeunes seigneurs tchèques, à propos d'un procès d'héritage, ayant invoqué la justice de Libusa, celui que condamna la jeune fille s'oublia jusqu'à lui manquer de respect, jurant qu'il ne se soumettrait jamais aux décisions d'une femme. Bravée ainsi dans son autorité, Libusa songea d'abord aux intérêts de la Bohême; elle abdiqua son pouvoir et remit à la nation le soin de se choisir un chef. Le peuple lui renvoya ce choix à elle-même, en la priant de prendre un époux qui serait le souverain des Tchèques. Le choix de la jeune femme s'arrêta sur Prémysl, seigneur de Stadic. L'ambassade qui vint en grande pompe offrir au seigneur de Stadic la main de Libusa et la couronne ducale de Bohême le trouva dans son domaine, la main à la charrue, labourant lui-même le champ qui a conservé le nom de Kœnigsfeld. Prémysl accepta avec joie le bonheur dont il se sentait digne; il revêtit les insignes de son nouveau rang, monta à cheval, et par-

tit au galop avec sa suite vers le château de la jeune souveraine.

Telle est la gracieuse légende de ce Prémysl qui tient en même temps une si grande place dans la réalité, puisque tous les souverains de Bohême, ducs, rois, empereurs d'Allemagne, sont ses enfans, et qu'il a fondé ainsi, comme on voit, la plus vieille famille royale de l'Europe. Contemporain de Pépin d'Héristal et de Charles Martel, Prémysl vivait au commencement du VIIIe siècle; sa descendance masculine, éteinte seulement en 1306, à la mort de Wenceslas III, a donc occupé le trône de Bohême pendant près de six cents ans, et aujourd'hui encore les empereurs d'Autriche se rattachent par les femmes à l'époque de Libusa. Prémysl est pour les Tchèques un nom glorieux et cher à plus d'un titre. Malgré les fables de la tradition, il est impossible de méconnaître la place qu'il occupe dans l'histoire. Il a été le législateur de la Bohême; il a façonné au joug de la loi une nation encore barbare, et plusieurs des institutions qu'il a établies ont survécu au moyen âge; c'est aussi à Prémysl ou à la période qui porte son nom qu'il faut rapporter la fondation de la ville de Prague.

Les premiers *Prémyslides*, comme les appelle M. Palacky, ne sont guère connus que de nom. C'est Nezamysl, Wojen, Unislaw, Krezomysl, Neklan, et enfin Hostivit, père de Boriwoj, premier duc chrétien qui ait régné sur les Tchèques. A partir de cette date, nous quittons le terrain de la légende. Voici les deux apôtres de la Moravie et de la Bohême, les deux fils du patricien Léon de Thessalonique, saint Cyrille et saint Méthode : Cyrille, versé dans la connaissance des langues de l'Europe orientale; Méthode, moine et peintre, le plus habile peintre de son temps. Ce qu'ils firent tous deux pour la conversion des Slaves, celui-ci par son savoir philologique, celui-là par le prestige de ses tableaux, l'histoire religieuse en a conservé le souvenir. Saint Cyrille avait déjà porté le christianisme dans le sud de la Russie, et saint Méthode, frappant les imaginations par son hardi tableau du jugement dernier, venait de conquérir les Bulgares à l'église, quand ils pénétrèrent chez les Tchèques. Merveilleux résultats de ces missions saintes! en apprenant le christianisme aux Slaves, saint Cyrille leur apprend aussi leur langue; il leur donne un alphabet qui exprime, qui dessine toutes les nuances de la prononciation avec une netteté et une précision admirables. I commence même à traduire les livres saints dans la langue slave, comme l'évêque Ulphilas avait traduit la Bible pour les Goths. A l'origine de toutes les littératures modernes de l'Europe, on trouve toujour les livres saints traduits en langue vulgaire, comme pour nous rappeler que le christianisme est la base et le lien de la grande fédération européenne. On y trouve aussi, sous les traits d'une vierge ou d'une

épouse, maintes apparitions lumineuses, surtout chez ces peuples du Nord, qui, ayant déjà le culte de la femme dans leurs traditions, allaient le développer encore sous l'influence des idées chrétiennes. Nous avons vu, à côté de Prémysl, la grâce mythologique de Libusa et de ses deux sœurs; quelle grâce plus haute encore chez la femme de Boriwoj, chez cette sainte Ludmila, dont l'âme revivra bientôt dans son petit-fils, saint Wenceslas! M. Palacky sait donner un vif attrait à ces tableaux; il déroule avec art les événemens de cette période confuse : la conversion des Tchèques au christianisme; peu de temps après, l'invasion des Magyars et leur établissement en Hongrie, le plus grand malheur, — s'écrie l'auteur avec une tristesse expressive, — le plus grand malheur qui ait jamais frappé les Slaves; puis les règnes des premiers ducs chrétiens, l'assassinat de saint Wenceslas par Boleslas, son frère; les alternatives d'éclat et d'ombre, de grandeur et de faiblesse dans les destinées extérieures du pays; les jalousies et les hostilités de la race allemande à mesure que la Bohême se consolide; le développement de l'église, l'institution des évêchés, les fondations d'abbayes; puis encore les disputes intestines, les compétitions au trône, les petits-fils de Prémysl déchirant le sein de la patrie jusqu'au jour où Ottocar Ier relève la Bohême chancelante, et, par une politique aussi glorieuse qu'habile, fait admettre le vieux duché slave parmi les royautés de l'Europe chrétienne.

On a remarqué souvent l'unité qui préside aux destinées générales de l'Europe. Malgré la diversité des races, il semble que ce soit, sous des noms différens, une seule et même histoire. Chaque peuple y conserve ses allures, et cependant, si l'on s'attache à l'ensemble des choses, ils suivent tous un même mouvement et subissent des transformations analogues. Ainsi, après les laborieux efforts qui remplissent l'enfance du monde moderne, tous les peuples de l'Europe, peuples de race romane et de race germanique, arrivent à une période d'éclat où l'inspiration particulière du pays et du temps se personnifie dans un grand règne; au nord et au midi, le XIIIe siècle est le siècle glorieux du moyen âge. L'histoire de la Bohême nous offre une nouvelle confirmation de ce fait. Ce qu'ont été saint Louis en France, Édouard Ier en Angleterre, Frédéric II en Allemagne, Alphonse X en Espagne et Innocent III dans la chaire de saint Pierre, Prémysl-Ottocar II l'a été en Bohême. Quel éclat inattendu! Ottocar II n'était pas seulement roi de Bohême, il était duc d'Autriche, duc de Styrie et de Carinthie, margrave de Moravie et seigneur de Carniole. Son royaume s'étendait des monts Carpathes jusqu'à l'Adriatique. Vainqueur des Hongrois en maintes batailles, chef d'une croisade contre les païens de l'Esthonie et de la Courlande, il

avait attiré les yeux de l'Europe. Les Tartares, émerveillés de sa valeur, l'avaient surnommé le *roi de fer;* il était le *roi d'or* pour tous ceux qui visitaient Prague et qui admiraient la splendeur de sa cour. Ajoutez à ces brillantes conquêtes les plus sérieuses réformes intérieures : c'est le moment où la bourgeoisie se constitue et devient, avec l'appui du souverain, une des forces morales de la nation. Ottocar aimait passionnément son pays. Quand s'ouvrit le long interrègne de l'empire, il refusa la couronne que lui offrait l'archevêque de Mayence; n'avait-il pas assez de graves affaires à régler dans son héritage agrandi ? La race slave ne se sentait pas encore en mesure d'aspirer au gouvernement de l'Allemagne; il lui suffisait d'assurer ses conquêtes. Le tableau de ce grand règne a vraiment sous la plume de l'auteur une sorte de majesté épique. Et quel dramatique intérêt quand toute cette puissance s'écroule ! Après ces vingt-deux ans d'anarchie qu'on appelle le grand interrègne, l'Allemagne s'était enfin donné un chef; Rodolphe de Habsbourg venait de s'asseoir sur le trône de Frédéric Barberousse, et sa première pensée fut d'arracher à Ottocar toutes ses conquêtes allemandes. La lutte fut longue et sanglante. Vaincu, dépouillé, réduit à d'humiliantes concessions, Ottocar tenta une dernière fois la fortune des armes. La Bohême se leva tout entière, à l'exception de quelques traîtres. La bataille eut lieu en Autriche, non loin du Danube, à Jedenspeugen, — une de ces terribles batailles où toutes les passions patriotiques sont en jeu; les Hongrois, soumis naguère par Ottocar, prenaient leur revanche sous le drapeau des Allemands. Le vieux roi n'eut pas la douleur de rentrer à Prague avec les débris de son héroïque phalange et d'avoir à subir encore les outrages de Rodolphe; il tomba noblement dans la mêlée.

Ottocar II, dans cette brillante peinture de M. Palacky, ne nous apparaît pas comme un conquérant tour à tour couronné et trahi par la fortune; il avait le goût des travaux de la paix. Si la Bohême n'a pas joui longtemps du prix de ses victoires, l'influence de ses réformes et de ses institutions a été un bienfait durable. Il avait toutes les vertus d'un souverain du moyen âge; pieux, dévoué, chevaleresque, il aimait les sciences et les arts. La littérature nationale prit un grand essor sous son règne. La race slave, grâce à ce chef glorieux, ne pouvait plus être dédaignée de ses voisins : par les œuvres de la civilisation comme par l'éclat des armes, elle avait hardiment marqué sa place au sein de l'empire. Dante a bien compris cela quand il nous montre Rodolphe de Habsbourg au purgatoire, assis entre Philippe le Bel et Ottocar. La vue du roi de France attriste l'empereur d'Allemagne, car Rodolphe n'a pas fait contre Philippe tout ce qu'il aurait dû faire; mais Ottocar est là pour diminuer ses

remords et réconforter son âme, Ottocar qui lui rappelle la plus importante de ses victoires. Le poète ajoute, à la gloire du vaillant burgrave de Bohême : « Son nom est Ottocar; il était plus fort, même au berceau, que son fils Wenceslas avec toute sa barbe. »

« Ottachero ebbe nome, e nelle fasce
Fu meglio assai che Vincislao suo figlio
Barbuto, cui lussuria ed ozio pasce (1). »

La mort de ce grand roi fut un coup terrible pour la Bohême. Rodolphe de Habsbourg était maître de Prague. La veuve et le fils unique d'Ottocar, sous le masque d'une hospitalité perfide, étaient retenus captifs chez le margrave de Brandebourg, et pendant ce temps l'anarchie, la misère et la peste désolaient tout le pays. Il semblait que le royaume des Tchèques allait être rayé de la carte. Telle était cependant l'influence des institutions d'Ottocar, que tout bientôt fut rétabli dans l'ordre. Le souvenir du roi mort réveilla le patriotisme; un courageux évêque prit le pouvoir en main, et quand le jeune Wenceslas II, mûri de bonne heure par l'infortune, put rentrer enfin dans ses états, il eut l'honneur d'en réparer les ruines à force de prudence et de dévouement. Bien plus, une gloire nouvelle, achetée, il est vrai, par de cruelles souffrances, se prépare pour le royaume des Tchèques. Encore une courte période d'anarchie, encore des catastrophes sanglantes, et quelques années après, cette couronne de l'empire qu'Ottocar II avait refusée, mais que l'orgueil slave ambitionnait, la Bohême la verra briller sur le front de ses souverains. Le petit-fils d'Ottocar, Wenceslas III, est assassiné en 1306, sans que ni le nom du meurtrier ni les motifs du crime aient jamais pu être découverts; cette mystérieuse tragédie met fin à la lignée masculine des Prémysl, mais une femme reste encore, une sœur de la victime, la princesse Élisabeth, qui va épouser le fils du nouvel empereur d'Allemagne et recommencer pour son pays de glorieuses destinées. Je parle de ce Jean de Luxembourg, si connu sous le nom de Jean de Bohême. Ce mariage tout d'abord ne présagea rien de bon. Il n'était guère dévoué à son royaume slave, ce brillant seigneur de Luxembourg. Il eut maintes fois la pensée de l'échanger contre le Palatinat. Brave, élégant, somptueux, fou de chevalerie et d'aventures, il s'ennuyait à mourir dans sa ville de Prague. « Le fameux Jean de Bohême, dit très bien M. Michelet, déclarait ne pouvoir vivre qu'à Paris, le séjour le plus chevaleresque du monde. Il voltigeait par toute l'Europe, mais revenait toujours à la cour du grand roi de France. Il y avait là une fête éternelle, toujours des joûtes,

(1) Dante, *Purgat.*, cant. VII.

des tournois, la réalisation des romans de chevalerie, le roi Arthur et la Table-Ronde. » C'était là, il faut l'avouer, un singulier successeur d'Ottocar, et quand, après bien des années, le vieux roi, le vieux chevalier, quoique privé de la vue, vient jouer son rôle dans la brillante épopée de Froissard, et se faire tuer héroïquement à Crécy pour ce pays de France qu'il avait tant aimé, la Bohême, en admirant sa mort, ne pouvait sentir bien vivement une telle perte. La Bohême cependant n'a pas le droit de regretter cet épisode de son histoire; sans parler de l'éclat que le brillant chevalier avait jeté sur son pays d'adoption, c'est au roi Jean que la Bohême doit le roi Charles Ier, qui sera bientôt Charles IV, empereur d'Allemagne.

Connaissez-vous dans l'histoire d'Allemagne un nom aussi décrié que le nom de l'empereur Charles IV? Il n'en est qu'un seul, je pense, qui soit placé plus bas : c'est celui de son fils Wenceslas. Toutes les chroniques du XIVe siècle, tous les historiens qui les répètent en Allemagne et en France, sont unanimes pour le charger d'opprobres. Lâche, rusé, sans foi, bassement égoïste, Charles IV a ruiné la Bohême afin d'acheter l'empire, et une fois maître du trône, il a ruiné l'empire pour relever la Bohême. Tel est à peu près le résumé des historiens allemands qui ont raconté l'histoire de sa vie. Ce jugement s'accrédite; Voltaire, à la suite de mille autres, le formule en quelques traits qui ne s'oublient pas, et Benjamin Constant s'écrie : Charles IV a obtenu l'empire comme un marchand et l'a gouverné en usurier. Lisez maintenant le volume que M. Palacky consacre à cet usurier, à ce voleur, à cet homme qui vendait les droits de l'empire, et qui détruisait par les plus lâches concessions au saint-siége les derniers vestiges de l'autorité impériale; ce n'est plus un Allemand qui parle, c'est l'organe des sentimens de la Bohême, et il semble que nous entrions dans un monde tout nouveau. A ce nom de Charles IV, M. Palacky s'émeut; aucun souvenir n'est demeuré plus populaire jusque chez les Tchèques d'aujourd'hui. Avec quelle tendresse, avec quelle reconnaissance l'historien nous dévoile le secret de cette popularité! Écoutez ce portrait que je résume en peu de mots.

Charles IV a pris part, dès sa jeunesse, à la vie aventureuse de son père. Il a été élevé à Paris, il a servi sous les drapeaux de la France, il s'est battu à Crécy; mais il est Bohême de cœur et d'âme. Il ne songe guère aux tournois et à la chevalerie de la Table-Ronde; il faut qu'il soumette l'Allemagne aux descendans des Prémysl. Alors même qu'il monte sur le trône électif de l'empire, son royaume héréditaire est toujours l'objet de ses prédilections. Jamais le pays tchèque n'a eu de souverain plus dévoué. Il enrichit la Bohême bien plus que ne l'avait fait Ottocar; il lui donne la Silésie, les deux Lu-

saces et la Marche de Brandebourg, il lui donnera bientôt la Hongrie. La Bohême était devenue sous lui la grande puissance de l'Allemagne. Il voulait plus encore, il voulait faire de tous les états allemands une grande monarchie comme la monarchie française, et que la Bohême en fût le centre. Pour assurer la durée de son œuvre, il donna à l'empire une constitution plus précise, cette fameuse *bulle d'or*, qui réglait la succession au trône impérial et s'efforçait de prévenir la guerre et l'anarchie. En même temps il continuait d'agrandir la Bohême, afin que par sa puissance et sa richesse elle pût commander toujours le choix des électeurs, et devenir, comme l'Autriche plus tard, la dépositaire obligée de la couronne. C'était Prague qui devait être la capitale de l'empire, et comme il prévoyait que les antipathies de race seraient un obstacle à ses desseins, il avait inséré dans la *bulle d'or* un article spécial qui mettait le slave et l'italien sur le même rang que la langue allemande. La suprématie de la Bohême était donc la préoccupation de toute sa vie. Il n'a pas réussi; qu'importe? Il a réussi du moins à faire de son cher royaume un foyer de lumière et de gloire. Savant lui-même, passionné pour les arts, versé dans toutes les langues de l'Europe, il comblait d'encouragemens les écrivains et les artistes. Après l'université de Paris, il n'y avait pas d'école plus illustre au XIVe siècle que l'université de Prague; d'elle aussi on aurait pu dire, en répétant les paroles d'un pape, qu'elle était « l'arbre de science dans le jardin du paradis, la lampe allumée dans la maison du Seigneur. » La sollicitude de Charles IV pour les travaux de l'esprit s'étendait au-delà de ses frontières; il salua un des premiers l'aurore charmante de la renaissance italienne, il protégea Pétrarque et Boccace. Le docte Marignola, qui revenait du fond de l'extrême Orient, fut chargé par lui, nous l'avons vu plus haut, de raconter l'histoire de Bohême. S'il n'y eut pas de Pétrarque dans la langue encore mal débrouillée des peuples slaves, ce n'est pas à l'empereur d'Allemagne qu'il faut en faire le reproche. Ce grand mouvement littéraire qui se déploya un siècle plus tard sous l'influence de Jean Huss et des controverses religieuses, il avait essayé de le faire naître, et dans un ordre d'idées tout différent, étant attaché par ses sincères croyances, autant que par sa prudence politique, à la vieille tradition religieuse du moyen âge. Il aimait l'ordre avant toute chose, il avait le plus vif sentiment de la grandeur, et, encore une fois, malgré l'insuccès final de ses rêves, c'était là une belle période pour la Bohême, quand elle voyait un de ses enfans gouverner si habilement l'empire au milieu de l'affaissement général des contrées allemandes, et devenir par sa *bulle d'or* le législateur d'une anarchie séculaire.

Voilà certainement un des épisodes les plus instructifs dans cette

histoire, toute remplie de révélations précieuses. M. Palacky a-t-il raison? Je ne sais. Il explique fort bien comment Charles IV devait déplaire aux Allemands; il cite les deux écrivains qui ont contribué, entre tous les autres, à déshonorer la mémoire du fils de Jean de Bohême : le premier est un chroniqueur du XIVe siècle, Mathias de Neuenbourg; le second, Olenschlager, est un historien du XVIIIe. Mathias de Neuenbourg a contre le roi des Tchèques toutes les passions d'une race ennemie; Olenschlager juge le souverain du moyen âge avec les exigences philosophiques d'un contemporain de Voltaire. Or, si l'on en croit M. Palacky, tous les historiens qui, dans ces derniers temps, ont eu à juger Charles IV, n'ont fait que répéter Olenschlager ou Mathias de Neuenbourg; Charles IV attend encore en Allemagne un biographe sincère et un juge impartial. Je n'ai pas qualité pour décider ces questions, il faudrait pouvoir confronter les documens tchèques avec les accusations des écrivains allemands; mais le jugement même de M. Palacky est un fait qui doit être signalé à la science historique de notre âge. La Bohême entière, par un respect qui dure depuis cinq siècles, et l'historien des Tchèques, par ses éloquentes peintures, protestent contre un arrêt qu'ont rendu d'implacables ennemis. Que vous semble d'un tel incident? N'est-ce pas pour vous un trait de lumière? N'y a-t-il pas lieu du moins de réviser le procès?

Nous voici enfin à une époque décisive. Au XIIIe siècle, avec Ottocar II, nous avons vu la Bohême sortir de ses frontières; avec Charles IV, elle est devenue le centre même de l'empire; le XVe siècle commence, elle va maintenant se révéler à toute l'Europe et donner le signal des révolutions modernes.

L'histoire de Jean Huss et de la guerre des hussites est traitée par M. Palacky avec un soin spécial. Ce sont encore des rois de Bohême, les deux fils de Charles IV, Wenceslas d'abord et Sigismond ensuite, qui président aux destinées de l'Allemagne et prennent part à la politique de l'Europe pendant cette redoutable crise. Le tableau du peintre serait-il exact, s'il n'embrassait à la fois et l'histoire particulière de la Bohême et le mouvement de l'Europe entière? M. Palacky n'a pas manqué à sa tâche. Le règne si mal connu de Wenceslas IV (1) nous apparaît ici sous une lumière inattendue. Quelle odieuse figure que celle de ce Wenceslas, si l'on ajoute foi aux récits

(1) La plupart des historiens, en France et en Allemagne, l'appellent Wenceslas VI; c'est qu'ils comptent parmi les rois Wenceslas Ier (saint Wenceslas) et Wenceslas II, qui vécurent, l'un au Xe siècle, l'autre au XIIe, et ne furent en réalité que des ducs de Bohême. Le premier Wenceslas qui ait eu le titre de roi est Charles-Wenceslas, dit Wenceslas Ier, fils d'Ottocar Ier et père d'Ottocar II; puis vient Wenceslas II, fils d'Ottocar II, et Wenceslas III, en qui s'éteint la dynastie des Prémysl. Wenceslas, fils de Charles IV et petit-fils de Jean de Bohême, doit donc s'appeler Wenceslas IV.

germaniques! M. Palacky ne va pas jusqu'à adopter l'opinion d'un savant bohême du XVIIe siècle, Thomasius, qui place Wenceslas IV au rang des martyrs; il interprète seulement avec beaucoup d'érudition et de finesse les contradictions de ce règne si difficile à connaître. Le rôle de Wenceslas dans le grand schisme de l'église, l'attitude qu'il garde entre les rois de France et d'Angleterre pendant cette guerre qui durera tout un siècle, ses intentions élevées, ses irrésolutions, son indolence, l'appui qu'il donne d'abord à Jean Huss et qu'il lui retirera bientôt, tout cela s'explique naturellement dans une narration attrayante et lucide. Un des patriotes de l'école de Pétrarque, Antoine de Lémaco, écrivait de Vérone à Wenceslas en 1382 pour stimuler son insouciance : « Quoi! un anti-pape s'est levé! Louis d'Anjou, qui le soutient, a mis la main sur l'Italie! et pendant ce temps-là, au lieu de déployer toutes les forces de la Bohême et de l'empire, tu passes ton temps à chasser les bêtes fauves des forêts! *Non decet herclè, ut apud latinos fama vulgatur, sylvestres adversus feras et aves te noctes et dies pueriliter terere; hominibus, non bestiis præfectus es.* » Hélas! d'autres difficultés plus pressantes vont exiger de lui une résolution d'esprit qu'il n'a pas. L'anarchie est partout : l'empire ne reconnaît plus de chef, et la féodalité, abattue par Ottocar II, ébranle le trône de Bohême. Sans pouvoir réel en Allemagne, Wenceslas pense un instant à abdiquer la couronne impériale. Le lendemain, ce sont les seigneurs de Bohême qui se révoltent contre lui : arrêté sur une grande route, à quelques milles de Prague, un jour qu'il se promenait à cheval avec ses courtisans, il est jeté en prison, où il passe plusieurs mois. Quelque temps encore, et nous le verrons captif une seconde fois aux mains du duc d'Autriche. Sombre, irrité, en proie au sentiment de sa faiblesse et de sa honte, Wenceslas demande des consolations à l'ivresse. La postérité l'a appelé Wenceslas l'Ivrogne; des écrivains allemands et italiens, reproduits par tous les historiens de l'Europe, le représentent comme un Néron, un Héliogabale, et il n'y a pas d'accusations infâmes, — pillages, violences, assassinats, raffinemens de débauches et de cruautés, — qu'on ne fasse peser sur cette mémoire maudite; M. Palacky en fait surtout un prince faible qui succomba sous un fardeau trop lourd.

Je voudrais seulement que M. Palacky expliquât d'une façon plus nette comment s'est formé sur Wenceslas IV le jugement qu'il combat. Si ce portrait est fidèle, c'est encore la haine des Allemands contre les Slaves de Bohême qui a inspiré les historiens : ne fallait-il pas suivre, pièces en main, le travail croissant de la calomnie? ne fallait-il pas démasquer et flétrir les faux témoins? Quand on compare ce règne de Wenceslas, tel que M. Palacky le raconte, à cette

abominable biographie que nous a transmise la tradition, on ne peut croire qu'il s'agisse du même personnage. Pour établir avec autorité une opinion si hardiment nouvelle, ce n'est pas assez de consulter les documens inédits et de les interpréter loyalement, il faut discuter aussi et ruiner de fond en comble les témoignages contraires. Les Allemands ont jugé Wenceslas IV avec la haine implacable qu'ils ont vouée à ces rois de Bohême devenus empereurs d'Allemagne; sommes-nous sûrs que M. Palacky n'apporte pas dans sa réhabilitation de l'*Ivrogne* un parti pris involontaire et la sincère passion du patriote?

Quelle que soit d'ailleurs la vérité sur Wenceslas, il est trop évident que la révolution religieuse commencée par Jean Huss en aurait déconcerté de plus résolus et de plus habiles. Que devenaient les plans de Charles IV en présence de ces innovations hardies qui présageaient la rupture de la Bohême avec l'Allemagne? M. Palacky fait connaître cette étonnante entreprise dans ses détails les plus intimes. Les prédécesseurs de Jean Huss, Konrad Waldhauser, Milic de Kremsier, Mathias de Janow, nous révèlent l'agitation de l'église de Prague, et lorsque les deux réformateurs paraissent, lorsque Jean de Huss et son disciple Jérôme donnent une formule plus précise aux plaintes et aux aspirations des chrétiens de la Bohême, nous comprenons le sens et la portée de la révolution qui se prépare. On a cru, comme il s'agit d'un peuple slave, que Jean Huss obéissait sans le savoir aux influences du schisme grec; il n'en est rien. La doctrine de Jean Huss est un protestantisme anticipé; Jean Huss est un disciple de Wiclef et un précurseur de Luther. A côté de ces rapports manifestes, il y a sans doute bien des différences; demandez-en le détail à la savante narration de M. Palacky. Le scrupuleux historien n'avance rien sans preuves, et l'on peut se fier ici à l'impartialité de son tableau. J'y souhaiterais seulement plus de mouvement et de vie; ce réveil énergique de la foi primitive, cette forte et douce figure du théologien tchèque, ces terribles scènes du concile de Constance, exigeaient un dessin plus net et de plus vigoureuses couleurs. J'adresserai surtout ce reproche aux deux derniers volumes, qui retracent la guerre des hussites; artiste si vrai et si habile, quand il veut se donner la peine de peindre, M. Palacky s'est résigné ici au rôle de rapporteur érudit. Il suit les hussites dans leurs progrès de chaque jour; il montre clairement les trois périodes de la guerre et les trois esprits qui se succèdent tour à tour, d'abord le mouvement spécialement religieux avec Jean Huss, le mouvement national avec Ziska, et enfin le mouvement révolutionnaire avec les fanatiques dont Ziska lui-même n'était pas maître; il déroule avec une minutieuse attention toutes les vicissitudes de la lutte. La situation des partis, les doctrines spéciales des thaborites, des calixtins,

des orébites, le rôle des villes et des campagnes, les noms des moindres chefs, les plus petits incidens, conférences, discours, répliques, marches et contre-marches des armées aux prises, rien n'est oublié dans cette laborieuse enquête. Certes tous les élémens de la vérité sont là; mais où est la vérité elle-même? où est le vivant tableau du drame? où est ce Ziska qui soufflait à son peuple ses formidables colères? où sont ces siéges, ces prises de villes, ces grandes batailles, ces prédications enthousiastes, ces religieuses ferveurs de la foi mêlées à toutes les horreurs de la guerre? L'Europe, disait Sylvius OEneas, n'a pas vu depuis bien longtemps une tragédie comparable aux tragédies de la Bohême : c'est cette tragédie slave du xve siècle que le savant historien a négligé de mettre sous nos yeux dans sa sauvage grandeur.

Je crois comprendre le sentiment qui affaiblit ici le talent du peintre; M. Palacky est triste. Encore plus patriote que chrétien libéral, plus dévoué à la fortune de la Bohême qu'au succès des réformes de Jean Huss et de Ziska, il sait que cette guerre est fatale et qu'elle commencera la décadence politique de son pays. Pourquoi s'attrister? dira-t-on. N'était-ce pas là une tâche glorieuse? La Bohême n'a-t-elle pas eu l'honneur de donner le signal des réformes religieuses et de l'établissement des nationalités, deux idées qui sont le fondement même du monde moderne? Rare honneur, s'écrie M. Palacky, rare et singulier mérite d'avoir ainsi travaillé pour l'humanité tout entière, mais au prix de quelles douleurs, hélas! au prix de quels sacrifices! « Un des plus cruels affronts que nous ait valus cette lutte, ce fut la longue haine soulevée contre nous dans toutes les contrées de l'Occident. La Bohême s'est levée un siècle trop tôt; les peuples qui devaient recueillir son exemple ont commencé par la maudire. Je ne parle pas des Allemands, dont les antipathies remontent à des temps plus anciens; mais les Français même ont montré assez durement quelles passions les animaient, en donnant le nom de bohémiens à la classe d'hommes la plus méprisée qu'il y eût alors dans leur pays. Un Tchèque, au xve siècle, pouvait-il voyager en Europe? Aucun seuil ne s'ouvrait devant lui. Un bohémien, un mécréant sans foi ni loi, c'était même chose aux yeux de la chrétienté. » Quant à ces merveilleux projets qui avaient flatté le patriotisme de Charles IV, ils s'étaient évanouis pour toujours. Lorsque l'empire, à la fin du xve siècle, fut constitué sur de nouvelles bases, cette transformation se fit surtout à la suite et à l'occasion de la guerre des hussites; on comprend qu'elle n'ait pu s'accomplir au profit des concitoyens de Ziska. Ainsi, des trois souverains de la Bohême qui avaient occupé le trône de l'empire d'Allemagne, le premier avait conçu pour son pays de grands et audacieux projets; les deux autres,

ses deux fils, Wenceslas et Sigismond, déroutés par une révolution inattendue et incapables d'une politique sérieuse, avaient laissé crouler les assises du brillant édifice.

Cette période si décisive dans l'histoire de la Bohême, comment s'étonner que M. Palacky la soumette à une minutieuse enquête, et qu'il songe plus au nombre et à l'exactitude des renseignemens qu'à la dramatique beauté de son tableau? Au moins, si l'art est absent, la science est pleine de richesses. Que de lumières, que de précieux détails inconnus jusqu'ici! Comme le concile de Bâle, espèce de réparation du concile de Constance, est expliqué dans ses mystères! Et enfin quelle façon ingénieuse de comprendre et de juger le règne de l'empereur Sigismond! L'enthousiasme n'était pas nécessaire ici; la tristesse même du patriote devait aiguiser la sagacité de son intelligence, et M. Palacky, admirateur si passionné de Charles IV, juge si indulgent de Wenceslas, est certainement dans le vrai quand il se contente d'emprunter le portrait de Sigismond aux mémoires de Sylvius OEneas. Ce portrait, tracé d'une plume si spirituelle par celui qui devait être bientôt le pape Pie II, se termine par ces mots où se peint bien l'étrange légèreté du roi de Bohême : « Un jour qu'il était à Rome, auprès du pape Eugène IV : Très saint père, lui dit-il, il y a trois choses où nous différons absolument. Vous dormez la grasse matinée; moi, je me lève avant le jour. Vous ne buvez que de l'eau; moi, je ne bois que du vin. Vous fuyez les femmes; moi, je les poursuis. Mais il y a trois choses aussi qui me sont communes avec vous. Vous prodiguez vos richesses; moi, je ne sais rien garder. Vous avez de mauvaises mains; moi, j'ai de mauvais pieds. Vous ruinez l'église; moi, je ruine l'empire. » L'homme qui parlait si gaiement de sa funeste action sur les affaires d'Allemagne, c'était celui qui avait attiré Jean Huss au concile de Constance, en lui donnant un sauf-conduit, celui qui avait provoqué sa condamnation et son supplice, celui qui avait irrité la colère vengeresse de Ziska, et amené par là cette longue guerre des Hussites, la gloire et le tourment de la Bohême! Avec lui finit cette dynastie des Luxembourg qui avait failli assurer aux Tchèques la suprématie politique au sein de l'empire. Le fils de Charles IV meurt sans laisser de fils, et son gendre, Albert d'Autriche, qui lui succède sur ces deux trônes, est le chef de la dynastie nouvelle sous laquelle périra l'indépendance nationale du pays des Prémysl.

III.

M. Palacky a bien des drames encore à raconter après cette date funeste. Les troubles du XVIe siècle, la soumission de la Bohême à

l'Autriche, la guerre de trente ans, qui commence et qui finit à Prague, et qui n'est que la guerre des hussites sur un plus grand théâtre; l'odieuse tyrannie de Ferdinand II, la Bohême noyée dans le sang de ses enfans; la langue, les traditions, les souvenirs des ancêtres proscrits avec une cruauté impitoyable, et malgré tant de causes de ruine, l'esprit national persistant encore sous des formes différentes, et produisant, entre autres témoignages, la pieuse communauté des frères moraves, voilà la seconde partie du tableau que le savant historien doit dérouler devant nous. Telle qu'elle est toutefois, l'œuvre est assez complète aujourd'hui pour que nous puissions juger l'historien. J'ai signalé l'intérêt de ce beau travail, j'ai dit le mérite du savant, du narrateur et du peintre; que penser du publiciste et de ses patriotiques espérances?

L'histoire est une école sévère où se dissipent les illusions. Cette conscience des peuples, si on l'interroge avec franchise, ne donne que de mâles conseils; elle oblige surtout les rêveurs à regarder la réalité en face. Après tant de luttes sanglantes et d'évènemens irrévocables, il est trop évident que le projet de Charles IV et de son fils Wenceslas ne serait plus qu'une chimère. S'il y a encore en Bohême de fanatiques patriotes qui n'ont pas perdu l'espoir de faire dominer la race slave en Allemagne, M. Palacky n'est pas de ceux-là. Quelle peut être cependant la situation des Slaves, et particulièrement des Tchèques, au sein de la monarchie autrichienne? Qu'y a-t-il de sérieux et de fécond dans ce réveil de l'esprit national? N'est-ce là qu'un enthousiasme passager, un souvenir des jours d'autrefois éveillé tout à coup au fond des cœurs, et qui doit s'évanouir comme un songe? ou bien cette forte race des Tchèques, la race des Ottocar, des Jean Huss et des Ziska, a-t-elle encore assez de sève et de vitalité pour que ce mouvement qui l'anime aujourd'hui soit un mouvement durable? Oui, je le crois; je crois à la sève de cette race qui se réveille, je crois à la sincérité, à la persévérance de ses efforts; je crois enfin que l'Autriche, quoi qu'il puisse arriver, sera toujours obligée de compter avec les réclamations de ses sujets slaves. Un soulèvement qui produit de pareils travaux n'a rien de commun avec ces fantaisies politiques nées du délire de la fièvre. Ce n'est pas un parti qui porte ici la parole, c'est un peuple. Qu'on rappelle tant qu'on voudra l'espèce d'éclipse qu'a subie la nationalité tchèque depuis cent cinquante ans; l'esprit tchèque n'était pas détruit, il sommeillait dans l'ombre, et aux premiers rayons de soleil, à la première aube de la liberté moderne, il s'est dressé sur son lit de misère avec une étonnante vigueur. La rénovation slave en Bohême a commencé en même temps que la révolution française. Timide et indécis d'abord, ce mouvement national a été s'accroissant toujours. Il gran-

dit avec la restauration, il redouble de zèle et d'espérances après juillet 1830. Le fait même que nous avons sous les yeux ne parle-t-il pas assez haut? Ce peuple qui se choisit son historien, cette histoire écrite avec une ferveur si pieuse, cette tâche devenue comme un sacerdoce pour l'écrivain qu'on en charge, quel incident expressif en un pareil tableau! M. Palacky accomplit deux œuvres à la fois; en racontant la Bohême du passé, il rend témoignagne à la Bohême nouvelle.

Je crois donc à l'importance, à la légitimité, à la durée de ce mouvement national chez les petits-fils des Prémysl, mais je crois aussi que ce doit être pendant longtemps encore une insurrection littéraire et morale. Renouer les traditions rompues, restaurer les mœurs et le langage des ancêtres, entretenir dans les esprits le culte d'un passé chéri et le sentiment d'un droit imprescriptible, voilà votre tâche, si vous profitez des enseignemens de l'histoire. M. Palacky l'a comprise de cette manière, et l'activité de son esprit ne s'est pas ralentie un seul jour. En même temps qu'il publiait son *Histoire de Bohême*, il était toujours le premier à l'œuvre dans les sociétés savantes et les recueils patriotiques. Il stimulait le zèle de ses amis, il donnait l'exhortation et l'exemple. Que de travaux, que de monographies outre celles que j'ai déjà citées! Ici, c'est un mémoire très neuf et très complet sur l'invasion des Mongols au XIIe siècle; là, ce sont des études sur la topographie slave, une restitution de cette vieille Bohême défigurée par les dénominations germaniques. Ce n'est pas dans des réunions secrètes, dans des conciliabules de conspirateurs, c'est publiquement, à la face du soleil, en présence de l'Autriche étonnée, que le vaillant chef accomplit sa croisade. Il sait que la science est ici le plus puissant auxiliaire du droit, et que les meilleures victoires dans une lutte comme celle-là sont les victoires que remporte l'esprit.

Un jour vint cependant où M. Palacky dut remplir son rôle sur le périlleux théâtre de l'action. La révolution de 1848 éclate, et l'Allemagne entière, saisie tout à coup de craintes et d'espérances confuses, est en proie à une agitation indicible. La Bohême est en feu comme l'Allemagne. Cette grande secousse de 1848 se prête trop bien aux revanches ou aux prétentions des races opprimées pour que les Tchèques n'en profitent pas; toutes les haines, toutes les colères, toutes les ambitions patriotiques rallumées par un demi-siècle de propagande font explosion à la fois. L'Autriche, après sa révolution de mars, vient de se transformer en gouvernement constitutionnel, mais ce n'est pas là ce qu'il faut à la Bohême; les Tchèques consentiront-ils à se perdre dans l'assemblée des chambres autrichiennes? Non, la Bohême veut un parlement à elle, un gouver-

nement à elle, un ministère responsable qui siégera, non à Vienne, mais à Prague, et ne s'occupera que des intérêts particuliers des Slaves. Or le mouvement est si vif, la pétition si hautaine et si pressante, que l'empereur Ferdinand essaie en vain d'y résister. Le 23 mars, il a fait une réponse évasive; le 8 avril, il accorde aux Tchèques la base des réformes qu'ils réclament, et déjà les imaginations voient se relever le royaume des Ottocar. Ce n'est pas tout. Tandis que ces transformations s'accomplissent en Bohême et que les Tchèques victorieux y dominent le parti germanique, des prétentions contraires triomphent par toute l'Allemagne. A la première nouvelle des événemens de Paris, quelques hommes résolus se réunissent à Heidelberg, et là, sans autre mandat que celui des périls publics, décrètent l'appel au peuple, nomment un comité provisoire de cinquante membres, et préparent l'élection d'un grand parlement national convoqué à Francfort. Toutes les royautés s'inclinent devant ce décret d'Heidelberg. Que fera l'Autriche en ces graves circonstances? Quel sera surtout le rôle de la Bohême? La Bohême ne veut pas que l'Autriche envoie ses députés à Francfort. Si l'Autriche, perdant son caractère distinct, comme le veulent les législateurs de Francfort, va se fondre dans l'unité de l'empire d'Allemagne, que restera-t-il aux Tchèques? Il faut que l'Autriche s'organise en dehors de cette menaçante unité, il faut qu'elle soit une confédération de peuples, — Allemands, Tchèques, Slovaques, Illyriens, — investis chacun de leurs droits et de leurs franchises. Tel est le système des Tchèques, et comme l'Autriche y trouve son compte, elle laisse grandir de jour en jour les prétentions de l'esprit slave. On vit alors des scènes terribles dans les rues de Prague : Tchèques et Allemands ensanglantaient la ville; plus nombreux et surtout plus hardis, les Slaves faisaient peser une sorte de terreur sur les amis du parlement de Francfort, et lorsque les Allemands, tournant les yeux du côté de Vienne, adressaient au ministère des plaintes désespérées, ils s'apercevaient bien vite que le ministère en était médiocrement ému (1). Encore une fois, pendant ces mois d'avril et de mai 1848, on dirait une tacite alliance de l'Autriche avec le soulèvement des Tchèques. Effrayée de la convocation du parlement de Francfort, l'Autriche trouve commode de se retrancher derrière les intérêts de ses populations slaves. L'alliance ne dure pas toutefois; l'ardeur des Bohêmes ne connaît plus de frein, les chefs ne sont plus maîtres de leurs soldats, les fureurs démagogiques se mêlent aux passions nationales, une insurrection éclate le 12 juin, insur-

(1) Voyez les détails de cette lutte dans le dramatique tableau qu'en a tracé ici même M. Alexandre Thomas : *la Praguerie de* 1848, livraison du 1er septembre 1848.

rection toute révolutionnaire, avec un mélange de scènes grotesques et d'incidens terribles qui est en quelque sorte le signe particulier de ce temps-là, et ce mouvement patriotique, si noblement annoncé, va finir, comme une vulgaire émeute, sous le canon du prince Windischgraetz.

Pendant ces trois mois de luttes et de périls, la conduite de M. Palacky a été telle qu'on devait l'attendre de son intelligence et de son patriotisme. M. Palacky comprit un des premiers que l'existence de l'Autriche était nécessaire aux intérêts des Slaves de Bohême. Au moment où tous les liens de l'empire semblaient à demi brisés, à l'heure où les Magyars commençaient à élever la voix, et où l'Italie frémissante secouait déjà son joug, les patriotes de Prague, dociles aux conseils de leur chef, s'attachaient plus ardemment que jamais à la cause de la monarchie autrichienne. Il fallait que ce fût une monarchie renouvelée, une monarchie libérale et ouverte au travail légitime de l'esprit de race; il fallait surtout que l'Autriche ne se laissât pas entraîner au sein de cette grande unité qui était le but de la révolution allemande. Au premier appel des législateurs de Francfort, M. Palacky répond par une lettre qui est le plus franc et le plus loyal des manifestes. Le comité des cinquante, réuni à Francfort pour préparer la convocation du parlement national, avait cru devoir inviter M. Palacky à partager ses travaux. « Je vous remercie, messieurs, disait le publiciste bohême. On m'a souvent accusé d'être l'ennemi de l'Allemagne; l'appel que vous m'adressez aujourd'hui est pour moi une éclatante justification, et toutefois je ne puis y répondre, ni de ma personne, ni par l'envoi d'un délégué. Quel est le but de votre réunion? Vous voulez substituer le congrès des peuples allemands au congrès des souverains: noble tâche, mais plus je l'admire et la respecte, moins j'ai le droit d'y prendre part. Je ne suis pas Allemand, je suis un Slave de Bohême, et si la Bohême fait partie de l'Allemagne, c'est seulement par l'entremise des royautés; jamais le peuple tchèque n'a rien eu de commun avec la nation germanique. En second lieu, un des résultats de vos efforts, ce sera infailliblement d'affaiblir l'Autriche en tant que monarchie indépendante, bien plus, de la rendre impossible. Or l'indépendance et la force de l'Autriche ne sont pas seulement indispensables à mon peuple, elles intéressent l'Europe entière et la civilisation elle-même. Prêtez-moi, je vous prie, votre attention. Vous savez quelle est cette puissance colossale qui occupe tout l'orient de notre Europe; presque inattaquable sur son propre sol, on la voit déjà menacer la liberté du monde et tendre à la monarchie universelle. Cette monarchie universelle, bien qu'elle s'annonce au profit des peuples slaves, moi, Slave de cœur et d'âme, je la regarderais comme un mal effroyable,

comme une calamité sans fin et sans mesure. Je passe en Allemagne pour l'ennemi des peuples germaniques; on dira de même en Russie que je suis l'ennemi des Russes. Que m'importe? Au-dessus des intérêts de race, j'ai toujours placé les intérêts de l'humanité et de la civilisation, et le simple projet d'une monarchie universelle exercée par les Russes n'a pas d'adversaire plus résolu que moi, non parce que ce serait une monarchie russe, mais parce que ce serait une monarchie universelle. Or, de tous les peuples situés au sud de l'Europe orientale, il n'en est pas un seul qui puisse résister à l'envahissement des Russes, si un lien vigoureux ne les réunit en faisceau. La grande artère de ces peuples, c'est le Danube; la puissance chargée de régir cette confédération ne saurait donc s'éloigner du Danube sans s'affaiblir elle-même et compromettre sa tâche. En vérité, si l'Autriche n'existait pas, il faudrait la créer dans l'intérêt de l'Europe. Pour moi, quand je porte mes regards au-delà des frontières de la Bohême, ce n'est pas Francfort, c'est Vienne qui m'attire; là seulement est le centre appelé à protéger le droit et l'indépendance de mon peuple. Ce centre, messieurs, votre politique tend à l'affaiblir et bientôt à l'annihiler. Vous voulez que Francfort soit la capitale de l'unité allemande, vous voulez que Vienne ne soit plus qu'une résidence provinciale, vous voulez plus encore peut-être, — et Dieu fasse que je me trompe! — vous songez à établir une république allemande. Si la forme républicaine convient et ne convient pas à l'Allemagne, cette question-là n'est pas de ma compétence; mais la république en Autriche! c'est-à-dire une série de petites républiques, l'unité dissoute, les liens des peuples rompus, des fractions d'état indépendantes les unes des autres, sans force, sans protection!... Ah! messieurs, quel service rendu à l'ennemi qui nous menace! quelle tentation pour la Russie! »

Nobles et profondes paroles qui révèlent bien le double caractère de M. Palacky. Patriote ardent, ce n'est pas lui qui sacrifierait à ses rancunes la cause de la civilisation générale. Il avait pensé que la révolution de 1848 et la transformation inévitable de l'Autriche ouvriraient pour les races diverses abritées sous le trône des Habsbourg une ère de développemens libres et de pacifique émulation. Certes, on pouvait le prévoir, la race tchèque avec tous les rameaux qu'elle se fût rattachés aurait acquis peu à peu la prééminence au sein de l'empire; mais jamais les autres races, moins puissantes par la culture intellectuelle ou par le nombre, n'auraient subi la loi d'une majorité tyrannique. On n'aurait pas revu, dans cette Autriche ainsi reconstituée, l'oppression exercée par les Magyars sur les Serbes et les Croates de la Hongrie; aucun droit n'eût été méconnu, aucune nationalité étouffée, chaque peuple aurait conservé avec ses tradi-

tions et son langage les conditions de sa vitalité distincte. Tel était le programme du généreux publiciste et des amis qui le secondèrent pendant cette orageuse période. Il sembla un instant que ce beau rêve allait se réaliser. Le gouvernement autrichien, effrayé des desseins du comité de Francfort, s'abrita pendant quelques semaines sous le mouvement national des Tchèques. M. Palacky, après la révolution du 15 mai et avant la fuite de l'empereur, fut appelé à prendre le portefeuille de l'instruction publique dans ce ministère Pillersdorf qui fit de si honnêtes efforts pour conjurer la ruine de l'état. Heures d'illusion trop vite passées! La résistance des Allemands de la Bohême, l'exaspération des Tchèques, surtout l'explosion des folies démagogiques qui là aussi, comme en Hongrie, comme à Milan, arrêtaient le travail des idées et souillaient une grande cause, tout cela ajourna pour longtemps des espérances si belles. Ébranlée au nord et au midi, l'Autriche ramassait toutes ses forces, et le ministère Schwarzenberg, par sa constitution du 4 mars 1849, établissait une centralisation impérieuse qui ne laissait plus aucune place au développement des races. Le prince Schwarzenberg, avec une sorte d'irritation hautaine, repoussait à la fois et le programme de Francfort et le programme de M. Palacky. La maison de Habsbourg ne voulait ni se perdre dans l'unité de l'empire germanique, ni se séparer de son passé pour former une monarchie slave; je suis l'Autriche, disait-elle, et je n'ai pas cessé d'être l'Allemagne.

Tout est-il donc perdu? Tant d'efforts, tant de travaux, un mouvement si vrai, si sincère, et entretenu depuis un demi-siècle, tout cela est-il vain? Non, rien n'est compromis. M. Palacky et ses amis ont repris leur œuvre interrompue; ils y ont retrouvé les mêmes sympathies et le même patriotique enthousiasme. Cet esprit national qui revit chez les Tchèques n'est pas le caprice d'une révolution d'un jour; une défaite d'un jour ne le détruira pas. Il n'y a là qu'une douloureuse épreuve qui peut devenir une leçon salutaire. En voyant M. Palacky dans sa retraite, étranger à toutes les choses politiques et plus dévoué que jamais aux études qui ont servi si puissamment le réveil de son peuple, les esprits impatiens dont la démagogie a fait ses dupes comprennent mieux sans doute aujourd'hui les devoirs du vrai patriotisme. Ce peuple qui s'est retrouvé en se repliant sur lui-même, ce peuple qui a réveillé ses traditions et restauré l'idiome de ses pères, qu'il se révèle de plus en plus par les travaux de la paix; c'est là qu'est sa force et le gage de son triomphe.

Croit-on en effet qu'un gouvernement intelligent comme celui de l'Autriche régénérée puisse résister longtemps à cette conscience vivante de tout un peuple? La crise immense qui tient le monde en suspens est favorable, si l'on y réfléchit bien, aux intérêts de ces

populations slaves dont les Habsbourg ont reçu la tutelle. Quand on songe à la situation présente de l'Autriche, il est impossible de ne pas s'apercevoir que c'est à elle surtout de se mettre en garde contre la Russie. Ces belles paroles de M. Palacky que je citais tout à l'heure sont un hommage, à coup sûr, dont il lui est permis d'être fière, mais à la condition qu'elle en comprenne le sens et la portée. « Nous avons besoin du patronage de l'Autriche, » disent les Tchèques de Bohême. N'oubliez pas cependant que lorsqu'ils parlaient ainsi, ils venaient de conquérir une existence libre et distincte au sein de la monarchie autrichienne. Qu'arriverait-il si ce droit de vivre et de grandir, compromis par les fureurs démagogiques, et qu'une réaction nécessaire leur a repris un instant, leur était toujours et obstinément refusé? Entre Saint-Pétersbourg et Vienne, les Slaves opprimés n'hésiteraient pas. M. Palacky a beau s'écrier généreusement qu'il ne sacrifierait jamais la cause de la civilisation à ses rancunes patriotiques; comment exiger d'une race malheureuse et humiliée un désintéressement si magnanime? Chaque injustice exercée contre les Tchèques est une arme redoutable donnée à la propagande de l'esprit russe. Ce ne serait donc pas assez pour l'Autriche de s'allier plus résolument avec les puissances occidentales et de déjouer par sa politique extérieure les projets de Pierre le Grand et de Catherine si hautement revendiqués par Alexandre II; il faut que sa politique intérieure obéisse aux mêmes inspirations. Puisqu'elle n'a pas su germaniser les Slaves, qu'elle se résigne à la pensée de les affranchir; elle n'a plus d'autre moyen de les soustraire aux séductions du panslavisme. Remis en possession de leur existence nationale et associés à la civilisation de l'Occident, les Tchèques de Bohême ne seraient plus tentés de se confondre avec les fils de Rurik; au contraire, le jour où tout espoir leur serait enlevé, le jour où la Russie seule leur apparaîtrait comme une puissance libératrice, ni l'autorité du gouvernement autrichien, ni les exhortations de M. Palacky ne pourraient opposer une digue au courant de l'opinion; le chef du peuple russe serait bientôt le suzerain de la Bohême.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 avril 1855.

Opérations des armées, négociations de la diplomatie, effort suprême de conciliation, préoccupations publiques, tout se réunit pour faire du moment présent comme un dernier et étroit terrain où s'agite avec une solennité particulière la plus grande question qui puisse émouvoir des peuples, celle de la paix et de la guerre. Il n'est personne qui ne le sache, il n'est personne qui n'en ait l'invincible instinct : c'est pour longtemps peut-être que les destinées de l'Europe vont être fixées, c'est-à-dire que la conférence réunie à Vienne tient dans ses mains les droits et la sécurité de l'Occident, l'équilibre de tous les pouvoirs, la vie de milliers d'hommes, une multitude d'intérêts de tout genre subordonnés à sa décision. Dans une telle conjoncture, scruter le mystère de chaque entrevue diplomatique, interroger les variations de l'esprit public ou chaque souffle de l'atmosphère serait la plus puérile des recherches. Une seule chose est certaine jusqu'ici : les conférences de Vienne continuent, elles sont mêmes rehaussées aujourd'hui par la présence du ministre des affaires étrangères de France, par l'arrivée du ministre des affaires étrangères de la Sublime-Porte, et prennent les proportions d'un congrès. D'un autre côté, la paix est loin d'être faite; elle est peut-être autant un problème qu'au premier moment. C'est ce problème qui est sur le point d'être résolu, et la gravité exceptionnelle de la situation présente de l'Europe résulte justement de ce court espace laissé à l'incertitude, de cette alternative de quelques jours entre la possibilité d'une paix suffisamment rassurante et la nécessité d'une guerre prolongée, plus générale peut-être, où entreront inévitablement des élémens nouveaux qu'on peut prévoir, sans compter ceux qu'on ne prévoit pas. On ne saurait donc aujourd'hui que résumer les points principaux de cette situation avec ses chances diverses et les difficultés d'où peut dépendre encore une solution favorable.

S'il s'agissait d'une question théorique posée entre la paix et la guerre, as-

surément chacun aurait bientôt prononcé dans sa conscience. Il n'est point de considération qui ne fléchît devant le sang humain versé et l'intérêt supérieur d'une prompte pacification. Malheureusement il n'en est point ainsi. Ce n'est pas une question théorique que le raisonnement puisse trancher, en mettant en balance les bienfaits de la paix et les horreurs de la guerre. Ce n'est point non plus un différend spécial entre deux peuples, né de leurs ressentimens passagèrement excités ou de l'antagonisme momentané de leurs intérêts. C'est plus que cela, c'est une lutte où, dès l'origine, se sont trouvées ouvertement et manifestement engagées l'indépendance de l'Europe d'un côté, et de l'autre l'ambition grandissante d'une puissance qui depuis un siècle n'a cessé de s'étendre vers l'Orient, en couvrant ses empiétemens de toutes les affinités de race ou de religion, en les consacrant par la diplomatie ou par les armes. Il est bien clair dès lors que le fait discuté aujourd'hui à Vienne, c'est cette prépondérance abusive de la Russie, et que si l'Europe peut transiger sur les détails, elle ne peut transiger sur la question même. Ce n'est point l'Angleterre et la France qui ont provoqué cette lutte; c'est l'agrandissement permanent de la Russie qui est venu changer les conditions politiques de l'Europe. S'il fallait la preuve que la France et l'Angleterre ont eu raison de prendre les armes, elle est tout entière dans la marche des événemens, dans la ténacité de résistance de la Russie, dans l'immensité de ses forces militaires. La guerre actuelle a rendu palpable un fait qui s'est accompli depuis 1815, et dont on ne s'est point assez aperçu : c'est que pendant ces années, tandis que l'Europe était travaillée par toute sorte de fermens révolutionnaires, de rivalités nationales, de fièvres commerciales et industrielles, il y avait au nord un gouvernement faisant peu de cas de l'industrie et tournant toutes ses vues vers la guerre, armant ses forteresses, entretenant le fanatisme religieux et les instincts belliqueux de son peuple pour le tenir prêt à marcher, et saisissant toutes les occasions de poursuivre ses desseins. A un jour donné, la Russie a cru le moment venu de faire un pas de plus en Orient, et de tenter d'établir de vive lutte sa suprématie. Que pouvait-il arriver de cette tentative?

Que la Porte cédât aux intimidations du cabinet de Pétersbourg, et le sultan n'était plus que le grand vassal des tsars sur le Bosphore. Le réseau de l'influence russe s'étendait sur toutes les populations chrétiennes de l'Orient. Si la Turquie, livrée à elle-même, résistait par un effort héroïque, il n'est point douteux qu'elle eût bientôt succombé, et alors on avait une paix, non plus d'Andrinople, mais de Constantinople peut-être, un fantôme d'empire ottoman survivant sous le bon plaisir de la Russie. C'est en présence de cette double perspective que l'Europe s'est réveillée. L'Angleterre et la France ont pris les armes; elles ont envoyé leurs soldats en Orient. Les armées alliées sont entrées sur le territoire russe et sont allées mettre le siége devant Sébastopol. La lutte s'est aggravée à mesure que les événemens militaires se déroulaient. Il en résulte qu'après s'être bornées au premier moment à vouloir arrêter la Russie dans sa marche, les deux puissances ont été naturellement conduites à considérer sa position en Europe et en Orient, et à prétendre lui donner pour limite l'intérêt de l'équilibre général. De là est née la pensée des propositions qui sont devenues l'élément essentiel du traité du

2 décembre, et qui, après avoir été interprétées en commun par la France, l'Angleterre et l'Autriche, sont l'objet des délibérations de la conférence de Vienne. Maintenant la Russie acceptera-t-elle définitivement ces propositions, dont elle a déjà sanctionné le principe? Là est le grand problème. Les garanties réclamées par l'Europe sont assurément fort modérées; mais enfin, dans leur article principal, elles résument la moralité de la guerre actuelle, et cette moralité, c'est une réduction de forces pour la Russie, c'est une limitation de sa puissance dans la Mer-Noire. Sur ce point reposent aujourd'hui toutes les difficultés, comme cela était à présumer, et la meilleure preuve qu'il n'est point si aisé de concilier l'intérêt européen et l'intérêt russe, c'est que les esprits les plus désireux de la paix s'épuisent, depuis quelques jours, en combinaisons sans obtenir d'autre résultat que de démontrer la gravité de la question. Diminution des forces navales de la Russie, création d'établissemens maritimes européens dans la Mer-Noire, ouverture des détroits et liberté de la navigition de l'Euxin, transformation de Sébastopol en port de commerce, — on a le choix entre ces diverses combinaisons. Par malheur, quand on a énuméré tous ces moyens, on n'a point résolu la difficulté.

Quoi qu'il en soit, il est un fait supérieur dans ces travaux diplomatiques qui se poursuivent à Vienne, c'est l'intention sérieuse des puissances occidentales de se rendre à une transaction équitable, d'accepter une paix qui serait de nature à sauvegarder les droits et les intérêts de l'Europe sans blesser trop vivement la fierté de la Russie. Le cabinet de Pétersbourg est-il dans les mêmes dispositions? En définitive, que décidera-t-il au sujet de ce principe de la limitation de la puissance russe, auquel il a cependant souscrit? Les représentans du tsar à la conférence attendent, dit-on, des instructions nouvelles, et c'est peut-être une particularité assez étrange que cette demande d'instructions sur une question certainement fort prévue et définie d'avance. Malheureusement depuis quelque temps les actes du cabinet de Pétersbourg ne sont point empreints d'un grand esprit de conciliation, il paraît même y avoir en Russie un redoublement d'ardeur belliqueuse, et l'appel du saint-synode au peuple russe au nom de la foi orthodoxe n'est pas le symptôme le moins significatif de ces tendances. Le roi de Prusse s'est adressé, assure-t-on, d'une façon pressante à l'empereur Alexandre, en lui représentant que s'il laissait échapper une occasion favorable de conclure la paix, l'Allemagne pourrait être entraînée vers les puissances occidentales, et la Prusse elle-même se trouverait dans une position difficile. Le roi Frédéric-Guillaume aurait même engagé le tsar à envoyer M. de Nesselrode à Vienne; mais le chancelier de Russie ne semble point devoir faire le voyage pour assister aux conférences, et peut-être ici encore est-il permis d'en conclure que le cabinet de Pétersbourg est peu disposé à faire à l'Europe les concessions sans lesquelles il n'est point cependant de pacification possible. Ainsi, on le voit, dans l'œuvre de cette conférence qui tente aujourd'hui le dernier effort de conciliation, tout ne se présente point sous un aspect favorable et facile. Les positions se dessinent avec une extrême netteté dans ce demi-jour des négociations diplomatiques. Sous une forme ou sous l'autre, l'Europe ne réclame que ce qu'elle n'est plus même libre de ne pas réclamer, une fois le conflit

engagé, — une garantie contre les dangers de la politique russe en Orient, un état de choses tel que la force agressive de l'empire des tsars cesse d'être une menace permanente. Jusqu'ici, la Russie se réfugie derrière ce qu'elle appelle ses droits de souveraineté pour ne point transiger sur l'existence même des moyens qui constituent sa puissance. C'est dans ces conditions que l'affaire se présente au congrès.

Si la paix ne sort pas des conférences actuelles de Vienne, il est difficile de savoir d'où elle renaîtra, et quel cours prendra cette lutte formidable. L'article publié récemment au *Moniteur* sur les opérations militaires en Crimée, sur l'imprévu qui s'y est mêlé et sur les difficultés assurément fort graves de l'entreprise qui se poursuit devant Sébastopol, indique-t-il la pensée d'offrir un autre but à l'héroïsme de nos armées dans le cas de la continuation de la guerre? Les événemens seuls le diront sans doute. Dans tous les cas, il est une autre question qui s'élève immédiatement, et dont paraît s'être préoccupé le roi de Prusse dans l'appel récent qu'il a adressé à l'empereur Alexandre II : c'est celle de la politique de l'Allemagne, qui sera nécessairement appelée à se prononcer. Malgré les fluctuations et les mobilités de la Prusse, malgré la situation particulière qui lui a été faite en dehors des conférences, il est peu probable encore que le cabinet de Berlin se laisse complétement détourner des puissances occidentales. Sans doute sa politique est loin d'être claire et facile à définir, ses négociations flottent un peu à tous les vents, et on finit par ne plus savoir où sont ses envoyés; mais il reste toujours un intérêt supérieur évident et cette solidarité acceptée dès l'origine par la Prusse elle-même avec toutes les autres puissances de l'Europe. Quant à l'Autriche, sa ligne de conduite est tracée par ses engagemens mêmes. Liée avec l'Angleterre et la France par le traité du 2 décembre, par une interprétation commune des conditions de la paix, elle ne peut évidemment que conformer ses actes à ses paroles et à ses obligations dans le cas où les conférences seraient rompues. Cette netteté d'attitude ne saurait répugner au cabinet de Vienne, et elle est presque même, dirons-nous, un devoir. Jusqu'ici, l'Autriche a été très habile, on ne saurait le nier; elle a su prendre tous les avantages d'une intervention dans une grande affaire européenne sans en encourir toutes les responsabilités. Elle s'est liée avec les puissances occidentales sans rompre avec la Russie; elle a aiguillonné le zèle de la Prusse en calculant et tempérant sa propre action. Son concours a été précieux, cela est hors de doute : sa politique a été et est encore une des garanties de l'Europe; mais enfin jusqu'à ce moment sa part d'action réelle et effective s'est bornée à l'occupation très libre et très pacifique des principautés. Elle a été assez heureuse pour que les Russes fissent le vide devant elle, et qu'elle n'eût point à les combattre. Par une circonstance singulière même, il s'est trouvé que la présence des Autrichiens dans la Moldo-Valachie a assez peu inquiété la Russie pour lui permettre de rejeter toutes ses forces vers la Crimée, — de sorte qu'en poursuivant un but commun avec les puissances occidentales, en se mettant diplomatiquement dans leur alliance, l'Autriche, d'un autre côté, semblait indirectement, et sans le vouloir à coup sûr, créer des difficultés nouvelles à l'action militaire de l'Angleterre et de la

France, et favoriser tout ce qui pouvait être un obstacle à nos armées. Tranquille sur le Pruth, la Russie a pu concentrer tous ses moyens d'action en Crimée. Les Russes ont fait, il est vrai, une pointe dans la Dobrutcha; mais cela s'est trouvé être un malentendu, éclairci sans que l'armée autrichienne eût à s'en mêler. Et que disait-on récemment en Prusse par voie de récrimination et peut-être de raillerie? On disait que l'Autriche était très belliqueuse lorsque tout semblait tendre à un arrangement, ce qui sous-entendait aussi qu'elle était plus pacifique lorsque la guerre paraissait redevenir une inexorable nécessité. — C'était très certainement une vengeance de la Prusse, troublée de ses mécomptes diplomatiques. Nous ne disons point ceci en effet pour diminuer la confiance que doit inspirer la décision de l'Autriche : la garantie de sa loyauté est dans son intérêt, dans ses engagemens, dans toutes les considérations de sa situation politique; et si par malheur ces conférences qui ont lieu aujourd'hui à Vienne devaient encore une fois tromper les espérances de paix, l'Europe sortirait de cette épreuve aussi résolue qu'elle a été modérée, avec le faisceau serré de ses alliances et la disposition de toutes ses forces. L'Autriche elle-même entraînerait l'Allemagne, et nos armées seraient prêtes à renouveler, là où elles paraîtraient, ces exemples d'héroïsme qu'elles donnaient encore dans leur dernier combat devant Sébastopol, pendant la nuit du 22 au 23 mars. La Russie seule aujourd'hui peut écarter cette terrible alternative.

Quelles que soient les perspectives que puisse ouvrir la solution si universellement attendue, rien ne peut mieux démontrer aujourd'hui la persistance et l'intimité de l'alliance de la France et de l'Angleterre que le voyage de l'empereur et de l'impératrice à Londres. Ce voyage, qui va s'accomplir ces jours-ci, a été précédé en Angleterre de toutes les manifestations qui peuvent promettre au chef de l'état un accueil en harmonie avec les circonstances. Certes ce voyage où Napoléon III va se rencontrer avec la reine Victoria donne la mesure la plus exacte du changement des choses en peu d'années. Si l'empereur part pour Londres, le corps législatif achève aujourd'hui même sa session, deux fois déjà prolongée. Le corps législatif a commencé ses travaux, il y a trois mois, en votant l'emprunt qui a eu une si grande fortune; il les a finis en votant le budget. Une des principales lois soumises à ses délibérations, on le sait, est celle qui substitue l'exonération vis-à-vis de l'état au remplacement libre dans l'armée, et qui développe le système des réengagemens. D'autres lois discutées par le corps législatif n'ont pas moins d'importance : l'une modifie l'organisation municipale en fortifiant l'autorité administrative; une seconde touche à l'institution des juges de paix, dont elle développe la juridiction dans le sens le plus favorable, en faisant intervenir de plus en plus la conciliation. Il en est qui créent de nouveaux impôts, et de ce nombre est celle qui établit une taxe sur les chiens. Il serait difficile de savoir ce que pourra produire cette taxe, d'autant plus que la matière imposable peut varier beaucoup et n'est point aisée à saisir. C'est là du reste le moindre objet de la loi, qui paraît avoir principalement pour but de diminuer le nombre des chiens et par suite le nombre des accidens. C'est une loi contre le vagabondage des chiens. Le

corps législatif enfin a couronné sa session par le vote du budget de l'année prochaine. Dans quelles conditions se présente ce budget? Les dépenses sont évaluées à 1,598 millions, et les recettes à 1,601 millions. C'est là le budget ordinaire dans lequel ne sont pas comprises les dépenses nécessitées par la guerre. Ces dépenses n'entrent dans la loi des finances que pour le chiffre des intérêts des deux emprunts : c'est désormais une charge annuelle de 35 millions; aussi la commission du corps législatif s'est-elle crue autorisée à conseiller les économies. Le budget a été du reste l'objet d'une sérieuse élaboration dans la commission et d'un consciencieux rapport de son organe, M. de Richemont. Le rapporteur du corps législatif a traité les diverses questions qui se rattachent à la situation des finances. Il a insisté sur l'inconvénient qu'il y aurait à aggraver l'impôt foncier, et il en donne une raison qui touche à l'ensemble même de l'état politique et économique du pays : c'est que l'argent s'éloigne de plus en plus de la terre pour se jeter sur toutes les valeurs mobilières; il se distribue dans toutes les opérations de l'industrie et du commerce. Ce qu'il gagne en mobilité, en flexibilité, malheureusement il le perd en solidité, et n'est-ce point là encore un signe parlant de notre époque?

Le présent, avec ses caractères et ses problèmes, n'est qu'une continuation du passé; l'enchaînement de ces problèmes, de ces caractères, c'est l'histoire même, à laquelle s'ajoutent sans cesse de nouveaux faits. Or il y a une histoire aussi curieuse, aussi remplie d'attrait et parfois aussi agitée que celle des faits : c'est celle des idées, des sentimens et des passions de l'âme humaine. La vie sociale est le champ de bataille où ces sentimens et ces passions se livrent un éternel combat; la littérature est la forme sous laquelle ils s'expriment, et comme cette expression varie avec le temps, avec les civilisations, avec les peuples, c'est tout un monde idéal qui vit à côté du monde réel; c'est l'histoire de ce que les hommes ont pensé, ont senti à côté de l'histoire de ce qu'ils ont fait. M. Saint-Marc Girardin est à coup sûr un des plus fins et des plus ingénieux explorateurs de ce monde de l'esprit, et c'est un explorateur qui ne ressemble à aucun autre. Il ne se confond point avec les novateurs : la sévérité de son goût est comme le bouclier de son intelligence; il se confond moins encore peut-être avec les analystes didactiques. Il a mille diversions instructives ou piquantes, où se reflète l'originalité d'une intelligence lumineuse et sensée. L'idée même du *Cours de littérature dramatique*, dont il publie le troisième volume aujourd'hui, est une donnée simple et féconde, favorable à tous les développemens heureux : c'est l'histoire des passions dans le drame, et comme pour ajouter à l'imprévu, ce troisième volume d'un *Cours de littérature dramatique* est en grande partie l'histoire des passions dans le roman et dans la pastorale. C'est qu'en effet le sujet des études pleines d'intérêt de M. Saint-Marc Girardin, ce n'est point telle ou telle forme littéraire, c'est l'âme humaine elle-même. Qu'a éprouvé l'âme humaine dans l'antiquité ou depuis le christianisme? comment a-t-elle exprimé ses émotions? quel a été le caractère du sentiment paternel et maternel? comment se sont produits tous ces sentimens divers, la piété filiale, le culte des morts, le dégoût de la vie, l'amour dans ses nuances infinies? C'est là le

vaste et inépuisable champ que parcourt l'auteur, observant les mœurs et la littérature, passant d'Euripide à Walter Scott, de *la Magicienne* de Théocrite à l'*Oberon* de Wieland, du XVIe ou du XVIIe siècle à notre temps.

Aujourd'hui c'est l'amour dans ses rapports avec la vie réelle et l'imagination que l'auteur étudie, et ses analyses, aussi pénétrantes que neuves, réussissent à rajeunir des œuvres d'un autre siècle qui n'eurent pas moins d'éclat que bien des œuvres contemporaines, — l'*Astrée* et la *Clélie*. L'originalité du talent de M. Saint-Marc Girardin ne réside point dans la recherche des choses mystérieuses et inconnues; elle est dans ce mélange de goût littéraire et d'instinct moral qui donne tant de charme aux leçons de l'auteur. Professeur ou écrivain, M. Saint-Marc Girardin y a puisé cette autorité persuasive qui ramène au bien par toute sorte de sentiers habilement préparés, et il y a trouvé le succès. L'auteur du *Cours de littérature dramatique* est certainement un des hommes les plus heureux de son temps, et il doit l'être, car il fait de son esprit le complice de son bonheur, c'est-à-dire qu'il n'emploie pas son imagination à défaire sans cesse ce que son bon sens et son instinct moral ont fait. Il donne sa part à la réalité et sa part à l'imagination. Peut-être même croit-il un peu trop à leur indépendance mutuelle, à leur séparation entière et absolue : ingénieux moyen de mettre à l'abri la vie pratique avec ses règles et ses devoirs dans un temps où ont régné toutes les corruptions de l'esprit. C'était la pensée de M. Saint-Marc Girardin avant 1848, que la société française était tout autre en réalité que ne la représentait sa littérature, qu'elle était, en un mot, saine par les mœurs, démoralisée par l'imagination seulement. La preuve qu'il en était ainsi, a-t-il ajouté depuis, c'est que quand la France a eu succombé au piége que lui avait tendu la démoralisation du goût public, elle s'est relevée par la force intime de ses mœurs. Si les mœurs étaient aussi saines, aussi vigoureuses, aussi intactes que l'a pensé l'auteur, peut-être eût-il été plus simple que par elles la société se préservât d'abord, avant d'avoir à se relever par elles; mais que prouve cette assurance de M. Saint-Marc Girardin, si ce n'est sa foi entière aux idées morales, puisqu'il croit à leur efficacité, à leur puissance salutaire dans la vie réelle, même quand l'esprit s'en fait un jeu cruel dans ses fictions et ses travestissemens?

Il est vrai, la société peut avoir une façon de se conduire et se plaire à l'expression d'idées et de sentimens différens. Combien de temps cependant ce divorce singulier peut-il durer sans conduire à quelque catastrophe? L'expérience a été faite, — expérience lumineuse et terrible; elle a été aussi désastreuse pour la vie pratique que pour l'imagination elle-même. Elle n'a pu servir qu'à éclairer les plus secrètes profondeurs du monde moral, à rectifier les idées, à remettre à nu en quelque sorte les conditions essentielles, immuables de la civilisation. C'est une lumière que ne paraît point malheureusement avoir recueillie un jeune écrivain, M. Lanfrey, l'auteur d'un livre sur *l'Église et les philosophes au dix-huitième siècle*, qui a fait quelque bruit, et qui a la prétention pour sa part de résumer l'idéal, le symbole de notre temps. M. Lanfrey est incontestablement doué d'une verve réelle, d'une certaine séve d'imagination bien plus que d'intelligence philosophique, qui rappelle

M. Michelet. C'est un de ces talens pleins d'agitations nerveuses et dithyrambiques qui cheminent entre l'invective et l'apothéose; il fait la caricature de ses adversaires, et ne souffre point qu'on touche à la divinité de ceux qu'il aime. Le malheur de M. Lanfrey en prêchant la philosophie et la tolérance, c'est de paraître lui-même un séide. Quelle est donc la pensée de son livre? C'est une apologie effrénée et exclusive du XVIIIe siècle. Le XVIIIe siècle est le résumé de la civilisation; jusque-là, rien n'existe; à dater de là, tout commence; encore la civilisation se restreint-elle parfois singulièrement, puisqu'elle est tout entière, au dire de l'auteur, dans un homme, — dans Voltaire.

Dépouillez ces travestissemens de l'église, ces programmes de morale naturelle et de vague déisme, ces apothéoses ardentes de leur couleur littéraire, que reste-t-il en définitive? Tout simplement une déclamation de 1820, du temps où l'on croyait de bon goût quelquefois d'appeler Jésus-Christ un estimable moraliste. Ce terrible esprit, jeune par les années et vieux par les idées, ne s'aperçoit point que nous n'en sommes plus là, que le temps est venu où l'on peut admirer Voltaire pour son intelligence sans prendre pour code le *Dictionnaire philosophique*, que la morale de d'Holbach et d'Helvétius n'est point une merveilleuse nouveauté, et que dans tout cela il y a souvent plus d'ombres et de fantômes que de réalités. Si le livre de M. Lanfrey a été fait dans l'intention d'être une peinture exacte d'un temps, l'histoire est devenue un pamphlet; si c'est un manifeste au nom du XVIIIe siècle renaissant, quelles sont ces idées ainsi rassemblées dans un code nouveau? Elles sont la négation du christianisme, l'auteur l'avoue lui-même; elles sont anti-chrétiennes par leur réhabilitation des joies terrestres, parce qu'elles sont le démenti de la loi de la chute première, parce qu'elles substituent partout la liberté à l'autorité, le droit au devoir. M. Lanfrey va même beaucoup plus loin, car, en supprimant tout dogme religieux, il ne nie pas moins l'efficacité de toute métaphysique humaine pour arriver à une certitude, de sorte qu'en définitive il reste à l'humanité la bonne loi naturelle, l'instinct, la liberté de se développer en longueur, en largeur et en profondeur, comme le dit l'écrivain, en ayant le tort de ne point appliquer le mot à sa propre doctrine. M. Lanfrey rapporte qu'un certain abbé du XVIIIe siècle, rédigeant un *Code de la Raison*, s'était abstenu de parler de la morale chrétienne, apprenant ainsi aux ennemis du christianisme comment on pouvait s'en passer. Les ennemis du christianisme en général apprennent peu. L'humanité, quant à elle, a appris comment on ne se passe pas facilement du christianisme. Une expérience tragique lui a montré que là où l'idée religieuse disparaît, les esprits peuvent tomber dans les plus honteuses superstitions, que la réhabilitation des joies terrestres conduit au matérialisme le plus effréné, que l'ivresse du droit individuel mène à la servitude. Si c'est là ce que M. Lanfrey appelle les idées du XVIIIe siècle, il y a un argument invincible à lui opposer, c'est l'histoire tout entière de notre temps.

A dire vrai, le livre de M. Lanfrey est moins curieux en lui-même que comme un signe de l'époque. C'est un symptôme de ce qui fermente dans certaines intelligences qui prennent quelques vagues aspirations pour des

croyances et des idées. Un des thèmes habituels de ces intelligences, c'est la fécondité de l'avenir. A elles est l'avenir; elles y marchent avec une sorte d'enivrement. Tous ces souffles qui traversent l'atmosphère d'une époque troublée, elles les aspirent sans savoir d'où ils viennent et où ils conduisent. Et cet avenir, qui est leur bien, comment le préparent-elles? En commençant par immoler tout ce qui ne satisfait point leurs inquiétudes, tout ce qui n'est point d'accord avec leurs rêves et leurs caprices. Ce sont des imaginations à la fois ardentes et émoussées, faisant souvent plus de bruit que d'œuvres, ayant l'air de remuer beaucoup d'idées pour aboutir à un médiocre résultat, et se croyant l'expression suprême de la civilisation, parce qu'elles annoncent en style prophétique l'avénement de l'inconnu. Cette école existe dans la philosophie, dans l'histoire, et n'existe-t-elle pas dans la poésie elle-même? Ces singulières tendances n'ont-elles pas laissé leur empreinte dans un récent volume de M. Maxime Du Camp, *les Chants modernes*, qui paraissent accompagnés d'une préface, sorte de manifeste de l'école nouvelle, de l'école de la jeunesse et de l'avenir! M. Du Camp, comme beaucoup d'esprits de notre temps, a le sentiment des faiblesses de l'esprit littéraire et du trouble qui s'est introduit dans le domaine de l'imagination. Seulement il en cherche les causes là où elles ne sont pas, et il ne les cherche pas là où elles sont réellement. Il ne se fait pas moins d'illusion sur les véritables sources où l'esprit littéraire, où la poésie peut se rajeunir. Un des traits de l'école à laquelle appartient l'auteur des *Chants modernes*, c'est de ressentir le plus superbe mépris pour tout ce qui est du passé, et il faut voir comment M. Du Camp traite cette pauvre tradition littéraire, ceux qui la représentent ou ceux qui en ont le culte. L'auteur croit être bien nouveau en cela, et il n'est que l'écho usé, épuisé de l'inspiration qui, après avoir eu un moment d'éclat il y a trente ans, est allée se perdre et s'énerver dans tous les excès. En définitive, en jetant l'injure au passé, en proclamant sa mort, où l'auteur place-t-il donc cet avenir merveilleux auquel il prétend donner une poésie? Vers quel monde veut-il que nous marchions? Véritablement, ici il y a peu d'invention. Saint-Simon, Fourier, Owen, les vieilles religions qui se lézardent, les religions nouvelles qui naissent, les idées en travail, les transformations matérielles, l'électricité, la galvanoplastie, la photographie, la liberté, la démocratie, que faut-il encore pour caractériser ce monde idéal? C'est là, selon l'auteur, que la poésie doit se rajeunir, qu'elle doit aller puiser des inspirations nouvelles, et M. Du Camp donne le premier l'exemple dans ses *chants de la matière*, où le gaz, le chloroforme, la locomotive se livrent aux monologues les plus éloquens, en célébrant le peuple *aux vertus augustes*. Il y a surtout un fragment précieux où se révèle naïvement ce triste esprit, c'est *le sac d'argent*. Pauvre sac d'argent que tout le monde poursuit et que tout le monde accuse! C'est bien à tort cependant qu'on lui impute toutes les infamies commises en son nom : s'il ne va pas de lui-même chercher le malheureux qui souffre, sauver les affamés, secourir l'artiste qui attend, c'est qu'il n'a pas la liberté, c'est qu'il est enfermé dans la loi. *Anéantissez l'héritage*, dit-il, *et vous verrez si j'ai du cœur!* L'auteur se trompe étrangement : le sac d'argent qu'il fait parler n'aurait pas plus

de cœur, et les hommes en auraient moins : non pas que l'héritage matériel soit la vie du cœur, mais il représente les traditions du foyer, le travail du père pour ses enfans, le lien de la famille, le culte du lieu natal, c'est-à-dire tout ce qui fait battre le cœur, tout ce qui élève une âme humaine, — et en développant toute cette partie morale de l'homme, il entretient les sources d'où peut jaillir la poésie elle-même dans ce qu'elle a de plus sacré et de plus émouvant. C'est en abolissant ces élémens féconds que M. Du Camp prétend rajeunir l'inspiration poétique!

Dans quelle mesure l'innovation et la tradition peuvent-elles se combiner dans la poésie? Il n'est point de règle qui puisse le dire, sans nul doute. C'est l'inspiration seule qui peut trouver cette secrète et juste combinaison, en puisant non pas dans un monde entièrement fondé sur des rêves, mais dans le monde intime de l'âme, dans les sentimens qui s'y agitent, dans la lutte profonde des passions, dans tous les instincts mystérieux du cœur que font vibrer les spectacles de la vie ou de la nature. La poésie recueille les sentimens et les exprime; elle ne les crée pas et ne les invente pas. C'est parce qu'elle a méconnu cette vérité que la littérature contemporaine s'est jetée trop souvent dans les voies de l'exception, où se débattent encore quelques imaginations capricieuses, tandis que des esprits justes et sérieux restent fidèles aux traditions de la poésie. M. de Laprade est un de ces esprits qui gardent intactes les plus pures notions de l'art et de la vie morale. Il en a le culte, et ce culte passe dans ses vers, — dans ceux qu'il publie aujourd'hui sous le titre de *Symphonies*, comme dans ceux qu'il a écrits précédemment, — en leur donnant un reflet généreux. Ce titre même de *Symphonies* indique assez l'esprit des poésies nouvelles de M. de Laprade. C'est comme un résumé harmonieux des murmures et des grandes voix de la nature. On passe tour à tour d'une symphonie alpestre au concert des saisons; on écoute alternativement le bruit du torrent et la voix qui parle dans l'herbe. Il serait même vrai de dire qu'un progrès réel se révèle dans les vers de M. de Laprade en un certain sens. L'auteur des *Symphonies* a toujours aimé la nature, et, comme ceux qui l'aiment, il tendait parfois à s'y absorber, et pouvait se laisser aller aux périlleux attraits d'un panthéisme vague et mystérieux. Sa poésie elle-même en portait le reflet; elle était comme l'expression de l'âme universelle des vallées et des montagnes. A mesure que son inspiration s'est dégagée et mûrie, elle a pris plus de netteté, et a restitué à chaque chose son rang et sa place dans l'ensemble des êtres vivans. L'instinct profond de la nature n'a point disparu, mais il s'est réglé, et l'élément humain a pris plus de place dans la poésie de l'auteur; il n'est resté qu'un idéal flottant sur les spectacles naturels. Un des caractères du talent de M. de Laprade, c'est une certaine élévation sérieuse et pure qui n'a jamais plus de puissance que quand il reproduit les plus intimes mouvemens du cœur, les sentimens de la famille, comme dans cette pièce, — *A mon père*, — par laquelle s'ouvrent les *Symphonies*. Merveilleuse manière d'exprimer que l'élément humain est le premier, et que dans le cœur où tous les instincts des beautés naturelles vont se réveiller pour se traduire en poésie, il y a avant tout le culte des affections morales! Ce sont les plus vieux

sentimens de l'âme, et ils sont l'éternelle source de la poésie, comme le bon sens est l'éternelle règle de la politique, règle qui n'est malheureusement pas toujours observée par les peuples dans les hasards de leur vie. Dans la politique encore plus que dans la littérature, ces déviations se traduisent en résultats souvent douloureux et prolongés.

L'histoire contemporaine de l'Espagne porte la marque de ces coûteuses expériences, trop fréquemment renouvelées. Il ne suffit pas de faire une révolution, d'abolir des lois qu'il eût été si aisé de réformer avec maturité, de surexciter les passions, de mettre tout en doute; il faut vivre au milieu de cette incertitude universelle. C'est à cela qu'est occupé le cabinet de Madrid depuis qu'il existe. Il faut qu'il se défende contre des adversaires de plus d'une sorte, contre les conservateurs, qui, quelque peu nombreux qu'ils soient aujourd'hui sur la scène politique, n'en conservent pas moins leur influence dans le pays, contre les révolutionnaires, un peu découragés, mais toujours prêts à ressaisir les occasions de pousser l'Espagne dans les agitations, enfin contre toutes les dissidences des ambitions qui se pressent autour d'un pouvoir nouveau. Le duc de la Victoire aurait pu incontestablement exercer une influence décisive et effective; mais pour cela il fallait agir, il fallait faire sentir le poids de son autorité à cette assemblée qui, depuis cinq mois, discute au hasard. L'indécision de sa nature l'a emporté chez Espartero; il a préféré cette vague influence qui s'appelle la popularité, que personne ne lui conteste, et qui ne conduit jamais à rien, parce que pour la conserver il faut lui sacrifier tout, même les conditions les plus essentielles de gouvernement. Le duc de la Victoire a réussi de la sorte à rester à la tête des affaires, à maintenir son crédit dans les partis; mais il n'a point gouverné : il a laissé le pays comme l'assemblée sans direction, et de là cette incertitude permanente dont on ne peut prévoir le terme, qui par instans se traduit en crises publiques, en discussions inutiles, en questions qui sont par elles-mêmes un péril. Rien ne le prouve plus manifestement qu'un des derniers incidens survenus à Madrid. Plusieurs des membres du cabinet, le ministre de l'intérieur, M. Santa-Cruz, le ministre d'état, M. Luzurriaga, le ministre des travaux publics, M. Lujan, ont été, à ce qu'il paraît, soupçonnés de modérantisme. Un certain nombre d'officiers supérieurs de la milice nationale ont tenu alors une réunion pour convenir d'une démarche collective auprès du duc de la Victoire, démarche tendant à réclamer la modification du cabinet dans un sens progressiste plus prononcé. Les autorités administratives ont fait avorter cette manifestation. En réalité cependant, le fait n'existait pas moins. En présence de cet incident, le gouvernement s'est décidé à présenter au congrès une loi qui interdit aux corps armés de délibérer, en laissant d'ailleurs aux officiers de la milice nationale le droit de pétition comme citoyens. Et d'abord, cette question, par elle-même, n'est-elle pas des plus étranges, et n'est-elle pas le symptôme d'une singulière altération de toutes les notions de gouvernement? Était-il très prudent d'aller livrer à une discussion passionnée ce qui est le premier principe du pouvoir, sa garantie la plus essentielle? Il n'est point douteux que l'Espagne doit posséder dans sa législation les moyens d'empêcher ou de punir la délibération des

corps armés. Quoi donc! s'il se fût trouvé dans le congrès une majorité pour voter contre la loi proposée par le gouvernement, la milice nationale eût été investie du droit d'intervenir dans la politique et de désigner ou de renverser des ministères? Heureusement la majorité des cortès s'est prononcée en faveur du gouvernement, et la loi a été votée. Il y a eu cependant à Madrid des rassemblemens et des scènes tumultueuses qui se sont reproduits plusieurs jours de suite pendant la discussion, et qui auraient pu dégénérer en conflits plus sérieux. La manifestation des officiers de la milice nationale qui a donné lieu à la présentation de la loi et aux scènes qui ont suivi avait néanmoins un sens instructif. Elle ne signifiait proprement rien contre les ministres mis en cause, mais elle prouvait que le gouvernement manquait d'initiative, que dans une situation pleine de périls il restait inactif. Maintenant le changement de quelques ministres donnerait-il au cabinet de Madrid ce qui lui manque? Cela est fort douteux, et pourtant l'Espagne se trouve en ce moment sans constitution, sans lois administratives, avec des dangers de commotions politiques qui peuvent se révéler à chaque instant, et avec des finances que l'esprit du ministre, M. Madoz, tout inventif qu'il soit, n'est pas parvenu à relever, malgré des expédiens qui retomberont en charges nouvelles sur le pays.

CH. DE MAZADE.

REVUE MUSICALE.

La saison musicale approche de sa fin. Le Théâtre-Italien a déjà fermé ses portes, et, malgré les promesses de nouveautés dont il avait rempli son programme au commencement de l'année, la campagne qu'il vient de terminer n'aura pas été aussi brillante ni aussi fructueuse qu'on avait pu l'espérer. Les temps sont difficiles pour la musique italienne. Deux seuls ouvrages ont attiré l'attention du public : *Matilde de Shabran* de Rossini, et *il Trovatore* de M. Verdi. Dans le délicieux *pasticcio* de l'auteur du *Barbier de Séville*, qui ne compte dans son œuvre que comme un caprice du génie, Mme Bosio et Mme Borghi-Mamo se sont élevées presque au premier rang des cantatrices *di mezzo carattere*. Si Mme Bosio, dont la voix de soprano aigu manque souvent de rondeur et de puissance, surtout dans le *médium*, pouvait avoir une imagination plus inventive dans ses *gorgheggi*, et ne point reproduire incessamment les mêmes dessins dans sa vocalisation, d'une fluidité parfois extrême, elle parviendrait à satisfaire les plus difficiles. Mme Borghi-Mamo, moins heureusement douée du côté du physique, possède une voix de *mezzo-soprano* d'un timbre charmant et une sensibilité de bon aloi qui nous a souvent rappelé Mme Pasta. Dans le duo du troisième acte, *no, Matilde, non morrai*, elles ont été ravissantes toutes les deux, et nous ont offert une de

ces luttes pacifiques de la fantaisie aimable qui ont fait la fortune du Théâtre-Italien sous la restauration et la monarchie de juillet.

Dans *il Trovatore* de M. Verdi, qui a été accueilli, non pas avec enthousiasme, mais avec bienveillance et faveur, Mme Frezzolini a été vraiment touchante. Au quatrième acte surtout, dans la belle scène du *Miserere*, elle s'est élevée si haut par la vérité des accens, la noblesse de la pantomime, par le goût et la chasteté de la composition, qu'aucune cantatrice moderne ne saurait lui être comparée. Jamais Mme Malibran n'a été aussi parfaite et n'a su contenir sa fougue impérieuse dans une conception aussi savante. Quels regrets pour nous et pour tous ceux qui aiment le bel art de chanter, que Mme Frezzolini ait tant tardé à venir à Paris et qu'elle ait fatigué une si riche organisation à populariser des œuvres de décadence! L'apparition de Mme Viardot dans le rôle d'Azucena a donné aux dernières représentations du *Trovatore* un nouvel attrait.

On vient de reprendre à l'Opéra *le Prophète* de Meyerbeer, qui n'avait pas été donné depuis le départ de M. Roger. Mme Stoltz, à qui le rôle de Fidès était destiné dans l'origine par l'illustre maestro, a dû laisser un si bel héritage à Mme Viardot, qui a su en tirer, comme on sait, un assez bon parti. Après Mme Viardot, Mme Alboni et Mme Tedesco ont successivement chanté le même rôle en y déployant chacune des qualités particulières. Mme Tedesco y a été à peu près insignifiante, et, malgré sa belle voix et les avantages de sa personne, n'y a produit aucun effet qui mérite d'être signalé. Mme Stoltz, qui a joué le rôle de Fidès à Turin, où elle a obtenu, à ce qu'on assure, un très grand succès, vient de l'aborder aussi à Paris après quelques hésitations. Pour une artiste qui a de la sensibilité et de l'intelligence, il y a toujours moyen de se frayer un passage à travers les plus grandes difficultés. Quelles que soient la profondeur et l'originalité d'un caractère, il peut être envisagé de plusieurs manières sans qu'on altère pour cela la conception du maître. Donnez à dix compositeurs le même thème à traiter, et ils en feront dix morceaux différens, tout en conservant l'intégrité de la pensée première. Les combinaisons de l'esprit et de la passion sont infinies, il n'y a de limité que la lettre et la forme matérielle qui sert à la manifestation de la vie intérieure. Meyerbeer, dont quelques amateurs de cantilènes contestent le génie, parce que ce génie profond et passionné ne retrouve sa force, comme Antée, qu'en posant un pied sur le théâtre, est précisément le seul compositeur dramatique qui ait su créer des caractères. Bertram dans *Robert*, Marcel dans *les Huguenots*, et Fidès dans *le Prophète*, sont des types vivans, comme des portraits de Rembrandt, de Van Dyck ou d'Holbein. Quoi qu'on dise, quelles que soient les réserves qu'on puisse faire sur les procédés employés par le maître, on ne peut lui contester la faculté rare de tirer du néant des êtres qui vivront plus longtemps que les créatures de Dieu, pour parler le langage de M. Guizot. Caspar dans *Freyschütz*, Bertram, Marcel, Fidès, dans l'œuvre de M. Meyerbeer, et Éléazar dans *la Juive* de M. Halevy, sont peut-être les physionomies les plus saillantes qui existent dans le drame lyrique. Mme Stoltz, qui avait à lutter contre des souvenirs dont ne peuvent se défendre les juges les moins prévenus, a su tourner la difficulté, et elle a imprimé au

personnage de Fidès un accent d'une réalité plus poignante. Elle a chanté avec beaucoup d'onction et d'éclat l'air du second acte, *O mon fils, sois béni!* et dans la scène capitale du finale du quatrième acte elle a été beaucoup plus vraie que Mme Viardot en reconnaissant son fils et en succombant sous son regard plein de larmes et de prières. Au cinquième acte, dans la scène non moins importante de la prison, elle a su éviter les écueils où son courage pouvait échouer. Toutefois, nous ferons remarquer à Mme Stoltz qu'elle ne s'est point encore corrigée d'une certaine accentuation trop ambitieuse qui gâte parfois ses meilleures inspirations, et qu'elle fait saillir certaines syllabes plus fortement que ne l'exige la déclamation *plane* de la langue française. Et puis n'a-t-elle pas exagéré aussi la prostration physique de Fidès au quatrième acte? Ces cheveux gris, ce corps affaissé et qui succombe à la douleur maternelle, ne sont-ils pas des signes d'une trop grande *vérité?* N'oublions pas que le théâtre, et surtout le théâtre lyrique, doit être le mirage de la vérité choisie.

Un opéra en deux actes, qui a dû faire tressaillir l'ombre de Molière, a été donné au théâtre de l'Opéra-Comique il y a quelques jours : *la Cour de Célimène,* dont les paroles sont de M. Rosier et la musique de M. Ambroise Thomas. C'est bien de la Célimène du *Misanthrope* qu'il s'agit, et bien que l'auteur du libretto se soit abstenu de toute allusion téméraire, sa donnée n'en est pas moins puisée à la source immortelle. La belle Célimène est veuve, mais non pas corrigée de l'aimable défaut qui a fait le désespoir d'Alceste; elle continue à avoir une cour brillante d'adorateurs qu'elle enchaîne à ses pas par mille artifices d'une coquetterie raffinée. Ce qui prouve d'ailleurs que notre siècle est infiniment plus moral que celui de Molière, c'est que la Célimène de M. Rosier, après avoir voulu se jouer d'un cœur aussi généreux que celui d'Alceste, est dédaignée à son tour par le chevalier, qui repousse sa main et sa fortune. Quelques mots plus ou moins spirituels et une assez bonne scène au second acte entre le chevalier et la baronne, qui, voulant servir le chevalier auprès de Célimène, se trouve être l'objet d'une déclaration imprévue, ont fait écouter la pièce sans trop de fatigue. Il nous sera plus difficile de qualifier la musique que M. Ambroise Thomas a composée sur ce canevas de comédie. Otez Mme Miolan, qui chante à ravir le rôle de Célimène, et dont les caprices de vocalisation, les tours de gosier, les points d'orgue ingénieux sont écrits avec beaucoup d'adresse et d'élégance, surtout dans les accompagnemens, et il ne reste pas une phrase de dix mesures qu'on puisse signaler, soit qu'on prenne le duo des deux femmes au premier acte, le quatuor qui vient après, le finale ou tout le second acte. Extrayez de l'opéra un ou deux chœurs et plusieurs vocalises à deux et à trois voix d'un tour piquant, et il ne restera au fond du creuset que la réputation de M. Ambroise Thomas, qui est un fort habile homme.

Franchement, je préfère à toute cette habileté stérile, qui excite l'admiration des nombreux quasi-compositeurs qui assiégent les portes de la renommée, les deux petits actes qui ont été donnés au Théâtre-Lyrique sous le titre de *Lisette*, paroles de M. Sauvage. La partition, qui est le premier ouvrage de M. Eugène Ortolan, fils de l'honorable professeur de l'École de droit,

annonce un musicien de bon aloi qui a encore beaucoup de choses à apprendre, mais qui chante enfin un peu comme les oiseaux du bon Dieu. A la bonne heure, il y a de la mélodie dans ces deux actes, un juste sentiment de la scène, de l'ampleur dans les formes, et, comme on dit dans les écoles, de la carrure dans la phrase musicale, qui est toujours heureuse et bien venue. Loin de reprocher à M. Eugène Ortolan les réminiscences qu'il a empruntées à Rossini et à Hérold, nous le félicitons au contraire de cette parenté d'affection. Il faut toujours que les jeunes gens commencent par imiter quelqu'un, et lorsque le modèle qui les attire est digne d'admiration, c'est un bon augure pour leur avenir. M. Eugène Ortolan a sans doute traité sa Lisette un peu en princesse du Toboso : c'est le défaut de tous les amoureux. Ses personnages parlent une langue trop élevée pour leur condition; par exemple l'air de baryton que chante Germain au premier acte n'est-il pas d'un style un peu trop ambitieux pour un simple paysan? Il est fort bien fait sans doute, ainsi que le duo du second acte entre ce même Germain, devenu capitaine, et Lisette, qui est un morceau agréable et mélodique comme toute la partition.

Voilà donc un début heureux et qui prouve que M. Eugène Ortolan a eu raison de déposer humblement aux pieds de son père le bonnet de docteur qu'il a droit de porter, pour suivre la muse qui le sollicitait. Le jeune compositeur a été assez bien secondé par M. Crambade, qui joint à une très-belle voix de baryton un sentiment musical qui ne demande qu'à être cultivé. *Lisette*, de M. Eugène Ortolan, *le Roman de la Rose*, de M. Pascal, et *Maître Wolfram*, de M. Reyer, sont les trois débuts les plus heureux qu'il y ait eu au Théâtre-Lyrique depuis qu'il existe.

Une touchante cérémonie a eu lieu, le 19 du mois dernier, dans l'église de la Sorbonne. Une messe en musique, de la composition de M. Nicou-Choron, y a été exécutée à la mémoire d'Alexandre Choron; puis les anciens élèves de l'école fondée et dirigée par cet homme illustre se sont réunis dans un banquet fraternel, pour raviver les souvenirs de reconnaissance qu'ils doivent à leur maître. Le président de cette réunion, M. Adrien de Lafage, a prononcé quelques paroles bien senties qui ont été couvertes d'applaudissemens. Mgr de Salinis, évêque d'Amiens, qui a connu Choron ainsi que ses principaux élèves, est venu tout exprès de son diocèse pour assister à la messe, après laquelle MM. Duprez, Dietsch, Nicou-Choron et les autres élèves de Choron ont été reçus par Mgr de Salinis avec beaucoup de bienveillance et de grâce. Au milieu de cette foule recueillie qui remplissait l'église de la Sorbonne, on cherchait vainement Mlle Rachel et Mme Stoltz!

Né à Caen, le 11 octobre 1772, d'une famille aisée et honorable, élevé au collège de Juilly, où il fit d'excellentes études, Alexandre Choron fut admis à l'École des ponts et chaussées lors de sa fondation, et, par son zèle et son aptitude, s'attira l'affection particulière de Monge. Il fit partie ensuite de l'École polytechnique, où il remplit les fonctions de répétiteur de géométrie descriptive. La musique, qu'il n'avait abordée d'abord que par son côté spéculatif, et qui n'était pour lui qu'une agréable distraction, devint une passion exclusive qui absorba ses facultés, et l'entraîna hors des voies où sa

famille aurait voulu le maintenir. Esprit mobile, caractère aimable et disposé à l'entraînement, Choron passa les plus belles années de sa vie à tâtonner, à s'essayer sur différens sujets, à publier des éditions des vieux maîtres italiens qui consumèrent son activité et presque tout son patrimoine. C'est pendant cette période de transition que Choron jeta successivement dans un public indifférent à ces sortes de travaux les *Cantates* de Porpora, le *Stabat* à deux chœurs de Palestrina, celui de Josquin Desprez, le *Requiem* et le *Miserere* de Jomelli, le *Miserere* à deux chœurs de Léo, les *Principes de composition* des écoles d'Italie, et un *Dictionnaire des Musiciens* qui parut en 1810, et dont la préface contient un résumé remarquable de l'histoire de la musique. Nommé directeur de la musique dans les fêtes et cérémonies religieuses par M. de Bigot de Préameneu, ministre des cultes sous l'empire, Choron fit, en cette qualité, plusieurs rapports sur la réorganisation des maîtrises qui le firent remarquer de l'administration supérieure. Nommé en 1816, directeur de l'Opéra, où il ne resta que quinze mois, Choron, qui s'était attiré de nombreux ennemis par la vivacité de ses attaques contre le Conservatoire de musique, fut abandonné un moment de ses protecteurs. C'est alors qu'il conçut le plan d'une nouvelle *Méthode concertante* pour l'enseignement de la musique, dont il communiqua l'idée à M. de Prades, intendant général de la maison du roi, qui avait pour lui de l'affection, et qui lui accorda un léger subside pour la mettre en pratique. Telle fut l'origine modeste de l'*école de musique classique et religieuse*, qui a duré jusqu'en 1830, et s'est prolongée péniblement jusqu'à la mort de Choron, arrivée le 27 juin 1834.

L'*école de musique classique et religieuse*, qui s'agrandit et se développa au-delà des prévisions de son fondateur, est une institution qui appartient exclusivement au règne de la restauration, dont elle résume l'esprit. Dotée par la liste civile, protégée par le haut clergé et les classes élevées de la société, l'école de Choron visait à remplir dans les arts le rôle que le gouvernement de la restauration se proposait dans la politique et la civilisation de la France : à combler l'abîme ouvert par la révolution et à renouer la chaîne des temps. Le Conservatoire de musique, qui doit sa naissance à un décret de la convention, était, par son origine aussi bien que par l'esprit de son enseignement, une institution éminemment révolutionnaire qui ne se proposait que l'étude de la musique dramatique et instrumentale, qui ne remonte pas au-delà de l'avénement de Gluck. Choron, par la nature de son esprit, de ses connaissances diverses, où l'histoire tenait une si grande place, était remonté jusqu'à la renaissance, par-delà la tonalité moderne, et c'est à partir de Palestrina, qui ferme le moyen âge, qu'il commençait l'ère de sa tradition pratique. Aussi est-ce dans les exercices publics qui eurent lieu dans l'école de Choron, de 1822 à 1830, que furent exécutés pour la première fois en France les œuvres de Palestrina, de Scarlatti, de Leo, de Jomelli, les psaumes de Marcello, les duos et les trios de Clari, de Steffani et de Durante, les madrigaux de Marenzio, les oratorios de Haendel, de Graun, de Schneider, etc., enfin toute cette admirable musique, purement vocale, qui est dans l'histoire de l'art ce que sont les figures placides dans les tableaux du Perugin et des au-

tres maîtres de l'école ombrienne qui ont précédé l'éclosion du pittoresque et de la peinture dramatique, un prélude plein de grâce et de sérénité, un murmure plein de suavité et d'onction pénétrante. C'est donc à Choron qu'appartient la première idée de ces concerts historiques qui ont été dirigés depuis par M. Fétis devant un public plus nombreux, et c'est également Choron qui a donné l'exemple de faire précéder chaque morceau d'une courte notice sur l'époque et le caractère de l'œuvre qu'on allait exécuter. C'est de l'école fondée par Choron qu'est sorti le mouvement historique qui s'est fait dans la musique en France depuis cinquante ans. Homme d'un esprit lucide, passionné, qui mêlait à la connaissance des langues anciennes et modernes la rectitude d'un géomètre et la profondeur d'un théoricien, il joignait à ces qualités le don du prosélytisme, la faculté rare de communiquer à ses élèves, qui l'adoraient, l'enthousiasme dont il était pénétré. Excellent, prodigue de sa bourse et de ses conseils, sa vive sensibilité s'épanchait à tout venant, s'il croyait trouver une vocation musicale, qu'il cherchait, comme Diogène, une lanterne à la main. C'est ainsi qu'il a recueilli avec amour M. Duprez, Mlle Rachel et sa sœur, Mme Stoltz, Monpou, et tant d'autres artistes remarquables. Les exercices de l'école Choron ont été pendant dix ans le rendez-vous de tout ce qu'il y avait à Paris d'hommes illustres par le génie ou par la naissance. Rossini, Boïeldieu, M. Neukomm, M. Fétis, Lamennais, Chateaubriand, Mme Pisaroni, Garcia, etc., s'y trouvaient à côté des princesses de la maison d'Orléans, de M. de Talleyrand et des membres du haut clergé. Cette institution remarquable, qui a dû son existence à la restauration, et qui ne lui a pas survécu, a formé plus que des musiciens et des chanteurs, elle a formé des hommes qui se sont fait remarquer par la pureté et la solidité du goût dans toutes les carrières qu'ils ont embrassées. En écoutant l'autre jour la messe que M. Nicou-Choron a composée pour célébrer la mémoire de son maître et de son beau-père, nous nous disions qu'il serait possible d'avoir des idées plus saillantes et une facture plus élevée, mais qu'on trouvait dans l'œuvre de M. Nicou-Choron ce qu'il est si rare de rencontrer ailleurs, le sentiment de la tradition et le style qui convient à la musique religieuse. Telles sont aussi les qualités qui distinguent presque tous les élèves de Choron; ils savent d'où ils viennent et quel dieu les a créés : signe de force aussi bien dans la vie que dans les arts.

P. SCUDO.

DU COMMENCEMENT
DES NATIONS NÉO-LATINES.

Nous détachons ce travail important de la partie inédite des œuvres complètes d'Ozanam, dont on publiera prochainement les quatre premiers volumes. Dans un cours qui eut un succès brillant et mérité, Ozanam avait exposé le tableau de la civilisation au ve siècle, c'est-à-dire à ce moment, peut-être le plus curieux de l'histoire, où le monde passe du paganisme au christianisme, de l'état ancien à l'état moderne. Ce cours a été recueilli par la sténographie, et il va paraître dans l'ouvrage que nous annonçons, — *la Civilisation au cinquième siècle*, — car c'est un véritable ouvrage. Nous avons hésité entre divers morceaux, également remarquables, où il est traité de la *littérature*, de l'*art*, de la *société*, dans ce qu'on peut appeler l'âge héroïque du christianisme; nous nous sommes arrêtés à celui-ci, qui montre, dans *les commencemens des nations d'origine latine*, les premiers germes de leur diversité et les premiers traits de leurs futurs développemens. Ce fut la fin de ce cours. Les dernières lignes sont empreintes d'un triste pressentiment, et touchantes comme un adieu.

Dans la civilisation uniforme qui au ve siècle s'étendait d'un bout à l'autre de l'empire d'Occident, deux principes se combattaient, — le paganisme et le christianisme, — mais sans distinction de lieux, sous l'empire des mêmes lois et dans la même langue. Pendant qu'on lisait solennellement Virgile à Rome, au forum de Trajan, les grammairiens le commentaient avec une grande ardeur dans les écoles d'York, de Toulouse et de Cordoue. Si saint Augustin, au fond de sa solitude d'Hippone, dictait un traité nouveau contre les hérésies de son temps, toutes les églises d'Italie, des Gaules, d'Espagne, étaient attentives. Ainsi on ne découvre au premier abord qu'une seule littérature latine commençant, pour ainsi dire, l'éducation commune de tous les peuples occidentaux, cette éducation qu'elle doit continuer à travers les temps barbares, bien avant dans le moyen âge et jusqu'à ce que l'unité de la foi chrétienne soit fondée; mais, sous l'apparente communauté des traditions littéraires, on voit percer peu à peu des génies différens. Parmi tant de peuples soumis à la domination romaine, n'en est-il pas qui aient conservé quelque reste de leur caractère originel? Dans leurs lois, dans leurs mœurs, dans leurs dialectes et jusque dans les œuvres de leurs écrivains, ne peut-on pas surprendre quelques traits distinctifs, quelques instincts opiniâtres, une vocation irrésistible au rôle que la Providence leur destine plus tard et qui devra constituer leur nationalité? Voilà la question que nous voulons débattre aujourd'hui.

On a coutume de faire dater les nationalités modernes de l'invasion des Barbares et de l'établissement des chefs germains dans les différentes provinces de l'Occident. Ainsi l'histoire des Francs commence à Clovis, l'histoire d'Espagne à Wamba, et celle de l'Italie à Odoacre. On traite l'histoire des langues comme celle des nations, et c'est à la confusion des idiomes germaniques avec la langue latine, idiomes qui présentaient, dit-on, des formes analytiques, avaient des articles et employaient des prépositions, qu'on attribue l'origine des langues destinées à devenir celles de l'Europe moderne. Nous écarterons d'abord les contrées dans lesquelles le flot germanique submergea tout, comme, par exemple, l'Angleterre, où la population bretonne refoulée dut faire place à une race nouvelle, — les Anglo-Saxons, qui, maîtres du pays, lui imprimèrent pour toujours le sceau caractéristique de la langue. Il en fut de même pour la Germanie méridionale, pour la Rhétie et le Norique, qui, autrefois soumis à la domination romaine, disparaîtront presque entièrement sous l'inondation des peuples hérules, vandales et lombards, qui les remplissent et y laisseront leurs descendans. Mais il en sera tout autrement si nous nous arrêtons aux trois grandes contrées dans lesquelles les Barbares ne passèrent que comme les flots du Nil, pour féconder la terre : je veux dire l'Italie, la France et l'Espagne. Là nous allons nous attacher à surprendre les premiers traits du génie national, même avant l'invasion des Barbares, avant le mélange de ces idiomes à l'intervention desquels on a longtemps, mais à tort, attribué exclusivement la naissance des langues modernes.

Il faut d'abord considérer les causes générales qui conservèrent un esprit national dans chacune des grandes provinces romaines. Ces causes sont au nombre de trois : il y a une cause politique, il y a en quelque sorte une cause littéraire, enfin il y a une cause religieuse.

Rome ne professa jamais un grand respect pour les nationalités vaincues. Elle les violenta souvent; mais, avec cette sagesse de la politique romaine, elle ne les violenta jamais plus qu'il ne le fallait pour les intérêts de sa domination. Elle laissa une ombre d'autonomie aux cités italiennes, aux grandes cités de l'Orient et de la Grèce; elle souffrit qu'une sorte de lien se conservât entre les populations de la Gaule et de l'Espagne. Dans cette organisation de l'empire d'Occident qui résulte des décrets de Dioclétien et de Maximien, chacun de ces trois diocèses, l'Italie, la Gaule et l'Espagne, avait à sa tête un vicaire chargé de le gouverner et de l'administrer. Ce vicaire était entouré ordinairement d'un conseil formé des notables habitans de la province. Il s'ensuivait que chaque province avait pour ainsi dire sa représentation défendant ses intérêts, exposant ses besoins, et de cette diversité d'intérêts, de besoins, de ressources, résultait la richesse même de l'empire, chacune des provinces suppléant à ce qui manquait aux autres, et devenant par là l'ornement de cette grande société romaine du temps des césars. Il est si vrai que le monde romain tirait quelque beauté et quelque grandeur de la variété même qui se produisait au milieu de cette uniformité, que Claudien, ce poète de décadence, dans une composition à la louange de Stilicon, représente les diverses provinces de l'empire se rassemblant autour de Rome, la déesse, et venant lui demander son secours. Elles sont personnifiées avec

leurs attributs, expression de leur génie. Ainsi l'Espagne, alors si pacifique, se présente couronnée d'oliviers et portant l'or du Tage sur ses vêtemens; l'Afrique, embrasée des feux du soleil, a le front ceint des épis nourriciers qu'elle prodigue à Rome, puisqu'elle était la nourrice de l'empire romain; un diadème d'ivoire est sur sa tête. La Gaule, toujours guerrière, relève fièrement sa chevelure et balance à sa main deux javelots. Enfin la Bretagne s'avance la dernière : elle a les joues tatouées, sa tête est couverte de la dépouille d'un monstre marin et ses épaules d'un grand manteau d'azur dont les plis flottans imitent les flots de l'Océan, comme si le poète avait vu de loin que cette Bretagne, alors si barbare, était destinée à avoir un jour l'empire des mers. Ainsi la diversité même était dans l'ordre établi par Rome pour le gouvernement de ses provinces.

Mais cette diversité était bien plus prononcée encore dans les résistances que les provinces opposaient opiniâtrément à l'administration romaine. En effet, la puissance de Rome ne s'était pas établie et maintenue sans rencontrer bien des résistances, bien des colères, bien des révoltes. Après les horreurs de la conquête étaient venues toute la perversité de l'exaction, toutes les persécutions du fisc. Dans chaque province, à côté du président qui était à la tête de l'administration civile, se trouvait le procureur de César, chargé de l'administration financière. Au seul aspect de ses licteurs, les populations des campagnes prenaient la fuite et les maisons des villes se fermaient, car le fisc romain avait des exigences insatiables. Il demandait d'abord la capitation, c'est-à-dire l'impôt sur la personne; ensuite l'indiction, l'impôt sur les biens; puis, dans les cas extraordinaires, la *superindiction* ou l'impôt imprévu; puis le *chrysargyre* ou impôt sur l'industrie; enfin, à l'avénement de l'empereur, l'*or coronaire*, don gratuit auquel on ne pouvait se soustraire impunément. Ces impôts, ainsi multipliés, étaient perçus avec une sévérité, avec une cruauté dont les historiens contemporains ont rendu témoignage. Les exacteurs, les contrôleurs du fisc, répandus dans les campagnes, pour prouver leur zèle et pour accroître leurs profits, pénétraient dans les habitations, vieillissaient les enfans, rajeunissaient les vieillards, afin de les porter sur leurs listes dans la catégorie des hommes de quinze à soixante ans qui devaient payer l'impôt. Là où la valeur des fortunes était difficile à connaître et à apprécier, ils mettaient à la torture les esclaves, les femmes et les enfans, pour connaître le chiffre réel de la fortune du père de famille. On ne pouvait pas s'attendre à voir les provinces supporter de bonne grâce des persécutions aussi inouies. Et vainement Constantin rendait-il des décrets pour arrêter les cruautés des agens du fisc, bientôt poussées à un tel degré, qu'après lui, les habitans de certaines provinces émigraient pour passer chez les Barbares, et allaient chercher sous l'abri des tentes des Germains une vie moins misérable que celle que Rome leur faisait à l'ombre des toits de leurs pères Ces haines, ces rancunes profondes, finissaient par éclater dans les paroles, dans les écrits des hommes éminens de chaque province. En Afrique, le vieil esprit carthaginois s'était réveillé. Le parti africain avait élevé à Annibal un tombeau en marbre, et de ses cendres devaient naître des vengeurs qui iraient à leur tour punir Rome, lorsque Genseric lèverait l'ancre et sortirait des ports de Carthage pour aller rançonner cette orgueilleuse capitale, alors déchue.

En attendant, l'esprit africain aimait à reproduire ses griefs, et il avait trouvé un éloquent interprète dans saint Augustin. Malgré la charité profonde de ce grand homme et cet amour qu'il étendait à Rome comme au reste de l'univers, le vieux patriotisme africain se manifeste cependant chez lui plusieurs fois, par exemple lorsque, s'adressant à Maxime de Madaure, il lui reproche de faire un sujet de risée de ces noms africains qui, après tout, sont ceux de sa langue maternelle : « Tu ne peux, dit-il, oublier à ce point ton origine, que, né en Afrique, écrivant pour des Africains, au mépris de la terre natale où nous avons été élevés tous deux, tu proscrives les noms puniques. »

On retrouve le même esprit dans ce chapitre hardi de la *Cité de Dieu*, où saint Augustin ose reprocher à Rome sa gloire tachée de sang, de crimes, entremêlée de tant de faiblesses et d'ignominies. Déjà on avait entendu des murmures s'élever autour de la chaire de saint Augustin, lorsqu'il y montait pour parler de la prise de Rome par Alaric : « Surtout, disaient plusieurs de ceux qui devaient l'entendre, qu'il ne parle pas de Rome, qu'il n'en dise rien! » Et saint Augustin était obligé de se défendre et de se justifier, ce qui lui était facile; tant il est vrai qu'il y avait alors en Afrique deux partis : un parti romain et un parti africain, vers lequel saint Augustin était poussé par l'ardeur de son patriotisme! Je crois avoir établi le premier ce point, que personne n'est encore venu démentir.

En Espagne, un esprit semblable se manifeste dans les écrits du prêtre Paul Orose. Après avoir montré les conquêtes de Rome et sa grandeur, il se demande combien de larmes et de sang elles ont coûté. Dans ces jours de félicité suprême pour le peuple romain, où les triomphateurs montaient au Capitole, suivis de nombreux captifs de toutes nations, enchaînés les uns aux autres, « combien alors, dit-il, combien de provinces pleuraient leur défaite, leur humiliation et leur servitude! Que l'Espagne dise ce qu'elle en pense, elle qui pendant deux siècles inonda ses campagnes de son sang, incapable à la fois de repousser et de supporter cet opiniâtre ennemi. Alors, traqués de ville en ville, épuisés par la faim, décimés par le fer, le dernier et misérable effort de ses guerriers était d'égorger leurs femmes et leurs enfans, et de s'entretuer ensuite. » Le ressentiment de Sagonte, abandonnée par les Romains et contrainte de s'ensevelir sous ses ruines, revit dans ces paroles amères et dans ces implacables reproches de l'écrivain ecclésiastique. Si les liens de l'empire tendaient ainsi à se rompre par la violence même avec laquelle ils avaient été tendus, si les causes politiques travaillaient déjà à faire naître et à entretenir un esprit d'opposition et d'isolement dans les différentes provinces, il faut bien reconnaître que la diversité des langues y contribuait aussi.

Rien ne semble plus faible qu'une langue, rien ne semble moins redoutable pour un conquérant qu'un certain nombre de mots obscurs, qu'un dialecte inintelligible conservé par un peuple vaincu : cependant il y a dans ces mots une force que les conquérans habiles et les tyrans intelligens comprennent, et à laquelle ils ne se laissent pas tromper. Je n'en veux pour preuve que ceux qui, de nos jours, supprimaient l'idiome national, et imposaient le russe comme langue obligatoire là où ils avaient rencontré des résistances

invincibles. De même, les Romains avaient aussi rencontré des dialectes qui résistaient au fer et sur lesquels ni le président de la province, ni le procureur du fisc n'avaient puissance. Sans doute, le latin s'était propagé de bonne heure dans beaucoup de contrées envahies par la conquête : par exemple, dans la Narbonnaise, dans l'Espagne méridionale; mais le latin qui s'y établissait, c'était un latin populaire, celui que parlaient les soldats, les vétérans envoyés dans les colonies. Bientôt il se corrompait par la fusion des races, par son mélange avec les dialectes locaux, et formait autant de dialectes particuliers. Autre était le latin populaire de la Gaule, autre celui qui se parlait au-delà des Pyrénées. Outre cela, les anciennes langues ne lâchaient pas pied. En Italie, le grec devait se perpétuer dans les provinces méridionales jusqu'au milieu du moyen âge. Dans le royaume de Naples, au XVe siècle, existaient encore plusieurs contrées toutes grecques. Dans l'Italie septentrionale, on voit la langue des Ligures, des habitans des montagnes de Gênes, se conserver jusqu'à la fin de l'empire. L'étrusque subsistait encore au temps d'Aulu-Gelle, et n'était pas sans action sur le latin qui se parlait dans les villes voisines. Aussi les anciennes inscriptions des villes italiques sont souvent marquées de cette corruption d'où doit sortir un jour la langue italienne. C'est déjà dans des inscriptions anciennes qu'on trouve, par exemple, ces formes toutes modernes : *cinque*, *nove*, *sedici mese;* ou ces mots nouveaux : *bramosus* pour *cupidus*, *testa* pour *caput*, *brodium* pour *jus*. De même aussi, la déclinaison des mots disparaît entièrement, et ce n'est qu'à l'aide des particules qu'on en détermine les fonctions.

Dans la Gaule, la langue celtique figure jusqu'au Ve siècle, et saint Jérôme l'entend encore parler à Trèves. En Espagne, la vieille langue des Ibères se défend pied à pied; elle recule vers les montagnes; elle finira par y être confinée, non sans avoir laissé des traces derrière elle : c'est la langue basque, encore parlée aujourd'hui, et qui n'a pas donné moins de dix-neuf cents mots à l'espagnol moderne.

Vous voyez quelles résistances une langue est capable d'opposer. Qu'est-ce donc qui donne tant de puissance à ces syllabes qui, tout à l'heure, nous semblaient si peu faites pour arrêter les efforts d'un conquérant? Ce sont les pensées, les souvenirs, l'émotion qu'elles réveillent dans l'homme; c'est qu'elles renferment pour lui les sentimens les plus enracinés dans son cœur; c'est qu'elles rappellent tous les usages au milieu desquels il est né, les affections dans lesquelles il a grandi et il a vécu. Une langue bien faite, et toutes les langues se font bien quand elles se développent seules et sans l'influence de l'étranger, une langue n'est autre chose que le produit naturel de la terre qui l'a vue sortir et du ciel qui a éclairé sa naissance; elle contient, en quelque sorte, l'image même de la patrie. Voilà pourquoi, tant qu'une langue subsiste, le moment n'est pas encore venu où il faille désespérer de la patrie.

En troisième lieu, la religion elle-même, cette puissance qui semblait destinée à mettre l'unité partout, contribua cependant à entretenir la variété, la diversité de l'esprit provincial. En effet, quand l'église romaine se fonde, il semble, au premier coup d'œil, qu'une nouvelle force ait été donnée à Rome pour enchaîner désormais à ses destinées toutes les provinces de l'Occident. Il n'en est pas moins vrai que cette unité, que cette force de l'auto-

rité romaine ne se maintiendra qu'en respectant, dans une certaine mesure, l'individualité, l'originalité des églises nationales. La sagesse et le bon sens de l'église romaine dépassant en ceci la sagesse et le bon sens du gouvernement romain, elle a su respecter les droits, les priviléges, les institutions, la liturgie, propres aux différentes provinces de l'empire. Aussi, dès les commencemens, on voit partout se former des conciles qui sont la représentation religieuse de toute une province. L'Afrique en donna l'exemple la première après l'Italie, et ces conciles nationaux y étaient si fréquens, que, de 397 à 419, Carthage vit à elle seule quinze conciles. Cette activité fut imitée par les autres églises : dans la Gaule, les conciles se succèdent à partir de celui d'Arles, en 314, où fut proclamé si hautement le droit du saint-siége à intervenir dans le gouvernement de toute la chrétienté. Nous trouvons en Espagne, dès l'année 305, le concile d'Illibéris, où fut réglé si sévèrement le célibat ecclésiastique, puis le concile de Saragosse, et, en 400, le premier de ces conciles de Tolède destinés à fonder un jour le droit civil et public de la nation.

A côté des conciles, chaque province a ses écoles de théologie : Marmoutiers, Lérins en Gaule; Hippone, en Afrique. Chacune de ces écoles a ses docteurs à la mémoire desquels elle s'attache; enfin chacune a ses hérésies qui lui sont propres, qui réfléchissent en quelque sorte le caractère de chaque nation. Ainsi l'Espagne du IVe siècle a les priscillanistes; la Grande-Bretagne produira Pélage; la Gaule aura les semi-Pélagiens; l'Italie seule n'eut pas d'hérétiques : nous verrons tout à l'heure pourquoi.

Chaque église a ses saints, ses gloires nationales qui la représentent au ciel. C'est ainsi que le poète Prudence décrit les nations chrétiennes venant au-devant du Christ juge, lorsqu'il descendra au dernier jour, et lui apportant chacune dans une châsse les restes des martyrs dont la protection doit la couvrir et l'abriter contre la sévérité divine.

Quum Deus dextram quatiens coruscam
Nube subnixus veniet rubente,
Gentibus justam positurus æquo
Pondere libram.

Orbe de magno caput excitata,
Obviam Christo properanter ibit
Civitas quæque pretiosa portans
Dona canistris (1).

Ainsi commençait de bonne heure ce qu'on pourrait appeler le patriotisme religieux. La nationalité chrétienne était bien différente de la nationalité des anciens, de celle qui consistait à déclarer ennemi tout ce qui était étranger : *hospes*, *hostis*. Au contraire, dans l'économie du monde moderne, chaque nationalité n'est autre chose qu'une fonction que la Providence assigne à un peuple donné, pour laquelle elle le développe, pour laquelle elle le fortifie et le glorifie, mais une fonction qu'il ne peut accomplir qu'en harmonie avec d'autres peuples, qu'en société avec d'autres nations : c'est là le propre des nationalités modernes. Chacune d'elles a une mission sociale

(1) Prud., *Peristeph.*, IV, V, 13 et 59.

au milieu de cette grande société qu'on appelle le genre humain. C'est ce qui ressort clairement de l'étude des siècles du moyen âge, lorsque l'Italie remplit si glorieusement cette fonction d'enseignement qui est la sienne aux XIe et XIIe siècles, à l'époque de ses grands docteurs; quand la France est le bras droit de la chrétienté et porte l'épée levée pour la défendre contre tous; quand l'Espagne et le Portugal, avec leurs flottes, vont au-devant de ces nations attardées qui n'ont pas encore vu luire la lumière de la civilisation chrétienne. Voilà la destinée, le caractère de ces nationalités transformées comme elles devaient l'être par le travail intérieur du christianisme.

On le voit donc, tout contribue déjà à produire, à développer le génie individuel, le génie original de chacune des grandes provinces de l'empire romain. Il me reste maintenant à insister en particulier sur chacune de ces trois grandes provinces qui devaient être un jour l'Italie, la France et l'Espagne, et qui déjà, à quelques égards, en portaient les marques.

L'Italie était, de toutes, celle qui devait le mieux conserver son caractère historique : elle était leur aînée de beaucoup; elle vécut plus longtemps sous la même discipline, et les résistances de la guerre sociale avaient eu le temps de s'assoupir. Elle garda donc l'empreinte de ces deux grands caractères qui s'étaient montrés chez elle dès les commencemens de sa civilisation, — le caractère étrusque et le caractère romain, le génie de la religion et le génie du gouvernement.

Les Étrusques, qui étaient par-dessus tout un peuple religieux, communiquèrent aux Romains leurs traditions, leurs cérémonies, l'usage des auspices et tout ce qui imprima au gouvernement de la ville éternelle ce caractère théocratique dont il ne se dépouilla jamais. Rome a apporté dans les affaires ce bon sens qui devait la rendre maîtresse du monde, elle a tout marqué au sceau de cette politique éternelle dont le puissant souvenir n'est pas encore effacé. Ainsi il ne faudra pas s'étonner de voir ces deux caractères, le génie théologique et le génie du gouvernement, persister dans le caractère italien des temps modernes. L'Italie ne produisit pas d'hérésies : c'est là un des signes de ce bon sens dont elle était profondément pénétrée et qui l'a préservée des subtilités de la Grèce et des rêves de l'Orient. Toutes les erreurs venaient, les unes après les autres, chercher à Rome la vie et la popularité, et n'y trouvaient que l'obscurité, l'impuissance et la mort. Rome intervient dans le grand débat de l'arianisme, et c'est alors elle qui sauve la foi du monde : d'un bout à l'autre de la péninsule des théologiens illustres se lèvent pour défendre l'orthodoxie, Ambroise de Milan, Eusèbe de Verceil, Gaudence et Philastre de Brescia, Maxime de Turin, Pierre Chrysologue de Ravenne, et plusieurs autres qu'il serait trop long de rappeler. Au-dessus de tout ce mouvement théologique plane la papauté, — la papauté héritière de l'esprit politique des anciens Romains, c'est-à-dire de leur persévérance, de leur bon sens, de leur puissance, de leur manière d'entendre ce qui est grand, de leur connaissance de l'art de triompher dans les choses d'ici-bas. Seulement, elle a cela de plus que les anciens Romains, qu'elle est désarmée, qu'elle n'a ni louve ni aigle sur ses étendards, et qu'elle manie une puissance autrement grande que celle de l'épée, — celle de la parole.

Au moment où le gouvernement du monde échappe aux mains débiles des

césars, au temps de Valentinien III et de Théodose II, ce gouvernement qui tombe est relevé par le plus grand des anciens papes, c'est-à-dire par saint Léon. On sait comment cet homme illustre prit avec une vigueur nouvelle la direction de toutes les affaires spirituelles et temporelles de l'Occident, de l'empire et de la chrétienté. D'une part, il intervenait en Orient, à Chalcédoine, pour mettre fin aux éternelles disputes des Grecs et fixer le dogme de l'incarnation; d'autre part, en Occident, il arrêtait Attila au bord du Mincio et sauvait la civilisation dans un jour que la reconnaissance de la postérité n'oubliera jamais. Le patriotisme des anciens Romains vit encore dans cette âme fortement trempée et éclate dans les homélies qu'il prononçait le jour de la fête de saint Pierre et de saint Paul, où, célébrant la destinée de la Rome nouvelle, il aime à montrer la Providence elle-même présidant aux grandeurs temporelles de cette cité maîtresse dont les conquêtes devaient préparer la conversion de l'univers.

Ainsi, dès le ve siècle, Rome et l'Italie, devenues chrétiennes, conservent les deux grands caractères de l'Italie antique; elles les garderont pendant tous les siècles du moyen âge, et nous en avons la preuve. Dès le commencement de cette période, dès que les temps carlovingiens sont finis, éclate, d'un côté, le génie théologique avec cette succession d'hommes célèbres : les deux saint Anselme, Pierre Lombard, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure. De l'autre, le génie politique remue la Péninsule de telle sorte, que les derniers artisans des villes forment des corporations pour prendre part au gouvernement de la chose publique, et l'esprit des affaires s'y développe à ce point qu'il produira un jour un des plus grands écrivains politiques du monde, Machiavel.

Ces deux esprits, qui constituent le caractère du moyen âge italien, se réuniront dans les grands papes, comme saint Grégoire le Grand, Grégoire VII, Innocent III. Ils se réuniront aussi pour inspirer *la Divine Comédie*, qui ne serait rien, si elle n'était, par-dessus tout, le poème de la théologie et de la politique italiennes telles que le moyen âge les avait conçues et produites.

Il faut distinguer avec soin deux périodes dans la destinée de l'Italie; il ne faut pas confondre le génie italien du moyen âge avec celui de la renaissance; il ne faut pas faire porter à cette vieille Italie, si mâle, si forte, si capable de souffrir et de résister, la responsabilité de ce que fit plus tard cette autre Italie qui, livrée à autant de tyrans qu'elle contenait de seigneurs, finit par s'abâtardir dans sa langueur, s'oublie aux pieds des femmes, et perd son temps dans les misérables exercices d'une poésie impuissante ou dans les plaisirs des sens, portant une couronne de fleurs, mais voyant toutes les autres foulées aux pieds et toutes ses gloires compromises dans les dangers d'un obscur avenir. Ainsi l'Italie du moyen âge conservera profondément le caractère qui se manifeste chez elle dès les premiers temps de l'empire d'Occident.

Quant à l'Espagne, cette persistance du caractère primitif est encore plus frappante. Au moment où les Romains pénétrèrent dans ce pays, ils y trouvèrent le vieux peuple des Ibères, mêlé de Celtes, et remarquèrent dans ce peuple une singulière gravité, offrant ceci de particulier, qu'il ne marchait

jamais que pour combattre; demeurant assis; d'une sobriété égale à son opiniâtreté; se battant toujours, mais par groupes isolés; les femmes portant des voiles noirs. Tous ces traits sont ceux de l'Espagne moderne. La culture romaine y fit de rapides progrès. Sertorius fonda une école à Osca, au cœur de l'Espagne, et y établit des maîtres grecs et latins. Q. Metellus vanta les poètes de l'Espagne, dont les louanges ne lui déplaisaient pas. Toujours quelque chose d'étranger se remarquera dans cette école hispano-latine destinée à tant d'éclat et qui doit produire successivement Porcius Latro le déclamateur, les deux Sénèque, Lucain, Quintilien, Columelle, Martial, Florus, c'est-à-dire les deux tiers des grands écrivains du second âge de la littérature romaine. Cependant, à l'exception de l'inattaquable Quintilien, tous ne présentent-ils pas précisément cette enflure, cette recherche, ce goût des faux brillans, cette exagération de sentimens et d'idées, cette prodigalité d'images qui constituent les défauts de l'école espagnole? Tous ne sont-ils pas, jusqu'à un certain point, représentés par ce rhéteur dont parle Sénèque, qui désirait toujours dire de grandes choses, qui aimait tellement la grandeur qu'il avait de grands valets, de grands meubles et une grande femme, d'où vient que ses contemporains l'appelaient *Senecio grandio*? Voyez comme l'enflure et l'exagération castillane se caractérisent de bonne heure!

La littérature sacrée de l'Espagne ne semblait pas devoir modifier beaucoup ce caractère, car elle était restée bien pauvre jusqu'au siècle qui nous occupe. Sans doute un évêque d'Espagne, Osius de Cordoue, avait présidé à Nicée; cependant on ne voit pas qu'il ait beaucoup écrit ni que l'Espagne ait produit beaucoup de docteurs. Une autre province travaillait pour elle : c'est ce qui arrive souvent dans l'histoire des littératures. Un pays semble travailler pour périr, pour disparaître ensuite; on se demande à quoi bon tant d'efforts, tant de productions ingénieuses dans une contrée qui bientôt doit être subjuguée par les Barbares, et il se trouve que le génie de ce pays perdu, de cette nation étouffée, s'est réfugié dans un pays voisin. C'est ainsi que l'Espagne profita de tous les travaux de l'Afrique : l'esprit de Tertullien, de saint Cyprien, de saint Augustin, devait passer un jour le détroit et aller embraser l'église espagnole. En effet, où dirons-nous que saint Augustin a trouvé des héritiers, si ce n'est dans le pays de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix? Avec cette littérature mystique si féconde, l'Espagne moderne devait avoir une littérature poétique la plus abondante qui fut jamais. En effet, si les lettres chrétiennes, au ve siècle, produisent quelque chose en Espagne, c'est surtout, avec une abondance extraordinaire, la poésie : Juvencus, Damase, Dracontius, l'intarissable Prudence, tous ces poètes chrétiens sont Espagnols. Prudence est d'abord le poète du dogme, il s'attache au dogme avec une énergie singulière, le développe avec toute l'ardeur d'un controversiste et avec toute l'exubérance qu'aura plus tard la poésie de Lope de Vega et de Calderon; mais je vais plus loin, je pénètre dans l'esprit de cette poésie : il ne suffit pas à Prudence de mettre le dogme en vers, il le met en scène, il personnifie les affections humaines, les passions. Il compose un poème intitulé *Psycomachia*, dans lequel il mettra aux prises la foi et l'idolâtrie, la chasteté et la volupté, l'orgueil et l'humilité, la charité et l'avarice. Assurément rien, au premier abord, ne paraît devoir être plus

fastidieux qu'une semblable composition. Était-ce donc la peine de déserter cette littérature païenne, alors toute chargée de lourdes allégories, qui personnifiait les passions, la patrie, la guerre, tantôt l'Afrique, tantôt l'Espagne? Pourquoi venir encore créer d'autres allégories et peupler le champ de la poésie chrétienne de personnages sans réalité? Et cependant prenons-y garde : le moyen âge aussi s'éprendra de ces allégories; lui aussi, dans les sculptures de ses cathédrales, se plaira à multiplier à l'infini la personnification de toutes les affections humaines sans qu'il y ait là le moindre vestige d'idolâtrie. A Chartres, par exemple, sur cet admirable portail de la cathédrale, vous verrez représentés par des figures humaines, avec des attributs heureusement choisis, les sens humains, les vertus, les passions, en un mot l'encyclopédie morale de l'homme, le *speculum morale* de Vincent de Beauvais. Chez toutes les nations occidentales on retrouve ces personnifications, ces allégories sculptées en pierre.

Le théâtre espagnol a fait plus : il les a mises en scène, en action; il leur a donné la parole. Calderon devait reprendre les sujets de Prudence : il personnifie, dans ses *Autos sacramentales*, la grâce, la nature, les cinq sens, les sept péchés capitaux, la synagogue et la gentilité, et, par un art merveilleux, arrive à donner la parole à tout ce peuple de statues que le moyen âge avait produites. Il les fait descendre de leurs niches, les montre aux spectateurs assemblés, de telle sorte qu'on y prend intérêt comme à des personnages réels; il les mêle à des personnages historiques, et l'on supporte dans les pièces de Calderon le dialogue d'Adam avec le Péché, et toutes ces autres personnifications qui n'ont pu vivre ainsi qu'à force de génie, de verve, et de cet esprit intarissable dont les poètes espagnols sont remplis. Tout cela se passe, non pas devant des auditeurs choisis, lettrés, non devant un petit nombre de courtisans de la cour de Philippe III et de Philippe IV, rassemblés pour jouir délicatement d'un plaisir d'académiciens, mais devant la foule immense qui encombre la place de Madrid, se presse de toutes parts pour voir d'un bout à l'autre l'allégorie, suivre le drame jusqu'à la fin, jusqu'à ce que, le dénoûment arrivant à propos, le fond du théâtre s'entr'ouvre et laisse apercevoir le prêtre à l'autel avec le pain et le vin.

Il est moins facile peut-être de saisir, avec la même précision, le caractère du génie français dans l'esprit des Gallo-Romains du ve siècle. En effet, l'empreinte germanique est ici plus forte; nous ne devons pas oublier ce que les Francs ont mis de leur sang dans notre sang, comment leur épée a passé dans les mains de nos pères, ce que leurs traditions ont apporté dans nos traditions, leur langue dans notre langue. Il est certain que si l'on passe les Alpes ou les Pyrénées, si l'on franchit les fleuves de la Gaule méridionale, et la Loire surtout, à mesure qu'on s'avance vers le nord, l'empreinte germanique est plus forte. Néanmoins nous sommes, par-dessus tout, un peuple néo-latin; le fonds de notre civilisation est encore venu de la conquête romaine, mais non pas d'une conquête subie sans résistance, car nulle part peut-être ne se montrent à un degré aussi remarquable et l'attrait de la civilisation romaine et la résistance qu'elle devait rencontrer.

La conquête de César avait été bien rapide, et elle fut en peu de temps achevée par ses successeurs; mais combien vite aussi se manifesta l'impa-

tience du joug étranger! Dès le temps de Vespasien, Classicus et Tutor se faisaient proclamer empereurs gaulois, et forçaient les légions vaincues à venir prêter serment aux aigles nouvelles de la Gaule. Au IIIe siècle, sous le règne de Gallien, la Gaule forme, avec l'Espagne et la Bretagne, un empire transalpin à la tête duquel se succèdent des Césars dignes d'un meilleur sort : Posthume, Victorinus et Tetricus, hommes d'épée, hommes d'état, d'un grand caractère et capables assurément de fonder un empire durable si les temps marqués par la Providence fussent venus. Enfin, au Ve siècle, lorsque la Gaule envahie par les Vandales est oubliée par la cour de Ravenne, elle reconnaît pour empereur un soldat appelé Constantin, que les milices de Bretagne avaient déjà choisi en se rangeant sous son commandement. Il reste pendant cinq ans maître des Gaules, prend possession de plusieurs villes, repousse les généraux de l'empereur, contraint Honorius à lui envoyer la pourpre, et ne périt qu'en 411, à la suite des trahisons multipliées de ceux qu'il avait autour de lui.

Il ne faut pas se tromper cependant sur les motifs qui poussaient les Gaulois, qui les faisaient s'insurger contre Rome et proclamer jusqu'à trois fois un empire gallo-romain; il ne faut pas croire que ce fût la haine de la civilisation romaine; non, ils détestaient la tyrannie de Rome, mais ils en aimaient les lumières. En effet, c'étaient toujours les insignes romains qu'ils choisissaient, la pourpre qu'ils donnaient à leurs généraux couronnés. C'étaient bien les traditions de l'empire, moins les exactions du fisc et cet égoïsme qui faisait sacrifier toutes choses aux besoins de la plèbe de Rome pour lui donner du pain et les jeux du cirque, *panem et circenses*. C'étaient bien les lettres romaines qu'on voulait sauver dans ce pays où les écoles étaient si florissantes, où, dès les premiers siècles, les rhéteurs gaulois formaient des orateurs pour le barreau des cités naissantes de la Bretagne :

Gallia causidicos docuit facunda Britannos (1).

Ces écoles arrivèrent à un degré de splendeur tel, que Gratien rendit ce célèbre décret qui porte si haut la dignité des écoles de Trèves. Ausone atteste quelle était la popularité de tous ces grammairiens et de tous ces rhéteurs qui enseignaient à Autun, à Lyon, à Narbonne, à Toulouse, à Bordeaux. Partout, en effet, renaissait la passion de la parole, le goût de l'art oratoire, et, tandis qu'à Rome on voit peu à peu s'éteindre les dernières étincelles de cet art qui avait produit Cicéron, quelques restes en subsistent dans la Gaule, s'entretiennent et se retrouvent sous une forme assurément bien misérable, mais sous une forme reconnaissable encore, dans les panégyristes des empereurs. L'histoire doit flétrir sans doute l'usage, l'ignominie de ces éloges adressés souvent à des hommes souillés de sang par d'autres hommes avides d'or, de dignités et de faveur; mais il n'est pas permis de méconnaître que, dans cette humiliation et cette bassesse, se conservaient les dernières traditions de l'art oratoire, et que ces hommes dégénérés, ces Eumène, ces Pacatus, ces Mamertin, témoignent au moins du goût, de la passion des Gaulois de leur époque pour la parole, pour l'art de bien dire, pour l'art de finement

(1) Juvénal, *Sat.* xv, v. 111.

parler. C'est bien toujours ce que Caton avait dit du peuple gaulois, lorsqu'il le caractérisait d'avance, avec son laconisme admirable, par ces mots : *Rem militarem et argutè loqui* (1).

Aucun personnage ne représente mieux, à cet égard, le génie gallo-romain que Sidoine Apollinaire, l'un des premiers écrivains du ve siècle. Sidoine Apollinaire était né à Lyon vers 430, mais probablement d'une famille arverne, d'une de ces riches familles gauloises chez lesquelles se conservaient les traditions littéraires des Romains et se perpétuaient, en même temps, des rancunes héréditaires contre la domination romaine. Il avait été instruit par des maîtres habiles, dont il a conservé le souvenir. Celui dont il avait reçu des leçons de poésie s'appelait Ennius : c'était déjà, on le voit, l'époque de ces usurpations de noms célèbres qui, plus tard, peuplèrent les écoles d'Ovides, d'Horaces et de Virgiles. Son maître de philosophie s'appelait Eusèbe. Tout à coup ce Gaulois, exercé ainsi à l'art de la parole et à la science des philosophes, se trouva appelé aux premiers honneurs par l'avénement de son beau-père Avitus à l'empire. Un riche personnage gaulois, du nom d'Avitus, venait, en effet, d'être imposé à l'empire romain par le roi des Goths, Théodoric, et proclamé pour tomber bientôt après sous les coups d'un meurtrier obscur. Sidoine Apollinaire fut appelé à Rome pour prononcer publiquement, devant le sénat, le panégyrique de son beau-père. Quelque temps après, Avitus ayant été assassiné, Sidoine prononça à Lyon le panégyrique de son successeur Majorien. Un peu plus tard, quand Majorien eut disparu à son tour, il prononça le panégyrique d'Anthémius à Rome. Il était trop fécond en éloges! Lui-même cependant ne devait pas en juger ainsi, car les faveurs se multipliaient pour lui avec la même rapidité que ses vers. Il avait obtenu les premiers honneurs politiques et littéraires; il avait à Rome sa statue au forum de Trajan, parmi les plus grands poètes de l'empire; il avait été élevé au rang de patrice et à la dignité de préfet de Rome; en un mot, il avait épuisé la coupe des douceurs humaines, lorsque tout à coup la lassitude des biens temporels, cette lassitude qui s'empare des grandes âmes, se saisit de lui, et, au bout de peu de temps, on le trouve converti, revenu à une vie plus austère, et porté par l'acclamation publique sur le siége épiscopal de Clermont. Sidoine Apollinaire, renonçant alors à la poésie profane, renonçant à toutes les distractions, à tous les égaremens de la vie mondaine, revêtit l'esprit d'un saint et pieux évêque; mais comment renoncer aux lettres, à ce premier charme de sa jeunesse? comment ne pas porter dans tout ce qu'il écrivait la trace de cet esprit des écoles gallo-romaines où il avait été nourri? Aussi, en parcourant le recueil de ses œuvres, quelle que soit l'époque sur laquelle nous tombions, que nous ayons affaire au préfet de Rome ou à l'évêque chrétien, c'est toujours, avec des sentimens différens, un langage semblable. En effet, avant toutes choses, Sidoine Apollinaire avait voulu être et avait été habile dans l'art de bien dire. Au rapport de Grégoire de Tours, telle était son éloquence, qu'il était capable d'improviser sans délai sur un sujet donné. Lui-même prend la peine de nous dire que, chargé de donner un évêque au peuple de Bourges, qui était divisé, il n'eut que

(1) « Gallia duas res industriosissimè persequitur : rem militarem et argutè loqui. »

deux veilles de la nuit, c'est-à-dire six heures, pour dicter le discours qu'il avait à prononcer dans cette circonstance devant le clergé et le peuple assemblés. Il s'excuse donc si l'on n'y trouve pas « la partition oratoire, les autorités historiques, les images poétiques, les figures de grammaire, les éclairs que les rhéteurs faisaient jaillir de leurs controverses. » En un mot, son discours est simple et clair, et c'est ce qui l'humilie (1).

Cependant il prend sa revanche dans les lettres où il veut imiter Pline et Symmaque. A l'en croire, il y réussit, et on l'engage à les recueillir et à les publier. Toutes ces lettres portent, en effet, la trace de cette lime qui a passé sur elles avant de les livrer aux hasards de la publicité; mais, ce qui met pardessus tout Sidoine Apollinaire à l'aise, c'est de pouvoir, dans cet échange de correspondance, rivaliser avec ses amis d'esprit, de recherche, de raffinement et d'obscurité même. Il se plaît à lutter contre les difficultés, à s'engager dans des descriptions périlleuses, à faire connaître jusqu'aux derniers détails de la vie des Romains ou des Barbares de son temps, détails utiles pour l'histoire, mais empreints de tous les vices de la décadence. Il met le comble à son œuvre, il se croit arrivé au faîte de la gloire littéraire quand il peut entremêler à ces lettres familières des vers qu'il a improvisés, les quelques distiques qui se sont présentés d'eux-mêmes à son esprit en face d'une circonstance à laquelle, d'avance, il n'eût jamais songé. C'est là surtout qu'il met son amour-propre, dans ces petites poésies composées sur l'heure, à la volonté de l'empereur ou de quelque autre personnage. Ainsi, un jour, ayant à passer un torrent, il s'arrête pour chercher un gué; mais, comme il trouve difficilement un passage commode, alors, en attendant que l'eau soit un peu écoulée, il compose un distique rétrograde, qui peut se lire à volonté par un bout ou par l'autre :

Præcipiti modo quod decurrit tramite flumen,
Tempore consumptum jam cito deficiet.

Ces vers sont infiniment supérieurs à tous ceux de Virgile et d'Ovide, en ce sens qu'on peut les retourner de la sorte en disant :

Deficiet cito jam consumptum tempore flumen,
Tramite decurrit quod modo præcipiti (2).

D'autres fois, il y met plus de grâce et d'amabilité, et on croit avoir affaire à un bel esprit français du XVIIe siècle, lorsqu'on voit les vers composés par Sidoine Apollinaire pour être gravés sur la coupe qu'Évodius voulait offrir à la reine Ragnahilde, femme d'Euric. Assurément la princesse était bien barbare, mais les vers étaient bien polis. La coupe qu'on voulait lui offrir était en forme de conque marine, et, faisant allusion à cette figure et aux souvenirs que l'antiquité y attachait, Sidoine disait : « La conque sur laquelle le monstrueux triton promène Vénus ne soutiendra pas la comparaison avec celle-ci. Inclinez, c'est notre prière, inclinez un peu votre majesté souveraine, et, patronne puissante, recevez un humble don... Heureuses les eaux

(1) Sidoine Apoll., Ep., l. VII, 9.
(2) Sid. Apol., Ep., l. IX, 14.

qui, enfermées dans le resplendissant métal, toucheront la face plus resplendissante d'une belle reine! car, lorsqu'elle daignera y plonger ses lèvres, c'est le reflet de son visage qui blanchira l'argent de la coupe (1). »

On ne peut être plus aimable et il est impossible que les madrigaux les mieux travaillés l'emportent sur la galanterie exquise de Sidoine Apollinaire. Rien n'indique si dès cette époque il était engagé dans les ordres ecclésiastiques : c'est peut-être encore le poète mondain qui apparaît.

S'il n'avait pas d'autres titres aux yeux de la postérité, Sidoine Apollinaire se présenterait comme un bel esprit, il remplirait la seconde condition du caractère gaulois tracé par Caton, *argutè loqui;* mais il serait loin de la première, et rien ne trahirait chez lui l'ardeur des grandes choses, *rem militarem*. Cependant il n'en est pas ainsi. Devenu évêque, Sidoine en avait pris tous les sentimens, et par conséquent il était le défenseur de la cité. On sait comment les grands évêques du ve siècle, au milieu de la désorganisation universelle, des invasions continuelles des Barbares, devinrent en même temps les magistrats civils et volontaires de la cité; on sait comment leur autorité morale suffit souvent à soutenir le courage des citoyens, à effrayer et à écarter les Barbares. Sidoine Apollinaire, à Clermont, était aux avant-postes de l'empire, de la province romaine restée attachée à l'empire, et sur les frontières du royaume que les empereurs avaient été contraints d'accorder aux Visigoths. Les Visigoths, mécontens de leurs frontières, revenaient chaque jour se heurter contre les murailles de Clermont; de là les efforts de Sidoine pour obtenir l'intervention impériale à l'effet d'arrêter les progrès de la conquête barbare et d'épargner à sa ville épiscopale les horreurs de l'invasion. Longtemps il avait espéré; longtemps il avait excité l'intrépidité de ses concitoyens à défendre les murs de la ville malgré toutes les horreurs de la famine et de la contagion. Enfin une députation impériale était venue trouver le roi des Visigoths et lui avait proposé une capitulation moyennant laquelle la ville de Clermont lui serait abandonnée; à ce prix, le prince barbare devait respecter l'intégrité des autres parties de l'empire. Sidoine apprend tout à coup ce traité. Tandis qu'il défendait avec tant d'énergie les murs de sa ville épiscopale, les hommes dans lesquels il avait mis son espérance l'avaient trahi. Alors il écrit à l'un d'eux la lettre suivante; on ne retrouvera plus ici le bel esprit de tout à l'heure, mais on y trouvera une âme, une chaleur, une verve qui trahissent le caractère de son peuple : « Telle est maintenant le condition de ce malheureux coin de terre, qu'il a moins souffert de la guerre que de la paix. Notre servitude est devenue le prix de la sécurité d'autrui; ô douleur! la servitude des Arvernes, qui, si l'on remonte à leurs antiquités, ont osé se dire les frères des Romains, et se compter entre les peuples issus du sang d'Ilion! Si l'on s'arrête à leur gloire moderne, ce sont eux qui, avec leurs seules forces, ont arrrêté les armes de l'ennemi public : ce sont eux qui, derrière leurs murailles, n'ont pas redouté les assauts des Goths, et ont renvoyé la terreur dans le camp des Barbares. Voilà donc ce que nous ont mérité la disette, la flamme, le fer, la contagion, les glaives engraissés de sang, les guerriers amaigris de priva-

(1) Sid. Apol., Ep., l. IV, 8, *ad Evodium*.

tions! Voilà cette paix glorieuse pour laquelle nous avons vécu des herbes que nous arrachions des fentes de nos murs... Usez donc de toute votre sagesse pour rompre un accord si honteux. Oui, s'il le faut, ce sera pour nous une joie de nous voir encore assiégés, de souffrir encore la faim, mais de combattre encore (1). »

Ainsi, voilà le génie français avec son urbanité, avec cette légèreté qu'on lui a beaucoup reprochée, mais aussi avec ce sentiment passionné de l'honneur qui ne s'effacera jamais. Ce caractère se conserve pendant tous les temps mérovingiens. On voit un certain nombre de personnages illustres, qui furent plus tard évêques et canonisés ensuite, appelés à la cour des rois et élevés aux premières dignités du royaume à cause de leur habileté dans l'art de bien dire, *quia facundus erat*, parce qu'ils avaient le pouvoir qui dès lors subjuguait les esprits. Et, d'autre part, si on poursuit plus loin, si on arrive en plein moyen âge, au moment où déjà la langue française s'écoute parler, on remarquera que le premier caractère de cette littérature naissante est d'être une littérature militaire, chevaleresque, destinée à faire le tour de l'Europe; mais toute l'Europe lui rendra ce témoignage, qu'elle est originaire de France, qu'elle est née sur cette terre où on aime à dire finement, mais par-dessus tout à faire de grandes choses : *rem militarem*.

Ainsi nous avons constaté l'origine des trois grandes nationalités néolatines, en Espagne, en Italie et en Gaule. En arrivant au terme de l'étude que nous nous étions proposée, nous trouvons deux points établis : le premier, que le monde romain, que la civilisation antique périt moins complétement, beaucoup moins vite qu'on ne pense, qu'elle résista longtemps à la barbarie, que ses institutions, bonnes ou mauvaises, ses vices comme ses bienfaits, se prolongèrent longtemps dans le moyen âge et en expliquent les erreurs, dont la cause et la source étaient mal connues. L'astrologie, toutes les exagérations du despotisme royal, tout le pédantisme et tous les souvenirs de l'art païen qu'on peut surprendre aux XIe, XIIe et XIIIe siècles, tout cela remonte donc à une origine antique, et constitue autant de liens que le moyen âge n'a pas voulu briser, et par lesquels il tient encore à l'antiquité.

D'autre part, nous avons établi que la civilisation chrétienne contient déjà, plus complétement qu'on ne croit, les développemens qu'on a coutume d'attribuer aux temps barbares: ainsi l'église a déjà la papauté et le monachisme. Dans les mœurs, nous avons signalé l'indépendance individuelle, le sentiment de la liberté chez le peuple, et la dignité de la femme. Dans les lettres, on a vu la philosophie de saint Augustin renfermer en germe tout le travail de la scolastique du moyen âge. On a vu *la Cité de Dieu* tracer les plus grandes vues de l'histoire, et enfin l'art chrétien des Catacombes contenir tous les élémens qui se développeront dans les basiliques modernes. Voilà comment la Providence a mis un art singulier et une préparation prodigieuse à lier entre eux des temps qui semblaient devoir être entièrement séparés par le génie différent qui les animait. On voit que lorsque Dieu veut faire un monde nouveau, il ne brise que lentement et pièce à pièce

(1) Sid. Apol. Ep., l. VII, 7, *ad Græcum*.

l'édifice ancien qui doit tomber, et qu'il s'y prend de loin pour élever le monument moderne qui lui succédera. Comme dans une ville assiégée, derrière les murs assaillis par l'ennemi, longtemps d'avance, on commence à construire le retranchement qui les remplacera et devant lequel viendront expirer tous les efforts des assaillans, — de même, pendant que le vieux mur de la civilisation romaine tombe pierre à pierre, de bonne heure s'est construit le rempart chrétien derrière lequel la société pourra se retrancher encore.

Ce spectacle doit nous servir d'exemple et de leçon : assurément l'invasion barbare est la plus grande et la plus formidable révolution qui fut jamais : cependant nous voyons quel soin infini Dieu prit d'en adoucir, en quelque sorte, le coup, et de ménager la chute du vieux monde. Croyons donc que notre temps ne sera pas plus malheureux, que pour nous aussi, si le vieux mur doit tomber, des murs nouveaux et solides seront édifiés pour nous couvrir, et qu'enfin la civilisation, qui a tant coûté à Dieu et aux hommes, ne périra jamais.

C'est avec ces pensées d'espérance que je vous quitte, et j'aime à croire que, plus heureux l'année prochaine, je pourrai vous donner un rendez-vous plus exact. Je ne sais si j'achèverai avec vous cette course, ou si, comme à bien d'autres, il me sera refusé d'entrer dans la terre promise de ma pensée; mais du moins je l'aurai saluée de loin. Et quelle que soit la durée de mon enseignement, de mes forces, de ma vie, du moins je n'aurai pas perdu mon temps si j'ai contribué à vous faire croire au progrès par le christianisme; si, dans des temps difficiles où, désespérant de la lumière spirituelle, beaucoup se retournent vers les biens terrestres, j'ai ranimé dans vos âmes ce sentiment, qui est le principe du beau, des littératures saines, l'espérance! Il n'est pas seulement le principe du beau, il l'est aussi de ce qui est bon; il n'est pas seulement nécessaire aux littérateurs, il est aussi le soutien indispensable de la vie; il ne nous fait pas produire seulement de belles œuvres, il nous fait aussi accomplir de grands devoirs : car si l'espérance est nécessaire à l'artiste pour guider ses pinceaux ou soutenir sa plume dans les heures de défaillance, elle n'est pas moins nécessaire au jeune père qui fonde une famille ou au laboureur qui jette son blé dans le sillon sur la parole de Dieu et sur la promesse de celui qui a dit : « Semez! »

F. OZANAM.

HISTOIRE DES MUSULMANS DE SICILE, par M. Michel Amari (1). — L'ouvrage que M. Amari publie sous ce titre aurait, à toutes les époques, une sérieuse importance; mais en un temps où le goût des études sur l'Orient et les races orientales est devenu si général, il suffit de savoir qu'il s'agit d'une période considérable, d'une face curieuse de la domination des musulmans dans l'Europe méridionale, pour qu'on soit disposé à suivre l'auteur dans tous les développemens qu'il donne à son récit. On ne saurait prendre

(1) Tome Ier, Florence 1854, chez Vieusseux.

un meilleur guide. Éloigné de son pays, il y a déjà onze ans, pour avoir écrit cette belle histoire des *Vêpres siciliennes*, accueillie avec une faveur si légitime, M. Amari a pensé avec raison qu'un Sicilien résidant à Paris était l'homme du monde le plus en état de faire l'histoire de la domination musulmane en Sicile, puisqu'à une parfaite érudition géographique il joint l'avantage d'être à la source des documens. Après avoir appris l'arabe, dont la connaissance, négligée par les historiens de la même période, lui était nécessaire pour déchiffrer les manuscrits et en tirer parti, il a consacré dix années à recueillir des matériaux à Paris, à Londres, à Leyde. Des amis lui ont communiqué les documens que contiennent les bibliothèques de Cambridge, de Heidelberg, de Madrid, de Pétersbourg, de Tunis, de Constantine. Le gouvernement russe n'a pas craint d'envoyer à Paris un de ses plus précieux manuscrits, afin que le laborieux historien pût en prendre connaissance. Quant aux bibliothèques qu'il n'a pu visiter lui-même ni faire fouiller par d'autres, M. Amari en a parcouru les catalogues imprimés, et s'est ainsi assuré qu'elles ne contenaient rien de bien important pour son sujet.

Ce serait peu toutefois que ce travail de bénédictin, si l'on ne savait mettre en œuvre les documens dont on a secoué la poussière; or c'est à quoi M. Amari s'entend à merveille. Il ne s'est pas contenté de rétablir çà et là quelques faits défigurés dans d'anciens ouvrages, ou de produire quelques circonstances nouvelles. Il a fait revivre, ou plutôt vivre pour la première fois dans l'histoire, cette intelligente population musulmane qu'on a bientôt fait d'accuser de barbarie, mais qui n'en a pas moins sa part dans l'œuvre lentement civilisatrice du moyen âge. On la voit, dans le livre de M. Amari, s'agiter et vivre, non pas seulement de cette vie guerrière à laquelle les historiens vulgaires s'attachent exclusivement, mais de cette vie civile où les faits de guerre marchent de pair avec les faits de religion, de morale, de littérature, de législation, qui en sont tour à tour les causes et les effets. M. Amari a raison de croire qu'un peuple n'a pas plusieurs vies simples, mais une seule vie complexe, et il faut le louer de n'avoir pas séparé, dans autant de parties distinctes de son ouvrage, les différens ordres de faits dont l'existence d'une nation se compose. Ce qui nous paraît encore plus digne de louange, c'est d'avoir pris pour sujet, non pas les chefs musulmans, suivant l'ancienne méthode historique, ni même ce peuple hardi dont les aventures ne sauraient être qu'un épisode dans les annales de l'Europe, mais la Sicile elle-même et le peuple sicilien, au point de vue de la transformation qu'il a dû subir sous l'influence des envahisseurs. Ainsi l'œuvre nouvelle est éminemment nationale, et elle embrasse un laps de temps plus considérable qu'on ne se l'imagine peut-être. Pour bien comprendre ce que les musulmans firent des Siciliens, ne faut-il pas savoir ce qu'étaient les uns et les autres avant l'invasion? De même, tout est-il fini quand les musulmans ont disparu de l'île? Non, sans doute, puisqu'ils y règnent encore par les habitudes qu'ils y ont introduites, par leurs lois et leurs institutions? Il faut donc suivre encore leurs traces sous la domination des Normands, et ce n'est pas un des moins curieux résultats obtenus par M. Amari d'avoir établi que les Normands furent assez heureux pour trouver la civilisation introduite dans l'île par les musulmans, et assez habiles pour en profiter.

Ce travail jette donc une vive lumière sur l'histoire de la Sicile, de l'islamisme et de la domination musulmane en Europe. Assurément il n'offre pas ce genre d'intérêt qu'on est convenu d'appeler romanesque, et pour le trouver à son goût, il faut aimer les études sérieuses; mais outre que ce n'est pas une mauvaise recommandation aujourd'hui que de se séparer nettement de cette littérature facile, improvisée, dont on nous a si surabondamment rassasiés, l'intérêt romanesque ne pourrait se trouver ici qu'aux dépens de la vérité. Néanmoins les pages que M. Amari vient d'écrire sont très attachantes : on n'a qu'à lire celles où il raconte les commencemens des peuplades arabes, ou encore l'exposition qu'il fait des mœurs et des institutions de cette nation naissante. Pour comprendre le mérite du travail de M. Amari, il faut se rappeler ce que sont les chroniques arabes; rien de plus sec, de moins littéraire; les faits y paraissent décolorés, et le narrateur ne dit pas un mot des causes, des conséquences, des épisodes. Comment, avec de pareils élémens, faire naître l'intérêt, sans se livrer presque constamment à de hasardeuses conjectures sur ces détails, sur ces origines des faits, qui sont, à tout prendre, la poésie de l'histoire? Le problème paraîtrait insoluble, si le goût des études orientales, en se généralisant dans le cours de ces trente dernières années, n'avait jeté beaucoup de jour sur ces matières. M. Amari a su en profiter, et il a mis au service d'une pensée nette, claire, ferme et substantielle, un style simple, précis et vigoureux.

Dans son premier volume, M. Amari ne conduit l'histoire que jusqu'à l'an 900 de notre ère. Il n'est donc pas temps encore d'étudier à fond cette œuvre considérable. Concurremment aux deux volumes qu'il nous promet encore, l'auteur fait imprimer à Goettingue, aux frais de la société orientale d'Allemagne, les documens arabes qu'il a copiés dans les manuscrits. Il a même traduit ces documens, et il n'attend plus pour publier sa traduction que de trouver un éditeur en Italie. Enfin M. le duc de Luynes, avec cette libéralité éclairée dont il donne tous les jours tant de preuves, s'est chargé de faire graver à ses frais les cartes topographiques que M. Amari a ingénieusement disposées pour jeter plus de clarté sur son travail. Ces publications sont un trop précieux complément à l'ouvrage pour que la critique historique puisse s'en passer.

On voit en quelle estime les savans de tous les pays tiennent M. Amari. Le concours qu'on lui prête aujourd'hui rappelle celui que d'autres lui prêtèrent il y a quelques années. C'est un des plus touchans souvenirs de sa vie d'exilé, et il a raison, dans sa reconnaissance, d'en informer ses lecteurs. Des Italiens dont les événemens politiques n'avaient pas détruit la fortune formèrent une association pour fournir à l'auteur des *Vêpres siciliennes* les moyens de préparer et de publier son nouvel ouvrage. Les travaux de M. Amari sont venus répondre dignement à ce concours, et justifier une confiance non moins honorable pour ceux qui l'éprouvaient que pour celui qui l'inspirait.

F.-T. PERRENS.

V. DE MARS.